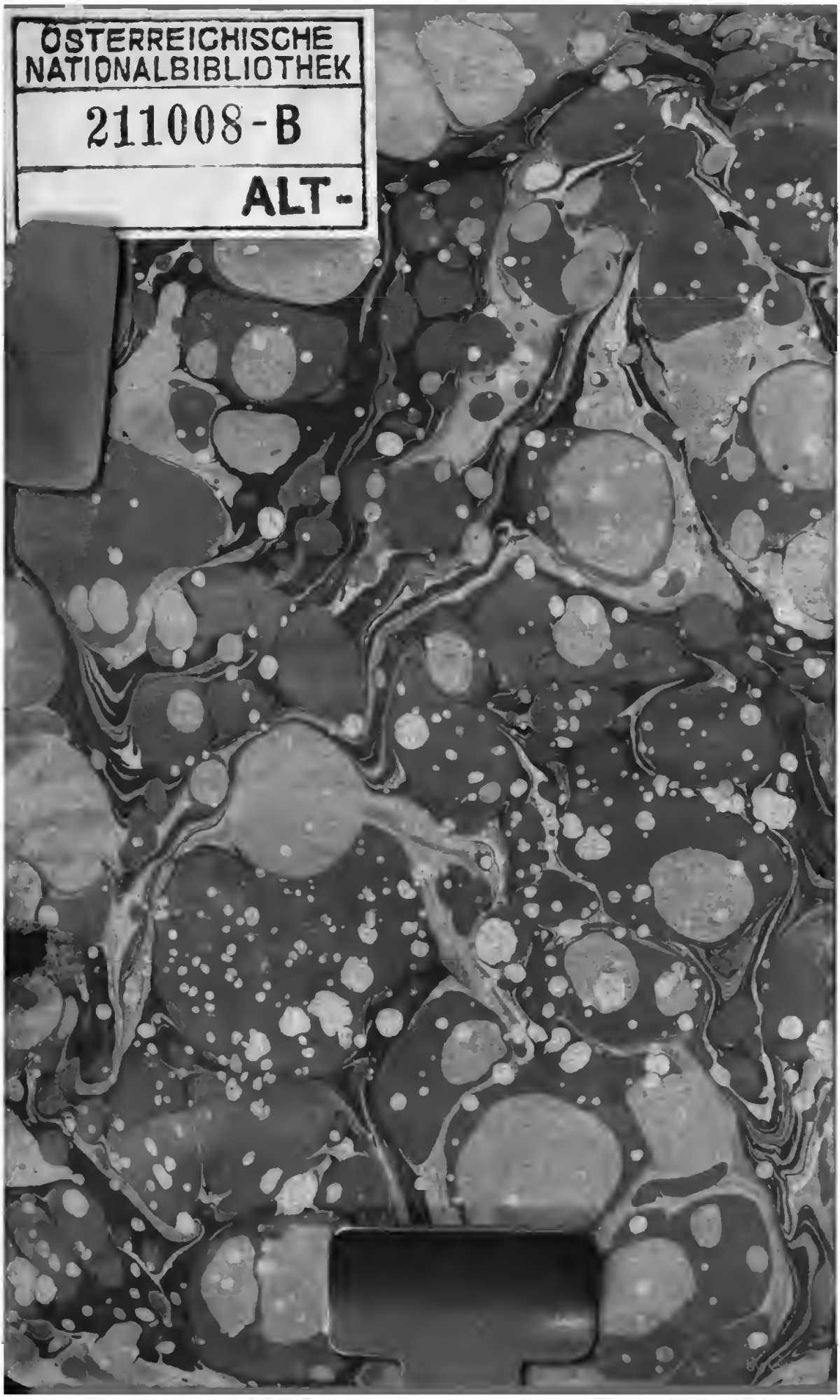
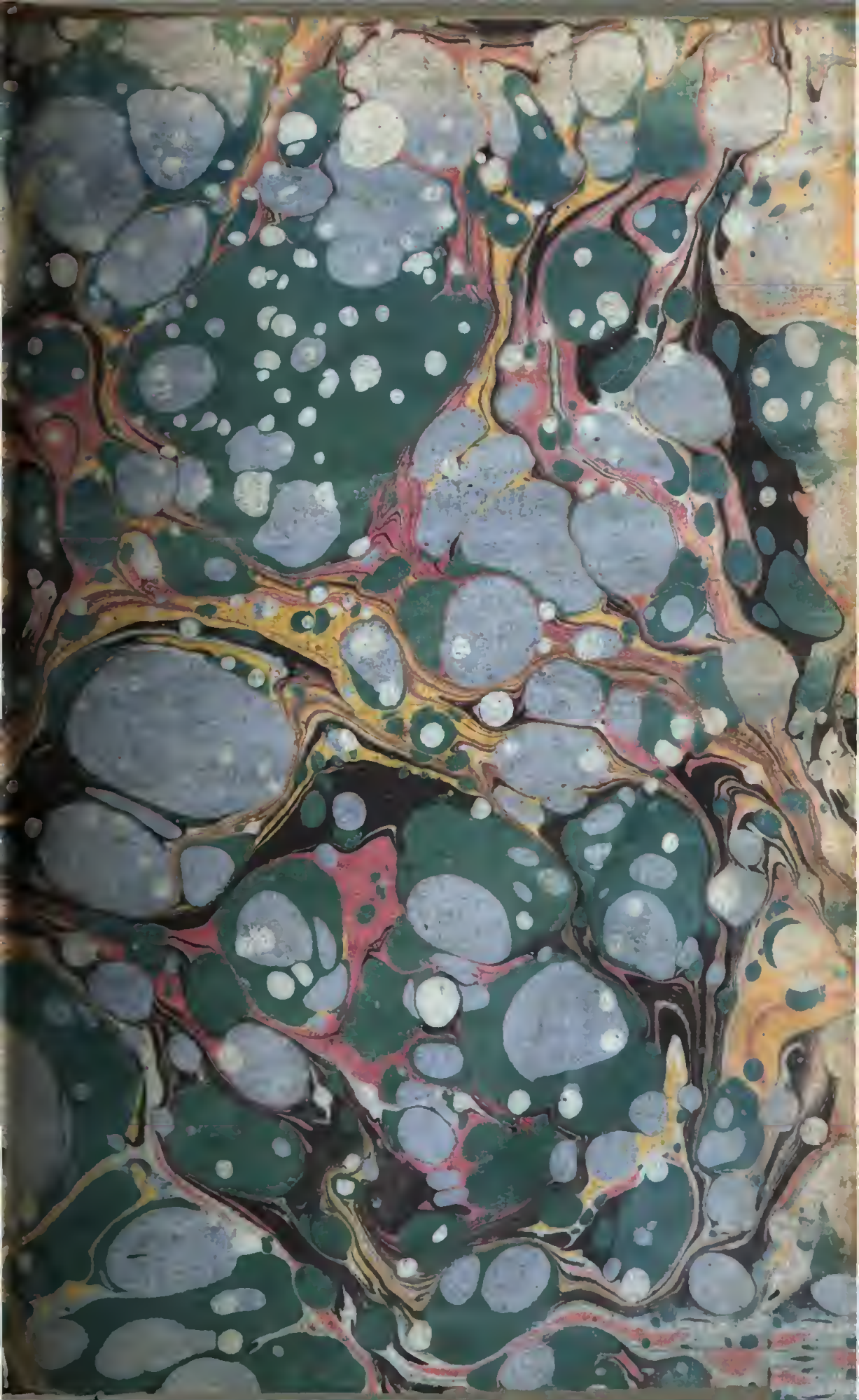
ÖSTERREICHISCHE
NATIONALBIBLIOTHEK
211008-B
ALT-





17 = 38 - B - 24

DU CULTE PUBLIC.

Jauffret, Gaspard-J. André-Jos.

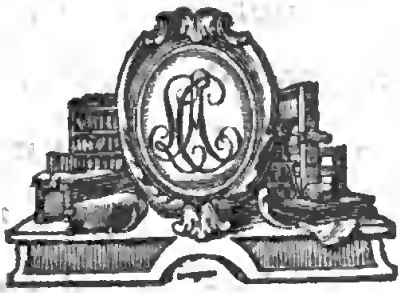
DU CULTE PUBLIC,

Ou de la nécessité du Culte public en général,

Et de l'excellence du Culte catholique en particulier.

Et nunc reges intelligite ; erudimini, qui judicatis terram. *Ps.* 2.

SECONDE ÉDITION.



A PARIS,

Chez Le Clere, Imprimeur-Libraire de S. E. Mgr. le Cardinal Légat, et du Clergé, quai des Augustins, nº. 39.

M. DCCC. II. AN X.

211008-B.

A PARIS,

[illegible] CLERE, Imprimeur-Libraire de S. E. M. le Cardinal Légat, et du Clergé, quai des Augustins [illegible].

[illegible] II. [illegible]

PRÉFACE.

Le sujet de cet ouvrage est un des plus dignes d'occuper la pensée de l'homme. Je traite du Culte public. J'en démontre la nécessité sous tous les rapports, qui peuvent intéresser le vrai philosophe, le politique, le législateur, comme le simple citoyen. J'examine quelles sont les raisons de cette nécessité, si l'esprit du sage doit s'en contenter, et s'il est tenu d'y conformer sa vie.

Cet examen me conduit à celui du Culte catholique. Ce Culte mérite-t-il la préférence sur tous les autres? Ses titres de supériorité sont-ils évidens, remarquables, à la portée de tous? Nous offre-t-il l'idée de ce Culte, très-pur et très-saint, que notre conscience nous dit inséparable du Culte

de Dieu, du Culte véritable? Telles sont les questions importantes que j'essaie de résoudre, et que je présente à la méditation de mes lecteurs.

DU CULTE PUBLIC.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA NÉCESSITÉ DU CULTE PUBLIC EN GÉNÉRAL.

INTRODUCTION

ET

PREMIER DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la croyance générale des Peuples.

Omni autem in re, consensio omnium gentium lex naturæ putanda est.
CIC. TUSC. 1-3.

L'EXERCICE d'un culte public appartient, comme l'idée d'une religion, aux hommes de tous les pays et de tous les siècles. « Parcourez les diverses contrées

» de la terre, dit Plutarque, vous trouverez des » villes sans fortification, sans législation et sans » lettres : vous trouverez des hordes sauvages qui » n'ont pas même de chaumières pour se loger, ni » de vêtemens pour se couvrir ; mais ce que vous » ne trouverez nulle part, ce sont des hommes réu- » nis en société sans l'idée d'un culte divin (1) ».

Des sophistes modernes opposent à ce vœu général l'existence de plusieurs peuplades isolées, vivant sans religion et sans Dieu. Mais voyez d'abord quels hommes ces sophistes prétendent opposer à la croyance du genre humain. Ils sont obligés de les qualifier eux-mêmes de barbares, et d'avouer que leur raison est, d'ailleurs, si dégradée, qu'elle diffère peu de celle des brutes. Considérez en second lieu sur quelles relations ces sophistes fondent leur histoire. Les auteurs originaux qu'ils citent, avouent eux-mêmes ne connoître ni la langue ni les coutumes des pays dont ils parlent (2). Ainsi Wallis et Bougainville ne craignent pas d'avancer dans leurs Mémoires, que les habitans des îles du Sud, qu'ils visitèrent à

(1) Plutarq. ŒUVRES MORALES. *Traité contre l'épicurien Colotés.*

(2) Il faut ranger au nombre de ces auteurs quelques missionnaires dont le témoignage n'est pas fondé sur des observations plus exactes.

peine, sont étrangers à toutes les idées religieuses, lorsque Cook, qui put en étudier pendant un séjour de plusieurs mois les mœurs et les usages, nous donne une longue description de leurs rites sacrés, où l'on retrouve les mêmes élémens de doctrine que chez tous les autres peuples (1).

---

(1) Voyez la Collection des Voyages de Cook. Ier. voyage, t. I et II.

Ce qu'il y a de plus singulier dans les relations adoptées de préférence par les Sceptiques, c'est qu'elles se contredisent ouvertement; ainsi, après avoir dit de plusieurs hordes sauvages, que le sentiment religieux leur est inconnu, elles ajoutent que ces sauvages saluent la lune quand elle est pleine et nouvelle, en se prosternant à terre et levant les mains au ciel; qu'ils honorent la mémoire de leurs ancêtres, et qu'ils leur portent à manger sur leurs tombeaux. Or, l'immortalité de l'âme, de quelque manière qu'on l'admette, suppose nécessairement l'idée d'un Dieu, et l'idée d'un Dieu celle d'un culte. L'auteur anglais, à qui l'on doit la relation des îles *Pelew*, se contrarie donc également lui-même, lorsqu'il affirme de ces insulaires leur ignorance de tout culte. Ce qu'il dit ensuite de la croyance religieuse d'un jeune sauvage de ces îles, nous apprend ce que nous devons penser de son premier récit, et quelle sorte de foi méritent les voyageurs quand ils osent nous raconter comme certains des faits démentis par le témoignage de tous les autres voyageurs, et en opposition avec notre propre conscience. Voici le fait dont je parle. « Le capi-

On objecte contre ce consentement universel l'étrange variété des cultes et les nombreuses superstitions, qui, trop souvent, en obscurcirent l'idée par des rites absurdes ou des dogmes imposteurs.

Mais s'il s'ensuit de là que le culte public n'est pas également digne chez tous les peuples de la sainteté de l'Éternel, en est-il moins vrai que tous les peuples s'accordent à croire à une puissance divine et à l'honorer par un culte public; que ce n'est point là une croyance qui ait été concertée; que les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir, et que leurs lois n'y ont point de part. Or, dans quelque matière que ce soit, le consentement de toutes les

---

taine Wilson avoit amené en Angleterre un jeune sauvage, appelé *Lee-Boo*, fils d'un roi des îles *Pelew*. Un jour, le capitaine lui disoit que les prières avoient pour but de rendre les hommes meilleurs, et que lorsqu'ils mouroient et étoient enterrés, ils alloient revivre en haut, (en lui montrant le firmament). Lee-Boo lui répondit aussitôt, en élevant ses mains en l'air et en remuant les doigts. *La même chose à Pelew. Méchans hommes, rester en terre. Bonnes gens, aller au ciel, et devenir très-beaux.* Or, comment supposer avec une telle croyance l'absence de toute idée religieuse? Relation des îles *Pelew*, tom. II, chapit. 26, page 199. — Voyez Cicéron Tuscul. 1, § 13. — Hume, Histoire Naturelle de la Religion, page 135. — Lafiteau, Mœurs des Sauvages Américains, tom. I et IV, *passim*.

nations ne doit-il pas se prendre pour la loi même de la nature (1) ?

Il y a donc un Dieu, qui mérite la crainte et l'amour, le respect et l'adoration des hommes. Il y a donc une religion, il y a donc aussi un culte public, qui impose de grands devoirs à remplir au législateur, au magistrat, au simple citoyen : telle étoit la morale des anciens sages.

Pourquoi n'a-t-elle pas toujours été celle de nos philosophes ? Pourquoi s'en est-il trouvé parmi eux qui n'ont pas rougi d'avancer, à cet égard, des principes subversifs de toute morale ? Pourquoi d'autres philosophes, encore plus inconséquens, ont-ils admis, d'un côté, l'idée de la religion, et ont-ils voulu la réduire, de l'autre, à des actes purement intérieurs ? Comme si la religion pouvoit être séparée des cérémonies religieuses ; comme si elle ne devoit être qu'une conception métaphysique, à la portée seulement d'un petit nombre, et exclusive pour la multitude !

---

(1) *Multi de diis prava sentiunt : id enim vitioso more effici solet : omnes tamen esse vim et naturam divinam arbitrantur. Nec verò id collocutio hominum, aut consensus efficit, non institutis opinio est confirmata, non legibus. Omni autem in re, consensio omnium gentium lex naturæ putanda est.* Tuscul. I—13.

Je sais avec quel malheureux et funeste avantage ces philosophes se sont élevés contre le culte public, quand ils ont réuni dans un seul et même tableau tous les genres d'abus, de superstitions et de crimes, dont on accuse les divers cultes d'avoir été, dans les divers temps, ou l'occasion ou le prétexte. C'est ainsi qu'ils ont prévenu l'esprit de leurs disciples, et qu'ils les ont égarés dans leurs pensées; c'est ainsi qu'ils ont fini par les soulever contre tous les cultes, et par leur faire oublier que dans la religion, comme dans la nature, tout n'est pas désordre et confusion; qu'il est une vérité et un mensonge, un zèle éclairé et un fanatisme, une piété raisonnée et une superstition imbécille, un culte légitime et un culte imposteur; mais que si le bien et le mal se trouvent trop souvent, ici-bas, mêlés et confondus, il suffit pour les distinguer d'une conscience droite et pure.

Hâtons-nous donc de faire honte au sophiste de tous ces argumens d'erreur, où la sensibilité sert de masque à l'indifférence, le désir de la réforme à celui de la destruction, le vœu de l'homme de bien à celui de l'impie; hâtons-nous de mettre le culte public sous la sauvegarde de toutes les vertus, et de prouver à nos concitoyens, par les plus simples rapports des principes religieux avec les principes sociaux, que ce culte trouve son origine dans la nature même de l'homme, qu'il est nécessaire à la

morale des nations, à celle des particuliers, à la religion du sentiment; que ses ministres sont essentiellement les premiers instituteurs des peuples; qu'il peut, seul, assurer aux siècles futurs le dépôt d'une tradition primitive, et seul encore, cautionner l'unité des États, leur prospérité, leur durée, réunir les peuples dans le même enseignement divin, et les instruire dans les voies de la vraie philosophie et du vrai bonheur.

SECOND DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la nature de l'homme.

Nosce te. Cic. de Legib., l. I, § 22.

Le commun des hommes s'accoutumeroit difficilement à se passer de toute idée religieuse, et les âmes sensibles y seroient encore moins disposées que les autres. Mais il est un genre de séduction capable d'en imposer aux esprits les plus sages, et de pervertir les meilleurs jugemens; c'est celui qui, en nous séparant de tout culte extérieur et populaire, laisse néanmoins subsister pour nous, comme dogmes de la nature, tous les dogmes consolateurs de la religion, la crainte et l'amour de Dieu, le sentiment de sa providence, l'espoir de l'immortalité, et tous les rapports qui unissent l'homme à une divinité suprême. C'est là ce culte tout intellectuel, que les déistes de notre âge ont voulu substituer au culte public: comme si tout ce qui tient aux cérémonies

religieuses, n'étoit qu'une vaine superstition ! C'est trop se jouer des mots.

Où est la superstition dans le culte de la Divinité ? S'il faut avoir recours à la définition des termes, le culte légitime rend à Dieu l'honneur qui lui est dû. La superstition ne lui rend qu'un honneur imparfait ou dérisoire. Il y a plus de trois mille ans que Samuel en faisoit la réflexion au premier roi d'Israël : « C'est une espèce de magie et de divination, lui disoit-il, que de ne vouloir point obéir à Dieu, c'est une idolâtrie que de n'être pas soumis à sa volonté (1) ». Le philosophe superbe, qui refuse tout aux œuvres extérieures, n'est donc pas moins superstitieux que l'homme ignorant et grossier, qui leur accorde tout. L'un et l'autre corrompent la religion et en dénaturent le culte ; tous les deux la violent à leur manière (2). Mais le plus ignorant, est-il ici le plus coupable ? Si celui-là n'honore pas assez dignement la majesté suprême, il ne détruit pas l'idée de son culte. S'il en abuse, s'il en détourne le sens le plus profond, il laisse subsister le respect dû à ses formes antiques : la Providence n'est point accusée dans ses desseins, et la tradition primitive demeure, quoique

(1) I. Rois, chap. 15.

(2) *Quemadmodùm Religio Deos colit, superstitio violat.* Cicer.

violée. Mais dans ce culte tout intérieur de la philosophie, auquel les théistes modernes veulent nous conduire, que reste-t-il de la religion même? Que devient notre foi en la Providence, et cette croyance assurée : que ce monde-ci n'est pas orphelin ; que nous ne sommes pas délaissés sans retour ici-bas, et que la communication du ciel avec la terre n'a jamais été interrompue (1)?

Il faut l'avouer : rien de plus séduisant en apparence que ce culte, plus épuré, de l'esprit et du cœur, que la philosophie nous propose. Rien en apparence qui semble plus digne de la grandeur de Dieu et de la raison de l'homme. Qui empêchera donc l'homme de bien d'y borner ses vœux? Tous les motifs qui l'empêchent de douter d'une religion et d'une providence. Où seroit en effet la religion, où seroit la Providence, s'il n'y avoit point de culte extérieur ; et quel voile de ténèbres couvriroit alors la face entière de l'univers? Il n'y auroit donc plus de culte véritable que pour le savant exercé à la méditation ; il n'y auroit plus de religion véritable, puisque toutes

(1) Il est à remarquer, comme nous l'avons vu, que les philosophes sont ensuite les premiers à dire des peuples, chez qui les voyageurs prétendent n'avoir point trouvé de marques extérieures de culte, que ces peuples sont sans religion et sans Dieu.

les religions existantes sont liées à un culte extérieur ! Ils seroient donc rompus sans retour, les célestes rapports, que le nom même de la religion (1) suppose avoir existé dès le commencement entre Dieu et l'homme.

Que signifie ce culte inconnu de la philosophie, qui n'a aucune racine dans l'antiquité, dont on ne rencontre des vestiges nulle part; qui feint d'un côté de conserver avec le ciel l'alliance de la vertu, et qui détruit de l'autre tout le respect dû à la Divinité même? Que signifie ce culte tout intérieur, auquel on ne peut atteindre que par le scepticisme? Quelle assurance donne-t-il aux consciences, qu'il commence par isoler? Quelle base immuable donne-t-il au devoir, en livrant le premier de tous les devoirs à l'arbitraire interprétation des hommes? Questions insolubles, et qui nous marquent assez que le sophiste, qui cherche à exclure tous les rites, et toutes les cérémonies extérieures, et à relever ainsi le culte intérieur sur les débris de tous les autres cultes, l'a déjà avili dans le fond de son cœur.

Que signifie enfin ce culte tout intérieur, où l'homme se trouve divisé, où il ne rend à Dieu que l'hommage de son esprit, lorqu'il lui doit celui de tout son être? Sommes-nous déjà parvenus à l'état de

(1) *Religio à religando.*

pures intelligences? Pouvons-nous séparer en nous l'homme de l'homme, les facultés de l'esprit de celles des sens; et si elles forment ensemble tout notre être, si toutes nos actions participent de ces deux mesures, pourquoi prétendre séparer dans l'acte le plus solennel de la nature, dans l'adoration de son auteur, ce que la nature n'a point séparé?

Mais voyez comment les sophistes ont trompé dans tous les temps l'attente des gens de bien. Voyez comment ils ont toujours placé l'homme au-dessus ou au-dessous de sa propre nature. Maintenant ils veulent le conduire à un culte tout intérieur, et bientôt ils ne lui laisseront plus que l'indifférence de tous les cultes. Ecoutez-les parler plus ouvertement. L'homme peut-il se flatter, disent-ils, que sa prière soit entendue du ciel, et que l'Etre suprême daigne abaisser jusques à lui la majesté de ses regards? Dieu est si grand, et l'homme si petit, que la même Providence, qui embrasse les lois générales du monde, se soucie sans doute fort peu de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. — Ainsi, en se donnant dans leur orgueil pour les restaurateurs de la Divinité, ces sophistes finissent par en méconnoître les premiers attributs, et ils ne respectent pas davantage les droits de la dignité humaine. La vraie religion est plus sage. En rendant à Dieu l'honneur qui lui appartient, elle ne fait point l'homme si par-

fait, ni si imparfait; elle ne l'élève point, ni ne l'abaisse à volonté. Elle le met à sa place; et comme l'homme tient par son esprit aux intelligences, et par ses sens à la nature des corps, elle doit tenir par son culte aux sens et à l'esprit, et consacrer ainsi tout l'homme à son auteur; en quoi elle se montre plus juste appréciatrice de nos devoirs, et nous découvre une connoissance plus approfondie de notre nature.

Et pourquoi Dieu se contenteroit-il d'embrasser les lois générales du monde, et ne se soucieroit-il pas de la manière dont chaque individu passe cette courte vie? Est-ce que les lois générales de la nature posées, Dieu auroit retiré sa providence de dessus son ouvrage, ou qu'après avoir enfanté l'univers, il auroit craint d'entrer dans le détail de la création?

« Prenez garde qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand être, l'orgueil humain ne mêle des idées basses, qui se rapportent à l'homme : comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, et qu'elle eût besoin d'art, comme nous, pour les traiter plus facilement! Il semble, à entendre ces sophistes, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu. Ils craignent qu'une attention partagée et continue ne la fatigue; et ils trouvent bien plus beau, qu'elle fasse tout par des lois générales, sans doute, parce

qu'elles lui coûtent moins de soins. O grands philosophes, que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, et de lui abréger le travail (1) » !

Mais quelles sont ces lois générales du monde? Par qui existent-elles? Si c'est Dieu qui en est l'auteur, n'en est-il pas aussi le conservateur? Et s'il en est le conservateur, est-il rien de si secret dans l'univers, qui soit inconnu à sa toute-présence? Quel est donc ce nouveau Dieu de la philosophie, à la fois si grand, que nos vœux ne peuvent y atteindre, et si borné dans ses attributs, que sa grandeur infinie se trouve à chaque instant compromise; car s'il est indifférent à une seule de nos actions, à une seule de nos pensées, c'est, ou par défaut de volonté, ou par défaut de pouvoir, c'est-à-dire, que dans le système de ces philosophes, il faut choisir entre un Dieu insouciant, tel que celui d'Epicure, ou un Dieu qui n'en a que le nom, puisque sa prévoyance est bornée. Prétention bizarre, autant qu'insensée, de croire mieux penser de la Divinité, en lui faisant partager l'insuffisance de l'homme, et mieux penser de l'homme, en l'isolant de son auteur.

Dieu est trop grand, selon eux, et l'homme trop petit, pour en être entendu dans sa prière. Mais

(1) Jean-Jacques Rousseau.

est-ce donc se faire de Dieu une assez juste idée, que de se le représenter grand à la manière des princes de la terre, et assis sur un trône, d'où il lui faut descendre ou baisser la tête pour voir ce qui se passe à ses pieds? comme si Dieu n'étoit pas l'âme même du monde, et celui par qui tout l'univers se meut et existe! Eh quoi! celui qui a créé l'œil, en auroit-il besoin pour voir? Celui qui a créé l'oreille, en auroit-il besoin pour entendre? Celui qui a créé la pensée de l'homme, auroit-il besoin de fatiguer son esprit pour comprendre, et de rassembler des idées pour juger? — L'homme est un être si foible, si petit! Je l'avoue. Mais est-ce par le diamètre des corps que Dieu juge de ses ouvrages, lui à qui il ne coûte pas plus de produire l'étoile de Syrius, que le plus petit atome de sable qu'emporte le vent? N'est-ce pas l'âme intelligente que Dieu voit et considère en nous, et sous ce rapport, ne sommes-nous pas la plus grande et la plus incompréhensible merveille de l'univers? Quel lien inconcevable nous unit en même temps à la loi des corps et nous en sépare? Par quel étonnant prodige, dans une durée si courte, passons-nous par des états si divers? Le rebut et tout à la fois la gloire de la création; si l'homme est l'assemblage de tous les maux, il est aussi la réunion de tous les biens. S'il ressemble aux animaux par les sens, les animaux s'arrêtent à la terre, et leurs vœux

ne vont pas au delà ; les vœux de l'homme s'élèvent au-dessus des orbes planétaires. De ce point où cet atome d'un monde atome se trouve renfermé, il s'élance par la pensée dans toutes les parties de ce vaste ensemble de la terre et des cieux ; il en sonde la profondeur ; il en mesure les distances ; il en parcourt l'immensité ; il interroge les astres, et il leur trace d'avance, l'astrolabe et le crayon à la main, la route qu'ils doivent suivre au milieu d'un espace sans bornes. Représentant de la Divinité sur la terre, il y exerce les droits d'une seconde Providence. Les animaux sont soumis à son empire. Le cheval est évidemment fait pour être attelé à son char, le bœuf à sa charrue, le chien pour veiller à sa garde, les oiseaux domestiques pour servir à sa nourriture. La terre lui ouvre son sein pour l'enrichir de ses fruits ; les mines leurs trésors, pour accroître ses moyens et multiplier ses jouissances. Les végétaux de toutes les espèces croissent pour son usage. Chaque saison lui apporte son tribut ; il parle en maître à la nature, et la nature lui obéit. Il dit à un climat de porter les arbres et les fruits d'un autre climat, et ses jardins se trouvent ornés des arbrisseaux des deux Indes ; et les plaines du Nouveau-Monde voient mûrir nos moissons. Les cèdres du Liban, les chênes du Nord tombent à son ordre du haut des montagnes, et convertis en vaisseaux, ils sillonnent les mers,

mers, ils deviennent les courriers des nations, et ils servent à établir, parmi les peuples, une correspondance mutuelle. Ainsi l'homme est parvenu à dompter les flots et à les rendre dociles à sa voix. Ainsi tous les jours, à l'aide des sciences et des arts, il façonne les élémens à son gré; il crée, il enfante de nouveaux prodiges; il avance ou retarde la fécondation des plantes; il raréfie l'air, il le condense; il imite ses plus terribles explosions. Il enchaîne la foudre dans la nue (1); il l'appelle à lui, à l'aide d'un fil métallique; et, qui jamais eût soupçonné dans l'homme tant d'audace! il la reçoit dans un verre, il la porte dans son cabinet, où il la soumet à loisir à ses méditations (2).

Et combien d'autres rapports entre Dieu et l'homme décèlent en nous le caractère d'une immortelle grandeur! L'homme, à l'exemple de son auteur, étend sa vue sur le passé et médite l'avenir; comme Dieu,

(1) A l'aide d'un conducteur électrique ou d'un paratonnerre.

(2) Charles, professeur de physique à Paris, a plus d'une fois répété cette belle expérience. Il attache un fil de métal à la corde d'un cerf-volant, qu'il dirige au milieu des nuées à l'approche de l'orage, et il reçoit le fluide électrique dans des bouteilles de Leyde, sur lesquelles il multiplie ensuite ses expériences.

il connoît, il veut, il exécute. Il a levé le plan de l'univers, et l'art du géographe et de l'astronome, dans le double planisphère de la terre et des cieux, a soumis le monde entier à un de ses simples regards (1). Que lui manque-t-il donc pour créer et produire de la même manière que Dieu? la force et la puissance divine. Donnez-moi un point d'appui, disoit Archimède, et je ferai mouvoir la terre, DA MIHI PUNCTUM ET TERRAM MOVEBO; et de même, Buffon eût pu dire : Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je mettrai en fonte un nouvel univers; et le célèbre Vaucanson : Donnez à ma statue, qui parle, digère et se meut, le sentiment et la pensée, et vous en aurez fait un être semblable à l'homme.

Ajoutons un dernier trait à la gloire de l'être intelligent. Il atteint Dieu par la pensée, et il a été

---

(1) L'homme qui découvrit les diverses révolutions des astres, fit voir par là que son esprit tenoit de celui de leur auteur. Faire comme Archimède, une sphère qui représente le cours du soleil, de la lune, des cinq planètes, et par un seul mouvement orbiculaire, régler divers mouvemens, les uns plus lents, les autres plus vîtes, c'est avoir imité le plan de ce Dieu, par qui Platon dans le Timée fait construire le monde. Si les révolutions célestes sont l'œuvre d'un Dieu, la sphère d'Archimède est l'œuvre d'un esprit fait à son image. *Cicéron. Tusculan.*

créé capable de le connoître, de l'adorer et de l'aimer (1). Il a donc été créé immortel, puisqu'il touche par son âme à l'infini. Ce n'est point par les êtres bornés de la nature qu'il a pu s'élever à l'être sans bornes. Il a donc fallu que son âme reçût de son auteur le moyen de communiquer avec lui, et de recevoir ses impressions célestes.

Comment en effet ce même Dieu, qui a tout fait avec ordre et sagesse, qui a réglé chaque chose pour une fin dans l'univers physique, comme le soleil pour éclairer, et l'œil de l'homme pour voir; comment,

---

(1) Pour réfléchir en soi l'image des immortels attributs, pour s'élever jusqu'à l'idée et au sentiment de l'infini, pour désirer la possession du souverain bien, ce qui est inséparable de la connoissance et de l'amour divin, il faut que l'homme ait été créé d'une nature fort supérieure à tous les autres êtres d'ici-bas; il faut qu'il ait reçu une intelligence capable de s'élancer, par la pensée, au delà des termes de la création, d'en embrasser l'ensemble, d'en admirer les proportions et les rapports avec la fin et les desseins du Créateur. Mais de là, la vraie grandeur de l'homme qui connoît et aime Dieu; car, soit qu'il s'élève jusqu'à Dieu ou que Dieu descende jusqu'à lui, il est toujours vrai que la connoissance et l'amour se trouvant placés entre Dieu et l'homme, il existe un point de contact, si je puis m'exprimer ainsi, d'où l'homme s'élève jusqu'aux cieux, et qui, de quelque manière qu'on le considère, est divin.

dis-je, ce même Dieu auroit-il voulu excepter de cette loi, le seul être intelligent et raisonnable, en lui donnant des moyens et une fin opposée, en le formant avec un esprit si vaste, et des désirs si élevés, pour tromper continuellement son attente, pour se montrer à jamais indifférent à son adoration et à son amour?

Une pareille contradiction peut-elle exister dans les ouvrages de la Providence? Avant que d'y croire, que l'homme du moins considère attentivement sa nature. « Il ne pourra s'étudier sans reconnoître en lui quatre qualités distinctes; celle de l'être pris par abstraction, celle de l'être vivant, celle de l'homme animal, et enfin, celle de l'homme intelligent. Or, ni l'être, ni la vie, ni l'animalité, ne peuvent renfermer ma dernière fin. Si j'étois seulement dans le monde pour y être, il ne seroit pas nécessaire que j'eusse une vie. Si j'y étois seulement pour y vivre, il ne seroit pas nécessaire que j'eusse du sentiment; enfin, si je n'y étois que pour y exercer les fonctions animales, il seroit inutile que j'eusse une raison ».

« A quoi donc est-ce que je puis être destiné en tant qu'être intelligent? Sans doute à faire un bon usage de ma raison. Il seroit absurde de le penser autrement. Et quel plus noble et plus digne usage puis-je en faire, que de m'élever par elle jusqu'à mon auteur, puisqu'elle m'a été donnée pour m'y con-

duire? Pourquoi Dieu m'auroit-il créé à son image? Pourquoi m'auroit-il donné un cœur, qu'il est seul capable de remplir? Pourquoi enfin, se seroit-il fait connoître à moi par ses œuvres, s'il n'avoit aimé à se voir glorifier par l'ouvrage de ses mains? Le plus digne usage de ma raison est donc de s'anéantir devant lui dans les actes d'une adoration, d'un amour et d'une obéissance sans bornes. L'être intelligent et libre doit à Dieu ce triple hommage d'une triple dépendance, dont on ne peut rejeter l'obligation, sans nier aussi qu'il soit dans l'ordre que toutes choses se rapportent à Dieu, comme à leur commun principe et à leur dernière fin; ce qui ne seroit pas seulement dégrader l'idée de Dieu, mais la détruire (1)».

(1) Voyez Abbadie, *Traité de la Religion*, tome I, seconde section, chap. 5.

TROISIÈME DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la morale des Nations.

La religion seule rend indissolubles les liens qui unissent les hommes. (*Li-Ki*, liv. sacré des Chinois.)

Nous serions encore loin de la vraie science des gouvernemens, et bien inférieurs à la législation des anciens, si malgré toutes les folles idées de notre orgueil, nous prétendions établir un bon gouvernement, sans faire de la religion la base de la morale publique ; si nous croyions pouvoir suppléer par des lois humaines aux préceptes divins, par des fêtes civiques et nationales aux fêtes de la Divinité, et par des assemblées populaires aux fêtes que la religion consacre. « Il seroit plus aisé de bâtir une ville dans » les airs, que de lui donner un gouvernement et de » lui assurer une police sans religion, la religion étant » le premier lien de la société humaine, et le plus » solide appui des lois ».

Le malheur de nos philosophes modernes est d'avoir, la plupart, ignoré ou méconnu ces principes fonda-

mentaux de la morale universelle ; c'est d'avoir tellement confondu les abus de la religion avec la religion même, qu'ils ont fini par la traiter en ennemie de l'homme, lorsque, tout au contraire, elle nous fait un devoir des plus aimables vertus qui honorent notre nature. Mais quoi ! les meilleures institutions sociales n'ont-elles pas aussi leurs abus, et doit-on pour cela les proscrire ? Proscrivez donc aussi tout ce qui sert au maintien des gouvernemens, les lois et les tribunaux, parce qu'on pourroit faire aisément une longue énumération des injustices auxquelles ils ont donné lieu, ou qu'ils n'ont pas empêchées. Proscrivez, si vous êtes conséquens, toute police sociale, parce que le mal est toujours ici-bas à côté du bien, et que la législation la plus parfaite est encore sujette à des inconvéniens, inséparables de la réunion des hommes en société. Ce moyen, sans doute, seroit court, pour nous conduire à l'état des brutes, dont la religion servit à nous tirer. Et les hommes une fois parvenus à ruminer dans les bois ou à brouter l'herbe des champs, comme le désiroit un de nos sophistes, ne seroient plus sujets aux mêmes vices. Ils se contenteroient alors de s'entre-détruire comme des bêtes féroces, ou de s'entre-dévorer les uns les autres, à la manière des anthropophages.

Tels sont, en effet, les peuples chez qui le sentiment du culte public se trouve presque éteint. Ho-

mère, ce poëte historien, ne connoît pas de règle plus sûre pour juger des mœurs d'une nation. Si son héros arrive auprès d'Alcinoüs : « Veuille me nommer, dit » ce prince à Ulysse, les régions, les cités que tu » as visitées, les peuples injustes, sauvages et cruels » chez lesquels le sort t'a conduit, et ceux qui se » montrent pleins de respect pour les Dieux et pour » les lois sacrées de l'hospitalité (1) ». Si le même héros est jeté par la tempête dans l'île des Phéaciens : « Chez quel peuple, s'écrie-t-il, me pousse enfin ma » destinée? Est-il barbare, inhumain, sacrilége? ou » les Dieux ont-ils ici des autels, et les cœurs y con- » noissent-ils la tendre humanité (2) » ? Paroles remarquables dans le plus ancien des poëtes, où l'on voit qu'il ne sépare pas deux idées en effet inséparables, la religion d'un peuple de ses mœurs douces et hospitalières, son mépris de tout culte de ses mœurs injustes et sanguinaires. Le témoignage des voyageurs est unanime sur ce point. Ils ne nous parlent d'aucune peuplade sans temple et sans autels, dont ils ne nous décrivent en même temps la stupide ignorance, les brutales passions, l'isolement affreux, l'anthropophagie détestable. Voyez, au contraire, si parmi les peuples indigènes de l'Amérique, il ne faut pas

(1) Odyss. chant 8.
(2) *Id.* chant 13.

distinguer comme les moins malheureux et les plus près de l'état social ceux que le même culte réunissoit plus souvent dans les mêmes enceintes sacrées ? Ainsi, les premiers Européens qui, sous la conduite de Cortez, arrivèrent dans l'île de Cozumel, y trouvèrent, dit l'histoire, une Divinité fort révérée des Indiens, dont le culte attiroit les peuples de plusieurs cantons de la terre ferme, ce qui procuroit à ces insulaires un commerce journalier avec des peuples de mœurs et de langage différens, et entretenoit parmi ces barbares une correspondance suivie et une sorte d'union qui n'eussent jamais existé sans le même culte, et nous ne parlons ici que du plus ténébreux de tous les cultes.

Que nos sophistes cessent donc d'accuser la religion de diviser les hommes. Certes ! ce n'est pas elle qui les divise aujourd'hui, puisqu'ils n'en ont plus. Mais qu'ils admirent plutôt combien les cérémonies religieuses ont été puissantes dans tous les temps pour réunir les hommes et pour leur inspirer la soumission aux mêmes lois. N'est-ce pas en effet à la religion que les peuples, dans leur origine, durent le premier sceau de leur alliance, les premiers gages de leur hospitalité, les premiers témoignages de leur amitié (1) ? Je n'en citerai, pour exemple,

(1) Lisez Hérodote, Homère, Xénophon, l'Histoire

que cette fameuse assemblée des Amphictyons qui, plus d'une fois, avoit réuni et pacifié la Grèce (1). Ne dut-elle pas sa naissance et sa durée au tribunal établi pour le maintien de la religion générale, et à ces jeux périodiques, fondés en l'honneur des Dieux, et dont la célébration faisoit une partie de leur culte ?

Mais en avouant que la religion a pu concourir à la réunion des hommes, dans l'origine des sociétés, et leur inspirer les premières vertus sociales, ce qu'on ne sauroit nier sans démentir les Annales primitives de toutes les nations; dira-t-on qu'une fois l'état social établi, la religion devient inutile à la morale publique? Les habitans des Etats-Unis du Nouveau-Monde, originaires d'Europe, et qui vivent isolés aux extrémités de cet empire, sont un exemple effrayant et mémorable du contraire. La plupart y ont dégénéré en une race d'hommes plus barbares que

---

des Voyages ; vous y trouverez la confirmation mille fois répétée de ces vérités historiques.

(1) L'assemblée des Amphictyons étoit comme la tenue des états-généraux de la Grèce ; elle avoit lieu deux fois l'année, le printemps à Delphes, l'automne aux Thermopyles. On y traitoit des affaires générales de la religion et de la nation. — Le temple de Delphes réunissoit les Grecs des différentes républiques dans son culte. Les bannis pouvoient y trouver un asile. Les terres sacrées qui environnoient le temple devoient être respectées.

les sauvages, et une des meilleures raisons que l'on en donne, c'est qu'ils n'ont point de temple qui les réunisse pour adorer Dieu en commun. C'est aux assemblées du dimanche que l'on attribue les mœurs douces et hospitalières des Pensylvains et des autres Etats policés de la fédération américaine. Ces assemblées ont en effet, en beaucoup d'endroits, une grande influence. On s'y voit, on s'y communique, on y traite des plus touchans intérêts de la vie, et l'on en revient plus ami de Dieu, de soi et de ses semblables (1). « Loin de nous, donc, ces systèmes vains et » dangereux, abus de l'esprit et d'une logique cor- » rompue, qui prétendent prouver qu'une société » d'athées pourroit subsister. La république de Pla- » ton n'est qu'un songe, mais c'est du moins une belle » idée. L'autre, tout aussi vaine, a de plus l'incon- » vénient d'une absurdité complète, et de nous dé- » grader à pure perte. Qu'on nous ramène à l'instinct » des étourneaux, nous pourrons vivre en troupes » sans religion, et parvenir aux avantages qu'ils re- » tirent de leur société (2) ». Mais laisser l'homme avec ses passions, et le rendre indifférent au culte public, c'est proclamer le désordre et la confusion sur

(1) Lettres d'un cultivateur américain, tom. II.

(2) L'Ami des Hommes. Traité de la Population. 2e. part. chap. 4, des Mœurs.

la terre ; que, dis-je ! j'ignore avec l'orateur romain, si la piété détruite, la bonne foi, la justice et tout lien social ne seroient pas anéantis (1).

Et qu'on ne croie pas qu'une piété en théorie pût jamais remplacer la piété même qui n'existe que par l'heureux accord du culte intérieur, joint au culte des rites et des cérémonies publiques ; une religion qui ne se manifeste point au dehors, est la même chose pour la société que si elle n'existoit pas (2). L'exemple de l'édification est ôté ; rien n'arrête plus les progrès publics du vice, que nulle instruction publique ne contredit et ne réprouve, et le mal qui se communique de toutes parts, lorsque la vertu se concentre, emporte bientôt avec soi la ruine universelle. Alors les mœurs corrompues ont seules droit de s'afficher, les mœurs antiques et respectables sont tournées en dérision. Il n'y a plus de foi ni de principes assurés sur la terre. Chacun suit le torrent qui l'entraîne ; et comme les passions humaines ont un cours différent, elles se croisent et se heurtent avec fracas. Le déréglement de chaque particulier devient le déréglement général, et la corruption n'a plus de bornes.

---

(1) *Cicero, de Nat. Deor. t. II.*

(2) Toute religion réduite au pur spirituel est bientôt reléguée dans l'empire de la lune. L'Ami des Hommes, *ibid.*

Mais voici une des plus grandes et des plus dangereuses erreurs de la philosophie de notre âge ; c'est d'avoir follement imaginé que les seules lois civiles pouvoient suffire à la morale des nations, et leur tenir lieu de tout autre culte (1). Sans doute de bonnes lois peuvent beaucoup sur les mœurs publiques ; mais de bonnes lois peuvent-elles exister sans religion ? Interrogez les philosophes de tous les pays et de tous les âges ; vous n'en trouverez aucun, avant le dix-huitième siècle, qui ait osé soutenir un aussi étrange paradoxe. Philosophes modernes, soyez plus conséquens. Vous citez avec enthousiasme les mâles vertus des anciennes républiques ; vous admirez la grandeur et le patriotisme des enfans d'Athènes et de Rome. Quoi ! et vous oubliez que la religion, étroitement unie au gouvernement, étoit la base la plus solide sur laquelle se trouvoient fondées les lois de Solon, de Lycurgue et de Numa ; et vous oubliez que

(1) Ainsi vit-on autrefois ce prince insensé dont parle l'Ecriture (car les vices de l'orgueil se ressemblent dans tous les temps), qui, jaloux de la Divinité même, et plein de la folle ambition d'attirer à soi tout le respect et toute la vénération des mortels, crut donner à ses lois la force et l'autorité des lois divines, en faisant élever sa statue sur les autels de Babylone, et en ordonnant à ses sujets de ne brûler de parfums, et de ne fléchir le genou que devant son idole.

c'est en unissant le culte des Dieux à celui de leur patrie, que ces peuples ont été vertueux, grands et sublimes (1), et que c'est à l'affoiblissement de ce sentiment divin et générateur de toutes les vertus, qu'ils ont dû la décadence de leurs mœurs, la cor-

---

(1) Isocrate voulant rappeler les Athéniens aux plus beaux temps de leur république, fait l'éloge du bonheur et de la vertu d'Athènes dans les temps antérieurs dont il parle. « Alors, dit-il, les Athéniens ne montroient pas » moins de sagesse et de régularité dans le détail de leur » conduite que dans le système de leur gouvernement : » car, les principes généraux influent nécessairement sur » les actions particulières ».

« Et pour commencer, comme il convient, par ce qui » regarde les Dieux, nos ancêtres suivoient des règles, et » mettoient de l'ordre dans les cérémonies religieuses. On » ne les voyoit pas, selon leurs caprices, renoncer pour le » moindre sujet aux sacrifices usités du temps de leurs pères. » On ne les voyoit pas célébrer avec magnificence les fêtes » étrangères, accompagnées de festins, (c'est-à-dire, les » fêtes empruntées des étrangers, et qui n'étoient pas d'an- » cienne institution); on ne les voyoit pas enfin, sacrifier » à peine avec le simple revenu des autels dans les temples » les plus augustes. Leur plus grand soin étoit de ne rien » retrancher des rites antiques, et de n'y rien ajouter de nou- » veau. Selon eux, la piété ne consistoit pas dans de vaines » profusions, mais dans un attachement inviolable aux an- » ciens usages », *Isocrate dans l'Aréopagite.*

ruption de leur patriotisme, l'abâtardissement de leur courage, et enfin, le renversement entier de leur empire et de leurs lois. C'est ainsi qu'un des plus grands poëtes de Rome en jugeoit dès le temps d'Auguste. « Romains, disoit Horace, quoique vous n'ayez » point eu de part aux sacriléges de vos pères, vous » ne cesserez d'en porter la peine jusqu'à ce que vous » ayez rebâti les édifices publics, relevé les temples » qui tombent en ruine, et réparé les statues des » Dieux outragées par les brigandages des guerres ci- » viles. Si vous êtes les maîtres du monde, c'est parce » que vous reconnoissez les Dieux pour vos maîtres. » C'est là le principe de votre grandeur; ce doit en être » le terme (1) ». C'est ainsi qu'un des plus grands orateurs d'Athènes, après avoir peint les maux sans nombre qui désoloient le Péloponnèse, où l'anarchie et tous les crimes régnoient avec impunité, fait cette réflexion si digne de mémoire. « Les sacrifices sacrés » sont abolis, et au lieu de victimes, ils s'égorgent » les uns les autres aux pieds des autels. Ils sort » maintenant plus d'exilés d'une seule ville, qu'il » n'en sortoit auparavant de tout le Péloponnèse. On » ne peut imaginer de calamités et de disgrâces qui ne » soient réunies sur cette malheureuse contrée (2) ».

(1) Horac. l. III, ode 6.

(2) Isocrate, dans la harangue intitulée : *Archidame.*

Mais pourquoi chercher des exemples chez les peuples anciens, lorsqu'il en est un si récent et si tragique parmi nous? Je parle de la chute de la constitution française de 1791, qui devoit obtenir, au gré de ses adulateurs, la même étendue que l'Univers, la même durée que le monde, la même vénération des peuples que l'Evangile, et qui n'a pu commander un seul jour d'obéissance et de respect à ceux-là même qui avoient juré de la maintenir de tout leur pouvoir. Ainsi nous l'avions prédit, lorsqu'on en posoit encore la première pierre. Nous avions, dès lors, annoncé sa ruine comme inévitable, si la religion ne lui servoit de base, si le culte public, indissolublement uni aux nouvelles lois, n'établissoit leur empire et leur autorité dans la conscience même du citoyen, asile inaccessible à la séduction et aux menaces; si ce culte protégé et protecteur à la fois n'étoit, après les erreurs et les maux inséparables d'une révolution, la sauvegarde des nouveaux sermens, le garant de la fidélité universelle, et un centre de fraternité et de paix, capable de rallier tous les citoyens aux mêmes principes. Or, ce que nous disions aux législateurs de 1791, nous le dirons à ceux de tous les âges: « Faites de la religion le premier appui de vos lois, » si vous voulez imprimer à vos lois le caractère de » la durée. Les Annales du monde vous montrent-elles » un seul peuple qui ait cessé de respecter la religion

» de

» de la patrie, et qui ait respecté long-temps le ser-
» ment fait sur ses autels de lui demeurer fidèle » ?

Nous entendons, par le culte public, celui que tout un peuple rend à Dieu, selon les rites sacrés, conformes à sa propre croyance ; mais quel abus des mots, d'appeler ainsi une prétendue religion civile qui se borneroit à la crainte et à l'amour des lois que les hommes ont faites ! Ne seroit-ce pas, en voulant relever la majesté de ces lois, les priver de leur supplément et de leur appui ? Rappelez-vous cette définition si juste que donnoit des lois d'Athènes un sage de cette ville, quand il les comparoit aux toiles d'araignées où se prennent les moucherons, mais que les frelons viennent aisément à bout de rompre. Vous avez beau assurer l'égalité des peines et des récompenses, tout citoyen puissant et accrédité n'en espérera pas moins d'échapper à votre justice. Et d'un autre côté, quel homme de bien pourroit se flatter de ne pas trouver un jour dans l'ostracisme la dernière récompense de ses vertus ? Vous multiplierez la surveillance des magistrats, vous augmenterez le poids terrible de leur responsabilité, vous créerez des censeurs, des éphores, des archontes, des comités secrets d'inquisition... Mais que pourrez-vous contre les crimes cachés ? Ne sont-ils pas de nature à échapper à toute la prévoyance de vos lois, et à toute la surveillance de vos juges ? — Ainsi, soit pour récompenser, soit pour punir, toute

législatiou humaine est insuffisante, et a besoin d'être suppléée par les lois immortelles de la religion, qui atteignent toutes les consciences. De là cette belle morale des Indiens :

« Le devoir d'un magistrat est d'encourager les » œuvres de piété dans sa nation.... Si le magistrat » renonce à l'exercice de la piété, comment les peu- » ples pourront-ils faire de bonnes actions? Qui em- » pêchera les hommes de s'enlever mutuellement leurs » femmes? Un État, gouverné par un magistrat ini- » que, où l'on s'abandonne à des œuvres d'iniquités, » où l'on met en oubli les cérémonies religieuses, est » comme s'il se trouvoit privé de magistrats (1) ».

Quel frein assez puissant reste-t-il en effet alors aux passions humaines, à l'hypocrisie de l'ambition, à la tyrannie des riches, au despotisme des chefs, qui ont pour eux la faveur populaire ou celle des cours (2),

(1) *Code des Gentoux. Introduction*, p. 4 et 5, *in*-4°. trad. de l'anglais.

(2) Quand les hommes ne seront contenus dans le devoir que par les lois, quand ceux qui voudroient les enfreindre ne seront arrêtés que par la terreur des supplices, le peuple, il est vrai, s'abstiendra des grands crimes, mais ce sera par une crainte servile. Tel qu'un vil esclave, il n'osera faire le mal, mais il ne le haïra pas, il n'en aura pas de honte. Ne croyez pas même qu'il persiste dans le devoir, car il ne sera retenu que par la crainte. *Confucius.*

aux vices et aux déréglemens de la multitude. « Je » ne voudrois pas avoir à faire à un prince athée qui » trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mor- » tier, disoit un de nos philosophes modernes (1); » je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois » pas, si j'étois souverain, avoir à faire à des cour- » tisans athées, dont l'intérêt seroit de m'empoison- » ner; il me faudroit prendre au hasard du contre- » poison tous les jours. Il est donc absolument néces- » saire, à la sûreté des princes et des peuples, que » l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, » rémunérateur et vengeur, soit profondément gra- » vée dans les esprits ». — « Un prince, ajoute Mon- » tesquieu (2), qui aime la religion et qui la craint, » est un lion qui cède à la main qui le flatte ou à la » voix qui l'appelle. Celui qui craint la religion et qui » la croit, est comme les bêtes sauvages qui mordent » la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui » passent. Celui qui n'a point du tout de religion, est » cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il » dévore ou lorsqu'il déchire ». — « Un prince irré- » ligieux avec ostentation, selon un troisième philo- » sophe (3), seroit le pire des fanatiques, un furieux

(1) Voltaire, Dictionnaire philosophique, article *Athée*.

(2) Esprit des Lois, l. XXIV, chap. 2.

(3) L'Ami des Hommes, Traité de la Population, 2°. part. chap. 4.

» en délire, incendiaire de son propre palais; et » un prince indifférent sur la religion, crense au- » dessous de son trône une mine qui, quelque jour, » n'y laissera qu'un monceau de ruines ».

Que seroit-ce donc, grand Dieu! d'un peuple entier de souverains que l'on voudroit conduire à la liberté et à l'égalité sociales sans religion et sans culte; et à quels excès de barbarie et d'atrocités inouies un tel peuple ne se porteroit-il pas? On verroit alors se renouveler, dans son sein, des monstres de cruauté sans exemple chez les nations policées; des hommes ne craindroient pas de plonger leurs mains sanglantes dans les entrailles de leurs frères pour en arracher les cœurs encore palpitans, et les porter en trophée! Ces hommes, tigres altérés de carnage, entasseroient, dans les prisons, des milliers de leurs concitoyens, pour assouvir sur eux tous les efforts de la rage la plus raffinée, pour ajouter à leur supplice la forme dérisoire d'un jugement, et les rendre, l'un après l'autre, les déplorables témoins de leurs propres supplices; l'on verroit porter alors, pour étendard des batailles, un enfant égorgé sur le sein de sa mère; des assassins soudoyés se partageroient, avec la joie des Canibales, les restes affreux de leurs victimes, en semeroient sur leur route les membres déchirés, danseroient autour de leurs têtes plantées, encore fumantes, au bout d'une

pique, teindroient dans leur sang la laine de leurs habits ; que dis-je ? ils le boiroient ; et la liberté de ce peuple, souillée chaque jour par de nouveaux forfaits, ne seroit bientôt plus qu'une affreuse licence, l'égalité de ses droits une insubordination universelle, et les principes constitutifs de son gouvernement, la confusion la plus incurable de tous les pouvoirs.

Or, quelle confiance en ses sermens un tel peuple pourroit-il inspirer aux autres peuples ? Quelle seroit la caution assurée de ses alliances, et sur quelle base solide pourroit-on traiter avec lui de la guerre ou de la paix ? Certes ! entre nations ou puissances qui n'ont rien, ici-bas, au-dessus d'elles, il n'y a point de moyen de s'assurer d'une bonne foi réciproque sans la garantie du serment, et cette garantie, c'est la seule religion qui la donne : elle n'existeroit pas sans elle. Heureuse garantie, qui fait que le vainqueur accorde la vie et les biens au vaincu, qui termine à l'amiable les querelles de nation à nation, qui ne leur permet pas de devenir implacables dans leurs haines, par l'assurance que la religion du serment nous donne en la parole de nos ennemis ! Ainsi, l'on vit dans les temps appelés héroïques, et où la vengeance avoit tant d'attraits pour des héros qui ne connoissoient guère d'autre talent que celui de se battre, et d'autre vertu que celle de se venger de leurs ennemis ; l'on vit,

dès lors, un rameau sacré devenir le signal de la réconciliation des peuples. Une branche d'olivier à la main, la personne des députés fut respectée. Leur présence suspendit la fureur des combats, rappela les hommes à des sentimens plus humains, et termina souvent, par une désirable concorde, les guerres les plus meurtrières, et qui, sans cette opinion religieuse, n'auroient pas cessé de désoler la terre.

Il est plusieurs autres bienfaits inséparables du culte public, qu'il est impossible aux seules lois civiles de produire, tel que celui d'investir la personne du magistrat d'une sauvegarde divine.

Le magistrat doit être respecté; mais il ne le sera jamais d'un peuple libre, si la religion ne consacre sa magistrature. Dans les anciennes républiques, les magistrats étoient à la fois sacrificateurs et pontifes. Leur élection ne se terminoit pas sans que les Dieux fussent invoqués. Les prières, les sacrifices, les actions de grâce précédoient et suivoient les nouvelles administrations. Ainsi le peuple, après avoir émis librement son vœu à la place publique, n'en regardoit pas avec moins de vénération le candidat élu comme le représentant de la Divinité, dès que les sacrifices avoient été offerts en son nom, et que les marques de l'autorité lui avoient été confiées en présence de l'Être suprême. Cette sanction divine de la magistrature élective est d'autant plus importante

dans les républiques, qu'il est plus difficile à celui qui a donné sa voix pour un magistrat de ne pas le regarder comme sa créature, et plus pénible à celui qui n'a point concouru à son élection de voir en lui le chef à qui il doit obéir. L'intervention de la Divinité après l'élection, sauve tous ces inconvéniens politiques, en environnant le magistrat élu pendant tout le temps de sa magistrature d'une sorte de respect religieux, commandé par la Providence elle-même. Voilà ce que les anciens n'avoient eu garde d'oublier dans leur législation, et ce que l'on doit imiter d'eux, si l'on veut rendre l'autorité des gouvernans plus respectable, et l'obéissance des gouvernés plus assurée; si l'on veut inspirer aux uns et aux autres la pratique des plus sublimes vertus. Je parle de ces vertus toutes intérieures, que ne sauroient inspirer les plus beaux préliminaires des lois, les proclamations les plus éloquentes, et qui font néanmoins tout le prix et toute l'harmonie de l'ordre social; telles que la piété des époux, des enfans et des pères, la clémence, l'oubli des injures, le dévouement de l'intérêt particulier à l'intérêt général..... Or, comment atteindre, par de simples décrets, à des vertus qui appartiennent aux plus secrètes affections du cœur!.... Ah! sans la foi d'un culte public et d'une instruction divine, de pareilles vertus seroient rares sur la terre; disons mieux, on les y

chercheroit en vain. L'homme, réduisant tout à la morale de l'intérêt personnel, n'auroit bientôt plus avec ses semblables que l'astuce du renard, ou la rapacité du loup, et la société entière ne seroit plus qu'un monstrueux assemblage de tous les vices.

Quel est donc ce nouveau rêve de la philosophie moderne de vouloir séparer les vertus civiques des vertus religieuses, et les fêtes de la patrie des fêtes de la Divinité? Se flatteroit-elle, en séparant les deux patries de l'homme, de l'attacher davantage à celle-ci, et en fixant tous ses regards sur des récompenses périssables, de le rendre, impunément, insensible à celles de l'immortalité. On a beau vouloir diviser l'homme, on a beau vouloir séparer les idées religieuses des vraies récompenses dues à la vertu, le cœur de l'homme ne les sépare point, et la vue d'une solennité où l'on prétendroit couronner le mérite des mortels sans y faire intervenir le sentiment d'un Dieu rémunérateur et vengeur, laisseroit l'âme sans émotion et sans attendrissement. On nous parle en vain de l'éternité de gloire qui attend le grand homme dans les générations futures; en vain on nous exagère les honneurs du Panthéon. Nous demeurons muets devant une immortalité que nous sentons malgré nous ne pouvoir nous survivre; que des tyrans, tels que les Claude ou les Néron, ont partagée dans les siècles passés, qu'un Marat avoit usurpée de nos jours,

et qui n'a été obtenue par quelques hommes véritablement grands, que pour tomber, le plus souvent après eux, dans l'oubli de la postérité. Combien, en effet, d'illustres personnages furent grands autrefois parmi leurs contemporains, et dont le monde ne parle plus? Combien ont été proclamés immortels dans les temps anciens, et dont le mérite nous est inconnu? Que dis-je, dont le pays et le siècle sont également ignorés de l'histoire? Mais leur gloire se fût-elle conservée toute entière jusqu'à nous, en jouiroient-ils davantage? Qu'est-ce qu'une gloire à laquelle je ne saurois survivre, et qui sera pour moi, lorsque je ne serai plus pour elle? Vaut-elle seulement la peine d'être désirée?

Que faites-vous donc, législateurs, en séparant l'immortalité du ciel de celle de la terre? Vous ôtez à la vertu le seul hommage digne d'elle. Vous aviez deux moyens en votre puissance pour inspirer le dévouement et l'héroïsme des grandes actions, et vous choisissez le plus foible, le plus imparfait, le moins à la portée de l'homme. Vous privez ainsi vos fêtes funèbres, vos solennités civiques du plus sûr, du plus noble motif d'émulation et d'enthousiasme dont vous puissiez le revêtir aux yeux des citoyens. — J'ai été plusieurs fois le témoin de vos apothéoses. Elles parlent, il est vrai, beaucoup aux sens; mais comme la religion n'y entre pour rien, rien ne sauroit y dis-

traire les regards de l'homme de ceux de la destruction et de la mort, et ces fêtes funèbres ne produiroient tout leur effet, en politique et en morale, qu'en faisant germer dans l'âme des citoyens le mépris de la douleur et celui de la vie. C'est ainsi que les anciens, en plaçant dans le sein des Dieux les grands hommes qu'ils vouloient honorer sur la terre, avoient donné à l'amour de la gloire une direction plus vraie et plus sublime; c'est ainsi que Rome avoit vu Régulus préférer une mort cruelle dans les fers de Carthage, à une paix honteuse pour sa patrie, et Décius se précipiter dans un abîme pour y trouver, avec le salut de la république, les récompenses des héros. Que dit, au contraire, une fête funèbre où l'homme est tout et la Divinité n'est rien; où l'homme réunissant les deux extrêmes les plus incompatibles, étale d'un côté son néant avec faste, et de l'autre son amour pour l'immortalité; où l'homme veut contrefaire l'immortel en promenant un cadavre; où l'homme qui publie si hautement son impuissance à la vue d'une victime qui a péri sous le moindre coup d'un assassin, promet néanmoins à cette victime, à qui il n'a pu rendre un instant de vie, une immortalité de gloire, d'une gloire déjà prête à échapper au premier des héros qui a obtenu les honneurs du Panthéon, et pour lequel ce Panthéon a commencé d'exister (1)?

(1) Ce que nous avions prévu est arrivé. Mirabeau n'est

Fâcheux exemple donné aux âges qui vont suivre, et qui nous apprend ce que vaut une pareille théorie d'immortalité, d'après laquelle l'opinion du jour fera et défera constamment les grands hommes du siècle.

Quant aux fêtes nationales, si elles ne deviennent en même temps des fêtes religieuses, leur intérêt se trouve nécessairement borné à un seul peuple, et souvent à une seule portion de ce peuple, et leur action devient nulle pour réunir les hommes des autres gouvernemens aux mêmes principes et aux mêmes mœurs. Quel peut être, en effet, le motif d'une fête civique? ou l'époque d'une législation nouvelle, ou le souvenir d'une bataille gagnée, ou l'apothéose d'un grand homme. Si elle a pour objet une législation nouvelle, elle n'aura guère de charmes que pour ses auteurs; elle sera limitée à une convention, à un pays, à une époque. Ainsi à l'ère de la constitution monarchique a succédé en France l'ère de la constitution républicaine. Si c'est la fête commémorative d'une victoire, elle sera éternellement humiliante pour le peuple vaincu, et ne lui rappellera que des jours de deuil et de larmes. Elle sera teinte à jamais du sang des hommes, et sera repoussée par l'orgueil de toutes

---

plus au Panthéon, et plusieurs autres y ont été portés depuis aussi triomphalement, pour en être chassés avec la même ignominie.

les autres nations. Est-ce enfin la fête d'un grand homme que vous voulez célébrer ? Mais nous avons vu que cette fête, sans le concours de la Divinité, manquoit son but social, et n'inspiroit plus qu'une froide admiration sans émulation, sans enthousiasme et sans vie.

Il est un autre bienfait que le culte public rend à la morale des nations, et que la philosophie moderne se flatteroit aussi vainement de suppléer par les assemblées politiques ; ce sont les assemblées religieuses. Dans celles-là, l'homme paroît avec toute son ambition, avec toutes ses prérogatives, avec tous ses avantages. Dans les assemblées religieuses, toutes les ambitions sont anéanties devant la Divinité, tous les hommes sont égaux, non-seulement par le droit, mais par le fait, et toutes les grandeurs fléchissent devant la seule grandeur. L'homme oublie ses propres passions, il s'oublie lui-même en regard de l'Eternel. Toutes ses passions s'exaltent, au contraire, et s'exaspèrent dans les assemblées du peuple, où il ne voit que par les yeux de son amour-propre, et ne craint que pour l'intérêt de son orgueil. Combien de fois aussi n'en sort-il pas avec plus d'éloignement pour ses semblables, avec plus de jalousie et de dépit de leur supériorité, agité tour à tour de mille pensées contraires, de mille soins divers, lorsqu'il ne rapporte des assemblées religieuses

que des pensées consolantes, des sentimens d'égalité, de paix, de modération et de douceur!

Ceux qui président les nations entendent donc bien mal leur propre intérêt et celui des peuples, lorsqu'ils le séparent de l'intérêt de la religion; lorsqu'ils ne songent pas, que loin de son culte, il n'y a plus d'assemblées religieuses, où les dernières classes de citoyens puissent oublier qu'il existe pour l'homme des distinctions sociales et des différences de rang, il n'y a plus de liberté ni d'égalité réelles, plus de contre-poids aux mouvemens tumultueux de nos passions; mais cette dernière réflexion veut être approfondie.

Il est une vérité, que tous ceux qui avoient parmi nous la puissance et le commandement, ont été également malheureux de méconnoître. C'est que les nations, comme les hommes, ne peuvent se dépouiller entièrement de ce sentiment d'égalité, qu'elles tiennent de la nature. Il est donc plus essentiel, pour les contenir dans l'ordre de la subordination sociale, de les rappeler plus souvent à l'idée de l'égalité religieuse. Il est donc plus essentiel que ceux qui gouvernent viennent se mêler plus souvent dans les mêmes temples avec le peuple qui obéit, pour y reconnoître avec lui le domaine souverain du père commun des hommes, et y participer aux mêmes offrandes, aux mêmes sacrifices, aux mêmes instructions.

Alors le peuple se soumet plus volontiers à ceux qu'il regarde comme les agens secondaires de la Divinité, qui seront responsables, comme lui, à un même tribunal à venir : alors le sentiment de l'égalité primitive n'est plus heurté de front par les distinctions sociales. La piété de ceux qui gouvernent est un aveu, un témoignage continuel pour ceux qui sont gouvernés, que ces distinctions cesseront un jour, et qu'il n'existera plus à la fin d'autre différence entre les hommes, que celles que le vice ou la vertu y auront mis. Quand un Etat est ainsi ordonné, il est heureux et tranquille, et le peuple souffre avec moins de peine d'être gouverné. Mais lorsque la religion n'est plus respectée par les chefs, lorsque l'égalité primitive que le peuple se contentoit de trouver dans son culte, n'est plus comptée pour rien par les riches et les grands, par les dépositaires de l'autorité, lorsqu'il s'établit une barrière de séparation entre les premières et les dernières classes qui relègue le peuple dans la boue, et concentre les nobles dans les palais; lorsque le peuple s'aperçoit que ceux qui le dominent ne croient plus à l'ancienne fraternité; lorsqu'il ne les voit plus prosternés et anéantis avec lui en présence du même Dieu, devant les mêmes autels; lorsqu'il n'a plus avec eux d'autres rapports que celui des services et des devoirs, et qu'il reconnoît qu'on n'y met plus d'autre

prix que celui du métal, qui en est le salaire, alors le peuple indigné, fait un retour amer et profond sur lui-même; il s'indigne de ne plus voir en lui que la bête de somme de la société, et il ronge avec désespoir dans le fond de son âme, le frein de la tyrannie et de la contrainte. C'est l'heure, c'est le moment des grandes révolutions. Le peuple est prêt, et il n'attend plus que le signal de l'insurrection pour se venger de la fortune, qui n'est plus à ses yeux qu'un aveugle hasard, et pour forcer les grands à ramper avec lui dans la même poussière, et à redevenir ses égaux dans la société, puisqu'ils n'ont plus voulu l'être dans la religion. C'est ce qui arriva chez les peuples du Latium, lorsque le sceptiscime venant à les corrompre dans leur législation et dans leurs mœurs, ils ne regardèrent plus les Saturnales, instituées pour rappeler les serviteurs et les maîtres à la première fraternité du genre humain, que comme un moyen de débauche ou un culte dérisoire qu'ils pouvoient violer avec impunité (1).

---

(1) La violation des mêmes usages sacrés avoit conduit les anciens Perses à la même ruine. Quand ils ne tinrent plus compte de la fête de la fraternité religieuse, leur empire s'écroula. Voici comment cette fête se célébroit chez ce peuple. « Les riches et les grands se dépouilloient de » leur vaine pompe, et les monarques eux-mêmes parois-

Mais comme cette égalité sociale, que le peuple cherche trop souvent dans les révolutions des Empires, est contraire à l'existence même de la société où il faut des gens qui commandent, et d'autres qui obéissent, le peuple qui ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est toujours peuple, et qu'il a toujours des maîtres, soit qu'il les trouve déjà établis, ou qu'il se les donne à lui-même; le peuple, dis-je, voyant que l'égalité dont on le flatte, lui échappe sans cesse, et qu'il ne peut la posséder en réalité, se contente d'embrasser son vain fantôme (1). Il ne peut s'élever au-dessus de sa condition, il abaisse jusqu'à lui tout

---

» soient confondus dans la classe la plus humble, mais la » plus utile de leurs peuples. Les laboureurs étoient alors » admis sans distinction à la table du prince et des satrapes. » Le prince recevoit leurs demandes, écoutoit leurs plaintes, et conversoit familièrement avec eux. C'est à vos » travaux, leur disoit-il, que nous devons notre subsistance. » Nos soins paternels assurent votre tranquillité. Ainsi, » puisque nous nous sommes également nécessaires, vivons » ensemble, aimons-nous comme frères, et que la concorde » règne toujours parmi nous ».

(1) Nous ne parlons ici que de cette égalité chimérique des biens et des personnes, dont tous les Catilina, tous les Robespierre, flattèrent une multitude aveugle, lorsqu'ils voulurent la révolutionner pour le seul profit de leur ambition.

ce

ce qui est grand. Il se crée une idole de pouvoir dans la personne d'un chef qu'il arme d'un glaive despotique. Ce despote populaire fait planer son glaive sur toutes les têtes, et il égale, en effet, ainsi tous les citoyens, en les soumettant à une égale tyrannie. Et le peuple alors, s'il n'est ni plus libre, ni plus heureux, est du moins satisfait et vengé, d'avoir réduit les riches et les grands à trembler avec lui devant son propre ouvrage (1).

Et maintenant qu'opposera-t-on à tous les avantages du culte public que nous venons de décrire? Parlera-t-on encore de ses abus? L'objection a été d'avance réfutée. Des maux qu'il a enfantés? Si je voulois, avec Montesquieu, raconter tous les maux qu'ont produit dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirois des choses effroyables; mais j'aurois prouvé seulement que ces maux viennent de nos vices, qu'ils sont le crime de l'homme, et non de ses institutions. Certes! il ne faut qu'un peu de bonne foi pour reconnoître que le culte de la Divinité est, de sa nature, étranger à toutes les superstitions et à tous les fanatismes, et que tout ce qui dégrade l'idée de Dieu, en lui prêtant nos foiblesses ou nos passions, n'est pas moins contraire à

(1) N'est-ce pas là précisément ce que nous avons vu sous Robespierre?

son essence, que l'indifférence religieuse qui délaisse ses autels, ou l'athéisme qui les renverse.

Mais pourquoi nous arrêter plus long-temps à répondre à des objections qui n'ont aucun rapport avec notre discours? C'est d'un culte très-pur et très-saint que nous parlons; du culte le plus propre à perfectionner la morale des peuples et à rendre les nations amies.

QUATRIÈME DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la morale du citoyen.

Tu ne feras jamais rien de bien dans les choses humaines, si tu oublies le rapport qu'elles ont avec les divines; ni rien de bien dans les choses divines, si tu oublies le rapport qu'elles ont avec les humaines. *Marc-Aurèle.*

La morale du citoyen repose sur les mêmes bases que celle des nations. Il n'est point d'homme, comme il n'est point de peuple, s'il devient irréligieux, qui ne dégénère dans sa vertu et ne se corrompe bientôt dans tout son être.

Ils ne seroient donc ni les amis de la vertu et du bonheur de l'homme, ni les restaurateurs des nations, ceux qui voudroient persuader à leurs semblables que le culte de la Divinité n'est bon à rien, que la crainte et l'amour de son nom ne peuvent exister que pour des fanatiques ou pour des ignorans, et que toute l'éducation de la jeunesse doit se réduire désormais pour nous, à honorer par des fêtes et des hymnes civiques, l'image de la liberté

et de l'égalité, et les grandes actions de nos grands hommes. O combien tous ces principes sont contraires à ceux des anciens législateurs! d'un Lycurgue, qui avoit fait du culte public une partie si essentielle de l'éducation des Spartiates; d'un Numa, qui ne parvint à civiliser les Romains et à les rendre moins féroces, qu'en leur donnant une suite de rites et de cérémonies religieuses; d'un Confucius, qui ne termina les désordres affligeans de son pays, et ne fonda l'Empire le plus stable de l'univers, qu'en rappelant ses antiques habitans à une religion et à une morale en quelque sorte primitives; d'un Zoroastre, qui ne devint le réformateur des mœurs publiques dans la Perse, qu'en devenant l'instituteur sacré de ces Guèbres, qui sont, encore aujourd'hui, fidèles à ses dogmes, au milieu des Mahométans de l'Asie, et enfin de tous les anciens instituteurs des peuples; car, il n'en est aucun dont la politique se fût accommodée d'un culte purement civil, où l'homme est tout, et la Divinité n'est rien, où les vertus humaines sont exaltées, et la mémoire des morts illustres préconisée, mais sans que l'être des êtres y soit une seule fois invoqué, comme ce grand Dieu, dont la providence suprême, désirable au juste, et redoutable au méchant, surveille tout, voit tout, lit dans le secret même des cœurs, et rend à chacun selon ses œuvres.

Ils n'ont point connu l'homme, ceux qui ont

voulu ravir à la religion et appliquer à une vaine philosophie, tout ce que la nature a mis de grand et d'élevé dans nos âmes. Les sophistes qui l'ont entrepris, n'ont fait en cela que nous donner une juste mesure de leur orgueil et de leur insuffisance. Sans doute, s'il n'avoit tenu qu'à eux, ils eussent rétréci l'immensité du ciel jusqu'aux bornes de notre horizon, et l'espace incommensurable de l'éternité jusqu'aux limites étroites du temps; et l'homme, sous de tels maîtres, n'auroit plus eu d'autre paradis que le Panthéon, d'autre immortalité que celle de l'apothéose, d'autre divinité que ses propres passions, déifiées sous leurs attributs divers.

Mais l'homme peut-il, sans déchoir, se méconnoître ainsi dans la partie la plus excellente de lui-même? Peut-il, après avoir joui du spectacle pompeux et magnifique de ce vaste univers, consentir sans honte à ne plus communiquer, ni par la voix de la reconnoissance, ni par celle du sentiment, avec l'auteur de tant de merveilles? Prendra-t-il le vestibule du palais de Néron, où l'on dit que le soleil et les astres étoient représentés comme dans un firmament, pour une habitation plus belle que celle même du monde? S'estimeroit-il plus grand, plus sage et plus heureux, parce que ces nouveaux cieux, rabaissés jusqu'à lui, seroient à la portée de son équerre et de son compas? Et dût-il être le Dieu de ce nouvel

empirée, voudroit-il, à ce prix, y être à jamais renfermé avec toutes ses espérances? Ou plutôt, si une demeure forcée dans ce séjour ne devenoit pour lui la plus indigne servitude, s'il pouvoit y perdre le souvenir de son existence première, et ne plus rien désirer hors de l'enceinte de ces murs, combien un tel homme nous paroîtroit inférieur à sa propre nature; combien il nous paroîtroit vil et dégénéré; combien aux yeux de tous les autres hommes, il seroit jugé, avec raison, incapable de tout dévouement héroïque et de toute vertu!

Où seroit néanmoins ici la différence essentielle entre la condition de cet homme souverainement méprisable, et celle que la philosophie de l'athéisme voudroit nous laisser pour partage, en renfermant tous nos désirs et tous nos vœux dans une demeure également circonscrite; en nous ôtant sans retour la vue des cieux, vers lesquels notre âme porte sans cesse ses regards et ses espérances; en rompant tous les liens qui nous attachent à une vie plus heureuse, à un monde plus fortuné, dont celui-ci n'est qu'une bien foible image, mille fois moins comparable à la réalité, que le vestibule du palais de Néron ne l'étoit à la majesté de toute la nature? Pour moi, je trouve ces deux conditions aussi dégénérées l'une que l'autre; et je ne pense pas que l'homme moral fût plus à son aise dans une atmosphère de vingt-

cinq lieues d'élévation, que l'homme physique dans un vestibule de vingt-cinq pieds, si dans ces deux prisons ils devoient également gémir dans une éternelle captivité.

Ah! laissons à l'homme sa propre nature, si nous voulons qu'il apprenne à se connoître et à se respecter, comme le chef-d'œuvre d'une main divine. Ne l'enfermons, ni dans une enceinte de murs, où il prendroit bientôt l'attitude et les mœurs d'un esclave, ni dans une enceinte planétaire, où bientôt son âme captive ne seroit plus, à ses propres yeux, qu'une esclave de la destinée. Qu'il soit homme, en un mot, c'est tout dire. Qu'il jouisse de la plénitude de son être, et qu'il n'échappe point à ce que les sophistes appellent *les superstitions religieuses*, pour recevoir de leurs mains le bandeau du scepticisme et les liens de la superstition philosophique. Excès déplorable de l'humaine condition, toujours prête, en quittant une erreur, à tomber dans une autre; qui, aux siècles de crédulité, fait succéder les siècles d'incrédulité, comme s'il n'étoit pas aussi absurde et plus impie de ne rendre à la Divinité aucun culte, que de lui en rendre un moins digne d'elle! Comme si l'amour du devoir pouvoit jamais être séparé dans l'homme de celui de la religion! De faux sages l'ont prétendu, et leur doctrine ne s'est, hélas! que trop accréditée. Mais pour en com-

battre avec plus de succès les principes désastreux et les conséquences funestes, loin de recourir à de longs raisonnemens, qu'il nous suffise de montrer les divers caractères du culte public dans ses rapports avec la morale du citoyen, et de prouver que ces caractères sont si essentiels à notre vertu et à notre bonheur, que sans leur possession, nous ne saurions être ni vertueux, ni heureux; nous resterions exposés seuls et sans défense, à toute l'inconstance de notre esprit et à tous les déréglemens de notre cœur.

« Craignez les Dieux, et soyez le religieux obser-
» vateur de leur culte, disoit Isocrate au jeune
» Dœmonicus (1); c'est le premier précepte de la
» sagesse, c'est le sommaire de tous les devoirs.
» Rien ne pourra altérer l'intégrité de vos mœurs,
» aussi long-temps que vous y serez fidèle. Craignez
» les Dieux, et soyez le religieux observateur de leur
» culte, disoit Cambyse à son jeune fils, si vous voulez
» qu'ils vous continuent leurs bons conseils, et qu'ils ne
» cessent pas de vous être favorables (2). Pour savoir
» ce qu'il est, et ce qu'il doit faire, il faut que l'homme,
» disoit Platon, se regarde dans son intelligence,
» dans cette partie de l'âme où brille un rayon

(1) Isocrat., Orat. I.
(2) Cyropéd., l. I.

» de la sagesse divine, lumière pure, qui conduira » insensiblement ses regards à la source d'où elle est » émanée (1). Quand il y sera parvenu, et qu'il aura » contemplé cet exemplaire éternel de toutes les » perfections, il sentira qu'il est de son plus grand » intérêt de les retracer en lui-même, et de se ren- » dre semblable à la Divinité, du moins autant qu'une » si foible copie peut approcher d'un si beau modèle. » Dieu est la mesure de chaque chose. Rien de bon » ni d'estimable dans le monde, que ce qui a quel- » que conformité avec lui. Il est souverainement » sage, saint et juste; le seul moyen de lui ressem- » bler et de lui plaire, est de se remplir de sa- » gesse, de justice et de sainteté (2) ».

Mais c'est aussi le seul moyen de prendre en la vertu une juste confiance. « Je pense que votre cou- » rage s'augmente », disoit à l'élite de ses officiers, Cyrus près de partir pour faire ses premières armes, « en songeant que nous n'avons point entrepris cette » guerre sans implorer le secours des Dieux (3) »; et Cyrus en parlant ainsi, créoit une légion de hé- ros et voloit à la victoire. Plutarque observe, au contraire, qu'un autre conquérant ne se livra au dé-

(1) Platon, in Mær.
(2) Plat. de Legib., l. IV.
(3) Cyropéd., l. II.

sordre qui souilla la fin de sa brillante carrière, que parce qu'il se crut abandonné des Dieux. Mais si l'idée seule de cet abandon fit frémir et succomber la grande âme d'Alexandre, à qui, pour se maintenir dans la vertu, il restoit encore tant de motifs puissans qui manquent au commun des hommes, le soin de sa propre renommée, l'opinion de l'univers à craindre, le jugement de la postérité à redouter... Que sera-ce donc, ô ciel! d'une âme vulgaire, abandonnée au sentiment de ses propres forces? Que sera-ce d'un pauvre laboureur, d'un malheureux artisan, d'un simple citoyen, si vous lui ôtez toutes les ressources de la religion; si dans ses obscurs et pénibles travaux, vous le privez des consolations divines; si dans les revers, vous ne lui laissez plus le secours des prières; et si dans la prospérité, vous n'humiliez son orgueil devant la majesté suprême, si vous ne donnez pour frein à ses passions la terreur des vengeances célestes.

La même confiance que la religion nous inspire pour la vertu, elle nous l'inspire pour ses vrais disciples. Voyez dans tous les pays et dans tous les siècles quel homme fut estimé plus sage, plus prudent et plus heureux, ou de celui qui porte la crainte et l'amour de la Divinité dans son cœur, ou de celui qui vit dans son oubli et son indifférence, de l'homme fidèle aux devoirs de son culte, ou de celui

qui les tourne en dérision et en mépris; de l'homme enfin qui a une religion, ou de celui qui foule également aux pieds toutes les religions. Les avis ne sont point partagés entre ces deux hommes, et s'il falloit en choisir un pour son parent ou son ami, pour son voisin ou son dépositaire (1), pour son

---

(1) Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet une anecdote dont nous pouvons garantir l'authenticité.

« Un paysan de la haute Provence devoit huit livres de rente annuelle à un habitant d'un pays éloigné. Il s'étoit écoulé plus de trente ans, et le débiteur n'avoit plus entendu parler du créancier, lorsque dans un voyage du côté de Digne, le fils de ce créancier, possesseur de l'obligation du paysan, se fait indiquer sa demeure. Il hésite toutefois, si pour un argent qu'il croit perdu sans retour, il se détournera de son chemin : il y avoit d'ailleurs prescription dans la dette. Il faisoit ces réflexions en arrivant à la chaumière du bon-homme. Il entre. L'air étoit froid. C'étoit au commencement des soirées d'hiver. Il voit, non sans émotion, un vieillard octogénaire, assis au milieu de son foyer, entouré d'une nombreuse famille d'enfans et de petits-enfans, qu'il instruisoit des premiers principes de la religion, et qui paroissoient l'écouter avec un respect plein de tendresse. L'étranger se nomme. Le vieillard, transporté de joie, l'embrasse, les larmes aux yeux. *Ah ! Monsieur*, lui dit-il, *vous êtes le fils d'un brave homme, et je mourrai content de vous avoir vu et de m'être acquitté; mais vous partagerez notre repas frugal.* Il n'y eut pas moyen de s'en

maître ou son serviteur, le sophiste lui-même, ne fût-il qu'un impie, pourroit-il hésiter? et la piété éclairée du premier ne lui paroîtroit-elle pas toujours une caution plus sûre des liens sacrés du sang et de l'amitié, des droits du voisinage et de la foi des dépôts (1), que l'impiété aveugle ou raisonnée du second?

C'est sur ce jugement que l'histoire a réglé le

---

dispenser. Ce repas, composé de laitage et de fruits de la saison, fut véritablement patriarcal, et toute la famille en partagea l'allégresse. Mais quelle fut la surprise du créancier, lorsqu'à la dernière santé qu'il porte à son hôte, celui-ci se lève, va détacher de l'intérieur de la cheminée un vieux sac de cuir suspendu à une corne de bœuf, et revient lui demander combien il y a de temps qu'il est son débiteur? *Je l'ignore*, lui dit le créancier: *Et moi aussi*, répliqua le vieillard. *Je crois néanmoins qu'il y a près de quarante ans. Mais comme le jour anniversaire de la créance, j'en ai versé régulièrement les intérêts au denier quatre dans ce sac de cuir, comptez, Monsieur, combien de fois huit, vous saurez le nombre des années.* Il se trouva en effet dans le sac 320 livres.

(1) « Il faut s'informer, dit le *Code des Gentoux*, dans » l'endroit où un homme réside, s'il est d'une conduite ir- » réprochable, s'il a des principes religieux et s'il dit la vé- » rité..... On peut ensuite confier son dépôt à celui en » faveur duquel seront les informations ». (*Code des Gentoux, chap.* 4).

sien, et qu'en le confirmant par des faits invariables depuis l'origine du monde, elle nous présente toujours la vertu à côté de la piété, et le vice à côté de l'irréligion. Si elle nous parle d'un conquérant magnanime, de mœurs douces et austères, qui joignit à toutes les qualités brillantes d'un général d'armée tous les sentimens d'un fils tendre et respectueux, d'un époux fidèle, d'un maître compatissant, elle nous fait en même temps l'éloge de la piété de Cyrus. Si elle veut, au contraire, nous parler d'un roi, la honte des trônes et l'opprobre de l'univers, elle nous nomme l'impie Sardanapale. Si elle veut nous offrir dans une république l'exemple d'un citoyen, appelé le juste par excellence, elle nous fait souvenir qu'Aristide fut l'ami des Dieux. Si dans la même république elle veut nous peindre la présomption et tous les vices d'un jeune ambitieux, qui fut la ruine des mœurs de son pays, elle a soin de nous instruire qu'Alcibiade se faisoit gloire, dès sa jeunesse, d'insulter au culte public de sa patrie (1).

(1) Il est un autre témoignage de la conscience, qui vient à l'appui de ce jugement de l'histoire. D'où vient cette étonnante sévérité de morale dont nous usons envers tout ce qui approche des autels, ministres ou simples adorateurs, et qui nous rend si inexorables sur leurs moindres fautes? N'est-ce pas que nous joignons à l'idée du culte public une

Ainsi donc, il résulte, de tout ce que nous venons de dire, une conséquence à l'abri de tous les doutes et indépendante de toutes les opinions; c'est que plus l'homme remplit avec fidélité les devoirs de son culte, plus il augmente de confiance en Dieu et en la vertu, et plus il acquiert des droits à l'estime de ses semblables; c'est que plus le culte public sera digne d'opérer cette confiance et aura de moyens pour y réussir, plus il concourra efficacement à la vertu et au bonheur de l'homme, plus il aura de droits certains à notre soumission et à notre amour.

Or, pour satisfaire à cet égard à toute l'attente

---

idée de perfection, qui nous autorise à exiger de ceux qui lui sont attachés, une vertu que nous sommes loin de demander au reste des hommes? D'où vient encore que le crime des prêtres et des dévots, qui se sont servis de la piété pour nous séduire, nous paroît si affreux, qu'il nous feroit volontiers croire au renversement entier de la religion et de la morale? N'est-ce pas la seule idée de nous voir deçus dans ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré sur la terre, qui produit en nous une telle indignation? Ainsi le plus violent déclamateur contre les abus religieux ne sauroit nuire à la sainteté du culte. Et ses déclamations trouveroient moins de créance dans les esprits, si les esprits étoient moins disposés à la révolte, en voyant le crime usurper les dehors de la vertu, et la vérité servir de masque à l'imposture.

des gens de bien et à toutes les vues d'une morale parfaite, il nous faut un culte public, qui nous offre continuellement en Dieu le modèle de toute perfection et de tout bonheur, et nous en rapproche sans cesse par l'ensemble de ses dogmes et de ses rites.

Mais ce n'est pas assez de nous faire contempler, adorer et aimer le souverain bien, il faut encore qu'en nous offrant le plus heureux des systèmes pour nous, et le plus sublime des spectacles pour les autres, celui d'une âme unissant par ses vertus le ciel avec la terre, Dieu avec les hommes, le culte public vienne au-devant de l'inconstance et de la foiblesse de notre nature, pour en réparer les maux, s'il ne peut les empêcher, et pour assurer au repentir cette douce espérance du pardon, si nécessaire aux premières avances de la vertu envers une âme coupable. Un défaut essentiel dans la morale de la philosophie, c'est qu'en s'érigeant en mortels impeccables, ses auteurs ne distinguent que deux classes d'hommes sur la terre; celle de leurs disciples, c'est-à-dire, des sages par excellence, à qui ils ne s'avisent pas même de supposer la possibilité des torts; et celle du vulgaire ou des ignorans, que Sénèque compare à un vil troupeau de bétail, dans son Traité de la Vie heureuse. Et c'est sur cette distinction de l'orgueil, que les sophistes ont établi tous leurs discours, dont

la morale se rapporte toujours à des êtres parfaits, et jamais à ceux qui, pour le devenir, peuvent avoir besoin d'expier des fautes ou de corriger des erreurs. La morale de la religion doit être plus conforme à la fragilité de notre nature, et plus à la portée de tous. Il nous faut donc un culte qui, fondé sur la connoissance la plus profonde du cœur humain, ne fasse l'homme ni trop parfait, ni trop imparfait; qui suppose que le plus sage peut déchoir, et le plus insensé devenir sage; un culte qui entretienne la vigilance de ses disciples par la crainte, et leur espérance par l'amour; qui encourage les bons, soutienne les foibles, qui menace les coupables, tonne sur la tête des impies, ouvre une voie toujours assurée au renouvellement des mœurs, et rende le salut également accessible à tous. A ces traits, l'on pourra reconnoître le culte véritable.

Mais comme nous n'existons pas seuls ici-bas, et que l'homme est un être sociable, en même temps que sensible et raisonnable, la philosophie se flatteroit encore vainement de suppléer à tous les bienfaits du culte public, par les oiseuses spéculations d'un culte tout intérieur. La religion ne sauroit unir l'homme à la Divinité pour l'isoler de ses semblables. Il nous faut donc un culte public qui, loin de diminuer ou d'affoiblir les rapports qui nous attachent aux hommes, nous rende ces rapports plus chers et plus sacrés;

sacrés ; qui ajoute à tout l'intérêt de la nature tout l'intérêt des cieux ; qui fortifie tous les liens de la parenté et du voisinage par des pensées de paix et d'immortalité ; qui donne à tous nos devoirs domestiques et sociaux une sanction divine, et à l'amour des enfans et des pères, des frères et des amis, le sentiment d'une durée et d'une étendue sans bornes.

Il nous faut un culte public, qui mette, pour ainsi dire, en commun, toutes les vertus des gens de bien, afin que leur édification et leur bon exemple soient également profitables à tous. La piété n'est véritable que lorsqu'elle est ornée de toutes les autres vertus, à qui elle communique une physionomie céleste. C'est à son école que l'humanité puise des sentimens de compassion, et ne se contente pas de simples désirs. « O bon vieillard, qui avez tant souffert, dit » Eumée dans Homère, à un des héros de l'Odyssée ; » les Dieux vous ont conduit chez moi, ne me flat» tez, ni ne m'abusez par des récits trompeurs. Ce » ne seront point ces récits qui me feront un devoir » de vous accueillir avec les égards et le respect dus » à l'infortune ; ce sera la Divinité suprême qui pré» side à l'hospitalité, et dont j'ai toujours la crainte » devant les yeux ; ce sera la compassion que je porte » naturellement aux malheureux (1) ».

(1) Odyssée, chant 14.

C'est à la même école que se forment les cœurs sensibles et reconnoissans, et que dans les louanges et les actions de grâce qu'ils adressent au ciel, les pères enseignent à leurs enfans à les louer et à les bénir à leur tour pour les bienfaits qu'ils en ont reçus. Oui, c'est dans la piété qu'est la reconnoissance, et nous n'avons plus le droit de nous plaindre de l'oubli et de l'ingratitude des hommes, si nous ne sommes nous-mêmes que des ingrats envers celui de qui nous avons reçu tous les biens, si nous vivons dans l'oubli de son culte. « Tout homme capable de négliger ses » bienfaiteurs, disoient les anciens Perses, ne se soucie » ni de Dieu, ni de ses amis, ni de ses parens, ni de » sa patrie (1) ». De là le Code des Gentoux, en faisant l'énumération des personnes incapables d'hériter, met au même rang « celui qui a été chassé de sa caste pour ses crimes; celui qui est né aveugle; celui qui est sourd dès le ventre de sa mère; celui qui est imbécille; celui qui ne peut distinguer entre le bien et le mal; celui qui n'a point de principes de religion; celui qui est né sans pied, sans main, sans langue, le fils dénaturé, qui a porté des mains sacriléges sur ses parens, ou qui manqué de célébrer en leur mémoire des fêtes funèbres; celui qui a une lèpre scrofuleuse, etc. . . . » Loi remarquable tirée du code le

(1) Ap. Xénoph. Cyropéd.

plus ancien de l'univers, après celui de Moïse, et qui place, comme l'on voit, l'irréligion au milieu des maladies les plus incurables qui peuvent affliger notre nature, et la priver du libre exercice de ses droits.

Il nous faut enfin un culte public, qui consacre d'une manière spéciale les trois solennelles époques de la vie humaine, la naissance, l'union des époux, la fin de la vie.

La naissance; pour distinguer l'être intelligent de la classe des êtres irraisonnables avec lesquels il naît et il respire, pour rappeler à l'homme les rapports immortels qui, dès son origine, l'unissent à son auteur.

L'union des époux; pour lui donner un témoin et un protecteur dans le ciel; pour sanctifier ainsi toute la société humaine dans sa source.

La fin de la vie; pour rappeler aux hommes que tout ne meurt pas avec eux; que la fin apparente de la vie n'en est, à proprement parler, que le commencement; qu'il existe une communication entre les gens de bien, qui ne peut être circonscrite, ni par le temps, ni par les lieux, ni par la mort; que nos pensées nous survivent, et que nos sentimens les plus chers ne descendent pas tout entiers avec nous dans le tombeau. Otez cette partie du culte public, l'homme mourant, tout meurt avec lui, parens, amis, patrie, providence divine, toutes ses

affections les plus pures rentrent avec lui dans la même poussière ; et comme l'insecte qui rampe sous l'herbe, l'homme, quand il a vécu, est comme s'il n'avoit jamais été. Triste et désolante perspective de l'avenir ; c'est la seule qui nous reste, si le culte de la Divinité n'est pas une suite nécessaire de notre existence ; si ce culte n'est qu'un mensonge et une erreur, et si l'aveugle Destin des sophistes et leur affreux néant est la seule vérité que nous devions croire, et le dernier terme où tout doive aboutir.

Que sommes-nous alors, infortunés enfans des hommes ? Où est la raison et la fin de notre existence, et pourquoi cet univers lui-même existe-t-il, s'il ne doit nous offrir dans sa durée que le spectacle affreux des passions humaines en délire, de la vertu le plus souvent méconnue, du vice et de l'iniquité presque toujours triomphans ? Comme une pareille doctrine flétrit l'âme ! Comme elle est humiliante pour le sentiment ! Comme elle est capable de détruire en nous les rapports les plus essentiels de la morale, et à produire une soudaine dégradation dans nos âmes ! Non, il ne sauroit davantage se respecter soi-même ; il ne sauroit envisager sans effroi son semblable, l'homme qui ne voit dans l'homme que l'orphelin de la nature, le compagnon de la brute et l'enfant du hasard. Il ne sauroit jouir sans mélange des consolations de la piété filiale et fraternelle, celui qui, dans ses parens, dans

ses frères, dans ce qu'il a de plus cher sur la terre, ne voit plus qu'une réunion d'atomes, aujourd'hui rapprochés et demain désunis, et dont le dernier résultat est la décomposition et la dissolution des parties; non, il ne serrera jamais la main d'un ami avec une joie vive et pure, celui qui ne voit dans ce signe de l'amitié, qu'un corps qui touche l'autre; celui dont les sophistes ont à ce point perverti l'esprit et dégradé le cœur, que son ami lui-même, et le bœuf qui beugle, et l'insecte qui rampe, ne sont plus à ses yeux que la même nature homogène, destinée à subir des modifications diverses, et à renaître successivement sous toutes les formes de l'animal, du végétal et du minéral.

Ah! heureux celui qui, exempt de tous ces doutes et de toutes ces incertitudes, se montre également supérieur aux préjugés de la superstition et aux préjugés plus vains encore d'une fausse philosophie. Heureux! le véritable adorateur en esprit et en vérité, qui se fait du culte public une idée conforme à la bonté suprême, qui craint Dieu, mais d'une crainte toute filiale, d'une crainte pleine d'allégresse et d'amour, qui est moins la preuve de notre dépendance, que de notre liberté, et de notre subjection que de notre élévation réelle. Cet homme mérite qu'on l'appelle heureux, parce qu'il est dans la voie de la vérité et de la justice.

CINQUIÈME DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la religion du sentiment.

> Est non scripta sed nata lex quam non didicimus, accepimus, legimus, verùm ex naturâ ipsâ arripuimus, hausimus, expressimus. *Cicero orat. pro Milo.*

J'APPELLE religion du sentiment, ce mouvement irrésistible de l'âme qui nous fait invoquer un Dieu suprême toutes les fois que nous sommes profondément émus d'espérance ou de crainte, d'admiration ou d'amour. J'appelle encore ainsi tous les sentimens naturels qui attachent l'homme de bien à la Divinité, et lui inspirent pour la vertu la même émulation que les méchans ont pour le vice. Or, cette religion, où l'esprit, comme l'on voit, a moins de part que le cœur, qui est plutôt l'effet d'un besoin, d'un instinct de la nature, que la suite d'une instruction ou d'une croyance raisonnée; cette religion du sentiment est inséparable du culte public. C'est ce qu'il importe surtout de prouver à cette classe de gens de bien, que des systèmes évidemment impies ne feroient que ré-

volter ; mais qui, trop peu en garde contre le sophisme des nouvelles opinions, ne résistent pas au désir trompeur de se séparer de tout culte populaire, sous le spécieux prétexte d'un culte plus pur et plus parfait.

De toutes les erreurs d'une fausse sagesse, je l'avoue, c'est ici, peut-être, la plus séduisante pour l'orgueil humain. Comment résister, en effet, à la vaine gloire de paroître plus éclairé que nos semblables, quand il doit ne nous en coûter d'autre travail que de suivre avec plus de nonchalance la pente de notre paresse et celle de notre orgueil ? C'est ainsi que les sophistes ont des maximes accommodées pour toute sorte d'esprits ; pour les hommes naturellement amis du bien, comme pour ceux qui ne cherchent qu'à s'aveugler eux-mêmes. Dieu ne demande, disent-ils, que le sacrifice des bonnes œuvres, et il n'est point de culte plus agréable à ses yeux que celui du sentiment. — Oui, sans doute ; mais est-ce lui offrir un pareil culte, que de concentrer au dedans de soi un sentiment qui de sa nature ne cherche qu'à se produire au dehors, et à se répandre en signes éclatans de joie, d'admiration et d'allégresse ? Quoi ! vous méditerez Dieu dans votre propre cœur, et votre bouche restera muette sur ses merveilles ! Vous le remercierez de ses dons en vous-mêmes, et vous rougirez de lui rendre de publiques actions de grâces ? Ses bienfaits seront présens à votre mémoire, et aucun mo-

nument n'en rappellera le souvenir sur la terre ! Vous aimerez à contempler quelquefois sa miséricorde et sa justice, et vous n'associerez jamais vos semblables au devoir le plus consolant et le plus sublime de votre nature ! Certes ! la religion, quand elle pénètre bien avant dans une âme, lui inspire d'autres pensées et d'autres désirs. Eh ! où est l'homme jaloux de la gloire de Dieu qui ne voulût, s'il étoit en son pouvoir, associer les nations entières à la voix de sa reconnoissance et de son amour (1) ?

Que prétendent-ils donc ces sophistes inconséquens avec toute la pompe de leurs discours ? Ils louent dans l'homme les témoignages publics de sa sensibilité envers ceux dont il a reçu quelque bienfait ici-bas, et ils veulent les lui interdire envers cette Pro-

(1) Si nous avions de l'entendement, dit Épictète, que devrions-nous faire en public et en particulier que louer et bénir la Divinité, et lui rendre des actions de grâces ? Ne devrions-nous pas en travaillant et en mangeant, célébrer les louanges de Dieu ? Grand Dieu ! c'est vous qui nous avez donné ces mains.... les organes du manger et de la digestion, la faculté de croître imperceptiblement, de respirer pendant le sommeil. C'est ce que nous devrions chanter en toute occasion, et entonner l'hymne le plus solennel et le plus divin, en reconnoissance de ce que Dieu nous a donné le pouvoir d'atteindre à ces sublimes connoissances, et de les méditer. *Epictète dans Arrien.*

vidence suprême, dont il a reçu tous les bienfaits! Ils lui font un devoir de se montrer généreux et fidèle envers ses semblables, et ils veulent lui faire honte de se montrer encore tel envers son auteur! La religion du sentiment tient à l'homme un autre langage. Voyez quels ont été les premiers rendez-vous des nations, les premiers monumens des peuples, les premiers asiles des vertus sociales? Des lieux consacrés à la Divinité, des temples (1), des autels, des

(1) La nécessité d'associer Dieu à son existence est tellement liée à la nature même de l'homme, que ses premiers pas vers la civilisation, en quelque coin isolé du globe où la Providence l'ait fait naître, le portent à se réunir à ses semblables pour louer et bénir en commun un Dieu créateur et conservateur. « Les pagodes les plus anciennes de l'Inde paroissent n'avoir été que des excavations dans les parties montagneuses du pays, formées probablement, dit Robertson (*Recherches historiques sur la connoissance que les anciens avoient de l'Inde, et sur les progrès du commerce avec cette partie du monde avant la découverte du passage par le cap de Bonne-Espérance. Traduit de l'anglais de W. Robertson*, 1 *vol. in*-8°. *Paris*, 1792), à l'imitation des cavernes naturelles, où les premiers habitans se retiroient en sûreté durant la nuit, et où ils trouvoient un abri contre la rigueur des saisons. La plus célèbre, et, sans doute, la plus ancienne de toutes celles-ci, est la pagode de l'île Elephanta, à peu de distance de Bombay. Elle a été taillée à main d'homme dans un rocher

pyramides, des tombeaux. Voyez quelle fut l'origine des arts et des sciences? Partout vous trouverez le sentiment de la Divinité leur donner naissance et concourir à leur perfectionnement. C'est pour célébrer la gloire et la magnificence du Créateur, que la poésie et la musique furent inventées. Les sons, les accens ordinaires ne pouvant suffire à tout ce que l'homme sensible et religieux sentoit en lui d'enthousiasme, il eut recours à l'harmonie des paroles, et il travailla la nature pour en tirer de nou-

---

massif, à moitié chemin d'une haute montagne, et formée dans une aire spacieuse de plus de cent vingt pieds carrés. Pour supporter le toit et le poids de la montagne, on a tiré du même roc nombre de piliers massifs, d'une forme assez élégante, à des distances si régulières, que la première entrée offre à l'œil du spectateur une apparence de beauté et de solidité. Une grande partie de l'intérieur est remplie de figures humaines, en relief, d'une taille gigantesque, de formes singulières, et ornée d'une variété de symboles, représentant probablement les attributs des Divinités que les Indiens adoroient, ou les actions des héros qu'ils admiroient ».

Il est ainsi remarquable, que les premiers et les plus grands monumens des nations ont eu le culte public pour objet, et que l'homme ne s'est élevé d'abord à des idées sublimes, à des travaux gigantesques, que dans le dessein de rendre à Dieu un culte plus digne de lui.

veaux sons (1). C'est ainsi que l'architecture a commencé par des chefs-d'œuvres, dont les ruines nous étonnent, et que l'astronomie a été d'abord cultivée pour régler le cours des fêtes et des solennités; et si nous avions le temps de parcourir l'histoire de toutes les connoissances humaines, l'homme ne nous paroîtroit jamais plus grand que, lorsque poussé par un instinct surnaturel, il a essayé de manifester au dehors ce culte et cette adoration, vrais principes de sa grandeur, et sans lequel l'homme lui-même n'a plus rien de reconnoissable.

Les sophistes se flattent néanmoins de régénérer la morale de leurs disciples en leur inspirant un plus grand éloignement pour le culte public. Ils veulent l'élever, disent-ils, à une hauteur de principes à laquelle le vulgaire ignorant ne sauroit atteindre.

Je pourrois d'abord appeler cette dernière parole le blasphème de leur orgueil. Mérite-t-elle en effet d'être autrement caractérisée cette morale outrageante pour la Divinité, qui isole l'homme de l'homme, et ne laisse plus d'espoir aux esprits simples et

(1) Tous les peuples ont eu recours au langage figuré de la poésie dans leurs différens cultes; et l'on retrouve la coutume de célébrer les louanges de la Divinité par des hymnes et des cantiques, jusque chez les hordes sauvages.

grossiers de pouvoir se gouverner jamais eux-mêmes, selon les règles de la véritable justice? Une telle morale peut-elle fixer les vœux de la raison? Peut-elle avoir quelque charme pour les âmes sensibles? Ne voit-on pas trop clairement que c'est l'égoïsme qui l'a enfantée, qu'elle n'est qu'un prétexte de plus, imaginé par les incrédules pour excuser leur commode indifférence pour toutes les religions, et qu'en se séparant ainsi du culte public, ils se séparent en même temps des plus douces affections sociales, et ils font à la fois cette injure à Dieu et à leurs semblables, de croire Dieu indifférent à la vérité et au mensonge, et de condamner leurs semblables à être les jouets éternels de la superstition et de l'erreur, dans laquelle ils veulent nous persuader qu'ils ont été tous enveloppés sans exception, jusqu'à ce qu'il y ait eu des sophistes dans le monde.

Mais quels sont-ils ces hommes qui s'élèvent avec tant de présomption contre les cérémonies extérieures du culte? Ne diroit-on pas, à les entendre parler, que ce sont des hommes de retraite et de contemplation, des hommes au-dessus de toutes les impressions funestes des sens, des hommes dont tous les désirs sont purs, toutes les affections sublimes, et qui, dignes en tout d'être les réformateurs et les modèles du genre humain, sont si près de la Divinité par leurs vertus, qu'ils peuvent se passer de

l'invoquer désormais dans les temples, leur propre perfection devant leur tenir lieu de tout autre culte? Oui, c'est bien là ce qu'ils sont en effet dans leurs livres, et ce qu'ils devroient être aussi dans leurs actions, si ce culte tout intérieur auquel ils veulent nous conduire, trouvoit sa source dans une piété plus pure, dans un amour plus éclairé de la vertu. Mais voyez combien ces philosophes sont contraires à eux-mêmes. Etudiez leur vie de près. Elle ne vous présentera ni suite dans les principes, ni constance dans les œuvres; vous les verrez incertains dans leur propre croyance (1), composer chaque jour avec la vérité, qui n'est jamais pour eux que la vraisemblance du doute; et vous ne serez plus étonné que des hommes fixés tout entiers au moment présent, ou qui ne cherchent à se survivre que dans la mémoire vague des siècles; que des hommes qui regretteroient un instant s'il falloit le donner à l'adoration publique de leur auteur,

(1) Un des ouvrages les plus propres à faire connoître l'inconstance de l'esprit humain et la fausse sagesse de notre siècle, seroit l'histoire *des variations des philosophes*. On y verroit bien clairement prouvé ce que Lactance disoit des sophistes de son siècle : que s'il est impossible d'accorder les sophistes les uns avec les autres, il ne l'est guère moins de les accorder avec eux-mêmes.

et à la commune édification de leurs frères; vous ne serez, dis-je, plus étonné que de tels hommes finissent par devenir entièrement insensibles à la majesté des cérémonies religieuses, à la mélodie du chant divin, et par regarder avec une sorte de pitié ceux qui ne peuvent en être les témoins sans émotion et sans attendrissement. Je suis toutefois surpris que Jean-Jacques Rousseau ait aussi déclamé contre le culte extérieur, lui qui comprenoit si bien toute la force du langage des signes (1), lui que son ami M. de Saint-Pierre assure n'avoir pu méditer un seul instant avec les cénobites du mont Valérien, sans en être touché jusqu'aux larmes (2), et qu'on

---

(1) Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, et jamais elle n'eut plus d'effet que lorsque l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, et cet objet seul a tout dit, etc.... *Emile, tom. III.*

(2) Un jour, dit M. de Saint-Pierre, étant allé avec Rousseau promener au mont Valérien, quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner à ces hermites, pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se mis-

se rappelle avoir vu, plus d'une fois, assister aux vêpres de Saint-Sulpice, pour y éprouver ce divin enthousiasme dont une âme sensible ne sauroit se défendre, quand elle assiste avec quelque recueillement aux prières publiques, qui, jointes à l'union et à l'accord d'un peuple immense et à la décence des rites sacrés, prenoient dans cette superbe basilique un degré d'intérêt capable d'élever la piété jusqu'aux cieux, et d'attendrir le cœur même d'un sceptique.

Que les sophistes continuent donc à relever dans le culte public des abus qui lui sont étrangers; nous leur répondrons par l'énumération des vertus auxquelles il sert d'appui et de support. Oui, le culte public est nécessaire à tous les bons sentimens de notre nature; à l'amour de l'humanité qui n'est ja-

---

sent à table, et pendant qu'ils étoient à l'église, J. J. Rousseau me proposa d'y entrer et d'y faire notre prière. Les hermites récitoient alors les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Après que nous eûmes fait notre prière dans une petite chapelle, et que les hermites se furent acheminés à leur réfectoire, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'évan» gile » : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme, etc... *Etudes de la Nature, tom. III, pag.* 506, *première édit.*

mais plus pur et plus désintéressé qu'au pied des autels; au vœu de l'innocence, et ce vœu étoit si bien compris des anciens Grecs, qu'ils ne célébroient point de fêtes religieuses, sans y appeler des groupes de jeunes enfans, comme pour rendre la Divinité plus favorable à la patrie par le spectacle même de leur innocence. Mais c'est ce que les hommes les moins religieux savent aussi comprendre, s'ils se trouvent surpris par un danger imminent. Considérez cet Albuquerque, célèbre par tant d'exploits et de brigandages dans les Indes, cet homme qui bravoit tous les dangers au milieu des combats, et qui avoit fait trembler tant de princes orientaux sur leur trône. Il se voit au moment d'être englouti par les flots, au milieu des vastes mers du sud. La tempête est horrible, les vents sont déchaînés, la foudre étincelle dans les cieux et autour du vaisseau; le grand Albuquerque se trouble, et pour la première fois de sa vie son âme est accessible au sentiment de la crainte. La vue de sa propre conscience ne le rassure pas, et il est prêt à désespérer de lui-même, lorsque ses regards mal assurés s'arrêtent par hasard sur un jeune enfant à la mamelle, qu'une femme de l'équipage reposoit sur son sein abattu. C'est pour Albuquerque le culte de l'innocence. Il enlève cet enfant dans ses bras; il le place entre lui et la foudre : « O Dieu! s'écrie-t-il,

» en

» en faveur de l'innocent, pardonne au coupa-» ble (1) ».

C'est ainsi que dans les grands périls, l'homme le plus éloigné de la Providence cherche à s'en rapprocher par des sentimens de vertu, et il n'est plus alors de diversité dans la foi des mortels. O MON DIEU ! C'est le cri de tous les hommes sans distinction de culte ou de philosophie, lorsque tout secours humain s'évanouit à leurs yeux, et qu'il ne leur reste plus d'espérance sur la terre.

Mais c'est aussi le cri de leur admiration et de leur reconnoissance à la vue d'un bonheur inattendu, d'une joie inespérée, d'un spectacle qui les étonne, lorsqu'ils voudroient, pour ainsi dire, étendre jusqu'à l'infini le sentiment de leur félicité. Loin donc que le vœu de la nature soit de nous isoler dans notre culte, il ne cesse au contraire d'associer la pensée divine à tout ce qui nous charme et nous ravit dans la création, et il ne sépare point les plus douces inclinations de nos âmes des dogmes les plus élevés de la religion. Ainsi, nous nous croirions trop infortunés, dans nos unions les plus chères,

(1) Si ce ne sont pas là les propres paroles d'Albuquerque, c'est du moins le sentiment que son action nous représente, et qui seroit traduit de même dans toutes les langues.

si la mort devoit en être le terme ; et c'est l'amour même que nous avons porté à nos parens et à nos amis qui ne sont plus, ou aux grands hommes qui ont bien mérité de la patrie, qui nous fait un devoir de sentiment de les honorer encore après leur mort, et de consacrer leur mémoire par un culte. De là, point de monumens plus intéressans que les tombeaux de nos semblables, et surtout ceux de nos parens ; et il est remarquable que tous les peuples sauvages, et même la plupart des peuples civilisés, en ont fait l'objet principal de leur dévotion, et une partie essentielle de leur religion. Que les sophistes sourient avec mépris à cette idée ; sans doute un pareil culte ne seroit digne ni de Dieu ni de l'homme, si à l'idée physique de ce que le tombeau renferme, il ne se joignoit quelque sentiment moral. « La mé-» lancolie voluptueuse qui en résulte, naît comme » toutes les sensations attrayantes, de l'harmonie de » deux principes opposés, du sentiment de notre » existence rapide, et de celui de notre immortalité, » qui se réunissent à la vue de la dernière habitation » des hommes. Un tombeau est un monument placé » sur les limites des deux mondes.

» Il nous présente d'abord la fin des vaines inquié-» tudes de la vie et l'image d'un éternel repos ; en-» suite, il élève en nous le sentiment confus d'une » immortalité heureuse, dont les probabilités aug-

» mentent à mesure que celui dont ils nous rappellent » la mémoire a été plus vertueux. C'est là où se fixe » notre vénération, et cela est si vrai, que quoiqu'il » n'y ait aucune différence physique entre la cendre » de Socrate et celle de Néron, personne ne vou- » droit avoir dans ses bosquets celle de l'empereur » romain, quand même elle seroit renfermée dans » une urne d'argent, et qu'il n'y a personne qui ne » mît celle du philosophe dans le lieu le plus hono- » rable de son appartement, quand elle ne seroit que » dans un vase d'argile.

» C'est donc par cet instinct intellectuel pour la » vertu, que les grands hommes nous inspirent une » vénération si touchante (1) ».

C'est par le même instinct que nous ne séparons pas leur existence de l'idée de la Divinité, et que nous trouvons tant de délices à nous servir à l'égard des vertus, dont nous sommes les plus jaloux, des mêmes expressions que le culte public a déjà consacrées. Ainsi nous appelons une vertu ADORABLE, un acte de bienfaisance DIVIN, la candeur de l'innocence CÉLESTE, la gloire des talens ÉTERNELLE, la durée de notre reconnoissance INFINIE, et celle de notre amitié SANS BORNES. Ainsi tous nos sentimens généreux nous élèvent à Dieu, et sont comme un culte

(1) Etudes de la Nature, tom. III.

perpétuel que nous rendons le plus souvent, sans nous en apercevoir, à ses attributs suprêmes. Ainsi la religion peut seule nous conserver d'une manière durable la mémoire des gens de bien et celle des hommes illustres. « Frédéric-le-Grand, qui possédoit si bien tous les ressorts d'une sage politique, n'avoit pas oublié celui-là. Comme la religion protestante, qui est la dominante dans la Prusse, bannit les statues et les images des saints des temples, il y avoit fait mettre le portrait des officiers morts en se distinguant à son service. On lisoit au bas leur âge, leurs noms, celui de leur naissance et de la bataille où ils avoient été tués. Une ligne ou deux d'éloges terminoient ces inscriptions. On ne sauroit croire, dit l'auteur que nous venons de citer, quel enthousiasme militaire cette vue inspiroit à ses sujets (1) ». Il en sera de même de toutes les autres vertus civiles ou domestiques. Elles ne nous seront jamais plus désirables que lorsqu'un sentiment religieux unira, par le culte public, leur existence à celle de Dieu même. En vain d'ailleurs voudroit-on arracher ce sentiment de nos cœurs : que tout ce qu'il y a de bon et de désirable sur la terre vient de Dieu et doit retourner à lui. Les plus belles actions nous paroîtroient trop mal récompensées et trop peu di-

(1) Etudes de la Nature, tom. III, [illegible].

gnes de concours, si les hommes, sans l'intervention du ciel, prétendoient seuls en reconnoître le mérite et en cautionner la récompense.

L'idée du culte public n'est donc point en nous, comme l'a dit un de nos sophistes, l'effet du sentiment de nos maux et de la crainte des puissances invisibles. C'est à des sentimens plus purs et plus généreux qu'il a dû sa naissance. J'en appelle à ces peuples que nous regardons comme les plus anciennement policés. Quel fut leur culte public dès la fondation de leurs empires? Le premier sentiment qui les réunit au pied des autels, fut celui de la reconnoissance. Arrêtons-nous au témoignage des Chinois, dont les annales mieux conservées que celles des Indiens, des Assyriens et des Egyptiens, et l'empire encore subsistant depuis près de quarante siècles, méritent à tant d'égard l'estime et la vénération du genre humain. Je vois sous Fo-Hi, leur fondateur, les deux premiers sacrifices offerts par cette nation, et ces sacrifices, célébrés deux fois l'an à chaque solstice, portent dans la langue chinoise le nom de RECONNOISSANCE ENVERS LE DIEU DU CIEL (1). Je vois sous Chin-Nong, successeur de Fo-Hi, deux nouvelles fêtes, insti-

(1) C'est au même sentiment qu'il faut attribuer les premiers sacrifices des hommes, selon le récit de nos saintes Ecritures. Voyez la *Genèse, chap. IV.*

tituées aux équinoxes, la première au printemps, en faveur de l'agriculture, et la seconde en automne, après la moisson. Les prémices des fruits y sont offerts à l'Empereur suprême, c'est-à-dire encore, au Dieu du ciel. Chin-Nong se faisoit un devoir religieux de cultiver de sa propre main le champ qui devoit fournir ces prémices, et cet exemple est devenu une loi pour ses successeurs. Wuang-To, qui occupa le trône après Chin-Nong, éleva un temple à la Divinité pour y offrir les mêmes sacrifices, et y instruire le peuple de ses principaux devoirs. Chan-Hau, son fils, y joignit des concerts de musique, et il est remarquable que ce fut une douzaine de rebelles, qui, pour mieux réussir à séduire le peuple et à le subjuguer, introduisirent les premières superstitions dans l'empire de la Chine, vers la fin du règne de ce prince (1). Mais jusque-là, je ne vois

(1) Une conspiration de neuf princes feudataires, vint troubler les dernières années de cet empereur. Le dessein des rebelles, pour mieux réussir dans leurs vues, étoit de substituer la crainte des esprits à celle du Dieu suprême; politique dont une ambition coupable a cherché trop souvent à se servir pour tromper la crédulité des peuples, et commander avec plus d'empire à leur opinion. Les Chinois n'évitèrent pas les piéges de ces imposteurs, qui employèrent d'ailleurs tous les moyens de l'hypocrisie et de la fourberie pour les séduire. Bientôt, dit l'histoire, toutes

dans la religion de cet empire, que des sentimens de piété filiale, d'amour et de gratitude envers le ciel.

Il en est de même de la religion primitive de tous les peuples, et l'on s'efforceroit inutilement de trouver une autre origine à cette partie de leur culte, que plusieurs de nos sceptiques ont regardé comme la suite naturelle de quelque grande catastrophe arrivée jadis à notre globe; je parle du culte des abstinences, des rites déprécatoires, et de toutes les cérémonies qui attestent la dépendance de l'homme et le souverain domaine de Dieu. « C'est en tout temps et partout, dit le bon Pluche, que l'homme, même en se méprenant sur l'objet de ses adorations, a reconnu sa dépendance et le domaine de la nature divine, par quelque abstinence, par l'offrande publique de quelques fruits ou de quelque production de la terre qu'on mettoit en réserve avec appareil et d'une manière marquée. Cet hommage rendu à la souveraineté d'un être à qui tout appartient en propre, et qui remplit, tous les jours, les besoins de sa créature par un renouvellement

---

les maisons se trouvant infectées d'esprits dangereux, le peuple effrayé, demanda tumultueusement qu'on leur offrît des sacrifices; mais l'empereur Chun-Hyo, neveu et successeur de Chan-Hau, fit disparoître la race des neuf princes, et rétablit l'ordre des anciennes fêtes. *Histoire générale des Voyages, tom. VI, in-4°. article Relig. des Chinois.*

perpétuel, a été le même partout, et toujours exprimé par une consécration publique, quoiqu'avec quelque variété dans l'expression. Tantôt ç'a été en consumant par le feu, soit en tout, soit en partie, ce qu'il y avoit de plus gras dans le troupeau; ou bien, en posant sur une table publiquement élevée, du pain, du vin, de l'huile, du sel, ou d'autres élémens de la vie, pour en laisser l'usage aux pauvres ou aux ministres de la religion; et quoique la prière publique fût ordinairement suivie d'un repas commun, en signe de fraternité, il y avoit toujours une portion distinguée à laquelle les assistans s'abstenoient de toucher. Ils reconnoissoient et remercioient, par cette action parlante, l'auteur de la vie, l'auteur des nourritures et de tous les biens. En un mot, l'expression de la religion de tous les siècles a été dès le commencement, et est encore une profession de reconnoissance (1)». Mais dans cet hommage public, usité dès les premiers temps, que tous les cœurs droits ont trouvé si noble et si raisonnable, qui s'est enfin transmis de la première source à tous les peuples même les plus égarés dans leur voie, et qui nous rappelle si évidemment à un culte primitif et à une tradition universelle : dans cet hommage très-

(1) Spectacle de la Nature, tom. 5, l. I, ent. 1. de la destinat. de l'homme.

pur et très-saint, où est cet esprit de terreur qui, selon les sophistes modernes, a dû accompagner la naissance même de la religion chez les hommes? Je le cherche partout, et ne le trouve que dans le cœur de ces hommes ingrats qui, ne pouvant penser à la Divinité sans se sentir accablés du poids de sa justice, ont voulu nous associer au remords de leur existence, en nous faisant partager le tourment de leurs pensées, et les blasphèmes de leur orgueil.

Ah! dans le culte de la Divinité, tout est bon pour les bons; et s'il est une félicité désirable sur la terre, c'est celle de ses vrais disciples.

Qui me donnera donc maintenant de trouver ici-bas une religion qui réponde à toute l'étendue de mes espérances, et qui surpasse même tout ce que je pourrois imaginer de nouveaux rapports entre Dieu et l'homme, entre l'homme et ses semblables? Adorer est le besoin de mon esprit, aimer, le besoin de mon cœur; mais il faut, pour satisfaire mon esprit, toutes les merveilles à admirer à la fois; il faut, pour satisfaire mon cœur, un objet digne d'un amour sans bornes. Il faut.... Mais, hélas! où s'égare ma foiblesse, et dois-je en former le vœu? Oui; et puisque Dieu l'a mis dans mon âme, puisqu'il m'a permis de l'aimer, et que sans lui la possession de l'Univers ne sauroit me rendre heureux.... Il faut que je retrouve en lui un Dieu qui m'aime en Dieu, c'est-à-dire, au-

dessus de toute imagination et de toute pensée humaine ; et son véritable culte sera, pour moi, celui où mon esprit aura rencontré tout ce qu'il cherche, et mon cœur tout ce qu'il désire.

SIXIÈME DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec l'existence religieuse, morale et politique de ses ministres.

Sagesse et religion ne devroient jamais être séparées. Chez tous les anciens, c'étoient les mêmes professeurs de l'une et de l'autre, philosophes et prêtres. Les choses ne peuvent aller bien, quand il y a divorce entre elles : quand l'une s'exerce et dédaigne l'autre. *Charron, les trois vérités. Vérité, l. I, c. 2.*

Il importe à la pureté, à la décence, à la majesté du culte public, qu'il soit exercé avec édification, avec zèle, avec solennité.

Il importe aux mœurs publiques de trouver des leçons et des exemples d'une justice et d'une sainteté plus parfaites dans les hommes appelés au service des autels.

Il importe enfin à la liberté des peuples et à l'harmonie des empires, qu'il y ait une classe de citoyens dépositaires de la religion, dont l'existence et l'en-

seignement ne puissent être altérés par aucune autorité humaine.

Un ministère sacerdotal est donc nécessaire à la société pour seconder ces trois grands moyens de bonheur public.

1°. Pour que les cérémonies religieuses soient remplies avec zèle, avec édification, avec solennité, il faut des hommes d'élite. Platon auroit choisi les plus gens de bien de sa république. Mais tous les hommes n'ayant ni la même piété, ni les mêmes moyens de persuasion pour l'inspirer à leurs semblables, il faut aux prêtres une vocation spéciale, et une pratique habituelle de leurs devoirs, afin que leurs lumières et leurs vertus n'existent pas seulement pour eux, mais pour les autres, et que leur vie soit profitable à tous les citoyens.

2°. Pour trouver dans les prêtres des exemples d'une justice et d'une sainteté éprouvée, il faut une classe d'hommes entièrement dévoués à la religion et à la patrie, dont la morale, toujours en action, soit un bienfait toujours subsistant pour la société, et un modèle de vertu sans cesse présent à la multitude.

Enfin, pour rendre la religion et la morale indépendantes de la corruption des cours ou du despotisme populaire, il n'est pas moins utile pour la société d'avoir, dans son sein, une classe d'hommes

destinés, par état, à prêcher la même vérité à tous les hommes, à leur faire entendre le même langage de miséricorde et de justice.

Mais comme de simples mortels, appelés à une telle destination, ne cessent pas, pour cela, d'être des hommes, c'est-à-dire, des êtres foibles et imparfaits jusque dans leur plus haute sagesse, et capables de déchoir du faîte même de la sainteté, il ne faut pas séparer de leur état la possibilité des abus et celle d'une réforme.

Le malheur de notre siècle, c'est d'avoir oublié cette institution primitive du sacerdoce, et d'avoir cru pouvoir suppléer ses ministres par des philosophes, des académiciens, des comédiens et des artistes de tous les genres. Il est vrai que nos philosophes se sont offerts sans façon, pour remplacer les prêtres, et que pour réussir dans cet aveugle projet, il n'est point d'éloges qu'ils ne se soient donnés à eux-mêmes, ni d'infamies dont ils n'aient osé couvrir le ministère sacerdotal, en représentant, à l'envi, tous les prêtres comme des hypocrites et des scélérats qui, sous le masque de la religion, n'ont cherché qu'à abuser les hommes, et se sont rendus coupables de tous les crimes.

Nous serons plus justes à l'égard des philosophes, et nous ne confondrons pas ceux qui ont honoré ce nom, en le faisant servir au progrès des vertus et

des connoissances humaines, avec ceux qui ne l'ont usurpé que pour la honte des mœurs et la corruption de l'esprit public. La mémoire des Socrate et des Platon chez les Grecs, celle des Épictète et des Marc-Aurèle chez les Romains, des Confucius chez les Chinois, et des Sadi chez les Persans, a des droits à nos hommages. Nous distinguerons parmi les modernes, quelques philosophes qui, véritables amateurs de la sagesse, n'ont cherché dans les sciences qu'un nouveau moyen de servir Dieu et les hommes. Gloire et honneur immortels à ces heureux talens qui n'ont existé que pour le bonheur de leurs semblables, et dont l'étude unique a été de nous rattacher plus étroitement à la vraie morale, en nous peignant sous des traits plus enchanteurs les délices de la vertu, et sous des traits plus difformes les suites déplorables du vice; qui n'ont fait aucun nouveau pas vers les secrets de la nature, sans nous faire admirer, sous de nouveaux rapports, comme Newton, la magnificence et la simplicité des lois conservatrices du monde, et la toute-puissance de leur auteur. Partout où nous trouverons ce digne emploi du talent, nous serons les premiers à lui prodiguer une juste louange; et loin de dédaigner aucune des sciences ou un seul des arts utiles qui embellissent la société et en font un des plus beaux ornemens, il n'est point de récompenses dont nous ne jugions digne le philo-

sophe ou l'artiste qui peint si bien la vertu dans ses écrits ou dans ses tableaux, qu'il en fait passer l'enthousiasme dans tous les cœurs, et les remplit du saint désir de l'imitation. Oh! que la terre seroit un beau séjour, et qu'il seroit heureux de l'habiter, si l'homme savoit se contenter d'user ainsi, pour son propre bonheur, de la portion d'intelligence qu'il a reçue du ciel, et si, plus docile à la voix d'une vraie philosophie, il ne corrompoit point entre ses mains les dons les plus excellens de la nature! Alors le législateur travailleroit sans passion, comme sans remords, à faire des lois justes et équitables pour les peuples; les savans méditeroient sans orgueil, comme sans envie, les découvertes nouvelles, et ils seroient moins occupés à créer des systèmes contre le ciel, qu'à se rendre dignes de ses bienfaits; les beaux arts, chaque jour, reproduits sous mille formes diverses par l'imagination de l'écrivain ou le pinceau de l'artiste, conserveroient tout l'éclat de leur immortelle fraîcheur. Ils serviroient au plaisir des hommes sans servir à leur ruine, et l'on pourroit les cultiver sans danger pour son innocence.

Telle est la philosophie estimable dont les principes devroient éclairer l'Univers. Les anciens, mieux que nous, connurent le prix de son alliance avec la religion. Ils choisissoient les mêmes maîtres pour être les instituteurs de la morale divine et humaine;

et l'on ne vit jamais parmi eux les philosophes ennemis des prêtres, et les prêtres ennemis des philosophes, rompre le pacte auguste et sacré de la religion et de la philosophie, très-convaincus, comme dit Charron, que les choses ne peuvent aller bien quand il y a divorce entre elles, quand l'une s'exerce et dédaigne l'autre ; un prêtre ignorant, un savant irréligieux étant deux sortes de monstres dans l'ordre social, aussi dangereux et aussi à craindre l'un que l'autre (1).

Or, la philosophie ainsi considérée, est d'autant plus nécessaire aux ministres du culte public, que toute bonne politique leur en confiera de préférence l'enseignement. Toutes les nations marquantes dans l'histoire, nous en ont donné l'exemple ; partout on voit les prêtres les premiers précepteurs des peuples, comme ils furent les premiers inventeurs des sciences, les premiers pères de la morale, les premiers défenseurs des droits de la justice. Mais de ce fait, démontré par l'histoire, ne peut-on pas en conclure la nécessité d'avoir dans l'État une société d'hommes d'élite, pour instruire les citoyens dans la connoissance des mêmes dogmes, dans l'amour des mêmes vertus, dans la pratique des mêmes devoirs? C'est là le vœu d'une politique pleine de raison et de pru-

(1) Charron, les trois vérités, tom. 1, l. I, c. 2.

dence,

dence, dont on ne s'écarte pas sans altérer l'union, le bonheur et le repos des gouvernemens et des peuples : rien n'étant plus capable de troubler la paix sociale, de compromettre la liberté de la patrie, de servir les factieux de tous les partis, que la diversité de religion et la variété des sentimens sur la nature des devoirs. Telle fut la raison politique de l'établissement du collége des prêtres en Egypte, des mages en Caldée, des brames dans l'Inde, des mandarins dans la Chine, et des pontifes à Athènes et à Rome ; colléges divers dont nous sommes loin de défendre la doctrine sacrée, mais qui, jusque dans leurs erreurs, nous paroissent préférables à la confusion de tous les principes, au débordement de toutes les opinions dont nous sommes aujourd'hui les témoins, et qui seront toujours l'effet inévitable d'une instruction publique abandonnée au hasard, ou délaissée à des maîtres qui, ne tenant leur vocation que d'eux-mêmes, et se croyant les libres interprètes des lois politiques et des dogmes religieux de leur patrie, ne manqueront pas de les expliquer, chacun à leur manière, les uns affirmant une vérité, les autres la niant ; ceux-ci amis de la religion, ceux-là prédicateurs zélés de l'athéisme, ce qui doit amener nécessairement dans la morale de l'État une désorganisation de principes subversifs de toute morale.

Les sophistes répondent à ces reproches en accusant les prêtres d'avoir tenu le genre humain à la lisière, depuis l'origine des sociétés, de lui avoir tenu cachés les trésors de la science, de s'être opposés aux plus belles découvertes du génie ; enfin, d'avoir perpétué sur la terre le règne de l'ignorance et de la superstition. Mais ce reproche est-il donc bien fondé? Les prêtres ont-ils éteint le flambeau des sciences et des arts dans l'univers, eux dont l'existence et la gloire semblent liées à celles même des connoissances humaines, tandis que le siècle des sophistes fut dans tous les temps l'annonce trop certaine de leur décadence? Quand ce siècle, dit Raynal, arrive pour un peuple, le moment de sa chute est arrivé (1).

Jetez, en effet, les yeux sur ces villes de l'Orient, qui jadis remplirent tout l'univers du bruit de leur renommée. Si maintenant elles n'offrent plus aux yeux du voyageur attristé que des restes tronqués et informes de leur ancienne splendeur, des débris de temples, de portiques et de lycées, des marbres mutilés, des inscriptions effacées, des tombeaux entr'ouverts et de tristes décombres !..... Calculez les

(1) Histoire philosophique et politique du Commerce des Européens dans les deux Indes, article *Philosophie, Tableau de l'Europe.*

époques de leur histoire, vérifiez les temps, et voyez si ce sont les prêtres qui ont hâté le moment de leur destruction, et ramené pour elles les siècles de la barbarie, ou plutôt remarquez, qu'au siècle des sophistes, a succédé chez tous les peuples, le siècle des révolutions; au siècle des révolutions, ceux de l'ignorance, de l'astrologie judiciaire, de la divination, de la nécromancie, de toutes les erreurs enfin dont l'esprit humain est capable, lorsqu'il n'a plus d'autre guide dans ses études, qu'un scepticisme effrayant et une présomption sans bornes, qui lui font à la fois douter de tout, et lui rendent tout croyable. Car le mensonge, pour un sceptique conséquent, est au même niveau que la vérité, et les mystères les plus absurdes de toutes les sciences occultes, sont au même rang que les phénomènes les plus ordinaires de la nature (1).

(1) Bailly (Hist. de l'Astronomie ancienne) convient que c'est à la doctrine de l'athéisme que l'astrologie judiciaire a dû sa naissance. — L'auteur du *Système de la Nature*, ouvrage où l'athéisme est réduit en principes, se montre d'une extrême bonne foi sur les conséquences que l'on peut en tirer. Comme d'après ses principes, le hasard seul a tout fait, il peut arriver à chaque instant dans le monde une nouvelle série d'êtres. L'auteur suppose donc qu'on lui annonce la formation de quelque monstre extraordinaire, dont la race sera, peut-être, destructive de

Mais, disent nos modernes publicistes, il ne peut exister de corporation privilégiée dans un Etat libre, et le ministère sacerdotal est une corporation qui n'est pas la moins dangereuse de toutes. — Tel est le langage de la prévention. Ecoutons celui de la raison. Il est faux, d'abord, qu'un Etat libre ne puisse admettre quelque privilége dans ses prêtres; témoin la Grèce, où les républiques ont pris naissance, et qui, d'un commun accord, avoit consenti à accorder une exemption de toute charge publique au collége des prêtres de Delphes. Il est faux, en second lieu, qu'une classe de citoyens puisse nuire à la liberté d'un peuple, quand elle n'est distinguée que par la prééminence de ses vertus, et par une suite de devoirs, qui emportent avec eux le dévouement entier de la vie. Platon, qui vivoit à Athènes, qui étoit voisin de Sparte, qui avoit parcouru et étudié toutes les institutions politiques existantes de son temps, doit être cru sur son témoignage; et Platon, jetant en idée les fondemens d'une république parfaite, fait de ses prêtres et de ses instituteurs publics de vraies

---

l'espèce humaine. Il n'en est pas étonné. Et pourquoi cela seroit-il impossible, dit-il, puisque tous les possibles sont dans les jets du hasard? — Il n'y a pas, comme on voit, d'absurdité si grande, que l'on ne puisse admettre avec un pareil système.

corporations, dont il croit l'existence nécessaire à la prospérité de l'Etat et au bonheur des peuples. Or, le ministère sacerdotal, ainsi considéré, est le chef-d'œuvre de la politique et de la sagesse humaine. C'est dans ce sens que la patrie peut s'honorer de faire de ses prêtres une classe à part, à l'exemple d'un général d'armée qui, dans les occasions difficiles, compose quelquefois, de l'élite de tous ses bataillons, un corps de réserve, pour l'employer au salut de toute l'armée. C'est dans ce sens que les ministres du culte public, loin d'être un corps distingué dans l'Etat par des priviléges onéreux au reste des citoyens, ne nous offrent plus qu'un corps d'hommes dévoués, digne de toute notre vénération et de tout notre amour, dévoués à l'étude de la religion et de la morale, dévoués à l'instruction du peuple et à la consolation des malheureux, dévoués à tous les genres de bien, et toujours prêts à élever des mains pures vers le ciel, et à l'implorer pour la félicité nationale et pour celle des familles.... Et quel sentiment plus digne des sociétés humaines, que ce culte, offert à Dieu par le ministère des prêtres, et qui, dans le temps même où la multitude des citoyens est toute entière préoccupée des intérêts ordinaires de la vie, ne permet pas à la terre de demeurer un seul instant, sans offrir à son auteur un juste tribut d'adoration et de louanges? Qu'y a-t-il encore de plus désirable pour

toutes les nations en général, que de retrouver dans leur sein une classe d'hommes, amis par essence de la paix, au milieu même de la guerre, et dont le vœu constant est d'entretenir parmi tous les peuples les liens de la concorde et du bon voisinage? Comment donc a-t-on pu les rendre personnellement responsables de tous les crimes commis au nom de la Divinité, depuis le commencement des sociétés humaines?

Hélas! pour nous prouver que ces crimes sont le seul ouvrage d'une politique insidieuse, de la haine implacable des partis, de l'esprit de vengeance et de fureur, ne suffit-il pas des exemples dont nous avons été les malheureux témoins? Sont-ce nos prêtres que nous devons accuser de toutes ces invocations de sang et de carnage qui préparèrent autrefois les autels sur lesquels furent immolées les premières victimes humaines? Sont-ce nos prêtres que nous devons accuser de tous les crimes, de tous les homicides commis en France depuis qu'il n'y a plus de prêtres reconnus par la loi? Jugez donc, ô philosophes! des temps anciens par les temps nouveaux; car le résultat des passions délirantes est le même dans tous les temps, et s'il est arrivé que les ministres de la religion aient été quelquefois les trop fidèles exécuteurs de la volonté des tyrans, et que par eux la superstition ait étendu son empire, et l'impiété ses fureurs, c'est

qu'au lieu d'être les ministres de Dieu, ils sont devenus ceux d'un parti, d'une faction, ou les esclaves d'un despote.

C'est donc servir réellement et la patrie et l'humanité, que de donner aux ministres de la religion une existence indépendante. Le plus grand malheur de notre siècle, c'est d'avoir cru posséder une sagesse supérieure à celle de tous les autres siècles, et d'avoir exclu de sa politique tout ce que la raison universelle et l'expérience des anciens gouvernemens auroient pu lui communiquer de sages réflexions et de conseils utiles. Ainsi nous avons rejeté jusqu'à l'idée d'un pouvoir religieux ou d'une puissance spirituelle dans l'Etat, comme contraire à la liberté des peuples, lorsque ce pouvoir est modérateur de sa nature, et n'est établi que pour maintenir la plus parfaite harmonie entre les autres pouvoirs (soit qu'une seule main les réunisse, ou qu'ils soient divisés en plusieurs sections), et pour concourir à défendre, avec le même dévouement, les peuples du despotisme de leurs princes ou de leurs magistrats, et ceux-ci de l'insubordination des peuples. Ce qui est encore un de ces faits attestés par les annales de l'histoire, et dont l'application à la politique ne pouvoit être contestée que par un siècle aussi prévenu que le nôtre contre la religion et ses prêtres. Je citerois d'abord la résistance passive des prêtres chrétiens aux despotes

et aux tyrans du Bas-Empire, lorsque la moitié de l'univers baissoit servilement la tête devant leur sceptre de fer, et que les prêtres étoient les seuls qui connussent les véritables droits de la dignité humaine, et qui osassent les proclamer, au péril même de leur vie (1); ce que nous avons vu se répéter de nos jours sous la tyrannie révolutionnaire. Mais il n'est pas temps encore de parler de ces prêtres. Arrêtons-nous à d'autres exemples. Ils ne nous manquent point, dans l'histoire même des peuples qui se sont le plus éloignés de la tradition primitive. Quoique le gouvernement monarchique fut établi dans toutes les contrées de l'Inde auxquelles la connoissance de l'antiquité s'étendoit, les souverains étoient loin de posséder un pouvoir despotique et absolu. On n'y a découvert à la vérité aucune trace d'assemblée ou de corps public, dont les membres, soit dans leurs propres droits, soit comme représentans de leurs concitoyens, pussent intervenir dans l'établissement des lois ou dans la surveillance de leur exécution. Il existoit cependant parmi ces peuples des restrictions à la puissance royale et un équilibre de pouvoirs, et le savant Robertson les trouve établis dans la différence des castes

(1) Rappelez-vous que les philosophes du même âge furent loin de montrer la même fermeté d'âme dans leurs principes. Que de bassesses Sénèque, par exemple, ne fit-il pas pour obtenir la fin de son exil!

et dans le principe religieux des Indiens, qui, en confiant les fonctions du gouvernement et l'exercice des armes à la seconde caste, dans laquelle les monarques sont tous pris, a créé au-dessus une caste supérieure, dépositaire des livres sacrés et du ministère sacerdotal, dont les conseils, et même les censures, doivent être reçus avec une soumission respectueuse, et dont les priviléges sont la sauvegarde des droits et des propriétés de toutes les autres castes (1).

Je m'abstiendrai de citer en preuve l'histoire des Juifs; mais les sarcasmes de nos sophistes contre ce peuple vraiment extraordinaire, doivent nous rendre son exemple encore plus frappant. Tant que le pouvoir religieux fut respecté chez ce peuple, ses prêtres s'opposèrent constamment aux abus de l'autorité dominante, à l'injustice des grands, à la corruption des cours, au déréglement de la multitude. Qui ne connoît le terrible avertissement de Nathan à David, quand, après avoir obtenu de ce roi l'aveu mémorable qu'un homme dont il venoit de lui raconter le crime méritoit la mort, il ose lui dire: C'est vous qui êtes cet homme? Toute l'histoire de la monarchie des Hébreux est remplie de pareils traits.

---

(1) Recherches historiques sur la connoissance que les anciens avoient des Indes, pag. 760.

Et s'il fut une époque où cette nation tomba dans le plus profond avilissement, ce fut lorsque la voix de ses prêtres fut étouffée par celle des despotes, et que l'exil, les fers ou la mort eurent changé son sacerdoce en un ministère d'hypocrites, semblables aux Pharisiens, ou en une association de matérialistes, semblables aux Saducéens; car tout prêtre qui courbe indignement sa tête sous le joug de la tyrannie, est le plus lâche des esclaves et le plus irréligieux des mortels. Cet homme se jouera sans pudeur de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré sur la terre. Il n'admettra d'autre loi éternelle que celle de la nécessité, ni d'autre dogme que celui du hasard. Dans Rome asservie, il consacrera les passions des hommes par des fêtes et des solennités, il brûlera un encens sacrilége sur l'autel des Césars, et il jurera par leur génie. Il appellera Claude et Néron des dieux; il leur élevera des temples, et leur offrira des victimes sur les autels; et dans un autre temps et un autre pays, il accordera sans rougir les honneurs de l'apothéose au plus immoral des hommes, et il se prosternera bassement devant son image; prêtre partout également méprisé, et partout également méprisable.

Mais si le caractère de l'indépendance religieuse est de l'essence même du sacerdoce; certes, je ne suis point surpris de le voir dans tous les temps chéri des gens de bien, et en horreur à ceux qui ne vou-

lurent régner que par le crime. Ainsi, comme parmi les hommes qui respectèrent le ministère des prêtres, et qui travaillèrent à lui conquérir l'estime et la confiance des nations, l'on peut compter tous les vrais philosophes, et tous les bienfaiteurs magnanimes des peuples; on peut de même placer au rang de tous les sophistes insensés, de tous les tyrans qui marquèrent leurs traces sur la terre par celle des pleurs et du sang qu'ils y firent couler, ceux qui voulurent asservir le ministère des prêtres ou le proscrire, quand ils trouvèrent sur leurs pas des âmes fermes et courageuses, au-dessus de toutes les craintes et de toutes les espérances.

Loin donc qu'une nation prudente doive se féliciter de voir le pouvoir religieux asservi dans la main de ses ministres sacrés, elle doit plutôt envisager avec effroi la déplorable servitude que l'envahissement de tous les pouvoirs dans les mêmes mains ne sauroit manquer d'introduire dans l'Etat. Considérez en effet l'univers, et comment les peuples ont été conduits au plus dur esclavage? C'est lorsque les potentats de l'Europe et de l'Asie, rois et pontifes en même temps, ou consuls et aruspices, se servirent du culte qu'ils unissoient au sceptre ou aux faisceaux, pour imposer à la crédulité des peuples les lois du despotisme et de la tyrannie; c'est lorsque la même puissance réunit dans ses mains, comme à Constantinople ou à

Ispahan, l'épée et l'encensoir, et qu'elle commande à la fois aux armées et aux autels; c'est enfin, lorsque des philosophes ou des législateurs ont osé enseigner aux souverains, et faire accroire aux peuples que la religion et ses prêtres, et ses temples et ses rites, et ses préceptes divins et sa discipline sacrée, étoient soumis en tout aux lois de la puissance temporelle. Dès lors, quelle carrière ouverte à un chef populaire, assez habile pour régner sur l'opinion, ou à un prince machiavéliste, dont l'aveugle ambition seroit celle d'étendre sa puissance!..... Qui pourroit empêcher ces deux hommes de gouverner avec un empire absolu? La voie du despotisme est déjà toute frayée pour eux, et rien ne sauroit leur prescrire des bornes, ni les empêcher d'asservir les peuples à leur gré, quand à tous leurs autres pouvoirs, ils joindront celui de donner des lois au culte public, et de commander par là même aux consciences, c'est-à-dire, au dernier asile qui reste à la liberté sur la terre, lorsque tous les autres lui sont ôtés.

Il est une dernière objection contre le ministère des prêtres, sur laquelle nos politiques modernes n'oseroient insister. Si les prêtres, disent-ils, forment une corporation dans l'Etat, n'est-il pas à craindre qu'ils n'abusent de leur pouvoir, et que, loin de servir la liberté des peuples, ils ne prétendent à la subjuguer? Vaines terreurs, dans un siècle où les bornes

du pouvoir religieux étant connues, les prêtres ne sauroient plus les franchir sans cesser d'être ce qu'ils sont par leur institution même. Prêcher aux peuples l'amour et la crainte de Dieu, du gouvernement, de la patrie et des lois, instruire les hommes dans la pratique de toutes les vertus, par leurs paroles et leurs exemples, être les instituteurs désintéressés, des pauvres comme des riches, les pères des indigens, les protecteurs et les consolateurs naturels de tous les malheureux; voilà le ministère des prêtres tel que je l'entends, et tel qu'il faudroit l'inventer pour le bonheur des peuples, s'il n'existoit déjà sur la terre.

SEPTIÈME DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la tradition primitive.

Il faut croire ces traditions si sûres et si anciennes.
Platon, des lois, liv. XI.

Si l'homme avoit toujours su se connoître et se respecter comme l'être sensible et raisonnable qui seul peut ici-bas s'élever à la contemplation de la nature, à l'adoration et à l'amour de la Divinité; l'homme auroit-il jamais eu le barbare courage de déchoir volontairement d'une si belle destinée, et de rompre sans retour les liens qui l'unissent à son auteur? Auroit-il jamais osé douter des soins à venir d'une Providence suprême qui prévient par de si grands bienfaits son entrée dans la vie, et qui n'a point voulu, sans doute, ouvrir devant lui le temple de la création pour l'introduire dans un vaste tombeau, ni l'élever jusqu'au ciel par des pensées immortelles, pour le replonger aussitôt dans le même néant d'où elle l'avoit tiré?

Mais qu'est-ce que l'homme? et qui nous instruira

de sa génération première ? Ce ne sera point la raison abandonnée à elle-même ; encore moins la philosophie avec ses différens systèmes. Une raison éclairée suffiroit, sans doute, pour nous convaincre que ce monde-ci n'est point orphelin ; que la marche constante et uniforme de la nature ne sauroit être l'effet d'un mouvement aveugle ; que ce qui est hasard n'admet ni ordre ni harmonie ; que tout ce que la terre et les mers renferment de merveilles, et tous ces orbes radieux qui brillent chacun à leur rang dans le superbe empyrée, sont l'ouvrage d'un Dieu (1)..... Mais quelle est la véritable place de l'homme au milieu de la création ? D'où vient-il, où va-t-il, et quel est le terme de sa destinée ? C'est ce que la raison toute seule ne sauroit nous apprendre, et la philosophie ne servira qu'à augmenter à cet égard nos incertitudes et nos doutes. Elle nous parle si diversement de la nature de l'homme et de ses rapports avec Dieu, que nous y chercherions en vain ce que nous devons penser et ce que nous devons croire de notre origine céleste. L'opinion de chaque philosophe ne ressemble en rien à celle des autres, et parmi les plus sages, il est difficile d'en rencontrer un seul, dont les principes puissent nous satisfaire.

(1) Senec. de Provid. c. 1.

Celui-ci admet une création, mais c'est en admettant la co-éternité de la matière avec Dieu, c'est-à-dire, que dans ce système ridicule la partie la plus vile des corps partage avec l'être souverainement intelligent une même durée, et que Dieu n'est plus l'ordonnateur des mondes qu'à la manière d'un artiste qui façonne dans son atelier un bloc de marbre ou une masse d'argile. Celui-là ne veut pas même du secours d'une main divine dans la formation de l'univers. C'est, dit-il, le concours fortuit des atomes qui a tout fait; c'est la matière brute et sans intelligence qui a produit l'être intelligent; c'est l'eau, selon Thalès; c'est l'air, selon Diogène; c'est le feu, d'après Héraclite; ce sont les élémens, s'il faut en croire Empedocle, à qui l'on doit rapporter l'origine du monde. L'un trouve sa première fécondation dans la terre et l'eau; l'autre joint aux quatre élémens l'amour qui unit leurs parties et la haine qui les sépare.

Demandez ensuite à ces philosophes, qu'est-ce que l'homme? Ils vous répondront:

PYTHAGORE: — L'homme présente les mêmes phénomènes et les mêmes contradictions que le monde dont il est l'abrégé.

THALÈS: — Le principe auquel on a donné, de tout temps, le nom d'âme, d'intelligence, est une nature toujours en mouvement.

XÉNOCRATES:

Xénocrates : — C'est un nombre qui se meut par lui-même.

Aristote : — C'est un pur esprit qui n'a rien de commun avec le corps.

Le même : — C'est plutôt un air très-subtil, un feu très-actif.

Épicure : — Une flamme émanée du soleil.

Pythagore : — Une portion de l'éther.

Hyponius : — Une eau très-légère.

Empedocle : — Un mélange de plusieurs élémens.

Démocrite et Leucippe : — C'est un assemblage d'atomes ignés et sphériques, semblables à ces parties subtiles de matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil.

Aristote : — C'est un être simple.

Le même : — Non, il est composé de plusieurs principes, de plusieurs qualités contraires.

Critias : — C'est un sang qui circule dans nos veines.

Empedocle : — Cette âme répandue dans tout le corps, elle ne réside que dans le cerveau, que dans le cœur.

Un autre philosophe cité par Plutarque : — Elle ne réside que dans le diaphragme.

Le chœur des philosophes : — Elle est éternelle. — Elle périt avec nous. — Non, elle ne périt pas; mais elle anime d'autres corps d'animaux ou

des végétaux ; — mais elle se réunit à l'âme de l'univers (1).

Telles sont les bornes de la sagesse humaine sur la vraie connoissance de l'homme : des opinions diverses, des sentimens contraires, un fonds inépuisable de folies et d'erreurs, un scepticisme funeste, auquel de nouveaux siècles ne feront qu'ajouter de nouvelles ténèbres ; voilà tout ce que cette philosophie, si vantée des anciens et des modernes, peut nous offrir de certitude et de lumière. Or, dans le sein d'une obscurité si profonde, qui pourra nous expliquer notre énigme et celle de l'univers ? Qui pourra nous apprendre où est la vérité, au milieu des fables sans nombre dont l'origine des peuples est obscurcie ? Ah ! sans doute, il faudroit y renoncer à jamais, si l'homme, dès le commencement, avoit borné toute sa religion à un culte tout intérieur, si toute sa reconnoissance envers le ciel s'étoit renfermée au dedans de lui-même. Où seroit en effet alors le moyen d'arriver à une tradition primitive ? Où seroit pour nous le témoignage de la piété de nos pères, et la preuve des célestes rapports qui ont dû exister dès le commencement entre Dieu et l'homme ?

Il est donc nécessaire qu'il existe un culte public

(1) Voyez les Voyages du jeune Anacharsis, par l'abbé Barthélemy, tom. III, chap. 30, édit. de Paris, *in*-8°.

sur la terre, ou, il faut que tout partisan exclusif du culte intérieur en convienne, il n'existeroit plus aucune certitude religieuse dans le monde; toutes les traces d'une croyance primitive demeureroient effacées, et cet univers ne nous présenteroit plus que l'image d'une vaste habitation étrangère à son auteur, où l'homme, enfant du Dieu d'Epicure et de la nuit des temps, auroit beau élever des mains pures vers le ciel, il ne seroit pas sûr d'y trouver une Providence qui pût jamais exaucer ses vœux.

Mais si l'existence d'un culte public nous rassure contre un tel abandon, les diverses idées que les peuples se font de ce culte qui semble varier selon les temps et les pays, ne nous rameneront-elles pas aux mêmes doutes de la raison, au même pyrrhonisme de l'incrédulité dont nous avons fait un reproche à la philosophie de notre siècle?

Pour répondre à cette difficulté, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur les différentes traditions religieuses du monde. Quoique la plupart très-opposées entre elles dans l'exposition des faits et des principes, il est cependant remarquable qu'en ce qu'elles ont de conforme, elles se rapprochent en trois points essentiels qui nous dévoilent plus de la moitié de l'énigme de l'homme; la foi d'un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur; un état primitif d'innocence, suivi d'un état de dégénération, et un dé-

luge universel. Voilà le fonds d'une croyance que je retrouve partout, et qui m'indique la croyance primitive du genre humain. Cette croyance me rappelle une création; et par là elle confond, en un seul mot, tous les argumens des sceptiques, et elle joint à l'assentiment de ma conscience, le témoignage de tous les siècles de l'histoire, qui m'attestent à l'envi que le monde et tout ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un Dieu créateur et conservateur. La même croyance me rappelle un état primitif d'innocence, suivi d'un état de dégénération; et par là elle m'explique comment l'homme est tout à la fois le plus misérable et le plus orgueilleux de tous les êtres; le roi de la terre ou son esclave, l'égal en quelque sorte d'un Dieu, ou au-dessous même de la brute, selon qu'il est conforme à sa nature ou qu'il s'en éloigne : et par là tous les vains systèmes des philosophes sont heureusement détruits. Si je ne me connois entièrement moi-même, je sais du moins que l'homme, quoique dégénéré, n'est point, comme le vouloient ces philosophes, un nombre, un air très-subtil, une flamme émanée du soleil, une portion de l'éther, une eau très-légère, un mélange de plusieurs élémens, un assemblage d'atomes ignés et sphériques, ou toute autre chimère enfantée par l'imagination des sophistes; mais un être cher à la Providence, dès son origine, et qui occupe une grande place

dans l'univers. Enfin la tradition de tous les peuples me rappelle un déluge universel ; ce qui forme les trois grandes et mémorables époques du monde naissant et sauvé des eaux, dont l'histoire, quoique diversement racontée, a servi de base à toutes les histoires et à tous les cultes. Or, ne voit-on pas quel jour un pareil récit jette sur la première vocation de l'homme sur la terre, et combien il est peu éloigné de connoître ses rapports avec son auteur, celui qui tient déjà cette triple clef de l'énigme de la nature ?

Mais, dira-t-on, si, lorsque tous les peuples remontent à une création, à un état d'innocence et de bonheur, et à un déluge universel, ils diffèrent si fort dans leur récit et dans les conséquences religieuses et morales qu'ils en tirent, comment fixer son choix au milieu de cette variété de traditions et de doctrines ? Soyons seulement de bonne foi, et nous saurons aisément distinguer la vérité du mensonge. Notre croyance sera celle qui nous apprend à mieux connoître Dieu dans la création, et qui, la première, a fait aux hommes un précepte de son adoration et de son amour. Notre croyance sera celle qui ne se contentera pas de nous dire que nous sommes dégénérés d'un état d'innocence et de bonheur, mais qui nous montrera une Providence pleine de bonté à côté d'une Providence pleine de justice,

et l'assurance de la régénération du genre humain à côté de sa chute. Notre croyance enfin sera celle qui a toujours été invariable dans sa doctrine, comme Dieu qui ne change point. Trois caractères de vérité qui ne sauroient nous tromper, la connoissance primitive de Dieu, la morale la plus conforme à la nature du cœur humain, l'invariabilité de doctrine..... Le culte public qui les réunit, est le dépositaire de la tradition divine.

HUITIÈME DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec l'unité, la prospérité et la durée des empires.

Excitez les peuples à la vertu par le Culte public, et rien ne sera capable d'ébranler les fondemens de votre empire. *Morale des Chinois.*

« L'HISTOIRE romaine, dit un trop fameux politique, » montre d'un bout à l'autre combien la religion est » utile pour commander les armées, pour réunir le » peuple, pour maintenir les hommes dans le bien, » et pour faire rougir les méchans. S'il étoit ques- » tion de décider à qui, de Romulus ou de Numa, la » république est plus redevable, je crois que Numa » l'emporteroit. Où la religion règne déjà, les vertus » militaires peuvent aisément s'introduire; mais la » religion ne peut s'établir qu'avec beaucoup de dif- » ficultés où il ne règne qu'un courage brutal sans » aucune crainte des Dieux..... Numa ayant trouvé » un peuple féroce, et voulant l'accoutumer à l'o- » béissance en le façonnant aux arts de la paix, Numa » eut recours à la religion comme au soutien le plus

» assuré de la société civile. Il lui fit prendre de si » profondes racines, que pendant plusieurs siècles il » n'y eut pas de républiques où la crainte des Dieux » fût plus puissante, et ce fut sans doute cette crainte » salutaire qui favorisa les plus hautes entreprises, » que le sénat et les grands hommes de la république » exécutèrent. Examinez toutes les actions du peuple » romain en général ou de chaque citoyen en par- » ticulier ; vous verrez que les Romains ne craignoient » pas tant de désobéir aux lois que d'être infidèles » à leur serment, persuadés que la puissance des » Dieux surpassoit infiniment celle des hommes. Vous » en avez des exemples bien remarquables dans la » personne de Scipion et de Manlius Torquatus.... »

» C'est donc une vérité incoutestable, que le soin » que prit Numa d'inspirer la crainte des Dieux, fut » un des principes les plus constans de la prospérité » de la république et du succès de ses entreprises. » Car les succès viennent de la fortune (c'est tou- » jours le même politique qui parle) ; mais la for- » tune est fixée par les bons établissemens, qui sont » l'ouvrage de la religion ».

» Il est donc du devoir des princes et des » magistrats d'une république, de maintenir, dans » sa pureté fondamentale, la religion que l'on y suit. » Il leur sera facile d'avoir, par ce moyen, des » peuples religieux, et par une conséquence néces-

» saire, de faire régner parmi eux la paix et toutes » les vertus. Tout ce qui tend à favoriser la reli- » gion, ils doivent le soutenir, le mettre en vigueur... » Ils le doivent d'autant plus, qu'ils ont plus de sa- » gesse et une connoissance plus profonde du cœur » humain.... » (1).

Quel aveu dans Machiavel! et falloit-il rien moins que l'évidence même des principes pour obliger un tel politique à rendre un tel hommage à la nécessité du culte public? Mais où est le vrai philosophe, le législateur sensé, l'écrivain illustre, dont Machiavel n'ait ici copié les sentimens?

Arrêtons-nous aux Grecs! Quelle suite de noms mémorables viennent s'offrir à moi, quand je cherche dans cette nation de nouvelles preuves de la vérité que je défends! parmi les législateurs, Minos, Solon, Lycurgue, Zaleucus; parmi les philosophes, Pythagore, Socrate, Platon, Xénophon; parmi les orateurs, Démosthène, Isocrate; parmi les historiens, Hérodote, Thucydide; parmi les poëtes, Homère, Euripide, Sophocle. Quoi! j'aurois aussitôt fait de citer tout ce qu'il y a eu de grand dans les républiques, dans les monarchies, dans les diverses sortes de gouvernemens, dans tous les pays, dans

(1) Machiavel. Réflexions sur la première Décad. de Tite-Live. Nouvelle traduction, l. I, chap. XI.

tous les âges et chez tous les peuples, où jamais il n'exista un seul homme digne du respect et de l'admiration des autres hommes, qui ne pensât de même sur le culte public, et qui ne le regardât comme le principe le plus certain de l'unité, de la prospérité et de la durée des empires.

Il n'appartenoit qu'à notre siècle d'affecter, à cet égard, une opinion contraire à celle de tous les fondateurs des peuples, et de confondre aveuglément la tolérance religieuse avec l'indifférence politique de tous les cultes.

Tout gouvernement, je l'avoue, doit être tolérant pour les consciences; mais il n'en doit pas moins diriger tous ses vœux vers l'unité du culte public, et multiplier ses efforts pour y atteindre. J'entends tous les efforts qui se bornent aux moyens de protection et de faveur; ce qui suppose l'existence et la nécessité d'une religion vers laquelle la constitution d'un pays doit ramener insensiblement tous les esprits et tous les cœurs. Loin d'être utile aux États, la tolérance, sans cette mesure politique, en seroit le fléau le plus funeste. Quelle étrange variété de croyance n'en résulteroit-il pas, et quelle confusion dans les principes! Se fait-on l'idée d'une société où chaque citoyen auroit le droit de monter en chaire pour y prêcher aux peuples une nouvelle religion; où tout sectaire auroit le privilége de faire des prosélytes, où

tout ambitieux pourroit être tenté de devenir chef de secte, où, avec de l'éloquence et de l'argent, on seroit assuré de faire des disciples et des dupes, où l'un admettroit une morale que l'autre rejeteroit, où celui-ci éleveroit un temple, que celui-là bientôt renverseroit, où l'on verroit la même vertu ici honorée, et là proscrite, et où le peuple, au milieu de tant de doctrines contraires, ne sachant plus à qui donner sa foi, finiroit par se trouver toujours à la merci du plus intrigant?... Ne vous y trompez pas; si la tolérance exclut un culte national, et qu'elle permette à tout citoyen de dogmatiser au gré de son imagination, ou de s'abstenir de tout culte, ce n'est ni le bien de l'humanité qui la fait agir, ni le zèle d'une religion plus pure, c'est la tolérance de l'irréligion et de l'athéisme, dont l'effet immédiat sur les peuples sera de les corrompre dans leur croyance et dans leurs mœurs, en les rendant indifférens à toutes les vertus, ainsi qu'à tous les cultes.

Mais, dit-on, si le gouvernement trouve plusieurs cultes établis, comme en Suisse, en Angleterre, et dans les treize États de la confédération américaine, le défaut d'unité religieuse sera-t-il un obstacle à la parfaite unité du corps politique? Je répondrai qu'oui. Remarquez, en effet, que la Suisse s'est naturellement divisée en cantons catholiques et en cantons protestans, si disparates d'opinions, que

l'on ne peut passer de l'église de Bâle à celle de Fribourg, sans voir ses biens confisqués dans la première de ces deux villes, et son nom rayé de la liste des citoyens. L'Angleterre ne cesse point de manifester ses craintes sur les cultes dissidens, depuis que, sous Henri VIII, elle s'est séparée du culte de l'unité. Quant aux treize États américains, comme ils ne forment encore qu'un peuple récent, ils ne peuvent nous servir d'exemple, et nous indiquer l'avenir qu'une pareille diversité de croyance leur prépare. Mais comment les empires, qui sont composés d'intérêts si divers, qui nourrissent dans leur sein tant d'hommes, de mœurs et de passions si contraires, entretiendroient-ils parmi les citoyens une constante harmonie au milieu d'une entière diversité de culte, lorsque cette diversité ne peut se trouver dans une seule famille sans en diminuer les jouissances, sans en affoiblir les plus doux rapports, sans en troubler l'ordre, l'union et la paix ?

Si donc un législateur trouve plusieurs cultes existans dans l'État, que fera-t-il pour consolider les lois civiles? Ne pouvant établir le même culte pour tous les citoyens, il remontera jusqu'aux principes religieux qui leur sont communs à tous, et il en fera le centre de ralliement de leurs cultes divers. Ainsi les Provinces-Unies du nouveau monde se trouvant composées de chrétiens de toutes les Églises, ont choisi

l'Évangile même pour réunir toutes les consciences à ce livre divin, sur lequel la constitution américaine a été jurée.

Vainement, à l'appui de l'indifférence religieuse, citeroit-on l'exemple des Romains, qui, fidèles au vaste projet de leur ambition, associoient indistinctement à leur culte les Dieux des nations vaincues. Rome ne faisoit en cela qu'obéir à sa propre croyance; et le seul honneur qu'elle rendoit à des divinités nouvelles, comme il paroît par celui que Tibère vouloit rendre à Jésus-Christ dont il ignoroit la mission divine, se bornoit à la politique raffinée, autant qu'à la folle vanité de fixer dans le Panthéon tous les vœux et tous les hommages des nations vaincues, en y transportant le culte de toutes les divinités alors adorées sur la terre. Ainsi la conduite de Rome, loin de contredire nos principes, les fortifie, au contraire, de toute l'autorité de sa renommée. En réunissant dans ses murs le culte de divers peuples, elle vouloit se les attacher par les deux plus fermes soutiens des sociétés humaines, et devenir à la fois le centre de leur religion et celui de leur gouvernement.

Les principes que nous venons d'établir sont communs aux monarchies et aux républiques. Nul prince plus assuré sur son trône, que celui qui règne, par la religion, sur la conscience même des peuples; nul peuple plus digne d'envie, que celui dont les droits

sont gravés par la religion dans la conscience même de ses chefs. « Rendez la morale accessible à vos peuples, disent les livres sacrés des Chinois aux législateurs des nations ; excitez-les à la vertu par des hymnes et des cantiques, et rien ne sera capable d'ébranler les fondemens de votre empire ».

« Tout roi, dit un sage Persan, qui ne respecte pas la religion, et ne la fait pas respecter de son peuple, ne mérite pas d'être roi. Ses ordonnances n'auront pas de durée. Ne retire pas ton cou de dessous le joug de Dieu, ajoute le même sage, dans ses avis aux monarques, et tu trouveras des peuples fidèles, et le ciel ne cessera pas d'être ton protecteur et ton ami. N'élève en dignité que les gens d'une piété éclairée, les seuls qui puissent rendre un État vraiment prospère, les seuls qui soient dignes d'être choisis pour les architectes des lois et les réformateurs des abus ».

Ouvrez les annales de l'histoire, vous y trouverez des exemples sans nombre de ces grandes et importantes vérités. Les Egyptiens ne furent jamais si heureux ni si paisibles que sous le pieux Amasis (1);

---

(1) Hérodote, liv. II, § 177, en fait la remarque. « Jamais, dit-il, l'Egypte ne fut plus florissante que sous » ce prince non moins attentif à faire de bonnes lois qu'à » relever le culte des Dieux ».

les Romains, que sous le sage Numa ; les Crétois, que sous le juste Minos ; les Chinois, que sous les empereurs qui imitèrent la religion de Fo-Hi ; et nous voyons qu'un des empires les plus stables de l'antiquité, fut celui des Molosses, où les chefs, de père en fils, au rapport de Plutarque, furent fidèles, pendant neuf siècles, à la religion de leurs pères, où le gouvernant et les gouvernés s'engageoient, par un serment mutuel prononcé en face des autels, l'un, de commander suivant les lois, les autres, de lui demeurer soumis, conformément à ces lois. Cette mesure de la durée des empires et de leur prospérité ne trompe point. Ainsi, vous reconnoîtrez deux époques bien différentes dans les annales de Rome à ces deux traits mémorables. L'un est la conduite de ses soldats après la prise de Veïes. Les vainqueurs pénètrent dans le temple de Junon au milieu d'un religieux silence. Ces braves, au-dessus de toutes les craintes dans les combats, ne touchent qu'en tremblant à la statue de la déesse. Veïes est détruite ; mais le culte de Junon ne l'est point. Il est transporté à Rome par ordre du sénat, et tout ce qui peut appartenir à ce culte devient inviolable, comme le patrimoine même des Dieux. C'est là l'époque des bonnes mœurs chez les Romains, et le commencement de leurs longs triomphes. Le second trait est celui des soldats d'Auguste, qui, dans une occasion

semblable, loin de respecter le temple des Dieux, ne respectèrent pas même leurs statues, qu'ils précipitèrent de leurs autels, pour s'en partager les dépouilles. Ce qui fit sourire l'empereur, dit l'histoire, quand un de ses vétérans, dont il avoit été par hasard le convive, lui apprit agréablement qu'il venoit de dîner aux frais d'une des jambes de la déesse Anaïtis. C'est ici l'époque de la plus profonde corruption des Romains, et le commencement de leur humiliante servitude; car cet Auguste, qui sourioit au dépouillement des temples, étoit Auguste le triumvir, le même homme qui déportoit, par un simple décret, les tranquilles habitans de la Pouille, pour faire de leurs héritages celui de ses vétérans, comme Virgile, dont le père avoit été seul excepté de la loi, l'a si bien chanté dans ses Églogues. Ainsi, partout l'époque la plus brillante d'un peuple fut celle où ses princes, où ses magistrats réunirent, aux lumières d'une raison droite et saine, les vertus d'une piété douce et pure; et partout l'époque la plus désastreuse d'une nation, fut celle où l'impiété y triompha. Les deux plus affreux despotes de l'ancienne Egypte, furent Chéos et Chépren. Ils signalèrent leur avénement à l'empire par la clôture des temples et par l'abolition du culte public (1). Le dernier roi des Assyriens fut

(1) « Jusqu'à Rhampsinite, dit Hérodote, on avoit vu l'impie

l'impie Balthasar. Ce roi d'Israël, qui, dans un temps de famine, où ses peuples n'avoient pas de pain pour se nourrir, n'étoit travaillé que d'une seule sollicitude, celle de fournir à la nourriture de ses chevaux, ce roi étoit sans religion, dit l'histoire, comme il étoit sans entrailles. Ce Phalaris, qui avoit fait construire un bœuf d'airain, dans lequel il se plaisoit à renfer-

---

» fleurir la justice et régner l'abondance dans toute l'E-
» gypte ; mais il n'y eut point de méchanceté où ne se
» portât Chéops, son successeur. Il ferma d'abord tous les
» temples, et interdit les sacrifices aux Egyptiens. Il les fit
» après cela travailler tous pour lui ». (*Hérodote, liv. II,* § 124. *Traduction de M. Larcher. I. édition*).

Chéos régna cinquante ans. Il finit par prostituer sa fille. (*Hérodote, id.* § 126).

Chépren, frère de Chéos, lui succéda dans le gouvernement des peuples, et les mêmes principes d'impiété le conduisirent aux mêmes crimes. Les Egyptiens eurent à souffrir pendant ces deux règnes tous les maux de la plus intolérable servitude. Chépren régna cinquante-six ans. Après ces deux tyrans, Mycerinus, fils de Chéos, monta sur le trône. « Mais comme il désapprouvoit les actions de
» son père, il fit rouvrir les temples, et rendit au peuple,
» réduit aux dernières extrémités par une longue suite de
» vexations, la liberté de vaquer à ses affaires et d'offrir des
» sacrifices ». (*Hérodot. liv. II,* § 129). Mycerinus rendit les peuples heureux, et les gouverna selon l'équité. *Voyez Hérod. ib.*

mer des victimes humaines et à les consumer par le feu ; cet exécrable tyran étoit un monstre d'impiété, en même temps que de cruauté ; et ce Robespierre, dont la tyrannie n'a pas d'exemple dans l'Univers ; ce Robespierre, qui a couvert la France de deuil et de larmes, fait lui-même cet aveu, qu'il fut « un assez » mauvais catholique dès le collége (1) », c'est-à-dire, que l'irréligion fut le seul culte de son enfance, comme l'athéisme fut sa seule croyance dans l'âge des passions.

Il suit, de tout ce que nous venons de dire, plusieurs règles fondamentales dans le gouvernement des empires, que nous avons à peine le temps d'indiquer d'une manière sommaire ; mais comme elles tiennent au salut même des empires, nous laissons aux sages le soin d'y ajouter leurs propres réflexions.

Première règle.

L'unité religieuse est le premier des biens pour les empires. Elle simplifie et facilite tous les ressorts de l'administration. Elle perpétue entre les citoyens les sentimens de l'estime et de l'amitié ; elle est l'harmonie morale par excellence ; et en rassurant le gouvernement sur les principes de chaque citoyen,

(1) Dans un de ses derniers discours aux jacobins.

et chaque citoyen sur les principes du gouvernement, elle est le plus ferme soutien de la concorde, de la paix et de la bonne intelligence entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent. De là, tout gouvernement doit tendre à l'unité religieuse, ou s'en rapprocher le plus qu'il est en son pouvoir.

Seconde règle.

Quand cette unité est établie dans un État, vouloir la lui ravir, c'est se rendre coupable du plus grand des crimes. Considérez les suites déplorables d'un tel attentat. Que de victimes de la guerre et de la fureur des partis eût épargné à la France la punition du premier sectaire qui osa venir troubler, il y a deux siècles, l'unité religieuse de cet empire!... De là le code des Gentoux fait un devoir pressant au magistrat de punir les hommes de mauvais principes, qu'il met au même rang que les adultères et les assassins. Si le magistrat, ajoute ce code, remplit avec fidélité ce devoir, s'il fait déporter avec la même diligence ceux qui veulent avilir le culte public, et ceux qui veulent le déshonorer lui-même, il est sûr d'améliorer l'État, de le rendre prospère, et de parvenir au faîte du bonheur.

Troisième règle.

Tout homme de bien n'en a pas moins le droit, de s'élever avec force contre les abus politiques ou religieux. Depuis près de trois mille ans que l'empire de la Chine subsiste, les lettrés chinois sont en possession d'avertir le gouvernement de ses torts, privilége dont ils se sont souvent acquittés au péril de leur vie, mais toujours avec un respect inviolable pour le culte établi, pour la personne de leurs chefs et les lois fondamentales de l'État.

Quatrième règle.

Il n'étoit plus temps de révoquer l'édit de Nantes quand il eut été une fois accordé, et lorsqu'il fut accordé, il n'étoit déjà plus temps de le refuser. En fait d'innovation religieuse, il faut l'empêcher dans l'origine, par tous les moyens de force et de persuasion qui sont au pouvoir d'un bon gouvernement; mais quand une partie des citoyens les a adoptées, il ne reste plus au législateur que la seule voie de la persuasion, pour les ramener à l'unité ; on peut y ajouter celle des honneurs et des récompenses, jamais, selon Fénélon, celle des menaces, encore moins celle des châtimens, qui conduiroient à une fin opposée (1).

(1) Voyez FÉNÉLON, dans sa Direction de la conscience d'un roi.

Cinquième règle.

Tout changement religieux doit être l'ouvrage du temps et de l'instruction. Jamais la foi d'un peuple ne s'est commandée à volonté, et lorsqu'il s'agit de toucher aux principes fondamentaux de son culte, voulût-on éclairer ses superstitions comme fit autrefois Constantin envers les Romains, il faut se hâter lentement, dans la crainte de n'attaquer à cet égard le fondement même de toute croyance.

Sixième règle.

Lorsque la religion établie peut opérer le bien de l'État et celui des peuples, qui en est inséparable, vouloir en modifier ou en changer les principes, c'est vouloir trahir évidemment les intérêts du gouvernement; et employer, pour réussir, les moyens de la contrainte, c'est se montrer persécuteurs et cruels à pure perte. Une nouvelle législation qui s'annonceroit à de pareils traits, occasionneroit de grands maux, mais elle ne dureroit pas. Elle ressembleroit à ces météores terribles qui, partout où ils passent, portent avec eux la dévastation et la mort; mais elle ne seroit pas, non plus, de longue durée.

Septième règle.

Le souverain qui se féliciteroit d'être tout-puissant contre la religion, se féliciteroit d'être tout-puissant contre lui-même.

Salomon, au milieu de sa toute-puissance, ne négligea point impunément pour ses successeurs le culte de ses pères. Le premier roi d'Israël, qui, par une fausse politique, admit indistinctement tous les cultes dans ses États, prépara la chute de son empire, et arracha la couronne de dessus la tête de ses enfans. Et quels siècles de guerres et de révolutions ne suivirent pas les innovations religieuses de Henri VIII en Angleterre !

Huitième règle.

Tout législateur qui voudra séparer la religion de ses lois, rendra ses lois aussi mouvantes que les passions humaines. Il aura beau préconiser lui-même son ouvrage, et en décorer le frontispice par des préliminaires éloquens. Cet ouvrage ne sera jamais, dans sa vaine structure, que la triste ressemblance de ces anciens temples d'Égypte, dont le frontispice, chargé d'hiéroglyphes, attiroit les yeux des passans, par l'éclat extérieur d'une grandeur trompeuse, et ne leur offroit au dedans d'autre image de la Divi-

nité, que la tête d'un chien, d'un chat, d'un poireau, d'un ibis ou d'un reptile.

Neuvième règle.

La religion étant la sûreté la plus grande qui puisse exister entre les hommes, tout gouvernement a droit d'exiger de chaque citoyen qu'il soit soumis à une religion connue, dont les principes publics servent de règle et de mesure à la confiance que l'on doit prendre en ses sermens, et assurent l'État de la fidélité individuelle de ses membres, par ce que les hommes jugent de plus souverain, de plus stable, et qui seul se fait sentir à la conscience (1).

Dixième règle.

Il s'ensuit de là que l'athéisme doit être proscrit dans un État comme un crime anti-social, et sa manifestation punie comme un crime contre nature, qui tend à dissoudre tous les liens qui unissent les hommes entre eux, et les attachent à une commune patrie. Athènes nous en a donné l'exemple dans la proscription d'Anaxagore.

---

(1) Tout homme sans religion est un homme dont la parole n'a point de caution assurée, et dont le serment est insolvable. (*Morale des Indiens. Voyez le Code des Gentoux*).

Conclusion de tout ce discours.

Il résulte de la nécessité du culte public pour le salut des empires, que plus ce culte sera digne de Dieu et des hommes, plus aussi ses moyens seront efficaces pour servir les vues d'une bonne législation.

NEUVIEME DISCOURS.

Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la vraie philosophie et le vrai bonheur.

In eo solo, summa rerum et omnis beatæ vitæ ratio consistit. *Lactanct. de vero cultu.* § 1.

Les sophistes modernes ont pris le change sur la nature de la vraie philosophie, quand ils ont voulu lui supposer une origine différente de la vraie religion; quand ils ont osé dire, qu'il n'y avoit rien de commun entre l'homme religieux et le SAGE, et qu'une raison éclairée suffisoit aux mortels pour les conduire dans les routes périlleuses de la vie (1). Mais qu'est-ce qu'une raison éclairée qui rejette tous les cultes avec le même mépris, et qui confond, sans pudeur, l'hommage religieux rendu par les Égyptiens, à un reptile, avec l'hommage que doi-

(1) Cicéron pensoit bien différemment lorsqu'il définissoit la philosophie : LA CONNOISSANCE DES CHOSES, SOIT DIVINES, SOIT HUMAINES. *Tuscul. liv. V, au commencement.*

vent à Dieu tous les êtres intelligens ? Non, ce n'est point ainsi que la vraie sagesse nous instruit ; ce n'est pas sur l'opinion d'un jour, ni sur celle d'un pays ou d'un siècle, qu'elle règle ses maximes ; sa croyance ne tient ni à l'école d'Aristippe, ni à celle d'Épicure; mais indépendante de tous les pays, de tous les siècles, de tous les préjugés, c'est sur la conscience même du genre humain qu'elle fonde son empire.

O vous donc qui aspirez à la gloire de cette vraie sagesse, ayez avant tout le noble courage de secouer le joug funeste de l'exemple, et de vous élever au-dessus des applaudissemens prodigués hier ou aujourd'hui à l'opinion du jour. Osez penser d'après vous-même et d'après ce qui paroît également bon et digne de louanges à toutes les consciences, et puis dites-nous si les vœux d'une vraie philosophie n'ont pas été, dans tous les temps, que la vérité fût accessible à tous les hommes, que l'instruction morale fût à la portée de tous les esprits, et que la connoissance de Dieu, son adoration et son amour, fissent incessamment de nouveaux progrès sur la terre ? Mais est-il aucun de ces vœux qui ne suppose l'existence d'un culte public ?

Des philosophes, je le sais, nous assurent que pour arriver à la connoissanee de Dieu, il suffit de la seule contemplation des merveilles de la nature, et ils en concluent dans leur orgueil, qu'ils n'ont pas

besoin de fléchir le genou sur le pavé d'un temple pour apprendre les règles de la sagesse. Mais en accordant à ces philosophes le rare privilége de pouvoir s'élever jusqu'à cette hauteur de sentimens et de pensées par l'ascendant seul du génie, croient-ils donc le génie si commun sur la terre, que nous devions le prendre pour la mesure ordinaire de nos jugemens? La multitude n'est-elle pas composée d'esprits bornés et grossiers, qui n'ont ni le loisir, ni le talent de penser, et qui sont incapables de s'élever jusqu'à l'idée claire et distincte d'une première cause? Reconnoissez ici, lecteur, un des avantages les plus précieux du culte public. Il n'admet qu'une seule vérité pour tous les hommes, riches et pauvres, savans et ignorans, il les égale tous devant Dieu et la vertu. La morale de ces philosophes admet nécessairement plusieurs vérités, les unes bonnes à dire, les autres bonnes à taire; plusieurs genres d'instructions, les uns pour les savans, les autres pour les ignorans. Ainsi, feignant de servir la cause du genre humain, elle fait des seuls philosophes les êtres SUPÉRIEURS de la nature, et condamnant à une infériorité marquée tout le reste des mortels, elle se soucie fort peu de la vérité qui les éclaire, ou de la superstition qui les abuse.

Mais les philosophes eux-mêmes, et je parle des plus habiles, ont-ils d'ailleurs fait de si grands pro-

grès dans la science divine, ont-ils connu l'Être suprême sous ses vrais attributs, lorsqu'ils n'ont point eu la vraie religion pour guide?

Ce qui nous reste de leurs écrits, nous prouve le contraire. Celui d'entre eux qui a le mieux parlé du souverain bien, est celui qui a le mieux senti son incapacité pour le définir et le comprendre. Platon a désiré que le ciel même vînt instruire la terre, et lui dévoiler l'énigme de l'homme. Demandez ensuite à tous ces philosophes ce que c'est que Dieu? Ils vous répondront :

Diogène : C'est une matière très-déliée.

Anaximandre : C'est l'air.

Pythagore : C'est un feu doué d'intelligence.

Aristote : C'est le monde.

Thalès : Non, c'est l'âme du monde, auquel il est uni, comme l'âme l'est au corps.

Xénophante : Il est principe unique.

Socrate : Il l'est du bien, la matière l'est du mal.

Le même : Tout se fait par ses ordres et sous ses yeux.

Le même : Tout se fait par des agens subalternes, etc.

Ajoutez à ces définitions incertaines toutes les rêveries des épicuriens, tout le scepticisme des académiciens, toutes les impertinences de nos sophistes

modernes, toutes les erreurs enfin des différens systèmes, avec les variations de leurs auteurs; et dites-nous si le culte public est moins nécessaire au savant qu'à l'ignorant, pour fixer l'inconstance de sa foi, et lui commander, au lieu de vains argumens sur la nature de Dieu, son adoration et son amour?

Mais le sage, dit-on, peut-il, sans déchoir de sa dignité d'être pensant, s'humilier jusqu'au culte des formules et des rites? Oui, si l'esprit même de la religion les vivifie; car loin alors d'abaisser l'homme, loin de le dégrader dans aucune de ses perfections naturelles, ces rites, ces formules, que méprise un sot orgueil, ennoblies par la sublimité de leurs motifs, sont autant de témoignages de sa véritable grandeur, et autant d'expressions muettes et significatives de son adoration sans bornes envers le premier auteur de tous ses biens, et le souverain dépositaire de toutes ses espérances. Pourquoi donc le sage refuseroit-il de s'y soumettre? Pourquoi dédaigneroit-il de s'incliner avec la multitude devant l'être des êtres, lorsqu'il ne rougit pas de s'incliner par respect devant un simple mortel? Certes, si c'étoit là déchoir, qu'il seroit beau de déchoir ainsi avec le génie de tous les sages, dont la nature humaine se glorifie, et qui ont cru s'honorer eux-mêmes, en rendant à la Divinité l'hommage public de leur culte!

Et maintenant, si nous avons démontré dans toute la suite de ces discours, que la vraie religion et la vraie philosophie sont sœurs, et que toutes deux filles du ciel, elles ont été données aux hommes pour les instruire de la même vérité et de la même justice; nous avons déjà prouvé que le culte public est inséparable de leur bonheur, et que toute philosophie qui s'en éloigne n'est propre qu'à les rendre malheureux et coupables sans espoir. Mais comme les sophistes prétendent nous enseigner de nouveaux moyens d'être heureux, en nous rendant étrangers à tous les cultes; comme ils assurent que nous éloigner de tous nos devoirs envers Dieu, c'est nous soustraire à des liens fâcheux et déplorables, et nous régénérer dans toute la liberté et toute l'indépendance de notre nature, ne craignons pas de donner à nos principes un dernier développement, et fixons d'abord la juste idée que nous devons nous faire du bonheur.

Parmi les hommes, les uns le placent dans les plaisirs des sens, les autres dans les plaisirs de l'esprit; ceux-ci dans les richesses et dans les grandeurs, ceux-là dans le crédit populaire ou dans la faveur des cours; quelques-uns dans une longue vie, plusieurs dans le mot vague de la fortune, presque tous dans les biens périssables de la vie. Or, il est aisé de voir que ce n'est point là le vrai bonheur.

Les plaisirs des sens sont si fugitifs, et ils laissent après eux un si grand vide, une si longue absence du bonheur, que cette seule idée suffit pour en empoisonner l'existence. D'ailleurs, ces plaisirs, lorsqu'ils sont attendus, excitent l'impatience, et souvent la colère et la fureur; et lorsqu'ils existent, ils fatiguent bientôt, ou ils se changent en ivresse et en emportement.

Les plaisirs de l'esprit sont plus dignes de l'homme; mais ils ne sont pas exempts de peines et d'inquiétudes. Hélas! ils ne résistent point à un simple mal de tête! Comment résisteroient-ils aux grands revers? Plus de quatre cents définitions du bonheur, que l'on a comptées dans les livres des philosophes, nous apprennent assez que ces plaisirs ont leur inconstance, et que tel se vante d'y trouver les vrais moyens d'être heureux, qui n'y trouve souvent qu'une occasion de douter du bonheur même.

Les richesses et les grandeurs ont-elles plus de quoi nous satisfaire? Si elles nous procurent de nouvelles jouissances, ne nous créent-elles pas de nouveaux besoins? Et sans parler de l'adversité qui les suit, ne faut-il pas, tôt ou tard, si elles ne quittent l'homme, que l'homme les quitte? Le crédit populaire ou la faveur des cours sont sujets à trop de variations, et trop aveuglément distribués pour nous rendre heureux de leur possession. Ils ne s'acquiè-

rent pas sans tourment, ils ne se conservent pas sans inquiétude, ils ne se perdent pas sans laisser après eux de profondes douleurs.

Pour ce qui est d'une longue vie, elle ne vaut pas la peine d'être désirée ; et l'homme le plus heureux, s'il prolonge ses jours, finit par devenir un objet de pitié aux yeux même de ses propres enfans. Et quant à ce mot vague de FORTUNE, qui abuse la plupart des mortels, il est tellement lié à celui de SORT, de HASARD et d'AVEUGLE DESTIN, qu'on ne peut ainsi nommer le bonheur sans l'avouer sujet à l'INFORTUNE. Il en est de même de tous les biens périssables ; si un seul homme les réunissoit tous sur la terre, en seroit-il plus heureux, lorsqu'il seroit à chaque instant à la veille de tout perdre ?

Et ne croyez pas que la philosophie sans la religion puisse suppléer à cette absence du vrai bonheur : une telle philosophie seroit nécessairement pleine de doute et d'incertitude. Or, le doute dans le dogme, et l'incertitude dans la morale, s'accordent mal avec les moyens d'être heureux. Le bonheur veut être senti, mais surtout il veut être cru ; et le sceptique le réduit en problème.

Où chercher donc le vrai bonheur, si ce n'est dans la possession d'un bien infini en bonté, en grandeur, en toute-puissance, en durée, infini, comme le désirent nos cœurs, dans chacune de ses perfections ; d'un

d'un bien qui ne puisse nous être ôté par les revers, qui ne dépende ni des hommes, ni des choses, qui brave la fureur des méchans, qui soit à l'abri de leurs coups, qui survive à la déportation, aux fers, à la mort même. Or, il n'y a que la vraie religion qui puisse conduire l'homme à ce souverain bien, en établissant entre ses désirs, ses actions et ses espérances, une parfaite harmonie, en communiquant à ses disciples cette certitude des promesses divines, si propres à les rassurer contre tous les accidens de la vie, et à leur faire goûter en paix toutes les délices de la vertu. Il n'est point en effet pour l'homme religieux de maux que la piété n'allège, point de peines qu'elle n'adoucisse, point d'adversités qu'elle ne console. Mais si elle répare ainsi les torts de la nature, combien elle augmente en nous le sentiment de ses jouissances; combien elle ajoute de prix à nos unions les plus douces, et quelle perspective de bonheur elle nous découvre dans la vie à venir!

Cependant les hommes de ce siècle, séduits par l'illusion des faux plaisirs ou des vains systèmes, ne tiennent aucun compte de la piété; les devoirs qu'elle impose leur semblent, disent-ils, aussi contraires à la raison qu'opposés à la liberté? « Mais qu'est-ce donc qu'être raisonnables et libres (1)? Pouvoir vivre

(1) Ciceron Tuscul. 4—6.

comme on veut. Or, quel est celui qui vit comme il veut? N'est-ce pas l'homme guidé par la raison, qui se plaît à son devoir, qui a son plan de vie fait avec réflexion, qui obéit aux lois, non par crainte, mais par soumission et avec respect, parce qu'il sait que le salut en dépend; qui ne dit rien, ne fait rien, n'entreprend rien que de conforme à la justice et à la vérité, sans qu'aucun motif humain puisse l'engager à agir contre sa conscience. » Mais si telle est la vraie liberté, en serai-je moins libre, lorsque ma vie se trouvera réglée par le culte public dans la plus sainte de mes actions? N'est-il pas naturel que le fils de famille soit traité différemment du fils de l'esclave; et si ma gloire et mon bonheur sont d'appartenir à Dieu comme un fils à son père, dois-je regarder comme une tâche laborieuse et pénible les devoirs de son culte?

Mais quoi! les mêmes devoirs qui unissent la terre au ciel, n'embellissent-ils pas le séjour de la terre? Ne répandent-ils pas sur toute la vie de l'homme juste une paix et une sérénité que l'on chercheroit vainement dans la vie de l'homme dissipé et dans la sécheresse de son cœur égoïste, sur lequel, comme sur les montagnes de Gelboë, la rosée du ciel ne tombe point? Certes! voilà l'homme malheureux, voilà l'homme véritablement esclave, et dont l'âme errante et comme sans domicile dans l'univers ne sait où se reposer.

Mais à l'école de la Divinité peut-on cesser d'être libre et heureux? Et pourquoi le vrai sage sépareroit-il l'amour de ses devoirs de celui de son culte? Pourquoi se priveroit-il du plaisir céleste d'associer la pensée divine à chacune de ses actions? Pourquoi ôteroit-il de ses journées l'acte de consécration à son auteur qui en ennoblit tout le cours, et de ses années, ces fêtes et ces solennités qui en publient les immortels rapports? Pourquoi chercheroit-il une morale plus propre à faire des heureux que celle qui communique plus souvent avec le principe et la fin de tout bien? Le vrai sage est content de son choix. Il est content de ses espérances, il en est content pour lui et pour les siens. La religion est utile à tout. Elle perpétue dans ses disciples l'esprit d'ordre, d'intelligence et de conseil, et rien n'est plus admirable ni plus digne d'envie au milieu de ce siècle pervers, que l'image d'une famille où elle a conservé tout son empire. C'est là que vous trouverez la simplicité des mœurs antiques, la vigilance des pères, le dévouement des enfans, l'amour des frères, le mépris des fausses joies, les plaisirs purs et innocens, la modération dans la sagesse, la vertu toujours en action; c'est là que vous verrez les parens environnés du respect de leurs enfans, comme l'olivier environné de ses jeunes provins, vous présenter le plus touchant spectacle de la nature, celui d'une famille entière réunie dans un

même esprit et un même cœur. Ainsi, loin de regarder les pratiques et les devoirs, les privations même imposées par le culte public comme une gêne et une contrainte intolérable, le vrai sage n'y trouvera qu'un nouveau moyen d'être vertueux et heureux (1).

Si l'homme en effet ne peut arriver au bonheur que par la vertu, et si l'amour de la vertu augmente à proportion des efforts qu'on lui consacre, n'est-ce pas un nouveau bienfait du culte public de nous attacher plus impérieusement à la vertu par une institution plus sévère, qui coûte quelque chose aux sens; mais qui élève l'homme au-dessus des sens, et lui assure l'empire sur ses propres passions? Or, que l'homme s'attache à la vertu selon l'étendue des sacrifices qu'il lui a faits, c'est le propre de sa nature. Considérez le cultivateur, n'affectionne-t-il pas de préférence un sol qui lui a coûté plus de peine et de travaux, et ses soins pour le rendre fécond ne sont-ils pas suivis de soins plus assidus encore? Il en est de même de la vertu. Un premier soin qu'elle nous a

(1) Loin de s'appliquer à eux-mêmes une telle morale, les impies travaillent à la rendre nulle par les extrêmes. Nous leur parlons des sacrifices imposés par la religion et avoués par la raison, et ils nous citent les extravagances des Fakirs et des Bonzes, comme si la démence de ces Indiens empêchoit que la vertu fût une voie de sacrifices!

coûté, est comme un gage que nous en avons reçu, qui nous invite à un second sacrifice; qui augmente en nous le bon témoignage de nous-mêmes, l'émulation des bons désirs, le zèle du bien, et l'attache pour tout ce qui élève l'âme et sert d'aliment à sa perfection.

Le vrai sage n'est donc point soumis aux diverses pratiques du culte public, ni par superstition, ni par orgueil. Il n'a pas, comme le prétendent les sophistes imposteurs, la folle prétention de croire s'acquitter envers Dieu, et remplir ici-bas toute justice en se soumettant avec plus de zèle aux abstinences religieuses, ou en s'inclinant plus profondément dans la prière. Il sait que les œuvres sont stériles par elles-mêmes, si le sacrifice du cœur n'en relève le prix. Mais il sait aussi que l'esprit les vivifie, que l'homme n'est pas dispensé de ses devoirs envers son auteur, ni de ses exercices de vertu, par cela seul que ces devoirs et ces exercices sont inséparables de quelques sacrifices. Il sait que la privation n'est pas sans mérite, quand elle a la gloire de Dieu et la perfection de l'homme pour objet, et que le jeûne lui-même, dont le sophiste se rit avec dédain, est d'une institution respectable dans les vues religieuses de tous les peuples. Le vrai sage n'y voit pas seulement un moyen d'expiation et un exercice de tempérance, mais un moyen encore de se priver d'une partie de

sa nourriture pour en soulager l'indigent ; c'est ainsi qu'on lit dans les fastes de Lacédémone, que les Spartiates s'imposèrent un jour de jeûne solennel pour procurer un jour de subsistances à des alliés fidèles qui en manquoient : et c'est ainsi que le culte public, interprété selon son véritable esprit, réunit en lui tous les préceptes, et tous les moyens de la vraie philosophie et du vrai bonheur. L'homme qui lui demeure fidèle, ou qui revient à ses saintes lois, mérite donc seul d'être appelé sage et heureux. « Que ne puis-je vous donner toute mon expé-» rience », disoit dans le dernier siècle une femme célèbre, qui de l'état le plus indigent étoit devenue l'épouse d'un puissant monarque ; « que ne puis-je vous » faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine » qu'ils ont à remplir leur journée ! Ne voyez-vous » pas que je meurs de tristesse dans une fortune » qu'on auroit eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que » le secours de Dieu qui m'empêche de succomber ? » J'ai été jeune, j'ai goûté des plaisirs ; j'ai été aimée » partout ; d'un âge plus avancé, j'ai passé des années » dans le commerce de l'esprit ; je suis venue à la » faveur, et je vous proteste que tous ces états lais-» sent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, » une envie de connoître toute autre chose, parce » qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On » n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu,

» mais avec la volonté ferme de l'aimer de tout son » cœur et de toute son âme. Alors on sent qu'il n'y » a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui » seul est bon sur la terre ; on a des chagrins, mais » on a aussi une solide consolation et la paix au fond » du cœur, au milieu des plus grandes peines (1) ».

(1) Voyez le Recueil des Lettres de Mad. de Maintenon.

Fin du Culte public en général.

DU CULTE PUBLIC.

SECONDE PARTIE.

DE L'EXCELLENCE DU CULTE CATHOLIQUE.

DU CULTE PUBLIC.

SECONDE PARTIE.

DE L'EXCELLENCE DU CULTE CATHOLIQUE.

Omnia probate, quod bonum est tenete.
Ep. St. Paul.

INTRODUCTION.

Les principes que nous avons établis dans la première partie de cet ouvrage, conviennent également à tous les pays, à toutes les nations, à tous les siècles. La raison et le sentiment, l'intérêt moral et politique des sociétés humaines en commandent le respect aux philosophes eux-mêmes, appelés à donner des lois aux empires. — Mais en est-il ainsi des principes qui me restent à développer? Oui, sans doute, s'ils ne sont qu'une conséquence des premiers, et s'il nous suffit d'en faire la simple application au culte catholique, pour y reconnoître le culte par excellence, qui peut seul remplir l'attente des gens de bien et les vues d'une sage législation.

Lecteurs, je ne demande point de vous une foi sur parole. Je voudrois n'être lu que par des hommes sans préjugés, et à qui je pusse tenir le même langage qu'Isocrate à Nicoclès : « Ou suivez les préceptes que je vous présente, ou tâchez d'en trouver de meilleurs ». Je leur dirois alors : « Choisissez » parmi les divers cultes, celui qui réunit, sans mélange d'erreurs, les principes religieux consentis » par tous les peuples ; celui dont la morale s'approprie tellement à notre nature, qu'il n'en est point » de plus convenable à l'homme et aux nations. Celui » qui peut le mieux satisfaire l'esprit et le cœur de ses » disciples, et dont la tradition, toujours certaine et » toujours pure, remonte jusqu'aux premières époques de l'univers ; celui dont les ministres sont appelés par état à donner à leurs semblables l'exemple » de toutes les vertus, et ne peuvent s'écarter de » cette fin sublime sans y être rappelés par leur institution même ; celui enfin dont les lois fondamentales sont l'appui le plus solide des constitutions » politiques, et n'ont rien qui ne soit conforme aux » maximes de la vraie philosophie et du vrai bonheur. » Rendez hommage à la supériorité de ce culte, ou » tâchez d'en trouver un meilleur ».

DU CULTE CATHOLIQUE

EN PARTICULIER.

PREMIER DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la croyance générale des Peuples.

Non sunt loquelæ, neque sermones
Quorum non audiantur voces eorum. Ps. 18.

Ce n'est point la vérité qui manque de preuves et de témoignages sur la terre; mais l'homme corrompu dans ses désirs, ou séduit par les sophismes d'une fausse sagesse, lui préfère le langage des passions et les vains applaudissemens des impies; et dès lors la vérité s'obscurcit à ses coupables regards, ainsi qu'aux approches de la nuit les objets les plus rians de la nature disparoissent insensiblement à nos yeux. De nouveaux doutes se répandent chaque jour sur son esprit, avec un oubli de lui-même chaque jour plus profond; et bientôt, loin de chercher à honorer Dieu par un culte plus digne de ce grand Être, il ne

cherche qu'à se rassurer dans l'indifférence ou le mépris de tous les cultes, et il devient, selon l'expression de l'Ecriture, la cause de ses plus épaisses ténèbres.

Comment, en effet, l'homme, s'il étoit de bonne foi, s'il ne cherchoit à s'aveugler volontairement lui-même, pourroit-il considérer l'univers, et en attribuer l'origine et la durée au hasard ? Ou comment pourroit-il reconnoître un Dieu créateur, et conservateur, sans unir à cette idée celle des rapports religieux qui existent entre Dieu et l'homme, entre la créature et son auteur ? Pour moi, je l'avoue, rien, dans la morale humaine, ne me paroît si évident que la vérité d'un culte, et rien, à cet égard, ne me paroît encore mieux démontré, malgré toutes les assertions contraires des incrédules, que le consentement unanime des peuples.

Quand je parle d'un pareil consentement, je ne veux point dire, sans doute, que tous les peuples du monde aient une religion semblable. Mais comme, pour établir la certitude d'un fait, l'on s'arrête au fond des preuves, et l'on se sert quelquefois de témoignages divers et souvent opposés; de même, en interrogeant les différens peuples du monde sur les principes de leur croyance religieuse, il est aisé de parvenir à un petit nombre de principes fondamentaux qui leur sont également communs à tous, quoi-

qu'ils varient si étrangement dans l'application et dans les conséquences.

Mais une méthode si simple et si claire pour arriver à la connoissance de la vérité, laissoit trop peu de place à l'orgueil des sophistes pour leur plaire. Il ne s'agit ici ni de longs raisonnemens, ni de pompeuses paroles. Un esprit droit et sincère suffit, et il n'y a rien, pour l'esprit de système, dans une étude qui est celle des faits, et dont le résultat n'est que l'exposition de principes, aussi anciens et aussi constans que l'existence du monde. Les sophistes ont donc mis cette méthode à l'écart; et loin de se servir de l'accord unanime de toutes les nations et de tous les siècles, pour l'établissement des mêmes dogmes consolateurs, ils n'ont employé tous les efforts de leur génie qu'à détruire l'unanimité des témoignages divins, ou à les affoiblir en nous, par le tableau sans cesse répété des superstitions humaines. A les entendre, la variété des cultes est telle, qu'il ne faut croire à aucun, ou croire à tous; et leur dogme, leurs pratiques religieuses, si disparates, que le meilleur moyen d'en anéantir la foi parmi les hommes, est de leur en faire l'histoire et le récit. Ils se sont chargés de l'exécution; et comme ils n'avoient d'autre dessein en commençant à écrire, que de renverser de fond en comble l'édifice de la religion, pour y substituer celui de leur philosophie, ils n'ont pas man-

qué de donner à la religion tous les caractères de l'erreur et de l'imposture ; et leurs disciples, trompés par leurs écrits, n'ont plus vu dans son culte que l'égarement des hommes, leur mensonge, leur inconstance, leur contradiction et leur hypocrisie.

Mais pour venger la vérité de tous les préjugés qui l'outragent, pour prouver qu'elle est, à la fois, une dans la religion comme dans la conscience, et qu'au milieu de la diversité de leurs opinions tous les peuples attestent, à leur manière, son éternelle unité, soyons attentifs à la croyance religieuse du genre humain. Les philosophes ne veulent reconnoître en elle aucun ensemble, aucun accord : prouvons-leur qu'ils nous en imposent ; que, dans cette croyance des nations, ils est plusieurs rapports ineffaçables, plusieurs points de contact, si j'ose ainsi dire, qui nous indiquent les mêmes dogmes et la même morale primitive.

Et d'abord, un Dieu créateur et conservateur se découvre à moi dans toutes les religions de la terre. Tous les peuples reconnoissent un Être suprême, sous divers noms, encore qu'ils ne l'adorent pas sous les mêmes attributs. Et en parcourant les annales du monde, je n'ai encore trouvé que de prétendus philosophes qui aient osé révoquer en doute, dans leurs déplorables méditations, l'existence de cette première de toutes les vérités que publient les cieux,

que

que le jour annonce au jour et la nuit à la nuit, que célèbrent à l'envi tous les siècles, toutes les nations, toutes les consciences.

Un autre dogme aussi ancien que le monde, aussi sûr que la nature, aussi universel que le genre humain, c'est celui de l'immortalité de l'âme. Je le trouve également partout, chez les peuples les plus policés et chez les hordes les plus barbares; et je n'ai de même rencontré jusqu'ici que de prétendus philosophes qui aient été assez méprisables à leurs propres yeux pour oser dire de l'homme que tout mouroit avec lui.

Un troisième dogme, c'est la présence de Dieu dans la nature, son assistance invisible et son invocation nécessaire dans toutes les grandes époques de la vie, ce qui suppose l'idée d'un culte divin.

Tels sont à peu près les dogmes religieux sur lesquels les différens peuples du monde sont d'accord. Mais en convenant des principes, ils les interprètent si diversement, ils nous donnent la plupart, de Dieu, de la vie à venir, de la Providence et des mystères, une explication si peu digne de leur immortel objet, qu'après nous être appropriés ces principes comme un bien commun à tout être intelligent et raisonnable, il nous faut aller plus loin pour éviter ce funeste écueil des philosophes, qui voudroient nous faire regarder tous les cultes comme également vrais

aux yeux de l'Éternel, s'ils ne peuvent nous persuader de les traiter avec la même indifférence.

Je retrouve chez tous les peuples le même fonds de croyance primitive. C'est la commune profession de foi du genre humain. Elle a survécu aux mœurs et aux coutumes des nations, elle a résisté aux haines des gouvernemens, à la variété des climats et à celle des lois, aux siècles d'ignorance et aux siècles de philosophie. Il y a donc ici quelque chose de divin, et il seroit trop téméraire à un homme de vouloir opposer sa raison particulière à celle de tous les hommes, et son opinion isolée à l'assentiment général.

J'admets donc avant tout l'existence de cette croyance primitive, comme la vérité la plus évidemment démontrée qui soit dans l'univers. Et que peuvent ensuite contre elle la diversité des cultes et tous les abus de la superstition? — Rien, s'il existe un seul culte sur la terre qui réunisse les mêmes dogmes sans mélange d'erreur, où Dieu soit connu et sa providence glorifiée dans tous les âges, où la distinction des peines et des récompenses futures ne soit fondée que sur les œuvres et n'admette aucune acception de personnes, où les prières, les rites, les sacrifices, composent ce céleste tribut de bénédiction et de louanges que la religion doit offrir incessamment à son auteur; où l'homme enfin apprenne toute la

grandeur de sa vocation dès son entrée dans la vie. Or, tel est le culte catholique.

Quelle idée magnifique il nous donne de cet Être suprême, que les Grecs et les Romains appeloient très-bon et très-grand, OPTIMUS MAXIMUS, en lui associant tous les Dieux du paganisme; que les Egyptiens regardoient comme le père des Dieux, et qu'ils confondoient dans leurs temples avec la tête d'un chien ou celle d'un amphibie; que les Perses nommoient le TEMPS SANS BORNES, en lui élevant des autels à côté du mauvais principe; que les Indiens placent au-dessus de Brama, en lui donnant moins de puissance qu'à Brama, et moins d'action sur cet univers; que les Péruviens adoroient dans le soleil, et les Mexicains dans leurs sanguinaires idoles; que les Chinois révèrent comme le THIEN ou le Dieu du ciel, sans le connoître dans ses premiers rapports avec le genre humain; quelle idée, dis-je, magnifique, le catholicisme nous donne de l'être des êtres! Dieu a créé le ciel et la terre pour unir l'homme à son existence. Il a dit, et tout a été fait; mais tout a été fait pour un auguste et sublime dessein, pour la gloire des bons et la confusion des méchans, pour le triomphe immortel de la vertu. Cet univers a commencé, il aura un terme; les siècles ne succèdent aux siècles que pour enfanter le nombre de justes qu'il doit acquitter pour prix de la création, et le

cours de sa durée cessera quand ce nombre sera parfait dans les vues du Très-Haut. Ainsi dans le culte catholique, Dieu n'est pas seulement adoré comme l'auteur de l'Univers, mais comme son sauveur; il n'assure pas seulement la récompense des justes, il est lui-même leur immortelle récompense. Il n'est point question ici de destin, de Dieux inférieurs ou supérieurs; il n'y a point d'autre Dieu que DIEU, et son verbe et son esprit sanctificateur. C'est le même DIEU qui crée, c'est le même DIEU qui conserve et qui juge l'univers dans la justice.

Un autre dogme consenti par tous les peuples, par les hordes même les plus barbares, c'est l'immortalité de l'âme, c'est la distinction à venir des peines et des récompenses. Mais combien ce principe divin a été avili dans tous les temps par la superstition et la philosophie? C'est aux philosophes de l'Egypte, aux brames de l'Inde et aux Chinois lettrés, que les trois nations les plus anciennement policées de l'Univers doivent la doctrine de la métempsycose, enseignement ridicule, qui fait de l'immortalité un joug pesant et affreux pour la nature humaine, qui borne toutes les récompenses de la vertu à cette vie des sens, prise, quittée et reprise sans fin sous la forme de différens êtres. L'immortalité, chez les Grecs et les Romains, ne fut guère mieux expliquée. Lisez Homère: les âmes survivent aux corps dans l'Odys-

sée, mais ne sont que des ombres errantes, avides de renaître, sans songer qu'il leur faudra mourir une seconde fois. L'enfer de Virgile est moins absurde; mais, au milieu des supplices cruels qu'il réserve aux impies, aux enfans dénaturés, aux suicides et à tous les grands coupables, ses Champs-Élysées, séjour des récompenses, sont bien tristes, et l'espoir qu'ont les âmes qui les habitent, de transmigrer dans de nouveaux corps après l'espace de mille ans, ne prouve pas qu'un pareil bonheur dût être pour elles fort digne d'envie. Remarquez même que dans la distribution des récompenses à venir, les païens foulpient aux pieds toutes les idées de l'égalité religieuse. La distinction des rangs suivoit les hommes jusque dans leurs enfers, où l'on voit les seules vertus modestes et obscures mises en oubli, et les seules actions d'éclat préconisées. Je ne parle pas du paradis de Mahomet, dont on connoît la corruption..... Quant aux Juifs eux-mêmes, ils n'ont eu, jusqu'à Jésus-Christ, qu'un sentiment incomplet de la vie future. Cependant on voit la clarté de l'Évangile s'annoncer de loin chez le peuple d'Israël, comme on voit l'aurore succéder à un foible crépuscule, et devenir plus brillante à l'approche de l'astre du jour. Moïse s'étoit contenté de nous instruire de l'immortalité de l'âme en nous décrivant sa céleste origine; le livre de Job nous avoit manifesté la doctrine de la résurrection

des corps ; les pseaumes, les livres sapientiaux, ceux des prophètes et des Machabées, nous développent successivement la même doctrine, et ils renferment les plus belles instructions sur les deux sortes d'immortalité qui attendent les justes et les pécheurs. Mais le culte catholique, en s'appropriant la morale de ces livres divins, achève de dévoiler à l'homme la grandeur de sa vocation, et de lui faire connoître le souverain bien auquel il lui est permis d'aspirer.

Ce souverain bien est Dieu, et sa possession éternelle. Le culte, qui le premier l'a proposé pour prix aux gens de bien, est évidemment supérieur en récompenses à tous les autres cultes, puisqu'il n'est point de prix qui mérite de lui être comparé, et qu'il n'y a point d'imagination humaine capable de décrire un pareil bonheur ; il est, comme dit saint Paul, au-dessus de tout ce que l'œil de l'homme a vu, de tout ce que son oreille a entendu, de tout ce que son esprit sauroit concevoir et son cœur désirer ; car il est infini, et tout homme est borné. Or, voyez à quelle distance ce paradis laisse celui de Mahomet, et les Champs-Élysées des Grecs et des Romains, avec toutes les fictions de leurs poëtes et toutes les rêveries de leurs philosophes, et toutes les transmigrations des mages orientaux.

Mais si la religion catholique promet au juste une félicité sans bornes, doit-on s'étonner qu'elle me-

nace le coupable d'un châtiment sans fin ; et Dieu, peut-il moins être Dieu, lorsqu'il punit, que lorsqu'il récompense? Ce qu'il devoit à sa miséricorde et à sa justice, il l'a fait, en plaçant entre le ciel et l'enfer un lieu d'expiation où les âmes achèvent de se purifier de leurs fautes avant que d'être admises dans la société des justes, au sein de la perfection et du bonheur suprêmes. Que penser donc des cultes dissidens du quinzième siècle, qui, pour réformer les abus des indulgences, ont rejeté la foi d'un purgatoire? Qu'ils outragent nécessairement, ou la miséricorde de Dieu, ou sa justice ; sa miséricorde, si elle punit les fautes les plus légères comme les plus grands crimes ; sa justice, si elle laisse les moindres fautes sans punition ; car, dans la réforme de Luther et de Calvin, il faut choisir entre ces deux extrêmes. Ajoutez que ces mêmes cultes ne sont pas seulement en contradiction avec la doctrine ancienne de l'église, mais avec celle de tous les peuples, qui tous ont admis des prières et des sacrifices pour les morts ; ce qu'ils n'ont pu faire sans y ajouter en même temps l'idée d'une bonté suprême à fléchir, et de fautes expiables à acquitter.

L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, supposent les dogmes d'une providence et celui d'une religion avouée du ciel ; et ces dogmes, je les retrouve encore chez tous les peuples, mais partout

imparfaits, si ce n'est dans le sein du catholicisme. Les sectes qui s'en sont séparées ont cessé de reconnoître, dans la religion, le gouvernement d'une providence, lorsqu'elles se sont élevées contre son église, et qu'elles ont renoncé à l'unité de ses lois, à leur stabilité, à leur vérité.

Mais des sectaires ont dit, et, après eux, des sophistes ont répété : Les rites et les cérémonies catholiques ne sont-ils pas imités des autres cultes? N'y voit-on pas une suite d'usages en honneur même chez les païens, tels que les vœux, les offrandes, les sacrifices, la consécration des enfans, les purifications, les lotions, etc....?

Avant que de répondre à cette objection, je demande si les hommes, dans les divers climats et les divers siècles, ne se servent pas également de sons et de mots pour se faire entendre; et si les signes, les symboles, les expressions figurées de l'enthousiasme et du sentiment, ne sont pas un don de la nature commun à tous les mortels? Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire, que le catholicisme ressemble aux autres cultes dans plusieurs de ses formes extérieures et symboliques? Il est dans l'Univers un fond primitif et traditionnel de cérémonies religieuses; et c'est à la même source que toutes les nations de la terre ont puisé. Ce qu'il importe donc de distinguer dans leurs rites, ce sont leurs moyens

et leur fin. S'éloignent-ils du culte du vrai Dieu? Se mêlent-ils à des usages superstitieux ou profanes? Détournent-ils l'homme de la crainte et de l'amour de son auteur?... Ils cessent dès lors de mériter la foi et le respect des mortels; mais si, tout au contraire, ils servent de soutien et de support à la plus belle morale; s'ils sont pour les hommes un moyen proportionné à leur foiblesse, et toujours subsistant pour arriver à Dieu, pour croître dans son amour et sa justice, et pour s'instruire de plus en plus dans sa connoissance.... Ils appartiennent au culte de la vérité; ils sont sanctifiés par leur fin généreuse, et il est permis au culte catholique de les revendiquer comme un bien qui lui est propre.

Si donc, pour devenir chrétien et catholique, il faut être régénéré dans les eaux du baptême, qui dira que cette régénération est moins pure, moins céleste, parce que les différens cultes ont employé une forme de consécration particulière, et ont fait usage de l'eau dans leur purification? L'eau purifie les corps. Elle a servi de symbole religieux à tous les peuples pour figurer la purification des âmes. Pourquoi Jésus-Christ n'auroit-il pas sanctifié le même signe? Pourquoi n'auroit-il pas profité de ce symbole universel, en le consacrant au vrai Dieu? Certes! pour justifier ses immortels desseins dans l'institution du baptême, et pour faire rougir les

sophistes de leur avoir comparé les desseins de l'erreur, qu'il nous suffise de rappeler les paroles et les cérémonies de ce premier sacrement. Bornons-nous à une simple exposition, et consentons à adopter tout autre culte, s'il en est un seul qui soit plus conforme à la raison universelle dans la consécration de ses enfans et dans l'ensemble de ses rites.

Cérémonies du Baptême des Adultes, extraites du Rituel Romain (1).

Le pasteur, au pied de l'autel, après un moment de recueillement et de silence, invoque le nom du Seigneur. Les Lévites s'écrient : « Dieu ! hâtez-vous de nous secourir ». Le pasteur rend gloire à l'Éternel, et les Lévites en chœur : « Gloire lui soit rendue comme à l'origine de la nature, maintenant et dans tous les siècles ».

Le pasteur et les Lévites entonnent en même temps les pseaumes sacrés. C'est le sentiment de l'admiration et de la reconnoissance qu'ils expriment au Très-Haut. C'est le dogme de l'immortalité qu'ils célèbrent avec David ; c'est la haute destinée à laquelle

(1) Nous n'avons pas craint de donner à cet extrait quelque étendue ; la plupart des catholiques n'ayant qu'une connoissance très-superficielle des prières et des rites qui suivent l'administration de ce sacrement.

la religion élève l'homme, qui les remplit d'un enthousiasme divin.

« Seigneur, notre Dieu, chante le pasteur, que » votre nom est grand dans l'Univers » !

Les Lévites. « Que votre magnificence est élevée » au-dessus de celle des cieux » !

Le Pasteur. « Qu'est-ce que l'homme pour occuper » une place dans votre pensée, et le fils de l'homme, » pour que vous daigniez descendre jusqu'à lui » ?

Les Lévites. « Vous l'avez créé d'une nature peu » différente de celle des esprits célestes, vous l'avez » honoré, vous l'avez glorifié au-dessus de tous les » autres êtres ».

Le Pasteur. « Vous avez soumis à ses lois les qua- » drupèdes, les oiseaux et les poissons ».

Les Lévites. « Dieu ! que votre nom est grand dans » l'Univers » !

Un second pseaume invite les disciples de la vérité, les enfans de Dieu, à se disposer au sacrifice, à apporter au Seigneur un juste tribut d'adoration et d'amour. Le même cantique manifeste les effets de la toute-puissance de la parole divine qui commande aux élémens, qui ébranle ou rasseoit à son gré toutes les parties de la nature. Ce pseaume, en publiant ainsi la crainte du Seigneur, finit par la confiance la plus entière en la bonté suprême. « Dieu

» investira son peuple de sa vertu. Il répandra sur » lui la bénédiction, le salut et la paix ».

Un troisième cantique offre une suite de vœux ardens et d'affections diverses qui peignent l'état d'une âme sensible qui désire Dieu avec transport, et qui s'afflige amèrement de ne point le posséder encore.

Le Pasteur. « Le cerf altéré soupire avec ardeur » après une source d'eau vive : mon Dieu ! je vous » désire plus encore » !

Les Lévites. « Mon âme a soif de la Divinité. » Quand est-ce que je verrai Dieu ? Quand est-ce » que je paroîtrai devant ses tabernacles éternels » ?

Le Pasteur. « J'ai pleuré le jour, j'ai pleuré la » nuit, quand on m'a demandé avec dérision : Où est » ton Dieu » ?

Les Lévites. « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ! » pourquoi te troubles-tu » ?

Le Pasteur. « Mon espérance est dans le Seigneur ; » je ne cesserai de confesser son nom. Je lui dirai : » Vous êtes mon protecteur et le Dieu de ma vie »...

Après ces pseaumes, le ministre du sacrement récite cette belle prière que Jésus-Christ nous enseigne dans son Évangile, et qui, dans sa touchante simplicité, contient l'abrégé de tous nos devoirs et de toutes nos espérances.

« Notre père qui êtes dans les cieux, que votre

» nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que » votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; » donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ; » pardonnez-nous nos offenses comme nous les par- » donnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous » laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez- » nous du mal ».

Le Pasteur ajoute : « Seigneur, exaucez mes vœux » et ma prière ».

Les Lévites. « Et que nos cris s'élèvent jusqu'à » vous ».

Le Pasteur aux fidèles assistans : « Que le Seigneur » soit avec vous ».

Les Lévites. « Et avec votre esprit ».

Le Pasteur. « Dieu tout-puissant, qui vous êtes » fait connoître à vos serviteurs dans la gloire de » votre sainte Trinité et de votre éternelle unité ; » soyez favorable à nos vœux, et donnez-leur par » votre pure vertu un mérite, qui ne sauroit sans » vous se trouver dans nos œuvres ».

Cependant l'adulte qui doit être baptisé, c'est-à-dire, admis au nombre des enfans de Dieu, attend le ministre de Jésus-Christ hors de l'enceinte de l'église ; et le ministre, après ces premières cérémonies, s'avance avec le clergé vers la porte du temple, et il s'arrête sur le seuil. Le catéchumène (1)

(1) *Catéchumène* est un mot grec, qui signifie *une per-*

est debout, en dehors, dans l'attitude modeste d'un homme pénétré des bienfaits du ciel, et qui n'aspire qu'après l'instant où il va être uni à la société des saints, et marqué du sceau de l'immortalité bienheureuse. Le Pasteur lui demande quel est son nom? Le catéchumène choisit, parmi les saints que l'église honore, un protecteur et un modèle dont le nom est plus cher à sa piété, soit qu'il ne consulte que son propre cœur, soit qu'il ait encore égard au caractère du saint, à ses travaux et à ses vertus. C'est sous ses auspices qu'il se présente dans le saint temple, et sous ce nouveau nom qu'il est introduit et connu dans la maison du Seigneur.

Le Pasteur, l'appelant alors par son nouveau nom. « Que demandez-vous, lui dit-il, de l'église de » Dieu »?

Le Catéchumène. « La foi ».

---

sonne qu'on instruit et qu'on catéchise. L'Eglise préparoit autrefois au baptême, par beaucoup d'instructions, les personnes raisonnables qui demandoient ce sacrement, et le nombre en étoit grand. On les appeloit les *catéchisés* ou les *catéchumènes*, à cause de ces instructions. L'Eglise aujourd'hui donne ce nom aux enfans qui sont présentés au baptême, aussi-bien qu'aux adultes qui le demandent. On entend par adulte, une personne qui est parvenue à l'adolescence, à l'âge de raison.

Le Pasteur. « Que trouverez-vous dans la foi » ?

Le Catéchumène. « La vie éternelle ».

Le Pasteur. « Si vous voulez donc avoir la vie » éternelle, suivez les préceptes : vous aimerez le » Seigneur votre Dieu de tout votre esprit et de tout » votre cœur, et de toute la capacité de votre na- » ture, et votre prochain comme vous-même. Ces » deux commandemens sont toute la loi et tous les » prophètes ». Le ministre de Jésus-Christ explique ensuite, en peu de mots, au catéchumène, le mystère auguste de la Trinité ; puis il l'interroge derechef.

Le Pasteur. « Renoncez-vous à l'esprit de té- » nèbres » ?

Le Catéchumène. « J'y renonce ».

Le Pasteur. « Et à toutes ses œuvres » ?

Le Catéchumène. « J'y renonce ».

Le Pasteur. « Et à toutes ses vanités » ?

Le Catéchumène. « J'y renonce ».

Le ministre de Jésus-Christ, assuré de ces premières dispositions, qui sont, avant tout, nécessaires pour la connoissance de la vérité, continue ses demandes.

Le Pasteur. « Croyez-vous en un Dieu, père de toute » la nature, tout-puissant, créateur du ciel et de la » terre » ?

Le Catéchumène. « J'y crois ».

Le pasteur s'assure de même de la croyance du catéchumène, sur la foi de Jésus-Christ, l'esprit sanctificateur, l'église sainte et universelle, la communion des saints, la rémission des péchés et la résurrection des corps. Puis, soufflant trois fois sur son visage, à l'imitation de Jésus-Christ: « Sors, esprit » immonde, de cette âme que l'Esprit saint revendique, et fais place à la vertu du Très-Haut ».

Puis, s'adressant au catéchumène, il ajoute: « Recevez l'esprit de tout bien, et que la bénédiction » et la paix du Seigneur soient avec vous ». Il fait ensuite un signe de croix sur le catéchumène. « Avec » ce signe de croix, dit-il, gravé sur votre front et » sur votre cœur, recevez la foi des préceptes divins, et montrez-vous tel désormais, par vos » mœurs, que vous soyez à la Divinité son plus beau » temple. A votre entrée dans l'église, connoissez » votre bonheur d'avoir échappé aux liens du péché » et de la mort. Ayez en horreur les idoles du » monde et toutes les sectes impies. Rendez hommage à Dieu le père tout-puissant, et à Jésus» Christ son fils unique, notre Seigneur, qui doit » venir, à la fin des siècles, juger les vivans et les » morts ».

Après cette belle exhortation, le ministre du sacrement lève les yeux au ciel: « Seigneur, dit-il, » père très-saint et très-puissant, Dieu éternel, je

» vous

» vous prie, je vous conjure de montrer la voie de votre » vérité, et de faire connoître votre justice à ce caté- » chumène errant et incertain jusqu'ici, dans la nuit » ténébreuse du siècle : ouvrez les yeux de son cœur, » afin qu'il vous connoisse dans votre Fils et dans » votre Saint-Esprit, vous qui êtes le père de toute » la nature, l'unique, le tout-puissant.... et que le » fruit de cette connoissance lui soit acquis dans le » siècle présent et futur ».

Ici le ministre du baptême fait le signe de la croix sur le front et sur les oreilles du catéchumène, sur ses yeux et sur sa bouche, et il accompagne cette cérémonie de ces paroles, qui en expliquent le sens mystérieux :

« Je fais ce signe sur votre front, pour que vous » ne rougissiez point de la croix de Jésus-Christ.

» Sur vos oreilles, pour que vous les ouvriez aux » préceptes divins.

» Sur vos yeux, pour qu'ils voient la lumière du » Seigneur.

» Sur votre bouche, pour qu'elle publie les pa- » roles de vie.

» Sur votre cœur, pour qu'il soit pénétré de l'a- » mour de Dieu.

» Sur vos épaules, pour que vous portiez avec » joie le joug de son service.

» Et sur tout votre être, au nom du Père, du Fils

» et du Saint-Esprit, afin que vous soyez immortel, » et que vous viviez dans le siècle des siècles ».

Le ministre de Jésus-Christ élève sa prière vers Dieu.

« Seigneur, nous vous en conjurons, recevez nos » prières avec clémence, et soyez, par votre propre » vertu, la sauvegarde de ce catéchumène, sur le- » quel je viens de graver le signe adorable de la croix. » Faites, grand Dieu! que, fidèle à observer vos pré- » ceptes, il soit digne de parvenir, un jour, au » royaume de votre gloire. Dieu! nous vous en sup- » plions, vous qui êtes à la fois l'auteur et le sau- » veur du genre humain, soyez propice à votre peu- » ple adoptif; mettez au nombre de vos enfans la » nouvelle génération de vos disciples, et qu'ils se » félicitent de recevoir de votre grâce, ce qu'ils » n'auroient jamais pu obtenir de la seule nature ».

Le ministre de Jésus-Christ pose sa main droite sur la tête du catéchumène, et il continue :

« Dieu, être éternel et tout-puissant, père de » notre Seigneur Jésus-Christ, daignez jeter un re- » gard sur votre serviteur (N....), que vous avez » appelé à la connoissance de votre foi; bannissez » tout aveuglement de son cœur, brisez tous les liens » de l'esprit de ténèbres qui ont pu le captiver, » conduisez-le dans les voies de la piété; que le sou- » venir de votre sagesse l'éloigne à jamais de l'avi-

» lissement des passions, et que satisfait d'obéir à » vos préceptes, il croisse chaque jour en vertus, » et se rende digne en tout de la grâce de votre » baptême ».

Le ministre de Jésus-Christ bénit le sel qui, dans le rituel catholique, a toujours été le symbole de la sagesse (1). Il prend de ce sel, et il en met une petite parcelle dans la bouche du catéchumène, en disant :

« N.... recevez le sel de la sagesse, et qu'il soit » pour vous le signe de la conservation et du salut » éternel ».

Puis se tournant vers le ciel, il invite le peuple à prier.

« Dieu de nos pères, dit-il, Dieu ! source im- » mortelle, d'où toute vérité émane, nous vous sup- » plions de jeter un regard favorable sur votre ser- » viteur N....; ne permettez pas qu'après avoir » goûté de ce sel, il ait faim plus long-temps de la » nourriture céleste sans y participer. Que plein de » ferveur dans son esprit et de joie dans ses espé-

(1) Ce symbole est parlant à l'esprit du plus simple vulgaire. Le sel conserve les chairs et les empêche de se corrompre. De là l'adoption de ce signe dans l'Evangile, pour figurer la conservation de l'âme, son éloignement de la corruption du siècle, etc.....

» rances, il soit constamment soumis à votre loi ;
» que conduit par votre miséricorde, ô mon Dieu,
» dans les eaux de la nouvelle régénération, associé
» à toutes les promesses de vos disciples, il mérite
» d'avoir part un jour par ses vertus à leur éternelle
» récompense ».

Le pasteur invite une seconde fois le peuple à prier.

« Dieu saint, s'écrie-t-il, père tout-puissant, éter-
» nel Seigneur, qui êtes, qui étiez, et qui serez
» toujours ; dont le commencement et la fin échap-
» pent également à nos foibles regards, nous vous
» invoquons, en vous suppliant en faveur de votre
» serviteur N...., que vous avez délivré de l'erreur
» du siècle, afin que, né une seconde fois de l'eau
» et de l'Esprit-Saint, dépouillé du vieil homme, il
» revête le nouveau, créé à votre image, il reçoive
» un vêtement incorruptible et sans tache, et il mé-
» rite de vous demeurer fidèle, ô Dieu qui êtes no-
» tre Dieu » !

Le pasteur dit au catéchumène de prier, et le catéchumène, à genoux, récite l'oraison dominicale, après laquelle le parrain qui lui sert de caution, aux yeux de l'église, lui fait, à l'invitation du ministre de Jésus-Christ, le signe de la croix sur le front, signe que le ministre répète ; et posant la main droite sur la tête du catéchumène, il prie le Dieu d'Abra-

ham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse, d'envoyer son ange tutélaire au-devant de son serviteur, pour le sauver de tout mal, et le conduire à la grâce du saint baptême.

Le ministre de Jésus-Christ conjure ensuite l'esprit de ténèbres. Il maudit, au nom du Dieu vivant et véritable, ses voies trompeuses et homicides.

« O Dieu, s'écrie-t-il, protecteur immortel de » tous ceux qui vous prient, libérateur de ceux qui » vous tendent les bras, repos de ceux qui invo- » quent votre assistance; vous en qui les croyans » trouvent la vie, et en qui les morts ressuscitent; » je vous invoque sur votre serviteur, qui demande » la grâce de votre baptême, et qui désire par cette » régénération spirituelle, d'atteindre à la grâce de » l'immortalité. Seigneur! écoutez sa prière; et puis- » que vous avez dit dans votre miséricorde: « Deman- » dez, et vous recevrez, cherchez, et vous trouverez, » frappez, et on vous ouvrira »; accordez le prix à sa » demande. Ouvrez la porte à celui qui frappe, et » que, rempli des bénédictions de votre baptême, il » obtienne un jour celles de votre immortelle félicité ».

Le ministre de Jésus-Christ commande derechef à l'esprit de ténèbres de se retirer d'une âme qui espère en Dieu, et dont les pensées célestes et les sentimens immortels n'ont plus rien de commun avec les pensées et les sentimens de l'enfer.

« Dieu du ciel, ajoute-t-il, Dieu de la terre, Dieu » de toutes les intelligences célestes, Dieu des pa- » triarches et des prophètes, Dieu des apôtres et » des martyrs, Dieu des confesseurs et des vierges, » Dieu de tous les gens de bien, Dieu à qui toute » langue rend hommage, et devant qui tout genou » fléchit dans le ciel, sur la terre et aux enfers, je » vous invoque en faveur de votre enfant..... » Et » plus bas; « je supplie votre éternelle miséricorde, » Dieu très-juste et très-puissant, auteur de la lu- » mière et de la vérité, d'éclairer votre serviteur des » feux de votre sagesse. Purifiez son cœur, sancti- » fiez son esprit, donnez-lui la vraie science, afin » qu'il soit digne de s'approcher de la grâce de votre » baptême, qu'il ait une foi ferme, un conseil droit, » une doctrine saine, et qu'il soit propre à recevoir » vos dons ».

Après cette invocation, le pasteur introduit le catéchumène dans le temple. « N...., entrez dans la » sainte église de Dieu, pour que vous receviez la » bénédiction céleste de notre Seigneur Jésus-Christ, » et que vous ayez une part avec lui et avec ses » saints ».

Admis dans le temple, le catéchumène récite, avec le ministre de Jésus-Christ, le symbole de la foi. Le ministre répète les exorcismes contre l'esprit de ténèbres. Puis prenant, avec l'extrémité du pouce,

un peu de sa salive, il en touche les oreilles du catéchumène, et il ajoute cette parole de J. C. à l'aveugle-né, EPHPHETA, c'est-à-dire, « Ouvrez-vous à » la parole de la vérité ».

Il interroge une seconde fois le catéchumène sur ses dispositions et sur sa croyance. Il fait entre ses deux épaules les onctions de l'huile sainte ; cérémonie symbolique, dont le but est de rappeler aux catéchumènes que, semblables aux athlètes qui disposoient par des onctions leur corps aux combats, les disciples de J. C. doivent aussi se préparer à une vie pleine d'épreuves, dont la fin est la possession de Dieu même.

Le pasteur interroge une dernière fois le catéchumène, et sur sa demande, il le baptise : « Au nom » du Père, du Fils, et du Saint-Esprit », en versant sur sa tête, en forme de croix, l'eau consacrée à ce divin sacrement.

Le baptême est suivi de l'onction du saint crême sur la tête du néophyte ou du nouveau baptisé, pour lui rappeler que le baptême le rend en quelque façon prêtre et roi ; *prêtre*, parce qu'il est obligé de s'offrir sans cesse à Dieu, comme une hostie vivante ; *roi*, par l'empire qu'il doit exercer sur ses passions ; *prêtre* et *roi*, comme destiné à régner avec Jésus-Christ, et à offrir éternellement avec lui, le sacrifice de soi-même dans le ciel.

Le ministre de J. C. annonce en même temps au néophyte sa régénération spirituelle, la rémission de ses péchés. « Que la paix, ajoute-t-il, soit avec » vous ». Et, en le revêtant d'une robe blanche, symbole de l'innocence : « Recevez, dit-il, cette robe » blanche et sans tache, qu'il faut porter au tribu- » nal de J. C., pour avoir part à la vie éternelle ».

Enfin, le pasteur met un cierge allumé à la main droite du néophyte. « Recevez, dit-il, cette lampe » ardente (symbole de la vie de l'âme), et conser- » vez votre baptême inviolable. Observez les com- » mandemens de Dieu, afin qu'à l'arrivée du Sei- » gneur, vous puissiez aller avec confiance au-devant » de lui, et jouir, dans la splendeur des saints, d'une » félicité sans bornes ».

La cérémonie du baptême achevée, le pasteur dit au nouveau baptisé : « Allez en paix, et que le Sei- » gneur soit avec vous ».

Mais, selon le rit ancien de l'église, la solennité de ce sacrement, trop négligée peut-être depuis, étoit suivie de celle du saint sacrifice; l'on y joignoit le chant des hymnes et des cantiques, et ce jour étoit pour tous les chrétiens un jour de bénédictions et de salut. Aujourd'hui, moins de pompe règne dans l'administration du baptême; mais les mêmes prières et les mêmes cérémonies subsistent : et que nous faut-il de plus pour nous prouver com-

bien ce sacrement est étranger à toutes les superstitions idolâtres ; combien il élève l'homme au-dessus de lui-même, et le rapproche de son auteur ; combien enfin il est digne, en tout, de faire partie du culte véritable, puisqu'il nous apprend à connoître, sans mélange d'erreur, ce Dieu suprême, dont les faux cultes annoncent l'existence, et ignorent la miséricorde ; cette immortalité dont le désir inné dans nos âmes, est trop souvent altéré par nos passions; cette providence que les païens invoquoient eux-mêmes dans leurs besoins, mais qui leur étoit entièrement cachée dans ses desseins ; et cette religion, une, sainte, catholique, apostolique, romaine, à laquelle rien n'est comparable dans la croyance religieuse des peuples, et dont le modèle, souverainement parfait, ne pouvoit nous venir que du ciel !

SECOND DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la nature de l'homme.

Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum? *Ps.* 18.

Si tous les hommes étoient des sages; si ces sages étoient tellement supérieurs aux impressions des sens, que le triomphe de la vérité fût le continuel objet de leurs désirs et le but unique de leurs actions; sans doute des êtres aussi parfaits n'auroient pas besoin de culte public pour connoître le bien et le pratiquer. Il nous suffiroit alors de cette religion toute intérieure, dont parlent nos déistes, qui concentreroit au dedans de nous l'adoration et l'amour d'un Dieu; chacun seroit à soi-même son temple, son autel et son pontife; un cœur simple et vertueux, seroit la plus riche de toutes les offrandes que l'homme pût faire agréer à la Divinité, et des œuvres pleines d'innocence lui tiendroient lieu de toutes les prières et de tous les sacrifices : mais, malheureusement, une si haute perfection n'est point

donnée à notre foible nature ; et un sage tel que ces philosophes l'entendent, dit Cicéron, n'a jamais existé sur la terre (1).

C'est un des vices les plus essentiels de la philosophie, de prendre ainsi le change touchant le véritable sort de l'homme sur la terre, de l'élever au-dessus ou de l'abaisser au-dessous de lui-même, en le faisant l'égal d'un Dieu, ou celui de la brute; ce qui frappe nécessairement de stérilité ses plus belles maximes, et la rend une très-mauvaise institutrice des mœurs.

L'homme est homme, c'est-à-dire, esprit et corps, merveilleux ensemble de ces deux principes, étonnante réunion de grandeur et de foiblesse, de pensées immortelles et de désirs périssables ; il a besoin, pour se maintenir dans la vertu, d'une morale conforme à cette double nature, qui parle à la fois à son intelligence et à ses sens, qui lui apprenne à se connoître et à s'estimer tout ce qu'il vaut, sans orgueil, et à se défier de ses propres forces, sans découragement; il a besoin d'une morale qui soit à sa portée dans toutes les conditions de la vie et dans toutes les fluctuations de son cœur, qui procure l'instruction aux ignorans et une nouvelle sagesse aux sages, qui excite sans cesse les gens de bien à la

(1) Cicero de Amicitiâ. § 6-7-18-21.

vertu, les coupables au repentir, et rende les bons exemples d'un seul profitables à tous. Or, telle est la morale du catholicisme, qui peut seule, dans l'ensemble de ses préceptes et de ses conseils, fixer à la fois la curiosité de notre esprit, par la sublimité de ses dogmes, et l'inconstance de nos sens, par la pompe et la solennité de ses rites.

Une philosophie spéculative seroit impuissante pour procurer aux hommes les mêmes bienfaits. Ses discours ne sauroient être entendus du simple vulgaire. De là cette double doctrine des philosophes chinois et indiens, que Pythagore transmit à la Grèce, la Grèce à Rome, et que l'on a essayé, parmi nous, de réduire en principes politiques, en détournant le peuple du catholicisme pour le ramener au polythéisme.

Soyez attentifs à cette conduite des sophistes modernes; elle répond à la plupart de leurs difficultés sur le culte public en général; elle est un nouveau témoignage de vérité rendu au culte catholique par ses plus implacables ennemis. Ils disoient que le culte public n'étoit bon à rien; que la morale, pour être plus pure et plus conforme à la raison, devoit exister indépendante des cérémonies religieuses; et ils ont à peine tenu les rênes du gouvernement, qu'ils ont senti tout le pouvoir des rites publics et solennels pour convertir les peuples à leur morale.

Ils ont pratiqué eux-mêmes ce qu'ils condamnoient dans le culte extérieur ; ils en ont changé seulement l'objet immortel, en le rapportant tout entier aux humaines vertus, qui ne sont qu'un pompeux néant, quand elles sont séparées de leur auteur. Ils se moquoient, dans leurs ouvrages et dans leurs lycées, du culte des saints, et ils lui ont substitué celui des héros à la manière des païens, qui ne rendoient les honneurs de l'apothéose qu'aux actions éclatantes, et aux génies le plus souvent dévastateurs des nations. Ils tournoient en dérision la piété des catholiques, pour les restes précieux de l'homme juste, et ils ont rendu des honneurs presque divins à la cendre de leurs grands hommes. Enfin, est-il une seule partie du culte public dont ils n'aient fait usage pour donner à leurs leçons plus de faveur et de crédit, plus d'accès et de confiance sur l'esprit de la multitude ? Les hymnes, les cantiques, les autels, les tables de la loi, l'arche de la constitution, les candélabres et le feu sacré, l'usage des parfums, les figures de la liberté et de l'égalité, les génies tutélaires et les autres emblèmes de la révolution, ne nous ont-ils pas offert une suite de cérémonies religieuses aussi étendue que celle des autres cultes ?

Les anciens philosophes d'Egypte étoient-ils parvenus autrement à étouffer la connoissance du vrai Dieu dans l'esprit des Egyptiens, et à leur substituer

le culte de leur imagination et de leurs hiéroglyphes (1)?

Ce n'est pas, je l'avoue, que le premier dessein de nos philosophes modernes fût de conduire les Français du dix-huitième siècle à l'idolâtrie des Egyptiens et des Sabéens; mais il n'est pas croyable non plus que les philosophes de ces nations, qui avoient poussé aussi loin que les nôtres, l'art du raisonnement et du sophisme, eussent formé le plan de leur polythéisme sur les ruines de la religion naturelle. Comme nos philosophes, ils n'auront d'abord cherché, dans leur orgueil, qu'à éloigner les hommes du culte du vrai Dieu, pour les attacher plus exclusivement à leurs déplorables systèmes; comme nos philosophes, ils auront cru possible de réaliser la chimère d'un peuple sans religion, en donnant à leur peuple, pour base unique de sa croyance, les principes allégoriques ou les emblèmes hiéroglyphiques de leur gouvernement et de leur philosophie. Mais

(1) J'écrivois ce discours sous le règne de Robespierre. Ce sont les moyens corrupteurs que cet impie mettoit en usage pour substituer au culte de Dieu celui de son orgueil, que je peins ici. Mais les sophistes de la première assemblée constituante ne furent nullement étrangers à ce genre de séduction dont ils donnèrent le premier exemple à l'Europe moderne.

bientôt il sera arrivé que ces signes figuratifs, ces équerres, ces compas, ces statues couvertes de symboles divers, ces leçons d'athéisme pratique, en devenant les seuls et uniques objets exposés aux yeux du peuple dans les écoles, dans les temples, dans les places publiques, n'auront pas tardé à fixer toute sa vénération religieuse. Les philosophes auront continué, si l'on veut, à ne voir dans ces signes que l'exposition élémentaire de leurs dogmes moraux ou politiques; mais le peuple aura bientôt fini par y rapporter toute son adoration et tous ses vœux.

Mais que le philosophe indifférent aux erreurs populaires, cesse de s'enorgueillir de sa propre doctrine. Telle est la pente naturelle de l'homme, que si l'on parvient à l'égarer sur les principes de la vraie religion, plutôt que de ne rien croire ou de ne rien adorer, le philosophe lui-même donnera sa foi aux systèmes les plus absurdes, aux croyances les plus impies; il deviendra le disciple de la métempsycose, et il ne rougira plus de se prosterner, avec le peuple du Nil, devant le bœuf Apis; il deviendra le disciple du matérialisme, et toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire lui paroîtront raisonnables; il deviendra le disciple de l'athéisme, et il n'y aura pas de contes si impertinens, ni si ridicules sur l'origine de l'homme et sur ses devoirs, auquel il n'ajoute une sorte de croyance. Ainsi la religion est nécessaire à

tous les hommes ; aux ignorans, pour éclairer leur ignorance, et aux savans, pour éclairer leur savoir.

Mais c'est en quoi le culte catholique se montre plus instruit des besoins de notre nature. Il est également à la portée de tous les esprits et de tous les cœurs. Il élève les simples à l'instruction des savans, et il offre aux savans un sujet de méditation sublime dans l'enseignement des simples. Les plus timides enfans apprennent dans ses leçons à mieux connoître Dieu, que les génies les plus superbes avec tous les secours de leur philosophie. Tous les états, tous les âges y ont un égal accès ; et il n'est point de vertu qui ne nous soit enseignée dans la suite de ses cérémonies et de ses rites.

Les sophistes modernes l'ont accusé de donner trop de valeur aux œuvres extérieures, et d'éloigner ainsi l'homme de la piété, pour l'attacher à de vaines formules. Or, j'ose dire que jamais reproche ne fut plus mal fondé. Eh ! tous les jours, ce culte ne nous répète-t-il pas, avec J. C., que « l'obéissance vaut » mieux que le sacrifice » ; et avec saint Paul, « que » la foi sans les œuvres, est une foi morte ».

Mais qu'importent à la piété, dit un de ces penseurs profonds, les croix et les génuflexions du prêtre, pour leur donner tant d'efficace ? Pitoyable raisonnement dans la bouche d'un sage ! Cette partie des rites n'a d'abord rien d'essentiel en elle-même ; elle

elle peut varier, et elle varie, en effet, selon les siècles et les climats. Et, pour le dire en passant, nulle religion ne sut mieux condescendre, que la catholique, aux lois, aux mœurs et aux usages des peuples, dans tout ce qui concerne l'extérieur de ses cérémonies. Il est dans le culte de Mahomet et dans celui de Brama, des habitudes locales, ou de climat, qui les concentrent nécessairement dans une longitude bornée. Mais il ne doit pas en être ainsi de la vraie religion, qui convient aux hommes de tous les lieux et de tous les climats. Le catholicisme laisse à chaque peuple ses coutumes locales, dans tout ce qui ne contrarie pas l'essence même de ses sacremens ou de ses mystères. De là, lorsque l'européen catholique prie à genoux, nu-tête, l'indien catholique prie debout ou assis, la tête ceinte d'un bandeau. Quel est, en effet, le but de toutes ces formes extérieures? Nous l'avons dit : celui d'exprimer envers la Divinité, par les gestes, ainsi que par la parole, le vœu, le sentiment d'un respect et d'une adoration sans bornes. Le prêtre n'y attache point d'autre idée. S'il suit une forme prescrite, c'est pour que le culte soit uniforme dans l'église, et qu'il règne dans ses cérémonies cet ordre, cette décence qui aide si fort le recueillement et la piété. Tous les sarcasmes des sophistes retombent donc ici sur eux-mêmes, et sont aussi ridicules que

le seroit le rire présomptueux d'un lettré chinois, à la vue des usages ordinaires de notre politesse européenne.

Je mets au même rang les reproches faits au culte catholique sur la multiplicité de ses fêtes, qui, selon nos économistes, détournent, trop souvent, l'homme des travaux de l'agriculture et des arts. Certes, si l'on n'est point tout à fait étranger à l'histoire, l'on sait quels motifs d'humanité avoit eu l'église dans leur établissement. Mais comme elle n'avoit consulté que le bien de ses enfans dans leur institution, elle peut, d'après les mêmes principes, en diminuer aujourd'hui le nombre. Quant au septième jour, dont la conséération de précepte divin, remonte à l'origine même du monde, nous décrirons ailleurs les avantages religieux et sociaux de son institution, et nous verrons si c'est bien connoître les vrais besoins de l'homme, que de vouloir lui ravir ce jour de bénédiction et de paix, pour y substituer, trois fois le mois, un jour de réjouissances mondaines et de spectacles profanes.

Si c'est là ce que nos philosophes regardent comme un gain pour l'humanité, combien ils se trompent cruellement eux-mêmes! Ils accusent le catholicisme d'exclure la joie et l'allégresse de ses solennités; mais si ses solennités sont pour les gens de bien un sujet inépuisable de consolation et de délices, si elles

leur facilitent de nouveaux moyens d'édification et de salut, si l'on n'y assiste pas avec quelque recueillement, sans en sortir plus zélé pour sa propre réforme, plus pénétré de la crainte de Dieu et de l'amour de ses préceptes ; ses solennités sont pour l'homme les seules convenables à sa nature. Elles n'excluent ni les saintes joies, ni les divines allégresses. Elles bannissent seulement de sa pensée les plaisirs et les jouissances du siècle, et en cela la religion sait mieux que la philosophie, ce qui convient à l'homme pour lui procurer un utile délassement et un véritable repos. On a beau multiplier les solennités mondaines, et dans ces solennités les représentations théâtrales, les jeux, la musique, les pantomimes ; l'homme n'y trouvera jamais qu'un sujet de dissipation, et il n'en sortira jamais pour reprendre le cours ordinaire de ses travaux, sans être plus mécontent de soi et d'autrui ; sans emporter des souvenirs capables d'exciter ses passions, et de troubler la tranquillité de son âme. Ajoutez que de pareilles fêtes ne peuvent appartenir qu'aux habitans des grandes villes, que ceux des campagnes et des cités secondaires en sont également exclus ; ce qui rend ces fêtes inutiles dans leur pompe, les plus brillantes à la majeure partie des mortels. La joie de nos solennités étant au contraire toute intérieure, n'a d'autre mesure que la pureté du cœur, ce qui les rend accessibles

à tous les gens de bien. Ajoutez encore, que les fêtes mondaines n'ont aucune sorte de soulagement à présenter aux misérables, elles aigrissent plutôt leurs maux par l'éternel éloignement où elles les tiennent d'un Dieu consolateur et sauveur. De quelle grande utilité morale peuvent-elles donc être à l'humanité, tous les hommes étant sujets à l'infortune ? Nos fêtes chrétiennes semblent créées, au contraire, tout exprès pour les malheureux, et nos philosophes qui n'ont pu contester au catholicisme ce divin caractère, ont pris le parti de lui en faire un crime ; ils l'ont accusé d'entretenir sans cesse l'imagination de ses disciples de la vie pauvre de Jésus et de sa croix, de n'être qu'un culte de tristesse et d'ennui, de beaucoup inférieur à la superstition idolâtre, qui n'offroit du moins aux païens, que les riantes images du plaisir et de la volupté.

Il est vrai que le catholicisme nous rappelle sans cesse à la vie pauvre de Jésus et à l'amour de sa croix. Mais qu'a donc une pareille morale pour scandaliser si fort les sages du siècle ? Ne nous conduit-elle pas mieux, que toutes leurs leçons, aux mépris des richesses et des grandeurs, au respect de l'indigence ? Ne nous est-elle pas une exhortation plus pénétrante que tous les discours, à l'égalité primitive des enfans d'Adam ? Ne nous donne-t-elle pas mieux

que tous les livres des moralistes, la juste idée des vrais biens que nous devons désirer, et des vrais maux que nous devons craindre? N'est-elle pas le plus puissant des motifs pour les riches et les grands de se rapprocher des pauvres, de les regarder comme leurs médiateurs dans l'ordre de la religion, de ne se point prévaloir d'un rang, d'une fortune ou d'un crédit que le fils de Dieu et les plus justes des mortels ont dédaignés? — Et pour les pauvres et les opprimés, pour ceux qui pleurent et qui gémissent ici-bas, pour ceux qui, rejetés du monde, n'ont que Dieu pour témoin de leurs maux; (hélas, et le nombre en est si considérable sur la terre!) Eh bien! pour tous ces infortunés, qu'y a-t-il de plus consolant que l'étable de J. C., les langes de J. C., la nudité de sa crèche et l'abandon de son calvaire? Vouloir en ôter le culte aux malheureux, vouloir leur ravir ce berceau divin, ces langes précieux, cette crèche, cette croix adorable, est-ce, ô philosophes! se montrer les bienfaiteurs de l'humanité ou ses plus cruels tyrans? La croix de J. C. est une folie aux yeux du faux sage; elle est la sagesse même de Dieu pour le chrétien fidèle. C'est du haut de cette croix que J. C. a donné la paix aux gens de bien, et une paix que le monde entier des méchans ne sauroit arracher de leur cœur. C'est du haut de cette croix, que le fils de Dieu, sacrificateur et vic-

time, attirant tous les justes à soi, rapprochant la terre des cieux et les cieux de la terre, nous a appris à souffrir et à mourir. Et cette croix par laquelle J. C. a triomphé de la mort, cette croix qui donne un prix à la vertu et lui assure son immortelle récompense; cette croix, signe de ralliement pour tous ceux qui sont baptisés en J. C., c'est-à-dire, pour la très-grande majorité des hommes, vous voudriez en détruire le culte dans l'univers? Ah! si vous aimez le genre humain, et si vous avez une patrie, laissez-la cette croix sur le faîte des palais, pour rappeler à la voie de la pénitence les riches et les grands; laissez-la sur l'humble toit du pauvre pour l'instruire à la patience et à la résignation; laissez-la à tous les hommes, parce que tous les hommes ont un orgueil à réprimer, des passions à combattre, et que pour leur enseigner à s'estimer tout ce qu'ils valent, et à fouler aux pieds les vains préjugés de l'opinion, il n'y a pas de meilleur maître que J. C. mourant sur une croix.

J'avoue néanmoins que le culte d'un Jupiter incestueux, d'une Vénus impudique auroit plus d'attrait pour les voluptueux; le culte de Junon plairoit davantage aux vindicatifs, celui de Bacchus aux ivrognes, celui de Plutus aux avares, et ainsi chaque passion, chaque vice aimeroit à se voir déifié dans l'objet de ses désirs. Mais l'homme n'est-il pas assez

enclin de sa nature au mal, sans y être encore excité par l'exemple de ses dieux? Le polythéisme, dites-vous, étoit plus riant; mais est-ce donc pour nous amuser et pour nous distraire, ou pour glorifier Dieu, et nous rendre meilleurs, que la religion a été établie? Le polythéisme étoit plus riant au dehors; mais rendoit-il l'homme intérieurement plus heureux? Car il ne faut pas confondre les plaisirs tumultueux du monde, avec les plaisirs de l'esprit et du cœur. Le polythéisme se rassasioit, si l'on veut, des premiers, et ignoroit les seconds. C'est le contraire du catholicisme. Il conduit l'homme à la félicité par une voie plus sûre, par celle des privations; il ne le fait pas sortir de lui-même pour lui procurer le sentiment du bonheur; ce sentiment est en nous, et n'est point hors de nous; c'est au dedans de l'homme que la vraie religion a dû placer ses plus pures jouissances, et lui faire goûter les délices de la vertu, le contentement de soi, la paix et le repos d'une bonne conscience, qui surpasse tous les biens, et que ne connurent jamais les adorateurs des faux dieux et les panégyristes du mensonge.

Les philosophes insistent : le catholicisme est un culte d'abstinence et de privation; il ne peut donc qu'aggraver les maux de notre nature, et façonner les hommes à l'esclavage.

Le catholicisme est un culte d'abstinence et de pri-

vation. Oui, sans doute, parce qu'il est un exercice continuel de vertu, et que la vertu ne s'acquiert point sans peines et sans combat. Ouvrez les fastes de l'histoire; parcourez la vie de tous les grands hommes des siècles précédens, et voyez s'il en est un seul digne de ce nom, qui n'ait acheté un peu de renommée par de grands sacrifices : voyez ce qui enfantoit de si mâles courages dans les anciennes républiques, si ce n'est pas l'éducation austère de Mandane qui forma l'enfance de Cyrus, celle de Lycurgue qui créa les héros de Sparte, et celle de Numa les héros du Latium? Voyez enfin, pour ne pas sortir de nos exemples domestiques, si nos preux chevaliers ressembloient en rien à nos courtisans de 1789, et s'il ne faut pas chercher l'étrange contraste de leurs mœurs et de leurs destinées dans la diversité même des principes, qui distinguèrent de tout temps les citoyens de Lacédémone d'avec ceux de Sybaris. L'austérité de vie, l'abstinence, les privations n'ont donc rien en soi que de très-conforme à une nature sagement ordonnée; mais combien le catholicisme en relève la pratique et en embellit le devoir! Ah! loin que pour le chrétien, il soit si pénible de multiplier ses sacrifices pour obéir à son culte, l'idée rassurante d'obéir à la fois à Dieu, et de s'exercer en sa présence à l'habitude de se vaincre soi-même, lui rend le précepte des abstinences doux

et facile ; dès lors, il n'y cherche plus qu'un nouveau moyen de prouver à Dieu son amour et sa crainte filiale ; sentiment plein de délicatesse, mais inconnu aux enfans du siècle, qui nous fait offrir avec joie, à l'auteur de la nature, une très-foible partie des dons que nous recevons journellement de sa bonté suprême ! Il n'y a que les cœurs aimans et sensibles qui puissent comprendre les délices attachées à une telle obéissance.

Un froid égoïste objectera, peut-être, que Dieu ne commande pas ces privations, et que s'il nous a donné des biens, c'est pour que nous en usions avec modération tous les jours de notre vie. Et pourquoi Dieu seroit-il étranger à ce culte de dévouement ? S'il nous a donné des biens, est-ce pour en user à la manière des brutes, sans reconnoissance et sans amour ? Mais, êtres foibles et bornés que nous sommes, comment pouvons-nous autrement reconnoître ses biens, qu'en lui en faisant un continuel hommage ? Tous les peuples de la terre nous ont prévenus dans cet aveu journalier de leur soumission et de leur dépendance. Ils ont conservé cette partie du culte public jusque dans les ténèbres du paganisme ; et comme il n'est point de peuple sans religion, il n'est point de religion sans le culte des abstinences ; témoignage unanime du genre humain en faveur de cette partie de nos rites, qui, sans en rendre l'observation

plus sainte, en confirme néanmoins la pratique comme essentielle au culte public, et dictée par le même esprit à toutes les consciences.

Qu'elle est donc corrompue cette philosophie, qui voudroit supprimer de la religion un pareil témoignage, et conduire les hommes à jouir de tous les biens; comme si Dieu n'existoit pas dans l'Univers! Ces biens, dit-on, nous ont été donnés pour en user, avec modération, tous les jours de notre vie. Mais pour en user ainsi, croit-on qu'il suffise de le vouloir? La frugalité et la tempérance supposent un exercice continuel de privation. Il faut savoir s'abstenir des plaisirs les plus légitimes, pour savoir ensuite s'arrêter là où commencent les jouissances coupables. La vertu se nourrit de sacrifices: chaque abstinence, chaque privation qu'elle prescrit, est un nouveau gage qu'elle attend de notre fidélité et de notre amour, et un nouveau lien par lequel elle veut nous attacher à ses saintes lois: car, ne craignons pas de le répéter, telle est la nature du cœur humain, qu'un premier sacrifice nous dispose à un second, et qu'à la fin rien ne nous coûte, lorsque nous avons à conserver, avec l'inestimable souvenir d'une vertu éprouvée, l'estime de nous-mêmes, et le fruit d'une longue constance. Ainsi, avons-nous dit, le laboureur finit par se passionner pour le champ que chaque jour il arrose de ses sueurs. Et ainsi nous ne serons dignes

de la vertu que lorsque nous nous passionnerons d'amour pour elle.

Mais oublierions-nous dans la loi des abstinences et des privations, la nécessité où nous sommes de satisfaire pour nos propres offenses? Il n'appartient qu'aux sophistes de parler à leurs disciples comme à des êtres impeccables, et d'exclure de leur morale tout ce qui se rapporte à l'homme pécheur et pénitent. La vraie religion a dû établir, sur d'autres principes, la règle éternelle des mœurs. Toute faute demande une peine, tout crime un châtiment, ou il faut que toute idée de justice soit intervertie dans la nature. Or, le catholique qui se reconnoît coupable (et quel homme sur la terre, excepté le sophiste, peut se dire innocent (1)!), se punit lui-même de ses fautes, par

(1) Parmi ces sophistes, il en est un qui ne craint pas de s'avouer lui-même coupable d'avoir été voleur, calomniateur, plusieurs fois adultère, deux fois apostat; d'avoir fréquenté les mauvais lieux; d'avoir vécu plusieurs années dans le concubinage; d'avoir été, sa vie entière, corrompu dans sa pensée; de s'être conduit en mauvais citoyen, en mauvais époux et en père sans entrailles: c'est du moins le résultat des faits contenus dans les trois volumes de ses *Confessions* imprimées. Toute l'existence de cet homme n'a été d'ailleurs qu'une contradiction de principes, un enchaînement d'orgueil, un abus continuel du sophisme, capables d'ébranler dans tous les cœurs l'amour de la reli-

la soustraction ou la diminution de ces mêmes biens dont il a abusé. Il lui paroît juste et raisonnable de réparer ainsi ses excès par ses austérités, et de reconquérir l'empire des passions, en se formant à des habitudes contraires à celles qui le lui ont fait perdre. Mais qu'y a-t-il, dans la pénitence chrétienne, ainsi expliquée, que la raison la plus éclairée ne recommande à l'homme qui veut rompre avec le vice? Il n'est point de philosophe qui ne fût obligé de donner le même conseil à celui de ses disciples qui voudroit revenir des égaremens de sa vie; et il seroit aisé de prouver que la morale d'Epicure alloit jusque-là. C'est par la privation qu'elle ramenoit le voluptueux au plaisir.

Un autre motif du culte de l'abstinence, non moins digne de la vertu, c'est de nous priver d'une portion de nos alimens pour en nourrir le pauvre. C'est ainsi que chaque jour de jeûne, dans l'esprit de l'église, est un jour de dévouement pour le riche et d'assistance pour l'indigent. C'est ainsi que le catholicisme est, par excellence, la religion de l'humanité et une loi d'amour. C'est ainsi que la

---

gion et des lois; et cependant ce même homme, qui le croiroit! ose défier le genre humain d'avoir jamais produit un juste qui lui ressemble; il ose défier l'Eternel lui-même de trouver, à son dernier jugement, un homme plus vertueux que Jean-Jacques Rousseau!!!

religion de Jésus-Christ ne conduit pas seulement l'homme à donner de son superflu à ceux qui manquent du nécessaire ; mais elle exige un sacrifice plus parfait et une sorte d'immolation de soi-même pour les malheureux, en exigeant de ses disciples qu'ils prennent, chaque jour de jeûne, sur leur propre substance, pour en nourrir celui qui a faim ; en multipliant, plusieurs fois l'année, ce sacrifice volontaire, dont les siècles profanes ne nous offrent qu'un seul exemple dans l'histoire ; et en sanctifiant son idée (ce qui manquoit au jeûne des Spartiates), par le précepte de l'amour divin, sans lequel toute vertu est imparfaite et tout dévouement intéressé. On voit de là quel est le véritable esprit du jeûne dans les vues de l'église. Jeûner autrement, c'est-à-dire, jeûner au lever du soleil, pour faire un repas plus somptueux au milieu du jour ; jeûner en s'abstenant de la chair des animaux, pour y substituer, avec le même luxe, celle des poissons, c'est, j'en conviens, jeûner à la manière d'Epicure ; et ne pas unir le jeûne et l'aumône, c'est voler sur le pauvre l'économie d'un repas ; c'est corrompre le précepte dans son sens le plus sublime, et prêter un sujet de scandale trop réel à la dérision des impies (1).

---

(1) Ce n'est point là seulement une explication ascétique du jeûne, c'est le précepte même de l'église. « Les jours

Mais les sectes dissidentes du quinzième siècle, et les philosophes de nos jours n'en sont pas moins coupables d'avoir accusé le catholicisme de ces abus qu'il réprouve. Qu'ont-ils fait en soulevant leurs disciples contre le précepte des abstinences? Ils ont ôté aux pécheurs un des moyens les plus salutaires de repentir; à la vertu, un de ses plus grands supports; au dévouement social, un de ses plus fréquens exercices: ils ont mis l'homme en contradiction avec la morale universelle; car tous les peuples, sans en excepter un seul, ont cru l'homme responsable de ses œuvres envers Dieu, et obligé de satisfaire pour ses offenses.

Il est une dernière objection à laquelle nous daignons à peine répondre. Le catholicisme n'est, selon les Celse et les Porphyre, les Voltaire et les Rous-

---

» de jeûne, disent les saints canons, l'aumône est un de-» voir, et chacun doit donner aux pauvres la nourriture ou » la boisson qu'il eût consommée lui-même, s'il n'avoit » jeûné. Le jeûne sans veilles, sans prières, *sans aumônes*, » n'est d'aucune valeur ». Diebus jejunii eleemosyna facienda est; et CIBUM vel POTUM quo quisque uti debuit, si non jejunaret, pauperibus eroget. Penè non valet jejunium quod orationes, vigiliæ et ELEEMOSYNÆ non commendant. *Ex capitularibus Theodulphi, Aurelianensis episcopi*, an. 797, cap. 38 et 43. On lit ce canon à prime, dans le bréviaire de Paris, le premier lundi du carême.

seau, qu'un culte bon pour des esclaves. Mais sur quoi fondent-ils un pareil reproche ? Sur l'esprit d'abnégation et de renoncement à soi-même, dans lequel ce culte entrètient ses disciples. Mais cet esprit est celui des grandes âmes. Il est nécessaire à tout héroïque dévouement ; et il n'y a point de liberté véritable là où il n'est point l'esprit des gouvernans et celui des gouvernés. Où seroit, en effet, le bon soldat sans l'abnégation de soi-même devant le bien public ? A quoi bon le serment de vaincre ou de mourir, sans le renoncement à soi-même ? Où trouver le magistrat intègre, le chef désintéressé, le citoyen estimable, sans ces deux vertus, aussi essentielles à la patrie qu'à la religion ? Le culte catholique qui les inspire à ses disciples, est donc une école où l'homme apprend, dès sa jeunesse, à être libre, c'est-à-dire, à fouler aux pieds tous les biens, à se mettre au-dessus de tous les maux, à s'immoler lui-même pour le service de ses frères. C'est ainsi qu'il prépare l'homme à l'eselavage.

Heureux les chrétiens, s'ils savoient en connoître tous les avantages ! Comme la vie leur seroit alors profitable ! Quelle riche succession de vertus ils trouveroient à y recueillir ! Ce culte très-saint ne cesse d'investir l'homme de ses secours et de ses bienfaits. Il l'instruit, dès sa jeunesse, par des leçons pleines de moralité ; il le dispose à son entrée dans la société

par un redoublement de soins et de vigilance. C'est alors, c'est-à-dire, à peu près à l'époque de son adolescence, qu'après l'avoir rendu participant de ses plus grands mystères, il l'admet à la cérémonie de la confirmation. Qu'elle seroit belle cette cérémonie, si elle étoit désirée par les enfans comme elle mérite de l'être, et pratiquée par les parens avec cette pompe et cette solennité que les païens ne dédaignoient pas d'employer, le jour où leurs fils prenoient la robe virile! Ce jour étoit, pour toute la famille, une fête sentimentale qui faisoit l'espérance du père, les délices de la mère, la joie de tous les parens. Cependant le vrai Dieu n'entroit pour rien dans cette alégresse domestique, et celui qui en étoit l'objet, n'en sortoit ni plus juste, ni plus sage. Combien donc cette même époque de la vie, célébrée à la face des autels, seroit une magnifique exhortation à la vertu, si les chrétiens y disposoient leurs enfans par une longue attente, et une instruction approfondie des devoirs du catholique et du citoyen! Figurez-vous le jour du sacrement enfin arrivé. C'est en présence de l'être des êtres, au pied des autels de Jésus-Christ, au milieu des prières de tout un peuple, que le pontife, environné de ses ministres, vient introduire lui-même la jeunesse dans les vertus de l'âge mûr. C'est au nom du Très-Haut, qu'il conjure l'Esprit-Saint de descendre sur l'esprit et le cœur de ces jeunes élèves de

la

la religion. Les périls et les écueils vont les environner dans le monde. Le pontife ne leur dit pas seulement, soyez forts contre le torrent de l'exemple, prudens au milieu de la séduction, patiens dans les revers, intelligens dans les affaires, sages dans l'une et dans l'autre fortune, justes et paisibles dans toutes vos œuvres; mais il demande pour eux tous ces dons au père des lumières, et selon la foi du sacrement, il est exaucé; les cieux s'ouvrent à sa voix, et l'esprit de Dieu descend d'une manière invisible sur l'esprit et le cœur de ceux qui sont prêts à le recevoir avec le sentiment de l'innocence. Croyance désirable! Si elle n'existoit point, en seroit-elle moins nécessaire à l'homme dès ses premiers pas dans la carrière du monde, pour imprimer un grand caractère à son existence, pour l'instruire de plus en plus de la majesté de sa destinée, et pour l'empêcher d'en déchoir jamais volontairement?

C'est ainsi que toutes les parties du culte catholique ont un but infiniment saint et utile dans les vues de l'église, et qu'elles nous offrent dans leur ensemble la morale la plus conforme à tous les besoins de notre nature.

TROISIÈME DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la morale des Nations.

Euntes docete omnes gentes. Evang. S. Matth. c. 28, v. 19.

QUEL spectacle d'immoralité nous offre l'univers avant le règne de l'évangile ! Chaque peuple, isolé des autres peuples (1), et divisé lui-même dans sa croyance, se fait des dieux au gré de ses désirs et de ses vices, des dieux impudiques, adultères, incestueux, des dieux de sang et de carnage, des dieux ennemis et jaloux des autres dieux..

Et remarquez, contre l'assertion de plusieurs philosophes, que la perfectibilité du culte est si peu liée au progrès des sciences humaines, que loin de se perfectionner avec les années, le culte des Grecs et

(1) « De là vient qu'il y a dans l'Europe tant d'Etats » qui se gouvernent, chacun selon ses lois, et qui n'ont » point de correspondance les uns avec les autres ». *Xénophon, Hist. de Cyrus, l. I, § 1.*

des Romains n'avoit fait que se dégrader de plus en plus. N'est-ce pas dans les derniers temps de ces républiques, que ce culte étoit devenu si impur, que la philosophie elle-même se croyoit obligée de prévenir ses disciples contre ses impressions funestes? « Quand tu iras dans les temples, disoit » Sénèque à Lucile, ne te regarde jamais comme » seul en présence des Dieux, et ne leur adresse » jamais aucune prière dans le secret, dont tu eusses » à rougir devant les hommes ». Avez-vous entendu ces paroles? Elles vous dévoilent, en un seul mot, tout le vice du polythéisme, et les vils sentimens qu'il enfantoit dans les âmes. Quel étoit en effet ce culte, qui imposoit cette obligation à la vertu, de s'investir des regards des hommes aux pieds même des autels, et sous les regards de la divinité? Quel étoit ce culte dont il falloit ainsi se préserver soi-même comme d'un scandale? Et quel asile resteroit-il à l'innocence sur la terre, si elle avoit besoin d'appeler les secours de l'homme, pour se sauver des dangers de l'exemple et de la séduction du crime, à l'école même des Dieux?

Or, d'un tel polythéisme dont la corruption n'a pas de bornes, au grand précepte de l'amour de Dieu et des hommes, on sent combien il y a loin. En vain chercheriez-vous chez ces peuples l'humanité, la bienfaisance, la charité des chrétiens,

et toutes ces maximes d'une morale céleste, que le catholicisme nous a rendues si familières, que nous aurions été tentés, jusqu'à ce jour, d'en faire honneur à la seule philosophie de notre âge. Loin de rien trouver de pareil chez les nations idolâtres, vous y reconnoîtrez, à chaque pas, la violation continuelle de tous les droits divins et humains. Les plus polies de ces nations avoient leurs maisons de jeux et de débauches, leurs théâtres, leurs lycées et leurs académies. Mais vous y chercheriez en vain aucune trace de ces maisons de miséricorde, consacrées parmi nous aux malheureux de toutes les conditions et de tous les âges, où l'innocence peut reposer en paix sous la sauvegarde des lois, et où la piété dans l'abandon peut trouver un sûr asile. Au lieu de ces bienfaits de la charité chrétienne, rendus avec tant de profusion au corps social, rappelez-vous de quelles horribles coutumes l'histoire de ces peuples se trouve souillée : voyez ces Romains et ces Grecs, si éloquens dans leurs écrits, quel dernier sort ils réservoient à leurs malheureux esclaves, quand les années ou les infirmités les déroboient au service d'un maître sans entrailles. Le cœur palpite d'indignation, l'âme se soulève d'horreur seulement d'y songer. On vit à Rome des maîtres barbares les faire porter sur des civières ou traîner sur des claies au bord du Tibre, où ils restoient exposés sans qu'au-

cun citoyen hospitalier, dans une ville de plus de deux millions d'habitans, vînt les consoler dans leur désespoir et les aider à mourir.

Ces peuples avoient cependant des autels élevés à la pitié, mais ils en avoient aussi d'élevés à la vengeance, ce qui les rendoit implacables dans leur haine, et leur faisoit pousser dans les combats des cris de victoires dignes des Cannibales; et au lieu que le catholicisme fait un égal devoir au soldat d'être terrible dans la mêlée, et de traiter, avec compassion, l'ennemi qui lui rend les armes, la superstition fanatique de ces peuples leur faisoit immoler, de sang froid, leur ennemi vaincu, pour satisfaire, disoient-ils, aux mânes irrités de leurs morts.

L'exposition des enfans étoit commune à tous ces peuples. Les Spartiates ne les exposoient pas; accoutumés à massacrer les ilotes quand leur trop grande population leur faisoit ombrage, ils massacroient tout de même leurs propres enfans quand ils leur paroissoient moins bien conformés à leur naissance; ou s'ils vouloient autrement s'en défaire, ils les faisoient fustiger jusqu'à la mort sur l'autel de leurs Dieux. Les Germains avoient leur Theutatès, auquel ils offroient dans des corbeilles d'osier leurs jeunes filles, couvertes de bandelettes, pour être poignardées et brûlées, au son des timbales. Chaque pays

étoit témoin d'un fanatisme tout aussi cruel ; et il est aisé de prouver que les mêmes horreurs se répètent encore aujourd'hui chez les nations qui ne connoissent point la loi de Jésus-Christ, ou qui l'ont abandonnée après l'avoir connue. Ainsi l'exposition des enfans est encore en usage à la Chine ; ainsi dans tous les pays soumis à l'islamisme, l'esclavage perpétue son empire sur la moitié du genre humain, la jalousie d'un voluptueux multiplie les eunuques, et parque les femmes dans les sérails ; ainsi dans l'Indoustan, la jalousie va plus loin, elle fait un devoir religieux aux épouses, de se brûler vivantes sur le bûcher de leurs époux.

Or, dans une pareille dégradation de principes, qu'avoient fait tous les philosophes de l'antiquité, les mages de l'Égypte et de la Caldée, les lettrés chinois, les stoïciens, les platoniciens eux-mêmes? Qu'avoient-ils fait, pour appeler, je ne dis pas le genre humain, mais un seul peuple à une meilleure morale? Ce qu'ils avoient fait? rien qui pût se rapporter à ce dessein sublime. Platon, qui, dans son séjour en Égypte, n'avoit pas ignoré la religion des Juifs, désire qu'un envoyé céleste vienne instruire cet univers ; mais ce vœu n'est point suppléé par le plan de sa république imaginaire, car cette république ne seroit jamais qu'une société d'hommes, isolée des autres hommes, et tellement cons-

tituée dans ses lois, que le plus petit hameau ne pourroit subsister huit jours sous leur empire. Ce qu'il y a même de singulier à cet égard dans les ouvrages des plus grands philosophes, c'est qu'ils ont tous également concentré leurs vues et localisé leurs affections, comme Platon dans sa République, Thomas Morus dans son Utopie, et J. J. Rousseau dans son Gouvernement idéal; ajoutez que ces trois philosophes bannissent également les étrangers de leurs républiques, le dernier sous peine de mort, et ne permettent à leurs habitans aucune communication sociale avec le reste des mortels. On pourroit citer un quatrième philosophe (1), dont nous avons également les rêves politiques, mais tout aussi peu faits pour servir d'exemple au genre humain, que de modèle à un seul peuple.

La philosophie des hommes se trouve donc ici visiblement en défaut pour éclairer les ténèbres de l'univers, et pour rappeler les peuples de tous les climats et de tous les gouvernemens à l'unité d'un même enseignement et d'une même doctrine. Mais un pareil dessein ne sembloit-il pas d'ailleurs impossible dans son exécution? Chaque pays avoit son culte, son gouvernement, ses mœurs, ses usages, ses préjugés; et ce qui est plus remarquable, sa di-

(1) Diderot.

vision de castes, ses hommes libres et ses esclaves. Or, comment pouvoir jamais établir l'union des esprits et des cœurs, au milieu de pays, de gouvernemens, de mœurs, d'usages et de préjugés si divers? Je ne m'étonne pas que l'imagination des philosophes n'eût pas même osé concevoir un pareil dessein. Il n'appartenoit qu'à Jésus-Christ d'en puiser la pensée dans le sein même de sa Divinité, et d'en confier l'exécution à douze pauvres artisans, au mépris des écoles d'Athènes et de Rome, où les sophistes avoient fini par ne plus s'entendre, non-seulement les uns les autres, mais encore eux-mêmes, lorsque la religion catholique vint éclairer le genre humain.

Il falloit, avant tout, inspirer aux hommes de tous les pays et de tous les gouvernemens, un amour pour leurs semblables, qui ne fût point séparé de celui de la Divinité même. Or, c'est ainsi que cette religion nous apprend à nous aimer, les uns les autres; mais avec quelle supériorité de moyens (1)?

---

(1) Henri IV avoit formé le projet céleste de faire vivre toute l'Europe en paix; mais son projet n'étoit pas assez étendu pour se maintenir. La guerre y seroit venue des autres parties du monde. Nos destins sont liés avec ceux du genre humain. C'est un hommage qu'il faut rendre à notre religion, et qu'elle mérite seule. La nature nous dit : ai-

C'est dans l'ensemble de ses cérémonies et de ses dogmes, c'est dans toute la suite de ses préceptes, qu'elle nous dicte la raison et la nécessité de cet amour. Cet homme, quel qu'il soit, appartient à la nature humaine, et la nature humaine, par le mystère de l'incarnation, appartient à Dieu. Cet homme est donc véritablement mon frère. Nous remontons à un même père, sur la terre et dans les cieux. Premier motif de respect mutuel, qui s'étend, comme

---

mez-vous seul. L'éducation domestique : aimez votre famille. La nation : aimez la patrie ; mais la religion nous ordonne d'aimer tous les hommes, sans exception. Elle connoît mieux nos intérêts que notre instinct naturel, nos parens et notre politique. Les sociétés humaines ne sont pas partielles, comme celles des animaux. Il importe fort peu aux abeilles de la France, qu'on détruise des ruches en Amérique. Mais les larmes des hommes dans le nouveau monde font couler leur sang dans l'ancien, et le cri de guerre d'un sauvage sur le bord d'un lac, a retenti plus d'une fois en Europe, et y a troublé le repos des rois. La religion, qui nous défend de nous aimer nous-mêmes, et qui nous ordonne d'aimer tous les hommes, ne se contredit donc point, comme l'ont prétendu quelques sophistes ; elle n'exige le sacrifice de nos passions, que pour les diriger vers le bonheur général ; et en nous ordonnant d'aimer tous les hommes, elle nous donne le seul moyen véritable de nous aimer nous-mêmes. *M. de Saint-Pierre, Etudes de la Nature, t. III. Etud.* 13, *p.* 330. *Art. Paris.*

l'on voit, sur l'universalité des hommes, et que nul autre culte ne sauroit suppléer. Mais combien les sentimens de la charité s'accroissent dans le chrétien envers le chrétien ! Nous sommes régénérés dans les eaux d'un même baptême, nous sommes les cohéritiers de la même immortalité ; nous sommes plus encore, nous sommes, dans le sacrement de nos autels, les membres les uns des autres, nous ne formons plus en Jésus-Christ qu'un seul et même cœur. Dans un chrétien, je reconnois donc, par la foi, l'image et la ressemblance du Très-Haut, un corps sanctifié, dès sa naissance, une âme devenue le temple de l'Esprit-Saint, un corps et une âme rendus participans de la Divinité même. Nouveaux motifs de respect mutuel qui ne peuvent nous venir que du ciel. Comparez-leur les plus belles maximes des philosophes, celles-ci se réduisent aux sentimens tirés de la morale naturelle : or, ces sentimens se retrouvent dans notre culte, mêlés à tous les autres principes surnaturels, sans lesquels la doctrine du respect mutuel, isolée de toute sanction céleste, devient insignifiante pour le disciple de la seule raison, qui ne voit le plus souvent rien à respecter dans un homme, que la crainte du mal qu'il peut en recevoir.

Appliquez au respect de soi-même ce que nous disons du respect pour autrui. Ce sont les mêmes

motifs qui nous en font un devoir également sacré. Le catholique respecte en soi un autre soi-même, plus grand que celui de la nature. Jésus-Christ est l'âme de son être. Ainsi dans le catholique tout est saint, et s'il manque au respect qu'il se doit à soi-même, il outrage en lui le caractère de fils de Dieu qu'il ne s'est pas donné. Il fait injure au ciel et à la terre, à qui il est également responsable de la dignité d'homme et de chrétien.

Mais pour appeler tous les membres de la grande famille du genre humain à un si haut respect de leur propre nature, il falloit une religion universelle, et toutes les religions, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, n'avoient été que locales. Celle des Juifs, qui s'annonçoit comme la dépositaire de tous les vœux et de toutes les espérances du monde, bornoit ses rites et ses cérémonies à une seule cité. Les Juifs croyoient, il est vrai, à une régénération future, qui devoit associer à ses bienfaits tous les peuples de la terre, mais leur culte n'étoit que pour eux; et concentré dans un seul temple, il devoit finir avec la destruction de ce temple. Ainsi il étoit à la fois limité pour le lieu et pour la durée.

Quel est donc ce culte qui lui succède? Quel est ce culte, dont les ministres reçoivent de celui qui les institue, cette mission extraordinaire, d'aller enseigner la vérité et la justice à tous les peuples de

la terre, *euntes docete omnes gentes?* quel est enfin ce culte, qui, bien différent de toutes les institutions humaines, ne s'accroît point avec les années, mais que l'on voit se répandre, dès sa naissance, parmi toutes les nations? Rappelons-nous quels étoient les cultes existans dans le monde au moment de la prédication de l'évangile, nous en connoîtrons mieux la nouvelle étendue de rapports qu'il a donnés à la morale des peuples. La Caldée avoit ses Dieux, l'Égypte avoit les siens; les Grecs avoient leurs oracles; les Gaulois, nos pères, leur gui de chêne, leurs druides et leurs sacrifices sanglans; les Indiens avoient leur théogonie particulière. L'idolâtrie avoit asservi le genre humain; mais elle varioit dans chaque contrée, dans chaque ville, et souvent dans chaque famille. Quelquefois un même temple étoit honoré par la visite de plusieurs peuples qui venoient y apporter leurs offrandes et leurs vœux. Tel étoit celui de Jupiter Ammon, d'Olympie, de Delphes, de Dodone. Mais ces centres de ralliement n'étoient que locaux; il n'y avoit guère que les Grecs qui vinssent à Olympie et à Delphes; les Locriens et les Doriens à Dodone; les Égyptiens et Éthiopiens au temple d'Ammon. Ainsi ces peuples ne se réunissoient jamais que pour s'isoler des autres peuples.

Telles sont encore les nations modernes, étrangères à la religion de Jésus-Christ. Jetez les yeux

sur ces Indoux que des philosophes ont osé nous préférer. Leur culte, qui tire toute sa valeur des eaux du Gange, est circonscrit, par sa nature, aux rives même de ce fleuve, et leurs rites sacrés sont exclusifs, non-seulement pour eux-mêmes, mais pour chacune de leurs castes. Ces philosophes nous ont parlé, avec enthousiasme, du culte agricole des Chinois. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ses autres vices; mais il n'est pas celui des nations, puisque les Chinois ont long-temps regardé les confins de leur empire comme ceux de l'univers, et qu'ils n'accordent qu'à leur empereur le droit de sacrifier au DIEU DE L'EMPYRÉE.

Voyez les descendans des Perses, ces Guèbres, disciples de Zoroastre, dont on nous a vanté le culte comme si conforme à celui des patriarches; ils craignent de se souiller par l'approche des autres peuples. Citera-t-on les Mahométans, dont la religion embrasse une partie de l'Asie et de l'Afrique? Mais combien l'alcoran est inférieur à l'évangile! C'est par l'empire des armes que Mahomet a établi sa loi; c'est par l'empire de la persuasion que Jésus-Christ a établi la sienne; c'est au fond de l'Arabie, au centre de l'ignorance et de la superstition que l'alcoran a eu ses premiers prosélytes; c'est au milieu des arts et de la philosophie que Jésus-Christ a eu ses premiers disciples. La loi de Mahomet fuit la lumière,

parce qu'elle ne trouve une existence assurée que dans le sein des ténèbres, où elle a soin de se cacher. La loi évangélique cherche le grand jour, et ne craint qu'une chose, qui est de n'être pas assez connue; celle-là s'oppose, de sa nature, aux progrès des connoissances humaines; celle-ci les favorise de tout son pouvoir. S'il n'y avoit eu que le mahométisme au monde, tout ce qui nous reste d'anciens ouvrages auroit été enseveli dans les mêmes flammes qui, pendant six mois, ont chauffé les bains d'Alexandrie. La religion de Jésus-Christ transmet partout avec elle l'étude des connoissances divines et humaines, et le désir de les perfectionner. Les sophistes l'accusent de s'opposer à la propagation de leurs principes; mais si leurs principes sont conformes à ceux d'une nature bien réglée, la religion de Jésus-Christ, loin de les condamner, sera la première à les accueillir; mais s'ils lui sont contraires, s'ils ne tendent qu'à corrompre les âmes et à porter en elles le sentiment du désespoir, n'est-ce pas un devoir pour la vraie sagesse d'en préserver l'esprit et le cœur de ses disciples (1)?

---

(1) Vous reprochez à Pope et à Leibnitz, dit J. J. Rousseau, dans sa lettre à Voltaire, du 18 août 1756, d'insulter à nos maux, en soutenant que tout est bien, et vous amplifiez tellement le tableau de nos misères, que vous en

Le mahométisme a toujours été une religion de servitude, le christianisme une religion de liberté : le

---

aggravez le sentiment. Au lieu des consolations que j'espérois, vous ne faites que m'affliger; on diroit que vous craignez que je ne voie pas assez combien je suis malheureux, et vous croyez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

Ne vous y trompez pas, Monsieur, il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez; cet optimisme que vous peignez si cruel, me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables.

Le poëme de Pope adoucit mes maux, et me porte à la patience; le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, et m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir..... *Homme, prends patience*, me disent Pope et Leibnitz, *tes maux sont un effet nécessaire de la nature et de la constitution de cet univers.* Que dit à présent votre poëme? *Souffre à jamais, malheureux; s'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-puissant, il pouvoit prévenir tous tes maux; n'espère donc pas qu'ils finissent, car on ne sauroit pas pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et pour mourir.* Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme et que la fatalité même; pour moi, j'avoue qu'elle me paroît plus cruelle encore que le manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçoit d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté? Or, il faut dire que l'une et l'autre philosophie étant également contraires à la vertu et

premier de ces cultes tient l'homme constamment asservi par la pratique des purifications et des lotions, par la distinction des animaux mondes et immondes, par la crainte continuelle des souillures légales, par des formules, des gestes et des prières, qui forment une barrière insurmontable entre les musulmans et les autres peuples, et doivent borner nécessairement son commerce au-dedans de son pays; lorsque le culte catholique, exempt de toutes ces entraves, ne commandant à ses disciples que des pratiques qui peuvent s'accommoder à tous les temps et à tous les lieux, n'ôte rien de son activité au génie de l'homme, n'impose aucune gêne fatale à l'industrie, n'arrête point, dans sa source, le commerce des peuples avec les peuples, mais l'entretient plutôt par le besoin qu'il a d'attirer à ses lois toutes les nations de la terre (1).

---

au bonheur de l'homme, il n'est point dans l'esprit de la religion chrétienne de les répandre sur la terre. La science qu'elle approuve, est celle qui rend l'homme heureux et sage, celle qui peut contribuer à l'avantage de la société, à sa prospérité réelle, et non point la science vaine, qui enfle, qui n'est bonne qu'à détourner ses disciples de l'amour de la vérité, qu'à les jeter dans le doute et le scepticisme, et qu'à les aigrir *ainsi dans leurs peines, à les exciter au murmure, à leur ôter tout, hors une espérance ébranlée, à les réduire au désespoir.*

(1) Le paganisme, le judaïsme, le mahométisme, ont

Nous

Nous disons que le culte de Mahomet est un culte d'esclaves ; et tout culte qui réunira dans ses

---

tous défendu l'usage de quelque espèce d'animal ; en sorte que si une de ces religions étoit universelle, elle parviendroit à amener, ou sa destruction totale, ou sa multiplication à l'infini ; ce qui contrarie évidemment le plan de la création. Les Juifs et les Turcs proscrivent le porc ; les Indiens du Gange révèrent la vache et le paon : il n'y a point d'animal qui ne serve de fétiche à quelque nègre, ou de manitou à quelque sauvage. La religion chrétienne permet seule l'usage nécessaire de tous les animaux, et elle ne prescrit particulièrement l'abstinence de ceux de la terre, que dans la saison où ils se multiplient, où ceux de la mer abondent sur les rivages, au commencement du printemps. Toutes les religions ont rempli leurs temples de carnage, et immolé à Dieu la vie des bêtes. Les Brames même, si pitoyables envers elles, offrent à leurs idoles le sang et la vie des hommes. Les Turcs immolent des chameaux et des moutons : notre religion, plus pure, quand on n'auroit égard qu'à la matière de son sacrifice, présente en offrande à Dieu, le pain et le vin, qui sont les plus doux présens qu'il ait faits à l'homme : nous observerons même que la vigne, qui croît depuis la ligne jusqu'au cinquante-deuxième degré de latitude nord, et depuis l'Angleterre jusqu'au Japon, est le plus répandu des arbres fruitiers ; que le blé est presque la seule plante alimentaire qui vienne dans tous les climats, et que la liqueur de l'une et la farine de l'autre peuvent se conserver pendant des siècles, et se transporter par toute la terre. *Etudes de la Nature, t. I. Etud. 7.*

ministres l'exercice des deux puissances, spirituelle et temporelle, qui les présentera comme ministres du Très-Haut et comme exécuteurs de ses jugemens; tout culte semblable tendra, de son essence, au despotisme. C'est le culte de Mahomet qui institue ses vicaires les porte-enseignes du Très-Haut et ses premiers justiciers sur la terre. Vainement on voudroit comparer à cette puissance celle exercée autrefois par nos papes. Ce n'est pas la religion qui crée le pape prince de Rome et le revêt d'un diadème; ce sont les mêmes droits que les autres princes de l'Europe, qu'il exerce sur ses peuples, comme leur chef temporel; mais en cette qualité même, il ne peut manier l'épée de ses propres mains, au lieu que le culte de Mahomet confie les deux puissances à son vicaire, comme le droit même du sacerdoce; et si l'empereur actuel des Turcs ne les réunit plus aujourd'hui par le même droit, le vice essentiel du mahométisme sera toujours de les confondre ensemble, et de les réunir sur une seule tête.

Mais observez de là que la nature du vrai culte fut constamment de distinguer les deux puissances (1); distinction nécessaire pour le bonheur même des peu-

(1) Sous la théocratie même des Juifs, les deux pouvoirs furent distingués, et jamais le sceptre temporel n'a été confié aux prêtres par la loi de Moïse.

ples, et pour l'indépendance de chaque gouvernement, le vrai culte s'assurant ainsi les moyens de communiquer avec tous, sans en asservir aucun.

Tel est le grand caractère du catholicisme: par la succession de ses ministres, comme par l'universalité de son sacrifice, il s'unit à tous les âges; par la hiérarchie de son église, il communique d'un bout à l'autre de l'univers; il appelle tous les hommes à l'unité d'un même esprit et d'un même cœur, sans distinction de climat, de gouvernement ou de naissance. L'Européen et l'Africain, l'habitant du continent et celui des îles, tous les catholiques qui existent sur la terre, connoissent également ce centre d'unité; des îles Philippines jusqu'au nord de l'Irlande, du fond du Mexique jusqu'aux côtes de la Cochinchine, c'est le même sacrifice, c'est la même invocation, c'est la même prière, c'est le même apostolat, c'est la même église de Rome. Mais en est-il de même des cultes dissidens qui ont cessé d'être catholiques, qui ont dénaturé les anciens rites, qui ont corrompu le ministère apostolique, qui ont violé les formes traditionnelles, et qui se sont isolés chacun dans leur territoire? Où est en eux ce rapport avec la morale des nations, que le culte catholique nous a conservé? Où est le chef commun de la religion, pour l'Anglican qui s'éloigne des bords de son île? Où réside l'autorité du ministère sacré, pour le

Genevois, hors des limites de sa république? Nous disons la même chose de tous les cultes qui se sont séparés de la foi de nos pères : arbres arides, ils ont cessé de porter des fruits et de propager la semence de la foi : ils n'ont plus de centre d'unité qui les distingue ; leur succès est limité à un temps, à un lieu, à un peuple ; et hors de là, ils n'ont rien qui commande l'obéissance et le respect ; et hors de là, s'ils se trouvent transplantés dans un autre sol, et au milieu d'un autre peuple, ils y demeurent seuls, et ils s'isolent, à leur tour, toute communication se trouvant rompue dès l'origine. Ainsi est-il arrivé à diverses églises de protestans, établies dans le nouveau monde, qui n'ont déjà plus rien de commun avec celles d'Europe, lorsque le petit nombre de catholiques, qui viennent d'obtenir une église dans ce nouvel empire, y perpétueront la même unité avec l'église mère, et avec cette unité les mêmes rapports de nation à nation, la même communication fréquente, et par conséquent le même esprit de rapprochement entre les peuples, le même commerce, la même industrie. Ainsi, tout est lié au plus grand bien des nations dans le culte catholique. Ainsi, ce qui semble souvent, dans ce culte, ne se rapporter qu'aux intérêts de Dieu, est pour le plus solide intérêt des hommes. Ainsi, ces relations, toutes spirituelles, qui, aux yeux des gens inattentifs,

paroissent inutiles au monde, ont des rapports très-directs avec sa prospérité; et si elles étoient protégées par les gouvernemens, et toujours contenues dans de justes bornes, aidées du progrès des sciences et des arts, et du génie de la navigation, elles ne tarderoient pas à effectuer, pour le genre humain, une régénération qui s'étendroit aux deux hémisphères.

Nous parlons des missions, pour lesquelles il n'y auroit qu'un peu de protection à obtenir de la part des souverains catholiques, le zèle de l'apostolat feroit le reste; et s'il falloit encore opérer des prodiges de constance et de force, on trouveroit des hommes. Nous en faisons la réflexion avec peine: nos gouvernemens modernes n'ont pas assez à cœur l'intérêt général de l'humanité. Les anciens empires nous avoient donné un autre exemple: les colonies excitoient davantage leurs soins; s'ils avoient un surplus de population (et ce surplus on se le procure toujours, quand on sait profiter de toutes les ressources d'une bonne législation, et maintenir les mœurs publiques), ils l'envoyoient fonder un bourg, une cité, sur une plage lointaine. C'est ainsi que toutes les côtes d'Italie, d'Espagne et d'Afrique ont été peuplées. Pourquoi ne les imiterions-nous pas? Pourquoi, chaque année, une somme limitée, fruit des souscriptions des gens de bien, ne seroit-elle pas destinée à équiper un vaisseau, chargé

des familles les plus indigentes, et rempli de tout ce qui peut servir à la fondation d'une colonie? Combien de terrains, encore incultes sur le globe, ne présenteroient-ils pas un asile à ce vaisseau et à ces familles délaissées? Combien de sauvages, si ce vaisseau arrivoit avec des vues entièrement pacifiques, ne se réjouiroient-ils pas de son arrivée dans les îles des *Amis* et de la *Société*, et sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, ce pays aussi vaste, aussi fertile que l'Europe, et presque inhabité? Ah! ne rappelez plus les conquêtes du Mexique et du Pérou, que la soif de l'or, et non le bonheur des humains, firent entreprendre; mais racontez-nous plutôt les succès de ces missionnaires, qui ont ramené aux mœurs fraternelles de l'évangile des provinces entières, attirant les sauvages à la vie commune, par le seul attrait de la douceur et de la paix (1); racontez-nous les bien-

(1) Les missions, dit Buffon, ont soumis plus d'hommes dans les nations barbares, (il parle des sauvages du Brésil) que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de cette façon. La douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu, constamment pratiquée par les missionnaires, ont touché ces sauvages, et vaincu leur défiance et leur férocité; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connoître la loi qui rendoit les hommes si parfaits; ils se

faits sans nombre que répandent encore tous les jours ces hommes apostoliques, dans les différentes missions où ils sont établis, et tout le bien qu'ils pourroient faire, si leur zèle étoit secondé par le concours de notre zèle; si leurs ressources et leurs moyens étoient plus grands; si la politique des gouvernemens catholiques venoit enfin à comprendre qu'elle n'est point étrangère à leurs succès ou à leurs pertes.

Mais n'eussions-nous rien à gagner en établissant notre religion avec nos lois, dans ces pays abandonnés des autres nations, certes, ce vœu d'instruction universelle, ce vœu de rappeler à la vie sociale la plus pure, des sauvages qui ignorent les premiers élémens de la société, et qui mènent une vie peu différente de celle des brutes; ce vœu de donner une terre nourricière à des familles dont l'indigence surcharge le sol natal; ce vœu n'est-il pas assez digne d'être écouté et d'être suivi? ou, malgré notre amour et notre admiration pour les grandes choses, n'y auroit-il jamais qu'un fatal égoïsme dans les nations modernes comme dans les particuliers, et rien

---

sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la religion, que d'avoir civilisé les nations, et jeté les fondemens d'un empire sans autres armes que celles de la vertu. *Histoire nat. t. VIII, variétés de l'espèce humaine.*

de ce qui est utile au bien général de l'humanité, rien de ce qui est digne, en tout, du sentiment public et de la raison universelle, ne sauroit-il faire impression sur nos âmes?

Ah! qu'une telle indifférence est loin du catholicisme! Méditez nos premières preuves, ajoutez-y celles que l'on peut tirer de l'esprit même de ses cérémonies et de ses rites: tout y porte l'empreinte du culte avoué de la Providence pour être celui des nations.

Si le prêtre monte à l'autel, ce n'est point, comme chez les nations idolâtres, à un Dieu local qu'il vient rendre hommage; c'est au Dieu créateur, c'est au Dieu régénérateur, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples. Faites attention sur quel autel va être offert le sacrifice. Cet autel s'appelle TOMBEAU, dans le langage de nos liturgies. Tous les législateurs avoient compris qu'il falloit honorer la vertu dans ceux qui l'avoient pratiquée, pour en inspirer le désir à ceux qui leur survivent. Mais voici une politique qui n'a été connue que de l'église catholique. C'est sur les reliques des saints qu'elle offre le sacrifice de Jésus-Christ; elle fait de l'autel même le tombeau des hommes justes, elle les regarde comme présens aux prières des fidèles, elle les établit les premiers protecteurs des peuples qu'ils ont édifiés par leurs vertus, elle les considère comme toujours intéressés

à l'accroissement de la justice et de la paix parmi les hommes. O charité de Jésus-Christ, quel est ton empire et ton pouvoir sur les cœurs, et quelle philosophie t'égalera jamais ! Jusque-là, chaque peuple avoit réservé ses hommages aux héros de la patrie : dans le culte catholique, le vrai juste est honoré en même temps de toutes les nations. La vertu sur nos autels n'a donc plus qu'une seule patrie ; elle y est indépendante des lois, des mœurs et des usages ; elle y est ce qu'elle doit être, le patrimoine même de l'univers, et l'exemple du juste devient profitable à tout le genre humain.

Qu'ils sont donc aveugles et malheureux, nos frères de Genève, d'avoir ôté à leur culte ce rapport du vrai culte avec la morale des nations ? Ils ont voulu, disent-ils, séparer la religion de la superstition ; mais que ne se contentoient-ils alors de distinguer avec la vraie église le culte et le culte, l'honneur rendu à Dieu et celui rendu aux saints ? Non, ce n'est point à la cendre des morts que notre culte se rapporte ; mais nous respectons encore l'homme juste dans ses précieux restes, comme les fidèles Israélites honoroient les débris de leur premier temple, lorsqu'ils étoient pleins de cette espérance, qu'ils serviroient à en élever un second, dont la gloire surpasseroit celle du premier.

Tel est pour nous le culte des saints ; une profes-

sion solennelle de notre foi et le gage le plus assuré de la résurrection future. Ce n'est pas aux saints que l'on sacrifie, mais ils sont l'autel même sur lequel on sacrifie (1). Ils communiquent avec nous, ils nous

---

(1) *Nos in isto loco non aram fecimus Stephano, sed de reliquiis Stephani aram Deo.* St. Aug. Serm. 218 de St. Stéph.

Dès les premiers siècles, le saint sacrifice a été offert sur les lieux où les martyrs avoient répandu leur sang, et dans les endroits où l'on avoit conservé les précieux restes de leur corps. Et quoi de plus convenable d'offrir le sacrifice de Jésus-Christ sur les corps des saints, qui pour son amour se sont offerts visiblement en sacrifice? Quoi de plus convenable que de leur donner pour sépulture le lieu où la mort de Jésus-Christ est tous les jours célébrée? *Convenienter de martyribus sepultura decreta est ubi mors Domini quotidiè celebratur.* St. August. Serm. 2.

Lorsqu'on bâtissoit des églises dans les lieux où il n'y avoit pas encore eu de reliques, l'on en mettoit sous l'autel, comme fit St. Ambroise à Milan. A défaut des corps des saints, on inséroit du moins quelques portions de leurs reliques dans la pierre sacrée. Cet usage de ne point consacrer d'autel sans reliques, a été si fort établi par la tradition, que le concile général en fait un très-exprès commandement à tous les évêques, sous les plus grièves peines.

Et si cette règle n'a pas toujours été constamment suivie, cela ne fait rien à l'usage universel. D'ailleurs, l'on

associent à leurs vertus, ils nous élèvent à leur espérance immortelle. Calvinistes, qu'avez-vous fait ? Vous avez renoncé à la charité chrétienne, en voulant la perfectionner; vous avez cessé d'être sensibles et reconnoissans envers la vertu, en voulant être plus justes appréciateurs de ses œuvres. Pour rendre vos temples plus dignes de l'Eternel, vous les avez privés d'un de leurs plus beaux ornemens aux yeux de l'Eternel. Quoi! falloit-il réformer ainsi votre culte pour le diviser, pour le rendre contraire au culte des premiers siècles, au vœu de tous les siècles, au concours de toutes les nations, à la plus grande édification des peuples ?

Mais lorsque le culte catholique étend et propage l'amour de la justice parmi les hommes, voyez comment il leur développe, dans le même sacrifice, ces rapports immortels, qui ne cessent d'unir à Dieu les destinées du juste. Quel hymne plus capable d'élever nos âmes jusqu'à la hauteur de nos destinées, que celui dont les paroles sont tout à la fois l'expression

---

sent bien que cet usage n'est que de pure discipline; mais ce qu'il nous importe d'y reconnoître, c'est l'esprit même de l'église, qui est le même dans tous les temps et dans tous les lieux. *Explication litt. et dogm. des prières et des cérémonies de la messe, par le P. le Brun*, 1 *part. art.* 8.

de la louange et de l'adoration, de la reconnoissance et de l'amour? « Que la gloire soit à Dieu dans le » ciel, et la paix sur la terre aux gens de bien. Nous » vous louons, nous vous bénissons, nous vous ado- » rons, nous vous glorifions, etc. ». Arrêtez-vous à ce symbole, qui renferme en si peu de mots toute la tradition des siècles, toute la sagesse des sages, toute la morale des nations; là est la croyance en un seul Dieu (1), en sa toute-puissance, en la création de toutes choses visibles et invisibles, en un Dieu régénérateur et rédempteur, à un jugement à venir de toute créature, à un royaume éternel, à la résurrection des morts, et à la vie du siècle futur....

Suivez le sacrifice des chrétiens, il est toujours d'accord avec cette morale universelle. Si le pain du sacrifice est offert, c'est pour le ministre, c'est pour les assistans, c'est pour tous les fidèles chrétiens des différentes églises de l'univers (2), pour ceux même qui ne sont plus de la vie présente, mais qui ont encore des fautes à expier, avant de voir briller pour eux les jours de l'immortelle félicité (3). Si Dieu est

---

(1) *Credo in unum Deum, patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ*, etc. *Symbol. des apôtres.*

(2) *Pro omnibus fidelibus christianis, vivis atque defunctis.* Ordin. de la messe.

(3) *Deus, qui humanæ substantiæ*, etc. *ib.*

invoqué, c'est comme le réparateur de la dignité humaine ; et l'homme lui-même est regardé comme participant de la Divinité. L'invocation est non-seulement pour le salut d'un seul ou de plusieurs, mais pour le salut entier du genre humain (1). Ouvrez ce que les liturgies appellent LE CANON de la messe. Quel début ! quel ensemble ! Le père commun des hommes adoré comme très-clément. Le chrétien catholique, qui ne parle jamais seul, ni pour son église seule, mais qui prie avec toutes les églises et pour toutes les églises. Que d'étendue dans les prières et dans les vœux, et que de sentimens ils réveillent à la fois ! C'est la paix que le catholique demande, et la paix pour tout l'univers (2), sous la sauvegarde de la Providence et la direction du ciel (3). Les puissances de la terre sont mises sous la protection de la puissance éternelle, ainsi que tous les adorateurs de la vraie foi.

Mais qui pourroit raconter tous les rapports du culte catholique avec la morale des nations ? Il faudroit faire l'histoire entière de l'église et de ses cérémonies saintes, en expliquer le sens spirituel et profond, rappeler la part qu'elles ont eue à la con-

(1) *Pro totius mundi salute.* Canon de la messe.
(2) *Quam pacificare toto orbe terrarum.* Ib.
(3) *Quam custodire, quam regere.* Ib.

version même des peuples, et combien elles ont dû contribuer à adoucir les mœurs des hordes barbares, lorsque celles-ci firent irruption dans l'Empire romain. Mais si nous ne pouvons qu'indiquer cette vaste étendue de rapports, arrêtons-nous du moins à une des cérémonies les plus augustes, qui nous donne une vraie idée de l'esprit catholique dans toute la suite de ses rites. Choisissons de préférence le jour où l'église célèbre la mémoire du sacrifice de la rédemption, et voyons si les vœux qu'elle forme en ce jour sont dignes en tout du prix de la victime qu'elle propose à l'adoration des mortels; elle prie, et avec elle tous les fidèles prient. Elle se prosterne devant le Dieu du ciel, elle implore avec instance sa miséricorde; et que lui demande-t-elle? le triomphe de la vérité et de la justice, la vertu, et la sainteté des ministres et celle des peuples (1). Elle demande la sagesse pour ceux qui conduisent les peuples (2); l'obéissance des peuples aux lois, et des lois justes pour les peuples (3). Elle le demande pour la plus

(1) *Oremus pro omni populo sancto Dei.* Prières de l'église pour le vendredi saint.

(2) *Assistricem sapientiam.* Ib.

(3) *Justè imperando et populos fideliter obediendo.* Ibid.

grande gloire du ciel, et pour la paix constante de la terre (1).

Et voyez comment, après ces vœux de félicité nationale, elle étend sa charité sur tous les maux, elle partage toutes les peines, elle embrasse de sa charité l'universalité des besoins. C'est Dieu, la vérité suprême, qu'elle conjure d'éclairer les diverses superstitions de la terre (2). Ce sont toutes les maladies

---

(1) *Ad divinam gloriam et nostram perpetuam pacem.* Prières de l'église, pour le vendredi saint.

(2) *Orenus, dilectissimi nobis, Deum patrem omnipotentem, ut cunctis mundum purget erroribus.* Ib.

Voyez les cérémonies de l'église pour le vendredi saint, à l'office du matin. « Le vendredi saint est présentement le seul jour auquel on fait nommément des prières publiques pour les infidèles. Anciennement ces mêmes prières se disoient à toutes les messes, au moins à celles que les évêques célébroient. *Voyez St. Célest. tit. II, aux évêques de France, chap.* 11, *et le liv. de Vocat. omnium Gentium, qu'on croit être de St. Léon, liv. II, chap.* 12. Et encore aujourd'hui dans toutes les églises catholiques des Pays-Bas, à la dernière des collectes du commencement et de la fin de la messe, on demande à Dieu chaque jour la vocation des Gentils. Ce vœu de l'église, de prier également pour tout le genre humain, sans distinction de culte ni de croyance, est d'ailleurs renfermé d'une manière générale dans les demandes de l'oraison dominicale. C'est le même vœu de saint Paul, si bien nommé

qu'elle voudroit guérir, tous les indigens qu'elle voudroit secourir, tous les fers qu'elle voudroit briser; enfin, elle appelle à grands cris la consolation du ciel sur tous les affligés, sur tous les malheureux sans distinction, ni de douleur, ni de souffrance (1).

Achevons de peindre ce beau concours de prières et de vœux entre les prêtres et les fidèles qui se reportent successivement des besoins de la patrie à ceux des particuliers, et de ceux des particuliers d'une église et d'une nation, à ceux de toutes les églises et de toutes les nations, sans distinction de culte et de croyance. La prière continue donc, et l'Eternel est de nouveau invoqué, tantôt pour les églises dissidentes, et pour leur retour à l'église mère qu'elles ont abandonnée, tantôt pour la conversion des Juifs qui est sollicitée avec ardeur, pour celle des idolâtres, pour celle de tous les peuples du monde; et le chrétien catholique ne sort pas du

---

l'apôtre des nations, qui nous invite à prier pour tous les hommes, parce que *ces prières sont agréables au Sauveur du monde, qui veut le salut de tous, et que tous arrivent à la connoissance de la vérité et de la justice. Timot.* II, I *et suiv. Tertul. Apol. chap.* 30, *etc. catéchisme de Montpellier. Part.* 3, *sect.* 2, *chap.* 7, 12.

(1) *De quácumque tribulatione clamantium.* Prières de l'église, pour le vendredi saint.

temple

temple sans avoir acquitté la dette de son culte pour tout le genre humain. Oh ! combien un pareil culte, s'il devenoit celui du genre humain, en amélioreroit l'existence ! Les rapports politiques et moraux de nation à nation en seroient mieux entendus, les hommes apprendroient à s'aimer et à s'entr'aider comme des frères ; et une paix constante régneroit parmi les peuples.

QUATRIÈME DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la morale du citoyen.

Beatus homo, quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum. *Ps.* 93. § 12.

Le culte catholique rempliroit trop imparfaitement la fin de son institution divine, s'il n'offroit à la morale du citoyen les mêmes secours, les mêmes avantages et les mêmes bienfaits qu'à celle des nations. Mais combien ce culte est admirable dans ses rapports avec la perfection intérieure de l'homme! Combien il convient efficacement au progrès des vertus domestiques, et multiplie ses moyens à l'infini pour en inspirer l'émulation et en faciliter l'exercice dans les âmes les plus simples comme les plus sublimes! Entrons avec la foule dans ses temples. Leur seule vue est pour nous un langage d'immortalité.

Ces autels élevés en tombeaux, ces monumens érigés à la gloire des saints, ces tableaux qui nous les représentent dans les principales actions de leur

vie, ces tabernacles eucharistiques, ces croix qui couronnent les autels comme autant de trophées, cette table sacrée où tous les chrétiens, sans distinction de rang, ont droit à la même nourriture céleste; tout nous instruit, tout imprime, bien avant dans nos âmes, un respect religieux et profond pour la Divinité; tout nous rappelle à la haute destinée de l'homme, aux engagemens solennels que dès sa naissance il a contractés avec le ciel, et dont l'instruction évangélique ne cesse de nous développer les augustes devoirs.

L'instruction évangélique! Vous ne trouverez rien de semblable chez les peuples les plus célèbres de l'antiquité. Grâces soient rendues à Jésus-Christ de nous avoir préparé dans son église un cours d'instruction ignoré, jusqu'à lui, de tous les sages de la terre! Et dans cette instruction, voyez quelle morale! L'humilité, dont le nom n'a point de synonime chez aucun philosophe de l'antiquité, mise à la place de l'orgueil, une des maladies les plus incurables de notre nature; l'amour de Dieu et des hommes, prêché comme la fin et le sommaire de la loi; toutes les vertus recommandées, tous les vices proscrits, tous les penchans de l'homme pour le bien excités et soutenus par de dignes motifs; telle est l'instruction évangélique, dont l'égalité sainte des chrétiens fait une des plus touchantes maximes. La

philosophie reconnoissoit encore des libres et des esclaves, des patriciens et des plébéiens; elle appeloit les empereurs, des *Dieux;* lorsque l'église donnoit à tous les hommes le nom de frères, de très-chers, d'enfans de Dieu, de cohéritiers de sa gloire; lorsqu'elle établissoit sur la terre l'image de la société du ciel, et qu'elle leur apprenoit à consacrer désormais le septième jour par la communion des mêmes prières et des mêmes rites.

Cette division de la semaine, la même chez tous les peuples, est mémorable. Les annales de Moïse nous en expliquent l'origine et le sens profond. Or, en transportant au dimanche le jour du SABBAT ou du SEIGNEUR, nous en avons rendu le culte primitif plus solennel encore; nous avons honoré à la fois, en ce jour, le souvenir de la toute-puissance et celui de l'infinie bonté; nous avons célébré les merveilles du Seigneur au commencement et dans la durée des siècles, dans l'œuvre de la création, lorsqu'il dit: « Que le monde soit, et le monde fut »; et dans l'œuvre de la régénération, lorsqu'il dit: « Je vous » ai envoyé mon fils bien-aimé, écoutez-le ». Ainsi le dimanche est pour nous le jour du Seigneur; mais c'est aussi le jour de l'homme. En ce jour, nous apprenons à nous connoître et à méditer tout ce que nous sommes dans l'ordre de la nature, et dans celui de la religion: ainsi, le dimanche, ce saint jour de

repos, est le témoignage non interrompu que le monde a été créé pour l'homme, et l'homme pour Dieu; vérité sans laquelle tout ici-bas, vertu, morale, félicité, ne seroit qu'un vain songe et une longue erreur.

Tel est donc l'ordre du septième jour, sanctifié par la religion : c'est un jour de repos, mais non pas un jour d'oisiveté; c'est un jour de repos pour l'esprit et pour le cœur; pour l'esprit qui, fatigué des peines et des embarras civils et domestiques, trouve son délassement en la présence du Seigneur, qui, à la vue de cette autre cité qui l'attend dans le ciel, se console plus aisément des inquiétudes et des angoisses semées sur la route de la vie; pour le cœur, dont les affections, si souvent trompées dans le commerce des hommes, trouve pleinement à se satisfaire dans des rapports plus intimes avec la Divinité. C'est ainsi que le dimanche est un jour de repos, non comme le monde l'entend, mais comme la religion en fait un précepte, c'est-à-dire, un jour de plein exercice pour la vertu; où Dieu est plus adoré, la religion plus étudiée, le ciel plus près, en quelque sorte, de nous; où les amis ont plus de temps pour s'édifier, les parens pour s'aimer, et la charité pour multiplier ses bienfaits. Qu'ils sont donc à plaindre les peuples étrangers à la sanctification du dimanche, et qui ne peuvent faire un moment de

halte sur la route périlleuse de la vie, pour s'interroger eux-mêmes et se reconnoître! Mais qu'ils sont plus à plaindre les hommes qui vivent, au milieu de nous, étrangers à nos assemblées saintes! Quelle fin plus digne de Dieu et de l'homme peut donc les occuper dans ces jours que la religion consacre? Hélas! ces jours s'écoulent pour eux comme les autres jours, sans que le nom du Seigneur soit invoqué, sans qu'aucun accent de reconnoissance filiale se mêle, pour eux, à la durée du temps, et l'homme et la brute vivent ici de la même vie.

Or, que de pareils hommes blâment ensuite l'institution de nos fêtes et de nos solennités, en serons-nous surpris, puisqu'ils méconnoissent les divers rapports qui lient l'homme à Dieu, c'est-à-dire, au principe de toute morale? Appelons de leur décourageante philosophie à la raison et au sentiment; et nous verrons que le culte des saints, après celui de l'Eternel, est encore une des plus belles institutions dont la morale du citoyen soit redevable à notre culte.

Combien n'est-elle pas, en effet, variée et féconde cette succession de vertus que nous présente la Vie des Saints? Vertus simples et populaires, qui sont à la portée de tous, qui ont pour objet le bonheur de tous, qui conviennent également à toutes les conditions et à tous les âges, qui offrent au pauvre comme au riche, aux heureux et aux malheureux, des exem-

ples à suivre, des œuvres à imiter, la même récompense à espérer, et qui portent avec elles un attrait assez divin pour exciter l'âme à les suivre, à les cultiver, à faire des efforts pour y atteindre. Ainsi, dans notre culte, il n'y a point de jour dans l'année où le vrai chrétien soit délaissé à lui-même; il n'y a point de jour où il ne reçoive, en quelque sorte, la visite d'un homme juste, qui vient lui offrir, comme en tribut, tout le bien qu'il a fait. Ainsi, l'année religieuse ne se passe point que toutes les vertus dont l'homme est capable n'aient été mises à sa portée, et que la morale la plus parfaite ne lui ait été enseignée sous tous ses rapports. Ah! nous l'avons trop oublié, dans le sein de nos propres familles, quel fruit immense nous pouvions retirer d'un tel culte, pour la vertu et le bonheur de nos enfans. Comme la lecture journalière de la Vie des Saints leur seroit une excellente leçon d'égalité, de sobriété, d'austérité et de patience! Comme cette morale en action leur seroit plus utile que la morale des philosophes, qu'ils n'entendent point, ou que la nôtre même, si souvent démentie par l'imperfection de nos œuvres! Comme ils seroient animés puissamment à faire le bien qu'ils verroient pratiquer, car je ne sais quelle grâce secrète et quelle voix du ciel accompagnent le récit des œuvres des justes! Mais il est impossible, dans le premier âge surtout, de ne

point se livrer au désir de leur ressembler. Et qui doute que ce désir, réglé par de justes bornes, et confié à la prudence maternelle, ne puisse devenir un jour, pour les enfans, la source de la plus saine philosophie et des plus abondantes consolations? O ma mère! ô, vous! que je serois inconsolable d'avoir perdu, si jamais je ne devois vous revoir, recevez l'hommage de votre fils. Eh! pourrois-je l'oublier, que je ne propose rien ici que je n'aie puisé à votre école? que c'est la morale dont vous avez nourri mon enfance, que je voudrois maintenant faire goûter à toutes les mères tendres et passionnées pour le bonheur de leurs enfans; c'est la modeste simplicité de votre foi, relevée par l'aimable candeur de votre vie, qui m'attachèrent dès mes plus jeunes ans à vos principes religieux. Si je voulus depuis leur comparer ceux de nos sophistes, les vains systèmes ne pouvoient long-temps me séduire. Vous m'aviez appris à faire de la vérité le but unique de mes recherches. La vérité dut me ramener bientôt vers la foi, et m'y fixer désormais sans retour; tous les principes des sophistes ne pouvoient rien m'offrir qui fût capable de satisfaire mon esprit comme vos premières leçons, et de contenter mon cœur comme vos premiers exemples.

Il est donc moins étonnant que les sages du monde aient fait aussi des efforts pour transporter une sem-

blable morale dans leur philosophie. Ils ont senti le vide que laissoit en celle-ci l'absence de tant de moyens de vertus, et ils ont voulu y suppléer; ils ont voulu nous présenter une vie de grands hommes, selon le siècle, pour tous les jours de l'année. Si un tel zèle a quelque chose de louable, j'ignore quel secours et quels motifs en pourroient retirer le commun des hommes, qui ne sont point faits pour briller sur le vaste théâtre des siècles. J'ignore s'il y aura beaucoup de vertus à imiter, pour les simples et les ignorans, dans le journal des Héros, des Savans, des Politiques, des Littérateurs, et de tous ceux enfin qui occupent une place distinguée sur la scène du monde. Je suppose que ce livre parvienne jusqu'à l'artisan, dans son atelier; jusqu'au pauvre, dans sa chaumière; que leur apprendra-t-il qui puisse leur être une consolation dans leurs travaux, un dédommagement dans leurs peines, une récompense assurée dans leur constance? Ah! qui ne sent l'insuffisance d'une telle philosophie pour la majeure partie des mortels? et combien toutes les ressources de notre sagesse sont bornées devant celles de la religion!

On reproche au catholicisme de tromper l'opinion des hommes sur les principes de la véritable vertu; et parce que, dans le discernement des mérites, il ne se laisse point éblouir par les actions d'éclat, on l'accuse d'avilir son encens, de prostituer ses hom-

mages ! Mais quoi ! devoit-il donc proscrire les vertus privées, et auxquelles tous peuvent aspirer pour ne plus nous entretenir que des vertus d'appareil et de représentation ? Est-ce là une règle assez juste et assez équitable ? Est-ce là celle qu'il appartenoit au vrai culte de suivre ? Et s'il a son origine dans le ciel, est-ce ainsi qu'il devoit distribuer les mérites et la renommée, et partager ses récompenses ? Mais il honore quelquefois la vertu d'un cénobite plus que celle d'un héros ! C'est que, devant Dieu, un héros est souvent moins qu'un homme, et un cénobite peut lui présenter, sous l'extérieur le plus humble, des vertus angéliques ; c'est que Dieu sonde le plus profond des cœurs, et que dans les pensées, il sait discerner les motifs, et dans les œuvres, les moyens. C'est que Dieu, qui crée les talens, qui dispose des circonstances, qui annonce Cyrus et Alexandre à la terre, lorsque ces héros n'étoient point encore ; Dieu ne sauroit tenir compte aux mortels de ses propres dons, mais de l'usage qu'ils en ont fait.

Vous dites que notre culte honore de fausses vertus ; mais où sont les fausses vertus, sinon celles qui font le malheur de la société, qui la déshonorent, l'oppriment ou la corrompent ? Où sont les fausses vertus, sinon celles de ces hommes qui fixent au dehors les regards du monde, qui surprennent son opinion, et qui cachent au dedans toutes les bas-

sesses de l'intrigue, toutes les jalousies de l'orgueil, toutes les hypocrisies du vice? Où sont, enfin, les fausses vertus, sinon celles de ces hommes qui abusent de leur grandeur, de leur fortune ou de leur génie, pour pervertir leur siècle, pour lui ôter la crainte de Dieu et de sa justice, et pour ébranler ainsi dans les âmes tous les principes fondamentaux de la religion et des mœurs? ou bien n'y auroit-il de fausses vertus que celles qui se rapportent plus particulièrement à Dieu seul, comme celles dont la vocation, plus spéciale, est de conduire l'homme dans la solitude, pour y vivre ignoré du siècle, exempt de ses erreurs, sans autre ambition que celle de servir le Seigneur, dans la pureté de son âme, de le louer, de le bénir, de l'aimer par-dessus tout, et de l'intéresser, par ses prières et par ses vœux, au salut de ses semblables? Mais, dites-vous, si de telles vertus venoient à se multiplier sur la terre, que deviendroit le genre humain? Question oiseuse et chimérique. La religion de Jésus-Christ ne connoît-elle donc que des vertus solitaires, et n'y a-t-il que des cénobites qui soient honorés dans nos temples? N'y a-t-il pas aussi des serviteurs et des maîtres, des riches et des pauvres, des jeunes gens et des vieillards, des hommes de retraite et des hommes du monde, des vierges et des époux, des savans et des ignorans, des grecs et des barbares? Toutes

les conditions, tous les pays, tous les âges ne s'y trouvent-ils pas? Chaque vertu n'y est-elle pas admise? La faveur du peuple ou celle des grands y a-t-elle jamais influé? La richesse y a-t-elle jamais donné un rang plus distingué, et le glaive des despotes y a-t-il jamais fait inscrire leurs noms? L'humble Geneviève n'y est-elle pas assise au-dessus de la génération de nos reines? Le fils d'un laboureur, Vincent de Paul, au-dessus de Louis XIV, dit le Grand? Et si Louis IX est honoré sur nos autels, est-ce sa royauté qui l'y a mis? Il a été le soutien des foibles et le défenseur des opprimés, il a porté les pauvres dans son cœur, il a aimé Dieu et les hommes, il a été juste; et c'est pourquoi la religion l'a une seconde fois couronné. Ainsi le héros disparoît devant l'homme chrétien, et il ne lui survit, de toutes ses vertus, que celles qui méritent de lui survivre et de servir d'exemples à la vertu de tous les mortels.

Demandera-t-on à présent ce que peuvent les fêtes et les solennités des mystères dans cette vue si sage de l'église; des mystères qui sont si élevés au-dessus de la raison humaine, et où il n'y a rien à imiter de ce qui appartient essentiellement à Dieu? Ce que peuvent ces fêtes et ces solennités? nous attester les bienfaits de la Providence à l'égard de l'homme, nous faire mieux connoître Dieu dans les divers rapports qui l'unissent à nous, et qui nous

unissent à lui. Ce que peuvent ces fêtes et ces solennités ? quand elles ne nous présenteroient rien à imiter, elles nous présenteroient encore tout à adorer, tout à aimer. Mais pourquoi ces mystères ne nous présenteroient-ils rien à imiter ? — Jésus-Christ n'est-il pas notre modèle par excellence ? tous les mystères de sa vie ne sont-ils pas des mystères d'amour ? ne sont-ils pas également honorables à la dignité humaine ? n'ont-ils pas un but également moral, et qui ne nous laisse d'autre espoir d'arriver à Dieu, que la fidélité constante à ces douces vertus, que le monde lui-même préfère ; à la reconnoissance, à la bonté, à la clémence et à la charité qui est la réunion de tout bien.

Ne cherchez donc plus la raison de nos solennités mystérieuses. Les églises dissidentes se joindroient à nous pour vous l'apprendre. « La Providence », a dit l'un de leurs ministres, et je ne craindrai pas de le citer (1), parce que la vérité n'en a que plus de persuasion, quand elle a pu se conserver inviolable au milieu des opinions diverses ; « la Providence, qui » veille pour notre salut, a établi dans son église, » non-seulement un ministère ordinaire pour culti- » ver notre piété, mais elle a voulu qu'il y eût cer- » taines périodes extraordinaires, propres à la réveil-

(1) Saurin. Sermon sur les dévotions passag.

» ler, et elle s'est ainsi proportionnée à notre foi-
» blesse. Car, quelque grandes que soient les vé-
» rités de la religion, il est certain qu'elles perdent
» de leur force, par l'habitude où nous sommes de
» les voir, et nous ne les envisageons qu'avec séche-
» resse, quand on nous les montre toujours, sous
» les mêmes faces. Il faut qu'il y ait des jours où on
» les revête de je ne sais quoi d'extraordinaire, et
» où l'on remue, s'il faut ainsi dire, les grands res-
» sorts de la religion. C'est à quoi sont destinées nos
» solennités ».

Mais en assignant à l'homme des jours de repos, des jours de fêtes, des jours de solennités, pour travailler à perfectionner en lui les vertus du chrétien et du citoyen, en multipliant à ses yeux les bons exemples et les bonnes instructions, il faut encore l'aider et le soutenir dans l'inconstance et la foiblesse de sa nature; car où est l'homme qui n'a pu dire aussi quelquefois de lui-même, comme cet ancien : *Video, meliora proboque, deteriora sequor?* Il ne nous suffit donc pas d'avoir une bonne morale, ce sont les moyens de la pratiquer qui doivent nous être rendus plus faciles et plus fréquens. Plus ces moyens seront près de nous, plus ils seront accommodés à nos besoins; plus ils se lieront d'une manière intime à notre existence, et plus ils seront puissans pour nous maintenir dans les voies de la justice et de

l'équité ; plus enfin ils assureront nos pas contre les écueils de la séduction et de l'erreur, et plus ils seront forts contre nos propres passions.

Telles sont les grandes ressources que Jésus-Christ nous a préparées dans les sacremens de son église ; et voilà le tort essentiel que les réformes du quinzième siècle ont fait à la morale chrétienne : en diminuant le nombre des sacremens, elles ont diminué les moyens et les occasions de la vertu ; elles ont ôté à l'évangile ses appuis et ses supports divins ; et son économie toute céleste a été changée en la ressemblance d'une philosophie toute humaine, dont les maximes, bonnes seulement pour la théorie, ont abandonné l'homme pour la pratique, entre les mains de son propre conseil ; et voilà en quoi nous accusons encore une fausse sagesse d'avoir rendu moins respectable une religion, qui ne se contente pas de dire à ses disciples : soyez vertueux et heureux, mais qui leur montre ce qu'il faut faire pour le devenir, qui leur rend ces moyens sensibles, qui les met à la portée de tous, et qui les proportionne de telle sorte à la mesure du cœur humain, que celui-là seul qui a fait le cœur humain, pouvoit les discerner et les établir. Parmi les plus excellens de ces moyens, l'on doit compter le tribunal de la réconciliation ou le sacrement de la pénitence. Qu'ils ont été les ennemis cachés de la vertu, et qu'ils ont mal connu le secret

de notre nature, ceux qui ont cru servir l'humanité même, en rejetant la confession des péchés! Si le tribunal de la pénitence pouvoit se comparer en quelque chose aux moyens d'expiations imaginés par les cultes profanes, s'il pouvoit ressembler en rien aux pratiques superstitieuses des différens peuples, qui attachent l'idée du pardon à des signes extérieurs, indépendans des œuvres, si c'étoit là le tribunal de la pénitence, alors, sans doute, il auroit fallu s'empresser d'éclairer l'erreur des hommes sur ce point, et se hâter de retrancher de leur culte une institution si contraire à la vraie morale. Mais qu'il est différent, ce tribunal, établi entre la terre et les cieux, où l'homme est admis, en tout temps, pour se régénérer dans l'amour du bien, pour renouveler avec Dieu le pacte éternel de son alliance! Qu'il est différent, ce tribunal, de toutes les superstitions des peuples, ce tribunal dont l'homme ne peut s'approcher sans former au dedans de lui-même la résolution sincère de réparer le mal qu'il a fait, et d'y travailler à l'instant même! O philosophes, dites-nous si la Providence devoit choisir un autre tribunal pour communiquer aux enfans des hommes les grâces de son infinie bonté? Dites-nous si toute la sagesse des sages auroit trouvé un semblable moyen, plus accommodé à la foiblesse de notre nature, et en même temps plus éloigné de toute corruption? Quel tribunal, en effet,

où

où le coupable ne peut être absous, sans devenir son premier accusateur et son premier juge ; où il n'existe point de miséricorde sans repentir, ni de pardon sans satisfaction ! Quel tribunal, où se concilient si bien tous les intérêts d'une saine morale, que nul ne peut y avoir droit à l'infinie clémence du juge, s'il ne revient ingénument à la vertu, et où il suffit pour se rendre inutile cette clémence, d'un seul retour vers le vice ! Quel tribunal enfin, dont l'homme ne s'est jamais approché avec une conscience droite, sans en être sorti, changé en un homme meilleur ; et c'est en quoi le culte catholique a mieux compris le secret de notre nature. Entrez, en effet, dans le cœur de l'homme, et voyez ce qui s'y passe, quand il s'est une fois éloigné de la vertu. N'est-ce pas, le plus souvent, par le désespoir de pouvoir désormais la reconquérir toute entière, qu'il fait peu d'efforts pour retourner à elle ? N'est-ce point encore par le seul découragement où son âme se trouve plongée, qu'il finit par cesser d'aspirer à régler sa vie, et par lâcher les rênes à sa volonté inconstante ? Or, cette sorte d'impuissance pour la vertu, à laquelle le vice réduit l'homme, trouve un moyen suffisant de réparation dans notre culte, que l'on chercheroit en vain dans ceux où la confession sacramentelle est supprimée ; car si, dans ces cultes, le vice s'ouvre un premier accès dans l'homme, il forme

bientôt dans les années de sa vie, comme un torrent que n'arrête aucune digue, ou comme un chaos que n'éclaire aucune lumière. Il est vrai que les réformés du quinzième siècle ont conservé l'aveu des péchés fait à Dieu sans le secours du tribunal et des formes sacramentelles; mais il n'y a plus ici de moyen efficace qui parle aux sens, qui pénètre les esprits et les cœurs d'une religieuse confiance. Il n'y a plus dans cet aveu de fautes, qu'un secours que nous avons déjà dans la prière; mais il y manque l'acte de juridiction divine, auquel le ciel a attaché la grâce du vrai repentir. La sentence de rémission n'est pas prononcée au coupable. Il ne peut donc se dire à lui-même : Aujourd'hui le ciel m'a pardonné, aujourd'hui mes premières erreurs sont oubliées, la vie de l'homme immortel recommence en moi, elle recommence pure et sainte, et il m'est donné, cette fois, de pouvoir aspirer à une grande vertu, sans mélange de vice. Il ne peut se nourrir de ces consolantes pensées; il ne peut y puiser le courage et la hardiesse du bien. Il est coupable, et il ne se voit point aux yeux de Dieu et de sa conscience, sans se voir coupable. Quand et comment sera-t-il absous? Il l'ignore; et combien cette incertitude et ce doute sont propres à répandre à leur tour d'incertitude et de doute sur le renouvellement des mœurs! Il n'y a qu'à entrer en soi-même pour

le comprendre, ou à interroger les philosophes, pour voir s'ils comptent beaucoup sur un semblable renouvellement. Nous avons médité long-temps les livres des anciens sages, et nous n'y avons guère rencontré que deux sortes de distinctions morales, établies parmi les hommes : celle de leurs disciples, et c'est la classe des gens d'élite qui sont hors de toutes les atteintes du vice; et celle du stupide vulgaire, qu'ils regardent comme susceptible de toutes les erreurs. Pour la classe des hommes séduits et trompés qui ont fait le mal, mais qui seroient capables de bien, ils s'en mettent peu en peine; il leur faut des gens impeccables. Hors de là, leurs discours ne s'adressent plus à personne, et l'on sait que la plupart de nos philosophes modernes n'ont pas même été jusqu'à cette hauteur de principes.

Mais si la religion catholique a mieux connu dans l'institution du tribunal de la pénitence ce qui est nécessaire au bonheur et à la vertu individuelle de l'homme, croirons-nous que ses autres sacremens seront moins féconds pour la vertu et le bonheur de la société entière? Pourquoi n'avons-nous pas le temps de les approfondir et de les décrire? Sous ces nouveaux rapports, qu'ils nous paroîtroient également désirables en vraie politique, et intéressans en bonne législation! Mais dans l'impuissance où nous sommes de tout dire, obligés d'indiquer à peine nos

sujets à nos lecteurs, et de laisser beaucoup à faire à leur propre méditation, qu'il nous soit du moins permis de ne point passer sous silence ce sacrement respectable qui unit les époux, et qui sanctifie ainsi toute la société humaine dans sa source.

Remarquez d'abord, à la gloire du catholicisme, que dans aucun autre culte les femmes n'ont été aussi heureuses et aussi protégées. Il appartenoit en effet au vrai culte de défendre de toute sorte de servitude cette moitié du genre humain, la plus foible, et partout la plus opprimée. Considérez l'état des femmes dans toutes les religions étrangères à l'évangile. Le mahométisme les dégrade d'abord dans leur sexe, ensuite dans l'union des époux. On ne peut voir, sans une extrême compassion, les femmes en Turquie, et partout où l'islamisme a étendu son empire, renfermées dans des sérails, comme des victimes dévouées à la passion de l'être le plus fort. On ne peut voir, sans une extrême douleur, l'union conjugale, l'union des âmes et des cœurs, ainsi profanée; et l'intérieur des familles livré à toutes les haines, à toutes les jalousies, et aux éternelles rivalités que la polygamie enfante.

Cependant la polygamie étoit d'usage chez les Hébreux, le plus religieux des peuples avant Jésus-Christ; il est vrai qu'elle y étoit modérée par les lois, et que les femmes y furent toujours plus hono-

rées que dans aucun autre pays du monde (1). Mais l'évangile devoit établir un meilleur ordre de choses; il devoit mettre la femme à sa véritable place, c'est-à-dire, à côté de l'homme, pour les droits; il devoit rendre le lien conjugal indissoluble, en le rappelant à sa première origine; parce que le divorce, fût-il également au pouvoir des deux époux, est toujours une pire condition pour la femme, qui se trouve encore ici livrée au droit du plus fort, dont l'état n'a rien de certain, qui ne peut plus répondre, dans sa jeunesse, du sort que la vieillesse lui prépare. Le législateur de l'évangile a donc été le bienfaiteur des mères; mais il a été aussi celui des enfans, en assurant l'unité des familles; il a été celui des pères, en les prévenant contre le malheur de leur propre inconstance; et il a été celui de la société entière, en consolidant, avec le plus saint des contrats, les mœurs et la bonne foi publique.

Et si quelques églises dissidentes ont admis le divorce, j'en conclus que le culte, resté seul en possession de l'indissolubilité de l'union conjugale, nous prouve en cela même qu'il est la justice et la vérité par essence, puisque les premiers droits de la reli-

(1) Cette seule croyance, que de la femme devoit naître le Sauveur du monde, rendoit le sort des épouses infiniment recommandable chez les Israélites.

gion et de la nature, dans l'union des époux, s'y trouvent également conservés. Voyez comme il embellit et il honore cette union, comme il la sépare de la brutalité des sens, comme il distingue, par de célestes images, l'être intelligent qui s'unit à l'être intelligent! Non, jamais on ne vit rien de semblable dans aucun autre culte. Que l'on se rappelle un moment les orgies des païens, les prostitutions des femmes de Caldée au temple de Vénus, l'idole de fer consacrée chez les Canarins de Goa, les idées voluptueuses des Musulmans! Que l'on se rappelle ensuite la solennité de nos mariages; quel grand caractère le sacrement imprime au contrat! quels grands rapports avec les temps anciens et avec les temps à venir il découvre à l'homme! quelle céleste similitude il lui présente, entre l'union des époux et l'union immortelle de l'église avec Dieu! et l'on ne concevra point comment des sectes chrétiennes, qui, malgré leurs réformes hétérodoxes, font néanmoins profession de chercher dans les saintes écritures la seule règle de leur conduite; l'on ne concevra point, dis-je, comment ces diverses sectes expliquent la raison de leurs divorces, au milieu de tous les passages exprès, de ces mêmes écritures qui le condamnent et le réprouvent.

Mais la philosophie n'a-t-elle pas également violé la sainteté du mariage, quand elle a voulu s'ériger

d'elle-même, et sans le secours de la religion, en réformatrice du genre humain? Nous nous abstiendrons de rapporter tout ce que les cyniques ont dit, et tout ce que leurs disciples ont ajouté à la doctrine de leur maître; la pudeur chrétienne auroit trop à en rougir. Mais que peut-on penser de tous les autres philosophes, quand on voit que les plus célèbres de tous ont été les premiers à dénaturer le caractère d'épouse et de mère? Celui-ci, que toute l'antiquité a appelé le DIVIN PLATON, ne vouloit-il pas établir dans sa république la communauté des femmes? Celui-là, dont l'institution politique passe d'ailleurs pour un chef-d'œuvre dans l'histoire des républiques, n'avoit-il pas, en partie, réalisé dans la sienne le projet de Platon? L'érudit Pythagore, avec ses idées de métempsycose, ne relevoit-il pas beaucoup la dignité de la femme, comme celle de l'homme, en les faisant de la même nature que le mâle et la femelle des animaux? Et n'étoit-ce pas donner un grand ascendant à la piété conjugale, que de l'établir sur des fondemens aussi sublimes? Le fameux Confucius, qui a la gloire d'avoir donné un code de morale à un des plus anciens peuples de l'univers, a-t-il fondé sur une base plus solide le bonheur des femmes; et la polygamie, ainsi que la servitude domestique, ne sont-elles pas l'indigne partage qu'il leur a légué par ses institutions? Et ne croyez pas que le lien sacré

du mariage ait été plus respecté par nos sophistes modernes, lorsque la foi catholique a cessé d'être respectée dans leurs écrits. Les femmes, qui ne craignent pas de se montrer leurs enthousiastes, et d'être leurs plus ardentes prosélytes, ignorent-elles jusqu'à quel point, dans ces mêmes écrits, elles sont méprisées en même temps qu'adulées (1)? Igno-

---

(1) C'est ainsi qu'un de ces sophistes voulant prouver qu'il n'est aucune règle de morale innée dans l'homme, ne rougit pas de citer les coutumes des peuples les plus barbares, pour venir à l'appui de ses opinions. Ce sophiste met au nombre de ces coutumes, des forfaits qui, selon Buffon, dans son Discours sur les variétés de l'espèce humaine, n'ont jamais été que des exceptions aux lois générales de la nature, exceptions auxquelles on ne peut, d'ailleurs, ajouter foi sur un seul témoignage. Parmi ces coutumes monstrueuses, tirées de je ne sais quels voyageurs, j'aurois de la peine à citer celles-ci, s'il n'étoit utile de faire connoître le cynisme cruel de tous ces déclamateurs impies. « Les Caraïbes, dit l'auteur de la *Philosophie du bon Sens*, engraissent leurs enfans pour les » manger. Plusieurs peuples du Pérou font leurs concubines des femmes qu'ils prennent à la guerre; ils nourrissent délicatement les enfans qu'ils en ont, et les mangent » alors. Ils en font autant de leurs concubines, lorsqu'elles » ne font plus d'enfans ». (T. II, Réflex. 4, § 3.)

M. le marquis d'Argens sourit à ces horreurs; je n'oserois répéter ses paroles. Il en conclut que s'il étoit vrai

rent-elles quel sort à venir leur seroit préparé, si la morale de ces sophistes devenoit celle de tous les hommes? Le divorce, qui d'abord rendroit leur état incertain; après le divorce, le concubinage, qui ne tarderoit pas à les soumettre à des polygames; et qui sait si, livrées à la merci des passions brutales, chez un peuple de sceptiques, elles ne seroient pas réduites à envier le sort des femmes de l'Asie? Qui sait jusqu'à quel point elles pourroient être plus malheureuses encore, quand on n'entendroit plus cette voix divine, qui dit aux époux : « Epoux, aimez vos » femmes comme Jésus-Christ a aimé son église, » jusqu'à donner votre vie pour elle; aimez-les

---

qu'il y eût des principes de morale gravés dans l'âme de tous les hommes, il seroit impossible que des nations entières démentissent ces principes..... Et il résulte par conséquent, de son discours, que l'idée du juste et de l'injuste est de pure convention humaine, que la foi conjugale n'est qu'un mot vide de sens, que prendre soin de ses parens dans leur vieillesse, n'est rien de mieux en soi que de leur enfoncer un coutelas dans le sein, et de les faire servir à sa table ou à son vivier!... Or, quel miracle qu'un siècle qui tolère de tels écrivains, qui les accueille, qui les encourage, qui les préconise, qui leur prostitue sans discernement et sans pudeur le nom de philosophes; quel miracle, dis-je, que ce siècle finisse par enfanter des moralistes semblables aux Hébert et aux Marat, et des régénérateurs semblables aux Robespierre!

» comme les membres de votre propre corps, comme » la chair de votre propre chair, et que ce que Dieu » a uni, demeure inséparable ». Quand, au lieu de cette sauvegarde de la Providence, il ne resteroit plus aux femmes, avec toutes les passions de l'homme à combattre, que le secours de cette fausse philosophie, qui ôte à l'homme la crainte de Dieu et de sa justice, qui ne lui laisse plus d'autre moyen de bonheur que celui des sens, qui nous mène à l'indifférence par les excès, et qui, après avoir conduit ses disciples à tous les abus, ne leur laisse plus d'autre ressource, pour se délivrer du remords, que celle d'abuser encore?

Appliquez maintenant à toute la morale ce que nous disons du lien conjugal. C'est dans le culte catholique que la vertu se montrera toujours à vous dans toute sa perfection. Eloignez-vous de ce centre d'unité, vous verrez son idée et son sentiment divin s'affoiblir à proportion dans les âmes. Ainsi, dans les églises dissidentes, vous trouverez une morale qui est moins pure, à mesure qu'elle s'éloigne davantage de sa source. Il en est de même de la morale de tous les peuples et de tous les sages : le mal qui s'y trouve est leur ouvrage, et tout ce qu'il y a de bien, s'il n'est imité de notre morale, s'y rencontre; mais avec cette différence, que tous les genres de bien y sont réunis, sans mélange de mal.

Nul culte, nulle philosophie ne nous laisse donc rien à regretter de ce qui peut servir à multiplier pour nous les liens qui nous unissent à Dieu et aux hommes. Cherchez dans les différens cultes ce qui vous semble plus conforme à l'intention d'une sage nature; tout ce qu'il y a de grandes idées répandues dans les rites et les cérémonies des nations; tout ce qui est beau moral sur la terre; tout ce qui est bon, tout ce qui est juste, saint et désirable à la société et aux familles; le culte catholique vous en présentera le plan, l'économie et l'exécution, dans l'ensemble de ses dogmes et de ses rites. Toutes les vertus capables de faire le bonheur des mortels y sont enseignées; toutes les pensées, tous les sentimens propres à former en nous des hommes meilleurs, y sont indiqués; et tous les motifs divins et humains qui peuvent nous rendre plus chers et plus sacrés les liens de la parenté, de l'amitié ou du voisinage, s'y retrouvent! Des philosophes nous ont vanté les idées de fraternité que manifestent les différentes familles chinoises, assemblées périodiquement sur le tombeau de leurs ancêtres; ils nous ont vanté les idées d'égalité que le grand temple de Jagranat réveille, une fois l'année, dans les castes indiennes qui le visitent; mais ces idées ne sont-elles pas inhérentes à notre culte? Le riche apporte-t-il aux pieds de nos autels une victime différente de celle du pauvre? Distin-

guons-nous seulement, comme chez les Juifs, deux sortes d'offrandes, une pour l'opulence, une pour l'indigence, celle de l'agneau et celle des colombes? et n'est-ce pas ici la même immolation pour tous? Vous citez les sacrifices de reconnoissance, ceux d'expiation, de dévouement et d'actions de grâces, en usage chez tous les peuples; accord mémorable, sans doute, et qui n'est autre que la profession de foi du genre humain, par laquelle tous les peuples attestent qu'ils ne se sont point donné l'existence ni la conservation, et qu'ils tiennent l'un et l'autre de la Divinité. Mais avec quelle magnificence le catholicisme remplit en même temps toute l'étendue de ses rapports, sans les diviser, sans les mêler d'aucune superstition ni d'aucune erreur! Dieu n'y est-il pas connu, béni, loué et glorifié dans tous ses attributs qui nous le rendent cher, qui nous découvrent le mystère de nos hautes destinées, et nous instruisent des efforts que nous devons faire pour ne point changer en une justice inexorable, une miséricorde sans bornes?

Cette dernière pensée est la première qui accompagne le prêtre à l'autel. Soyez attentifs aux paroles du ministre sacré, et à la préparation de l'esprit et du cœur, qu'elles supposent en lui et dans tous les fidèles. Le prêtre demande à Dieu qu'il discerne ses œuvres de celles de l'homme injuste et trompeur; et

c'est par la confession mutuelle des péchés, que le prêtre et le peuple se disposent à l'immolation de la victime sainte. Mais quel plus grand témoignage que Dieu est Dieu, et que l'homme est créé à son image et à sa ressemblance, que ce sentiment de pureté que tous les peuples ont attaché à la préparation du sacrifice? Quel témoignage plus assuré qu'il y a une justice et une miséricorde souveraine qui régissent cet univers, et dont l'action se fait également sentir à tous? Il existe ce témoignage authentique et solennel, il existe dans le culte primitif des nations; il étoit vivement exprimé dans le culte judaïque, et on le découvre encore, quoique dégradé, dans toutes les religions de la terre. C'est la croyance de l'Indien, lorsqu'il se lave dans un fleuve, avant d'entrer dans ses pagodes; du Mahométan, lorsqu'il multiplie ses lotions et ses ablutions sous le péristyle de ses mosquées; du Guèbre, lorsqu'il se purifie par le feu, avant de se prosterner devant Ormuz; de cet autre idolâtre, lorsqu'il se fait peser dans une balance, et qu'il croit se racheter de ses péchés en s'acquittant au poids de l'or : c'est la même croyance qui nous est attestée par les sacrifices préparatoires des anciens, qui se faisoient à la porte des temples ou dans les bois consacrés. C'est la maxime qui étoit écrite sur une lame d'airain, appendue à la porte du temple de Delphes : RIEN D'IMPUR NE DOIT ENTRER ICI. Mais

si ce premier sentiment de la nature n'a pu s'effacer du culte des nations, il n'est véritablement digne de Dieu et de l'homme que dans le culte catholique, où l'idée du sacrifice le plus auguste est unie à celle d'une pureté sans tache, qui doit venir des dispositions même de l'âme, sans lesquelles toutes les purifications du corps ne sont plus qu'une dérision envers la Providence, et un continuel outrage de ses saintes lois.

Vous remarquerez toutefois ici que l'église de Genève n'a pas même retenu l'idée d'un sacrifice contre la pratique constante de tous les peuples du monde, et elle n'a pas eu plus d'égard à la croyance du genre humain dans les prières pour les morts, qu'elle a rejeté de son rituel avec la foi d'un purgatoire.

Ainsi cette idée touchante que l'on rencontre encore partout, et même jusque chez les hordes les plus barbares; cette idée, qui est un souvenir si attendrissant pour les familles, si propre à faire naître et à entretenir tous les bons sentimens parmi les hommes; cette idée, vous la chercheriez vainement dans les églises prétendues réformées : elle ne se trouve plus dans leur rituel; mais elle y étoit à l'époque, au jour et au moment de leur scission avec le culte catholique.

Ainsi ce culte embrasse à la fois toute l'étendue de nos droits en même temps que celle de nos de-

voirs; et rien n'y manque de ce qui peut ajouter un nouveau lieu à la morale, un nouveau prix à la vertu.

Malheur, malheur donc aux auteurs des hérésies et des schismes qui ont diminué son action et son pouvoir sur la morale des nations et celle des particuliers! Malheur aux hommes qui ont méconnu ses bienfaits sans nombre, et qui n'ont point vu en lui le tuteur, le protecteur et le soutien de la plus belle morale qui soit dans le monde! Malheur à tous les faux sages qui, loin d'enseigner à leurs concitoyens la juste fidélité qu'ils doivent à un culte ainsi fondé sur la vérité et la justice, sur la vertu et le bonheur de tous, ont multiplié leurs efforts pour le dénaturer dans leurs écrits, pour l'avilir dans l'opinion, pour substituer à sa place le culte de leur décourageante philosophie, c'est-à-dire, le néant de l'orgueil, l'oubli ou l'indifférence de tous les cultes! Malheur, et mille fois malheur à tous ces impies, et à tous ceux qui seroient tentés de les imiter dans leurs voies insensées! leur gloire ne sera pas de longue durée sur la terre, parce que l'impiété ne pourra jamais devenir, ni la morale des peuples, ni celle du citoyen; parce que l'impiété est trop amère, et que son triomphe est bientôt flétri par les blasphèmes des infortunés qu'elle a faits, par la discorde des époux qui l'accusent, par le désespoir des pères

et des mères, à qui elle enlève l'innocence et le respect de leurs enfans, et par le deuil universel qu'elle répand sur toute la nature, sur tous les sentimens, sur toutes les vertus, sur toutes les espérances.

CINQUIÈME

CINQUIÈME DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la religion du sentiment.

Deus caritas est. I *Ep. Jean, c.* 4, *v.* 8.

DIEU est amour, disent nos livres saints. — Avez-vous un esprit droit et sincère, un cœur vertueux et sensible ? vous êtes capable d'entendre raconter les merveilles du royaume de Dieu, et les secrets de ses miséricordes éternelles peuvent vous être révélés ; vous êtes digne de connoître le culte catholique dans ses rapports avec la religion du sentiment.

Nul instant, dans la vie de l'homme, que ce culte ne consacre à son auteur ; nul instant qu'il n'embellisse par des pensées de consolation et de paix, de louange et de gloire, de bénédiction et d'amour. Voyez-vous cette bonne mère qui serre son enfant nouveau né dans ses bras, et qui, levant au ciel des regards attendris, laisse échapper, dans sa prière, des larmes d'une sainte allégresse. C'est une mère chrétienne qui bénit le Seigneur d'avoir inscrit le nom de son fils dans le livre des justes, et qui pro-

nonce dans son cœur, plein d'une douce émotion, ce vœu que Dieu entend, ce vœu de Blanche de Castille, qui devroit être celui de toutes les bonnes mères : *Mon fils, Dieu m'est témoin combien vous m'êtes cher; mais j'aimerois mieux vous voir mourir, que de vous voir commettre un seul péché mortel.*

Ainsi, dès les premiers pas que l'homme fait dans la vie, son existence s'agrandit, aux yeux de ses parens, par le grand caractère que la religion lui imprime. Il est encore dans le berceau, et la foi voit en lui l'homme des siècles éternels. Ah ! que ne puis-je, pour convertir, d'une fausse philosophie, à la religion, tous les pères et toutes les mères; que ne puis-je leur présenter le simple spectacle d'une famille chrétienne qui jouit en Jésus-Christ des premières caresses de ses enfans ! Combien cette grande idée d'une régénération divine répand de délices sur les sentimens maternels ! Combien elle ajoute d'intérêt aux jouissances paternelles ! Combien elle rend les parens heureux d'avoir donné la naissance à un être qui vient d'acquérir des droits à la possession de Dieu même ! Comparez à ces fortunés mortels un père et une mère, sans religion et sans foi, disciples des faux sages, matérialistes ou sceptiques. Quels retours amers la vue de leurs enfans nouveaux nés doit reproduire en eux, quand ils ne voient dans son existence que celle de la brute, et qu'ils se

considèrent eux-mêmes dans la classe des êtres, comme le mâle et la femelle de l'animal ! Que de pareilles idées sont capables d'avilir les premiers soins de la maternité ! Qu'ils les rendent insipides et dégoûtans ! Ah ! je ne m'en étonne pas, que les plus saints devoirs de la nature deviennent, pour de telles mères, des chaînes insupportables ; je ne m'en étonne pas, qu'il s'en trouve parmi elles qui évitent d'être mères, comme elles détourneroient de dessus leurs têtes une calamité ! Je ne m'en étonne pas, enfin, que de tels époux blasphèment contre la Providence, et que cette parole de désespoir, trop souvent leur échappe : « Il eût mieux valu à l'homme » ne point naître, ou mourir aussitôt après la nais» sance ».

Mais ce n'est pas seulement à la naissance des enfans, que la religion catholique est pour les pères et les mères un sujet inépuisable de consolation et de bonheur ; on peut dire que ses bienfaits ne font que s'accroître avec les années de l'homme. « Vous trouverez, dit Pluche (1), la docilité, la douceur des services et de nouveaux progrès d'intelligence, à mesure que vos familles apprennent la loi de Dieu, les articles de notre foi, les prières de l'église, le ser-

(1) Pluche, Spect. de la Nat., pag. 338, tom. IX.

nion de Jésus-Christ sur la montagne, ses autres discours; et les plus beaux traits de la conduite des Saints. Quelquefois de jeunes enfans deviennent votre lumière. En paroissant vous réjouir, tantôt par la lecture, et tantôt par le chant, ils deviennent vos apôtres, ils vous instruisent; et ce qu'ils ont appris devient pour eux un frein qui règle l'œil, la main et tous les désirs. C'est tout ensemble un encouragement à tout bien ». Que ne puis-je donc, pour faire mieux sentir aux hommes irréligieux le tort essentiel qu'ils se portent à eux-mêmes et à leurs familles; que ne puis-je leur procurer un seul de ces tendres souvenirs qui retracent, à des parens chrétiens, ces jours mémorables où leurs enfans furent appelés, pour la première fois, à nos saints mystères, et eurent le bonheur d'en approcher, sous la conduite d'un bon pasteur! Quel surcroît de vertu, d'obéissance et d'amour signala en eux cette approche! Et combien il est aisé de reconnoître, au même renouvellement de zèle et de tendresse filiale, les diverses époques où les solennités de nos fêtes réveillent, dans leurs jeunes cœurs, les sentimens de religion et de piété!

C'est l'hommage qu'un philosophe, célèbre par la haine qu'il avoit jurée au catholicisme (1), n'a

(1) Guillaume-Thomas Raynal; il vivoit encore lorsque

pu s'empêcher de rendre à la sainteté de ses rites. « Ce culte, dit-il, préservera la jeunesse d'un homme, et le distraira, par ses propres attraits, de tous les écueils du vice ». Ah ! c'est que jusque-là ce philosophe avoit connu la loi de Dieu, et l'avoit respectée. Eh bien, nous osons l'interroger lui-même ! qu'il nous dise, au milieu des lauriers littéraires qui couvrent ses vieux ans, si d'autres délices ont jamais remplacé dans son cœur celles de la religion de ses premières années ? si, pour être devenu incrédule, il en est devenu plus heureux et plus sage ? si, depuis qu'il a outragé cette religion sainte, qui avoit fait la félicité de ses premiers ans ; si, depuis qu'il a multiplié ses efforts pour l'avilir aux yeux de l'opinion, et qu'il peut se flatter d'avoir augmenté le nombre de ses blasphémateurs dans le monde ; qu'il nous dise si, depuis cette époque fatale, le remords n'a jamais pénétré jusqu'à lui ; si aucune pensée d'amertume n'est jamais venue se mêler à ses autres pensées ; si, dans le silence du monde et de ses passions, il n'est jamais entré dans une secrète horreur de lui-même et de l'humanité entière, lorsque, voyant de plus près le tombeau entr'ouvert sous ses pas, il

---

nous composions les pages de ce discours, et on l'imprimoit pour la première fois, lorsque ce misérable vieillard fut frappé de mort subite.

y a vu l'homme éternellement déçu, il y a vu la fin de toutes ses espérances ? Quelle croyance, bon Dieu, pour un vieillard dont les cheveux blanchissent ! Est-il un supplice plus cruel que celui de se voir ainsi livré au néant de ses propres pensées? Et la Providence n'appesantit-elle pas assez son bras sur la tête de l'impie, quand elle le laisse s'avancer vers le jugement à venir, avec une telle flétrissure morale dans son âme ?

Mais revenons à notre sujet. Que seroit-ce si nous savions profiter de tous les avantages du culte catholique, pour seconder ces excellentes dispositions de l'enfance, et pour donner tout son développement à son caractère aimant et sensible ? De quelle autre institution, de quelle autre morale, de quelle autre philosophie aurions-nous besoin pour être heureux et pour faire des heureux? C'étoit celle des premiers chrétiens ; et de là leur commune fraternité, leur charité mutuelle, l'éclat de leur innocence, la pureté de leur affection, leur constance si fort au-dessus des revers, et toutes leurs vertus publiques et privées, qui composoient ensuite le plus riche ornement et le plus précieux héritage de leurs familles. Ils étoient assidus au culte de Dieu, disent nos saintes annales ; c'étoit là tout le secret de leur philosophie. C'est ainsi que, justes eux-mêmes, ils formoient à leurs écoles une génération de justes. Mais quoi ! nous

avons, avec le même culte, les mêmes moyens de sagesse et de bonheur, et nous leur préférerions les voies insensées et malheureuses des enfans du siècle ! Quoi ! nous pouvons, à l'exemple des premiers chrétiens, faire de nos maisons comme autant de sanctuaires où la Divinité habite, où règne l'émulation du bien, où nous trouvions, en tout temps, un asile assuré, au milieu des secousses de la vie ! Et nous ne tiendrons compte de tous ces avantages célestes, et nous voudrions les remplacer par les vaines jouissances du monde et ses éternelles rivalités ! Nous avons une institution assurée pour former des enfans de bénédiction, selon les paroles de l'Ecriture, et qui soient un jour comme les bâtons de notre vieillesse ; et nous abandonnerions cette route choisie, pour en suivre une autre, dont la fin est un abîme ! Quoi encore ! Nous avons quelquefois assez de lumière pour connoître les déplorables écueils de l'opinion, et jamais nous n'aurions assez de prudence pour éloigner de nous ses mensonges et ses impostures ! O mortels ! comparez les voies de Dieu et celles du monde ; comparez la science qui pervertit et celle qui édifie ; comparez les rapports consolans qu'établit notre culte entre le ciel et la terre, et ceux qu'une fausse philosophie voudroit leur substituer ; et sachez enfin auxquels des deux vous devez donner la préférence.

Le contraste entre les deux doctrines est sur-tout plus frappant, en ces jours que la religion consacre, et où le peuple fidèle accourt dans nos temples, pour y chanter, à la gloire du Seigneur, des psaumes, des hymnes et des cantiques.

C'est en ce moment que les hommes distraits de leur véritable destinée, s'oublient eux-mêmes dans le fracas d'une vie tumultueuse; c'est alors que l'ambitieux roule dans son imagination ardente et inquiète, de nouveaux moyens de s'élever, que le voluptueux se consume dans ses vains désirs, que l'avare se dessèche dans ses stupides calculs, que le faux savant pâlit sur ses tablettes, pour chercher des raisons de doute contre le ciel; c'est enfin alors que tout s'agite et se divise dans la société, que tout se tourmente pour de frivoles objets; c'est alors que les spectacles s'ouvrent, que les illusions de la vie se multiplient, que le monde, selon la parole d'un moraliste, va se nourrir de l'ombre des ombres (1)..... C'est alors, c'est en ce moment qu'il est beau, qu'il est admirable, qu'il est ravissant de considérer les vrais chrétiens déposant toute terrestre sollicitude, tranquilles et paisibles, entrant dans nos temples, pour ne s'occuper plus que de sujets dignes, en tout, de remplir la pensée de l'homme. Voyez comment,

(1) Nicole, Traité des Spectacles.

avec des intérêts si divers dans le monde, réunis en présence du Seigneur, ils n'ont plus qu'un seul et même intérêt; comment, avec des vocations si inégales dans la société, il n'y a plus ici qu'une seule et même vocation; comment, malgré l'opposition de mœurs, de climats, de lois, de nations, tous les chrétiens des différentes églises de l'univers n'ont plus au pied des autels qu'une seule patrie, un seul fondateur, un seul législateur, une seule morale; voyez comment le même jour, désigné pour le jour du Seigneur, ils se présentent tous devant lui, dans les quatre parties du monde, et ils chantent ensemble les attributs de sa toute-puissance et la gloire de son royaume éternel; ils chantent la vertu et ses récompenses immortelles, ils chantent la justice et son triomphe à venir, ils chantent toutes les grandes époques de l'univers où Dieu a signalé sa Providence sur les enfans des hommes : maintenant c'est le monde sortant du néant. « O mon âme! bénis le » Seigneur! et dis-lui : O mon Dieu! que vos œu» vres sont belles! C'est à votre voix que les cieux fu» rent formés, et que la terre devint féconde; car » vous avez dit, et le monde a existé; vous avez voulu, » et l'univers a été affermi sur ses bases (1) ». Mainte-

(1) Ps. 103, 32, 78.

nant c'est l'homme créé à l'image et à la ressemblance du Très-Haut.

« Oui, le silence même de mon âme atteste un » Dieu, et appelle sa miséricorde. Seigneur, je chanterai éternellement vos bienfaits : mon salut et ma » gloire sont en vous; vous êtes ma force et mon espérance. O Dieu! vous avez fait éclater sur moi la » lumière de votre visage. Lorsque je considère les » cieux qui me développent votre gloire, je m'écrie : » Qu'est-ce que l'homme (1) » ?

Ici, ce sont les attributs d'un Dieu conservateur, c'est sa Providence qui est louée dans le gouvernement de cet univers, et dans la justice et la miséricorde qu'elle exerce envers les nations comme envers les hommes. « Chantez, à la gloire du Seigneur, » un nouveau cantique ; annoncez sa gloire parmi » les peuples, parce qu'il redemande compte du sang » innocent, et qu'il entend le cri du pauvre. Le Seigneur est le roi de toute la terre, il règne sur » toutes les nations. Dieu très-fort, qui est semblable » à vous ? Vous dominez l'orgueil de la mer, et vous » abaissez ses flots lorsqu'ils s'élèvent avec furie. La » justice et l'équité sont les bases de votre trône : la » miséricorde et la vérité marchent devant vous. Vous » mettez à l'épreuve ici-bas le juste et l'impie; mais

(1) Ps. 61, 4, 8.

» vous avez donné un terme à l'iniquité. O Dieu ! celui » qui espère en vous ne sera point confondu (1) ».

Là, c'est le jugement à venir de toute créature ; c'est l'immortalité du juste. « Le Seigneur jugera » l'univers selon la justice, et les peuples selon l'é- » quité. Les méchans seront consumés par leur pro- » pre malice, et les justes recevront la récompense » de leurs travaux ; car l'attente des gens de bien ne » sera point vaine. Oui, c'est le Dieu des Dieux, » c'est le Seigneur qui a parlé ; il viendra juger le » monde, et rendre à chacun selon ses œuvres (2).

Dans un autre endroit, ce sont les conseils de l'éternelle sagesse ; ce sont les vœux de l'homme de bien dont toutes les voies sont droites, ou les résolutions du pécheur qui revient à Dieu, et qui ne veut plus s'écarter de ses saintes lois. « Seigneur, con- » duisez-moi dans les voies de votre sagesse ; appla- » nissez devant moi le chemin qui conduit à vous ; » car il n'y a point de droiture dans les paroles des » impies. Le fond de leur cœur n'est que malice, » leur bouche qu'un sépulcre ouvert. Retirez-vous » de moi, vous tous qui commettez l'iniquité. Le » Seigneur a écouté la voix de mon repentir, il a » exaucé ma prière, il a reçu favorablement les vœux

(1) Ps. 9, 46, 88, 11, 61.
(2) Ps. 97, 9, 26, 30 et 49.

» de mon cœur. Que tous ceux qui espèrent au Sei-
» gneur soient dans la joie ; qu'ils soient dans une
» allégresse éternelle. Vous bénissez, ô mon Dieu !
» celui qui est juste, et vous le couvrez de votre
» amour comme d'un bouclier (1) ».

C'est ailleurs le sage de la religion qui médite sur les biens du monde et ceux de la vertu, et qui en fait le discernement. « O que le Dieu d'Israël est
» bon à ceux qui ont le cœur droit ! Heureux l'homme
» qui met en lui sa confiance ! Il vaut mieux se con-
» fier en Dieu que dans les hommes ; espérer en lui
» que dans les rois de la terre. Les rois ne se sau-
» vent point eux-mêmes par le grand nombre de
» leurs troupes. Les plus forts ne se tirent pas du
» péril par la grandeur de leur force. Aimez le Sei-
» gneur, vous tous qui êtes ses Saints, rien ne man-
» que à ceux qui l'aiment. Heureux ceux qui aiment
» Dieu. Justes, ne vous troublez point à la vue de
» la prospérité des méchans, et ne portez point en-
» vie à ceux qui commettent l'iniquité. J'ai vu l'im-
» pie élevé au-dessus des cèdres du Liban. J'ai passé,
» et il n'étoit déjà plus ; je l'ai cherché, et je n'en
» ai pas même trouvé les traces. Mais ceux-là se-
» ront heureux à la fin, qui n'ont dans leur cœur
» que le désir d'aller à Dieu ; chaque jour les rap-

(1) Ps. 5, 6, 5.

» proche du souverain bien ; ils verront dans Sion » le Dieu des Dieux (1) ».

Mais pourquoi multiplier les citations ? Puis-je rendre par extrait ces sentimens divers que les pseaumes et les cantiques font naître, tour à tour, dans les âmes, lorsque tout y est puissant et fécond pour parler au sentiment ; lorsque les plus belles maximes s'y succèdent avec une rapidité et une profusion qu'il est impossible de les décrire, ou impossible de les présenter, une à une, sans en affoiblir l'impression et l'image ? Ainsi chaque verset du pseaume 118 renferme le sujet d'une morale très-pure. D'autres pseaumes sont prophétiques, et le sens, pour en être mieux compris, a besoin d'être plus médité. Mais tout également y respire la magnificence de Dieu, sa suprême grandeur et son infinie bonté ; tout y élève l'homme au-dessus de lui-même, tout y agrandit son existence, et le pénètre de pensées de paix et d'immortalité ; tout le transporte à cette hauteur de sentiment où le vice et toutes les passions basses et rampantes du monde ne sauroient atteindre.

Comment donc l'un de nos philosophes modernes a-t-il été assez malheureux pour ne recueillir de ces mêmes expressions divines qu'un chapitre entier d'hor-

(1) Ps. 117, 32, 36, 83.

reurs et de blasphèmes (1); où isolant la justice de Dieu de sa bonté, il ne nous montre plus en lui que le tyran de la nature et le fléau des mortels? C'est le secret de Dieu, qu'un si grand génie soit tombé dans une telle démence. Mais quoi! en disposant ainsi, avec artifice, certains passages de l'Écriture, pour en faire un ouvrage sans suite et sans liaison, un ensemble difforme et imposteur, espéroit-il diminuer l'éclat de nos livres saints, en affoiblir la raison, en dénaturer les principes? Oui, sans doute, à côté des sentimens d'amour, il y a aussi des sentimens de crainte dans nos divins cantiques; mais cette crainte n'inspire-t-elle pas l'horreur du crime? n'est-elle pas une sauvegarde continuelle pour la vertu? n'est-elle pas enfin, de la part de Dieu, une grande clémence, puisqu'un Dieu juste qui menace de si loin les pécheurs, est aussi un Dieu bon, un père vigilant et tendre, qui n'avertit du châtiment que pour en préserver le coupable, qui ne fait gronder son tonnerre que pour réveiller les pécheurs de leur assoupissement, et qui ne leur présente la lueur de la foudre, au milieu des ténèbres, que pour les

(1) Voltaire, en isolant quelques expressions détachées des pseaumes, en a fait un chapitre monstrueux, qu'il a osé présenter à ses lecteurs comme le résultat de la morale des Israélites.

préserver de l'abîme? Quel homme ami de Dieu et de la vertu, pourroit donc se plaindre que le vice et le méchant soient trop menacés, trop poursuivis, trop punis dans nos livres saints? Quel homme ami de Dieu et de sa justice ne l'aimera pas avec un renouvellement de tendresse et d'affection filiale, quand il verra en lui un rémunérateur si magnifique des gens de bien, et un juge si inexorable de la race des impies et des pervers?

Mais ces pseaumes et ces cantiques, qu'un philosophe ose avilir, n'ont-ils pas reçu l'approbation de la presque totalité du genre humain? Le Russe et le Mexicain, le Péruvien et l'Arabe, l'Éthiopien et le Musulman, les descendans des Mèdes et des Perses, ainsi que les Juifs répandus dans tout l'univers, ne s'unissent-ils pas à nous dans cette partie de notre culte? Et les pseaumes de David ne sont-ils pas devenus, pour la morale religieuse des peuples, ce que le soleil est dans l'univers pour la lumière des corps? ne manifestent-ils pas un Dieu dans la religiou, comme le soleil un Dieu dans la nature? Ainsi la Providence a préparé, peut-être, de loin, dans ces mêmes cantiques, le signe de ralliement qui doit servir un jour à la réunion de tous les peuples du monde, dans une seule et même croyance. Ainsi, dans ees cantiques, tous les peuples sont invités à se soumettre aux lois d'un même Christ, dont plusieurs chantent la gloire

sans le connoître, et à un même culte, dont la victime pure et sans tache doit être offerte, en tout temps et en tous lieux, et publier hautement à l'univers le triomphe de nos saints mystères. Car à quel autre sacrifice qu'à celui de nos autels rapporterions-nous ce célèbre oracle des prophètes qui, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, annonçoit au monde l'immolation d'une victime très-sainte, offerte au Seigneur, dans les diverses régions, depuis les glaces du Nord jusqu'aux climats brûlans du Midi, depuis un soleil jusqu'à un autre soleil : *Ab ortu solis usque ad occasum... in omni loco* (1)? La parole du prophète est accomplie. C'est ici la victime de tous les pays, de toutes les nations, de tous les âges, qui, à chaque jour de l'année, à chaque heure du jour, à chaque instant indivisible, lie tous les chrétiens existant dans le monde, par les mêmes vœux, par les mêmes sacrifices, par la même communion, et ne fait de toutes les pensées et de tous les sentimens des justes qu'une même pensée et un même sentiment immortels en Jésus-Christ (2).

---

(1) Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, l'on sacrifiera, en tous lieux, à la gloire de mon nom, et une victime pure me sera offerte parmi les nations, dit le Seigneur. *Malachie*, c. 1, v. 11.

(2) Combien il est, en effet, touchant de considérer que Mais

Mais qui pourra concevoir cet ineffable mystère ? Qui pourra comprendre Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le fils de Dieu sur nos autels, ministre et victime, attirant tout à soi, et s'immolant lui-même à la voix du prêtre, pour le salut de l'univers ? Ciel !

---

le soleil éclairant, tour à tour, les deux hémisphères, et les heures changeant, par une suite nécessaire, du matin au soir, il n'y a pas un seul instant où le sacrifice des chrétiens ne se succède ; où nos sacrés mystères soient interrompus ; où la même victime cesse d'être offerte, et où des vœux de paix, d'innocence et de bénédiction ne soient adressés continuellement à Dieu, sur nos autels catholiques. « Ainsi, tandis que le sommeil répare vos forces, » écrit un de nos missionnaires de Chine à un de ses amis » de France, pour vous renouveler au travail et au service » de notre Dieu, nous qui habitons l'orient de l'Asie, » nous offrons la victime sans tache. Sommes-nous arrivés » au soir ? nous pouvons nous unir aux sacrifices que vous » offrez en Europe. Enfin, l'Amérique, et surtout le Mexique et le Pérou, célèbrent cette auguste oblation pendant » le temps de notre repos ; et lorsque les devoirs de l'après-» midi nous occupent, qu'il est doux de penser que le culte » eucharistique est un culte continuel, et qu'il n'y a pas » un seul moment dans le jour où cet oracle du prophète » ne s'accomplisse à la lettre, *en tous lieux, depuis un* » *soleil jusqu'à un autre soleil ! etc.* » (*Lettre de M. Hana, missionnaire, à M. Philippe, lazariste. Macao, 29 décembre* 1788. *Voyez les dernières relations des missions du Levant*).

qu'ai-je dit, et quel scandale nouveau viens-je de rappeler aux faux sages? J'ai dit ce que je ne devois point taire; ce qui rend notre culte supérieur à tous les autres; ce qui prouve que Dieu peut aimer en Dieu, et que ses voies, pour nous le manifester, sont incompréhensibles aux enfans des hommes. Nous avouons que ce mystère est au-dessus de toutes les conceptions humaines; mais, de la part d'un Dieu, est-il donc inexcusable? Qui pourra l'assurer? Vous dites, ô théistes, que vous ne sauriez croire ce que vous ne voyez point; vous croyez néanmoins au Dieu de la nature, sans le voir ailleurs que dans ses ouvrages. Pourquoi donc n'ajouteriez-vous pas la même foi au Dieu de nos autels, lorsqu'il est le même Dieu invisible aux sens, visible à l'esprit? Pourquoi ne rapprocheriez-vous pas ces deux extrêmes? Pourquoi, dans le Dieu de la religion, ne reconnoîtriez-vous pas le Dieu caché de la nature, le même Dieu qui voile l'éclat de sa majesté aux yeux de Moïse, pour ne point l'effacer, par sa présence visible, du nombre des vivans; le même Dieu qui doit se couvrir de mystères ici-bas pour nous conduire, par la foi et l'espérance, à la vue des mystères, et qui doit ainsi accoutumer, par degrés, notre pensée, nos affections et tout notre être, à la connoissance future de son essence divine?

Mais admirez comment Dieu se montre toujours

Dieu sous ces mêmes apparences sacramentelles que nous serions tentés de regarder comme moins conformes à ses attributs suprêmes? Et quel autre, que le Tout-Puissant, pouvoit, d'un si foible moyen, faire sortir un dessein si magnifique? Ce dessein est caché; mais tout caché qu'il est, en combien de manières ne décèle-t-il pas les vertus du Très-Haut? Vertu de fécondité qui perpétue sur nos autels le miracle de la création; vertu de miséricorde qui, dans notre repentir, nous est la caution d'une clémence sans bornes; vertu de durée, d'où découle la permanence même de nos saints mystères; vertu d'étendue et d'unité, qui, de tous les sacrifices offerts, en tous temps et en tous lieux, ne fait qu'un seul et même sacrifice; qui réunit à ce sacrifice les vœux du ciel et de la terre, l'espérance de tous les peuples, le salut des vivans et des morts, etc....

Qu'importe donc que ce mystère soit beaucoup au-dessus de mon intelligence bornée? Plus le prodige sera grand quand on me parlera de l'amour ineffable d'un Dieu, plus il me paroîtra croyable. Quoi donc, je refuserois de participer à la Divinité, lorsque j'ose prétendre à son immortelle possession! je serois ébranlé d'un tel prodige, lorsque tout est prodige autour de moi et au dedans de moi! je ne voudrois pas consentir à être divin, lorsque c'est le ciel qui m'y invite, et que je me vois enfin arrivé

à ma place, et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la religion! Ah! les merveilles de la création auroient dû me préparer à d'autres merveilles plus étonnantes encore; et l'être intelligent, pour qui la terre produit, les champs se fécondent et le soleil répand sa lumière, a pu connoître dans l'Eucharistie ce que vouloit dire le mot même de *religion*, en y découvrant une nouvelle étendue de rapports entre Dieu et l'homme, que tous les autres cultes ont ignoré, et que la connoissance de ce mystère nous dévoile.

Avouons-le donc, et ne cessons de le publier, que c'est ici un grand mystère; mais si nous y trouvons quelque chose d'étrange, et qui nous paroisse disproportionné avec la majesté d'un Dieu, soyons-en dans une admiration plus profonde. C'est ici un mystère d'amour : or, puisque l'amour, dans l'homme, lorsqu'il est généreux, lui commande tous les sacrifices et lui fait éprouver dans ces sacrifices même les jouissances les plus vraies, qui doute que l'amour dans un Dieu, c'est-à-dire, un amour infini et souverainement parfait, n'ait pu s'abaisser au-dessous de toutes nos pensées, et former en faveur de l'objet de sa préférence, des desseins qui portent l'étonnement, le trouble même dans nos imaginations mortelles?

Mais quelle nouvelle preuve en faveur de cet inef-

fable mystère, si nous nous arrêtons au puissant secours qu'il donne à la morale? Je n'en suis pas surpris, que plusieurs fidèles soient si fermes dans la foi de ce sacrement, qu'il soit pour eux un des argumens les plus irrésistibles en faveur de la vérité, et qu'il les affermisse dans la croyance de tous les autres mystères; car tel est le bien immense qu'ils en retirent : leurs âmes en sont si consolées, leurs esprits si éclairés, leurs volontés si réchauffées de l'amour du bien ; enfin, ils y puisent une si grande abondance de moyens pour la vertu, qu'ils disent voloutiers en eux-mêmes : Non, il ne se peut qu'une institution si sainte ne soit pas l'ouvrage d'un Dieu.

Et s'il faut enfin ajouter un nouvel argument en faveur de notre foi ; homme, connois mieux ta propre vocation, et la fin essentielle pour laquelle tu as été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un autre motif de ce grand mystère te sera dévoilé. Tu as été créé pour Dieu, et pour être un jour participant de sa gloire dans la vie éternelle. Mais qui pouvoit opérer en nous cette vie bienheureuse ? Ce n'étoit pas la créature, puisqu'elle n'a point en soi la Divinité. Il falloit donc que les cieux s'abaissassent vers la terre, que Dieu lui-même fît ce que l'homme ne pouvoit faire ; car lui seul avoit le pouvoir d'élever ainsi l'homme, et de l'associer à son existence immortelle.

Telle est la sublime doctrine qui nous est manifestée à l'autel, au moment où le prêtre, après y avoir disposé nos esprits et nos cœurs, va commencer la partie la plus solennelle du sacrifice. Ecoutons attentivement sa voix : il demande de nous un recueillement plus profond, il nous rappelle à toute la grandeur des saints mystères. Il nous invite à élever nos pensées vers le ciel, à perdre maintenant de vue tous les terrestres et périssables objets, pour ne nous occuper plus que de notre seconde patrie. Nous répondons que c'est là le vœu de nos cœurs. Le prêtre nous invite à rendre grâces au Tout-Puissant, qui opère en nous de si grandes choses ; et nous répondons, que rien n'est plus juste ni plus équitable. A ces mots de notre entier dévouement et de notre communion au sacrifice, le prêtre, les mains étendues vers le ciel, continue lui seul, et au nom de tous, la prière publique. Les paroles intermédiaires varient selon les solennités ; mais c'est dans la préface pour les morts que la foi eucharistique prend un nouvel éclat d'immortalité. « Il est véritablement » juste et raisonnable, il est équitable et salutaire » de vous rendre grâce en tout temps et en tous » lieux, Seigneur très-saint, Père tout-puissant, » Dieu éternel, par Jésus-Christ notre Seigneur, » dans lequel vous nous avez accordé l'espérance de » la bienheureuse résurrection : afin que, si l'iné-

» vitable nécessité de mourir attriste la nature hu-
» maine, la promesse de l'immortalité future encou-
» rage et cousole notre foi. Car, pour vos fidèles,
» Seigneur, mourir n'est pas perdre la vie, mais
» passer à une vie meilleure; et lorsque cette maison
» de terre où ils habitent, vient à se détruire, ils en
» acquièrent une dans le ciel, qui durera éternelle-
» ment. C'est pourquoi nous nous unissons aux an-
» ges et à toutes les intelligences célestes, pour
» chanter un cantique à votre gloire. Saint, saint,
» saint, le Seigneur, le Dieu de l'univers, votre
» gloire remplit les cieux et la terre : béni soit celui
» qui vient au nom du Seigneur : gloire et triomphe
» au plus haut des cieux ».

Placez à présent à côté de cette profession de foi eucharistique, de cet hymne d'immortalité, placez tout l'ensemble du sacrifice, tout ce que nous avons dit de son universalité, de son unité et de cette adoration perpétuelle, que le culte catholique seul, entre tous les cultes, rend par Jésus-Christ au Dieu suprême, et tout ce qui nous resteroit à dire d'une religion où Dieu est sans cesse invoqué, où sans cesse la nature et Dieu communiquent ensemble par les sacrifices, par les prières et par les cantiques.... Pensées ravissantes, sentimens divins, union de tous les esprits, de tous les cœurs, de toutes les espérances en Dieu, qui me donneroit de vous peindre

avec toutes vos délices ? qui me donneroit d'exprimer tout ce que vous ajoutez de beauté, de vertus, de magnificence et d'éclat au culte des chrétiens ? Mais non, il n'est pas au pouvoir de l'homme de découvrir toutes les profondeurs des mystères de Dieu et tous les secrets de sa bonté infinie. Si toutefois, lorsque nous soulevons à peine une moindre partie du voile qui nous les cache, il suffit de ce que nous voyons pour attendrir nos âmes sur les merveilles du Tout-Puissant, que sera-ce, si nous apprenons à méditer plus fréquemment sa loi, si nous la faisons régner plus souverainement sur nos âmes ? Dieu est bon avec les bons ; ceux qui le cherchent le trouvent. Avec quelle profusion de bienfaits ne doit-il donc pas communiquer avec ses saints, et répandre sur eux ses grâces les plus ineffables !

Heureux, heureux donc celui qui connoît sa loi sainte et qui demeure fidèle à son culte ! heureux les pères et les mères qui l'enseignent à leurs enfans, ils auront des enfans vertueux et soumis ! heureux les époux dont elle resserrera les liens, et les amis qui s'aimeront en elle ; ils s'aimeront encore au delà du trépas, ils s'aimeront toujours ! heureux le chrétien qui lui aura gagné un seul chrétien, il aura mérité de la cité du ciel une couronne bien supérieure à celle que Rome donnoit jadis à celui qui avoit sauvé la vie à un citoyen ! heureux enfin, et

mille fois heureux, l'homme qui croîtra dans la pratique et dans l'amour de cette loi sainte! « Elle vaut » mieux que tous les trésors, et le fruit qu'on en » retire est plus excellent que l'or le plus pur. Son » prix surpasse toutes les richesses, et tout ce qu'on » désire le plus ne mérite pas de lui être comparé. » Ses voies sont belles. Ses sentiers sont pleins de » paix. Elle est un arbre de vie pour ceux qui l'em- » brassent. Heureux celui qui se tient fortement » attaché à elle! Mon fils, ne cesse point d'avoir de- » vant les yeux les conseils que je te donne. Garde » cette loi, et elle sera la vie de ton âme et les dé- » lices de ton cœur. Tu marcheras alors avec con- » fiance, et ton pied ne heurtera pas contre la pierre. » Si tu dors, tu ne craindras point. Tu reposeras, » et ton sommeil sera tranquille, et le Seigneur sera » ta défense contre la fureur des impies. Il frappera » d'indigence la race des méchans, mais il bénira » celle des justes. Il se moquera des moqueurs, il » donnera sa grâce à ceux qui lui sont fidèles. Les » sages posséderont la gloire, l'élévation des impies » fera leur confusion (1) ».

(1) Proverbes, l. III.

SIXIEME DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec l'existence religieuse, morale et politique de ses Ministres.

Vos estis lux mundi.... Vos estis sal terræ.
S. Math. ch. 5.

Il y a toujours eu un ministère sacerdotal dans le monde, pour rendre à Dieu l'honneur et la gloire de son culte. Tout homme naissoit sacrificateur et pontife dans l'origine des sociétés, et sous la loi de nature. Mais bientôt les peuples venant à se multiplier et à s'étendre, et les pratiques superstitieuses commençant à se mêler à la tradition primitive, il devenoit nécessaire de concentrer le sacerdoce dans un petit nombre de personnes choisies, et de créer en elles les dépositaires publics de la religion et des rites. C'est ce que la plupart des instituteurs des nations avoient compris; mais ils ne l'avoient compris qu'en politiques, qui cherchoient encore plus leur intérêt propre que la gloire de la Divinité. En réunissant les

hommes sous leurs lois, ils vouloient se les attacher plus étroitement par les liens d'un même culte. Leur premier soin fut donc de soumettre le ministère des prêtres à leur seule autorité. Ils se firent rois et pontifes. Tels furent un Minos, un Numa, et dans la suite des temps un Mahomet, comme dans le nouveau monde, un Manco-Capac : et si tous les fondateurs des empires ne furent pas à la fois prêtres et monarques, ils subordonnèrent également le culte et ses ministres à leur seule autorité ou à celle des magistrats, ainsi qu'il paroît en Chine et en Caldée. Ce qui ne tarda pas à assujettir la croyance de ces peuples à toutes les variations de la politique, et à toute la corruption des cours; et ce qui doit être encore regardé comme une des causes qui rendirent l'idolâtrie si florissante dans l'univers. Ses prêtres tenoient partout la religion et le culte dépendans du pouvoir souverain qui les dominoit; c'étoit à la volonté des grands et des riches de la terre que se rendoient les oracles, que de nouvelles divinités peuploient les cieux, et que de nouvelles superstitions répandoient ici-bas leurs ténèbres.

Nous ne pourrions donc plus nous assurer de la vérité, ni reconnoître où est le culte que nous devons suivre, où est le sacerdoce que nous devons écouter; si tous les cultes avoient une semblable origine; si le ministère sacerdotal étoit partout asservi

à la volonté arbitraire des gouvernemens ; si la loi, dont il a été rendu dépositaire, avoit pu changer avec la politique des souverains, ou avec les passions des hommes et leurs génies divers. Mais celui qui n'a pas permis encore que dans la succession des siècles rien se confondît ou se mêlât dans l'ordre du monde physique, auroit-il voulu qu'il en fût autrement dans l'ordre du monde moral? Celui qui a conservé invariablement les genres et les espèces, sans souffrir qu'au milieu d'une si étonnante fécondité, un seul être changeât essentiellement de caractère ou de forme ; ce grand Dieu auroit-il pu tolérer que le froment de sa parole fût étouffé par l'ivraie de l'irréligion ou de la superstition? Non, cela ne se pouvoit sous les lois d'une Providence immuable. Voici donc ce que Dieu a fait : Pour empêcher que le mensonge ne prévalût à la fin, et que le sacerdoce primitif ne fût aboli sur la terre, au moment où, avec la fondation des peuples, plusieurs cultes insensés prenoient racine dans le monde, et menaçoient d'envelopper l'univers entier dans la nuit du polythéisme, il a fondé de son côté un peuple, une religion et un culte. Il a créé un ministère sacerdotal, et tel est le caractère essentiel auquel on pourra toujours le reconnoître ; il l'a entièrement séparé du gouvernement temporel. Il en a formé une tribu à part, une tribu à laquelle il n'a donné pour partage que l'étude de sa loi, l'exer-

cice de sa parole, une pureté plus parfaite, un dévouement plus absolu à la vérité et à la justice que le reste des mortels. C'est la tribu de Lévi qui reçut de Dieu cette haute vocation d'être toute entière consacrée à son service et à celui des hommes, en ce qui concerne la religion et les mœurs.

Ainsi le ministère sacerdotal a une succession distincte depuis l'origine du monde jusqu'à Jésus-Christ, et on peut aisément le distinguer aux mêmes caractères. Sous la loi écrite, comme sous la loi de nature, il offre au seul Dieu suprême l'adoration et l'amour. Il n'y a de sujets au changement que les formes accessoires au culte, et de pure discipline. Sous la loi de nature, tout père de famille, tout homme offroit lui-même à Dieu l'élite de ses fruits ou de ses troupeaux; sous la loi de Moïse, les rites et les cérémonies étoient décrits, et la parole du Seigneur étoit enseignée publiquement dans les synagogues par un corps de pasteurs qui en avoient la mission expresse, comme elle l'étoit précédemment par les chefs de tribus dans les tentes des patriarches, dans le pays de Gessen, de Canaan ou de la Mésopotamie.

Ainsi se compose l'église juive après l'église patriarcale. Ainsi, le vrai culte et le vrai ministère sont maintenus, la tradition primitive conservée, l'espérance en un pasteur à venir, qui étendroit sa mission à toutes les parties du monde, toujours assurée. Ainsi,

le ministère sacerdotal établi de Dieu prend un caractère absolument distinct de tous les ministères religieux des nations ; ainsi l'instruction est préparée aux simples et aux petits, dès que la Providence devient l'institutrice d'un culte. Première réflexion que l'on doit se rappeler dans la comparaison des différens cultes. Vous n'en trouvez aucun avant Jésus-Christ, si ce n'est celui des Juifs, où le ministère des prêtres ait été chargé spécialement par la loi, d'instruire les peuples, et de leur enseigner les voies de Dieu ; vous n'en trouvez aucun qui soit fondé comme celui d'Israël, sur la foi des patriarches et des prophètes, qui remonte, comme celui d'Israël, à la croyance du premier homme ; qui rende compte du premier jour de la création, et qui l'ait consacré par un rit particulier ; vous n'en trouvez aucun qui porte avec lui des titres si augustes et si certains, qui réponde si bien à l'attente de l'homme et au dessein de Dieu sur lui ; vous n'en trouvez enfin aucun qui vous transmette ainsi d'âge en âge jusqu'au nom et aux actions des souverains pontifes qui ont précédé la naissance du Sauveur des hommes. Quel est en effet le ministère sacré des nations qui mérite de lui être comparé ? Celui des Mages approche-t-il de celui des Lévites ? Les prêtres d'Egypte, les lettrés chinois doivent-ils leur être préférés ? Dans tous ces ministres de la philosophie ou de la superstition, je ne rencontre que

des hommes amateurs des sciences ou des arts, des astronomes, et souvent des doctes infatués de toutes les vanités de l'astrologie judiciaire et de la magie; mais toujours des hommes dévoués aux passions des autres hommes, et se mettant peu en peine de l'instruction et du salut du peuple. Nous ne disons rien des Bonzes, des Druides, des prêtres de Cybèle, des autres ministres des Dieux; on sait trop de quelles erreurs et de quels mensonges ils se rendirent coupables, et combien d'ailleurs ils étoient étrangers à l'enseignement des peuples, et à leurs autres besoins! La gloire du ministère lévitique fut d'éviter tous les vices du sacerdoce idolâtre, de tendre sans cesse à la réunion de tous les Israélites dans une même foi, de ne point désespérer de la providence de Dieu, de conserver religieusement l'attente d'un Rédempteur, d'enseigner aux enfans des patriarches à servir Dieu comme l'auteur de tout bien, à l'aimer par-dessus tout, et à ne craindre que sa justice.

Mais si nous louons de la sorte le ministère de Lévi, que dirons-nous du ministère catholique, dont il n'étoit que la figure? Que dirons-nous de ce ministère, fondé, non plus pour la restauration d'un seul peuple, mais pour celle de tous les peuples; non plus pour conserver le dépôt des promesses, mais pour les manifester à toutes les générations des hommes; non plus pour expliquer aux enfans d'Israël

les premiers âges du monde, mais pour apprendre à tout l'univers ce qui étoit arrivé depuis le commencement jusqu'à Jésus-Christ, et ce qui devoit arriver depuis Jésus-Christ jusqu'à la consommation des temps? Que dirons-nous de ce ministère, qui, au bienfait de l'instruction mosaïque, joint celui de l'instruction évangélique, qui nous a délivrés de la servitude des observances légales, qui nous a rendu la vertu plus accessible, qui nous a dévoilé les mystères du royaume de Dieu, et qui a porté au comble de la perfection le grand commandement de la charité? Que dirons-nous de ce ministère, dont Jésus-Christ a été lui-même le fondateur et le premier pontife? et que louerons-nous en lui? Sera-ce son institution? Sera-ce sa fécondité? Sera-ce son amour pour les hommes, ses bienfaits permanens pour la société? Tout en ce ministère mérite la louange et la bénédiction, la reconnoissance et l'amour. Il n'y a que les abus, dont les hommes ont trop souvent obscurci sa beauté native; il n'y a que les abus qui aient pu lui nuire auprès des ignorans, des foibles ou des pervers. Pourquoi les rappellerions-nous ici? Ces abus, qui ne sont plus, qui peuvent être ôtés, ils lui sont tous étrangers. Il n'en est point que son divin instituteur ou que ses premiers apôtres ne condamnent; il n'en est point qui ne soient une violation expresse des principes et des règles sur lesquels il est

établi.

établi. Contentons-nous donc de dire ce qu'est ce ministère dans l'esprit de l'église universelle. C'est la meilleure manière de répondre à tous les sophismes des incrédules, à toutes les calomnies de ses ennemis.

Qu'ils viennent donc échouer devant son institution primitive, tous les sarcasmes des faux sages; qu'ils soient confondus, tous les impies, devant le grand dessein de la régénération de l'univers. Philosophes du Lycée, philosophes du Portique, disciples de Zoroastre ou de Confucius, Brames, Gymnosophistes, Mages d'Egypte ou de Caldée, et vous tous qui êtes les héros, les protecteurs ou les disciples de la sagesse humaine, venez et écoutez : « Un enfant nous est né, et cet enfant a pour nom EMMANUEL, c'est-à-dire, *Dieu avec nous* » : il est né pauvre dans Bethléem, de Juda, à l'époque prédite par le ministère des patriarches et des prophètes, et par l'institution de la loi juive, au temps marqué par la synagogue, et au moment où tous les prêtres d'Israël disputoient de sa venue. Il a accompli en lui tout ce qui étoit dit du Sauveur des nations; et sans le secours des lettres humaines, sans la protection des hommes et sans appui de la part du monde, sans autre autorité que celle qu'il tenoit de lui-même. Il a choisi quelques ignorans qu'il s'est associés comme disciples, et il a institué en eux ce nouveau ministère, qui de-

voit appeler, et la Judée, et l'univers, à une religion de paix, de vertu, de bonheur, telle qu'il convenoit en tout au Sauveur des hommes de l'enseigner aux hommes, telle qu'il convenoit à un Dieu de la laisser pour héritage à la terre, en venant la régénérer.

Et maintenant, considérez quelle étoit la philosophie des nations, et le peu d'accès que pouvoit y avoir le vulgaire des hommes, lorsque Jésus-Christ vint les instruire, et voyez ensuite comment tout à coup la vocation au ministère apostolique relève l'existence des pauvres. Ce sont de simples artisans, qui les premiers sont appelés; à la différence des institutions philosophiques, qui ne formoient des élèves qu'à la cour des rois, ou sous les portiques des académies. Différence essentielle à remarquer, et qu'il ne faut pas omettre. Car, dès ses premiers pas dans la carrière, Jésus-Christ nous annonce assez hautement que ce ne sont ni les richesses, ni les grandeurs humaines auxquelles il vient donner la préférence, mais l'homme et la dignité de sa nature, qu'il vient relever; il nous annonce assez hautement que sa morale va être à la portée de tous, puisque les derniers d'entre le peuple peuvent en être les docteurs et les apôtres. De là, l'Evangile est déjà séparé de toutes les doctrines des philosophes, qui ne sont bonnes que pour l'instruction des philosophes. Platon fréquente la cour de Denis; Socrate est jaloux de comp-

ter Alcibiade au nombre de ceux qui l'écoutent ; Aristote tient à honneur d'être le précepteur d'Alexandre ; Confucius passe une partie de sa vie auprès des rois, et l'autre partie à leur adresser des leçons : tous ces sages se forment des disciples choisis dans la classe des grands ou des savans. Ce sont les petits et les simples que Jésus-Christ appelle pour ses premiers disciples (1).

Mais ce n'étoit pas assez que le ministère pastoral fût établi d'après des notions bien différentes de celles de la sagesse humaine ; il falloit encore lui communiquer une autorité que la sagesse humaine n'avoit point. L'autorité est nécessaire pour commander la persuasion aux hommes ; un ministère sans autorité ne seroit plus écouté qu'avec critique, ou, ce qui est pire encore, avec indifférence. Et dès lors il ne seroit plus assez puissant pour réprimer la violence des passions. Vous avez beau présenter aux hommes des maximes célestes ; la plus belle morale n'empêcheroit pas le moindre mal sur la terre, si elle ne s'annonçoit avec autorité : Comme il n'y a pas de loi, ni de tribunal qui empêchassent le moindre crime, s'il n'y avoit aucune force coactive pour les faire respecter. Que dis-je ? une loi portée par un particulier sans autorité, par un tribunal sans défense, n'exci-

(1) Matth. IV, v. 18. Ibid. v. 21.

teroit que la dérision et le mépris. Il en est de même de la morale qui nous seroit prêchée par des gens sans caractère. Les philosophes l'ont éprouvé du temps de Socrate, lorsque cet homme, proclamé par ses élèves, « *le plus sage de tous les hommes* », prêchoit sa doctrine à Athènes. D'où vient qu'elle eut un succès si borné, et que ses disciples ne purent jamais l'accréditer hors de l'enceinte de son école? C'est que Socrate et ses disciples n'ayant d'autre autorité pour se faire obéir, que celle dont ils s'étoient eux-mêmes revêtus, tout sophiste, tout homme peut user du même droit, alléguer sa propre raison et ses propres principes, contre la raison et les principes de Socrate, et s'annoncer aussi comme l'instituteur, le moraliste du genre humain. Ainsi l'ont, en effet, prétendu les philosophes qui sont venus après le fils de Sophronisque. La même chose étoit arrivée à Confucius. Ses disciples trouvèrent bon, sans doute, de partager sa réputation, en enseignant au dehors une même morale que celle de leur maître; mais comme Confucius n'avoit également sur eux d'autre autorité que celle qu'ils vouloient bien lui accorder, ils ne se refusèrent pas dans le secret le droit d'expliquer ses principes ou de les interpréter chacun à leur manière. De là cette double doctrine, qu'on les accuse d'avoir propagée dans les Indes; et ce scepticisme de morale, qui ne les rend étrangers aux diverses su-

perstitions du peuple, que pour les précipiter dans l'indifférenee de tous les eultes. Un seul mot de l'Evangile rend le saeerdoce de Jésus-Christ étranger à tous ces écueils. Les peuples, dit ce livre divin, étoient dans l'admiration de Jésus, parce qu'il les enseignoit avec autorité (1). C'est que Jésus eonnoissoit la portée de l'esprit et du cœur de l'homme, et il savoit comment il devoit proposer sa loi pour lui assujettir les consciences ; il savoit que Dieu seul a le droit de se faire obéir de tous les hommes, paree qu'il est leur commun auteur. C'est pourquoi, comme il le dit de lui-même, il tiroit toute sa doetrine du eiel ; ee n'étoit pas lui qui enseignoit, mais Dieu qui enseignoit en lui. Sortez de cet enseignement surnaturel, ô philosophes ; vous pourrez nous donner de fort belles leçons de mœurs, mais où trouverez-vous une sanction suffisante pour en commander l'exercice ?

Mais, dira-t-on, si le ministère eatholique se glorifie d'être institué de Dieu ; n'en est-il pas ainsi du ministère de Brama, de Fô, de Mahomet, et de tous les faux eultes qui ont partagé, dans les divers temps, la stupide véuération des mortels ?

Oui, ils s'en glorifient de même, mais que peut-on en conclure ? Que l'auteur de l'Aleoran, et tous les autres inventeurs de fausses doctrines ont pu en impo-

(1) Matth. VII, v. 28, 29.

ser à leurs disciples, comme des hommes sans aveu qui arriveroient des pays lointains dans notre patrie, pourroient en imposer par de fausses lettres de créance; ce qui n'empêcheroit pas assurément qu'il n'y eût de vraies ambassades. L'important est uniquement ici de discerner la vérité de la mission, et les moyens ne nous manquent pas pour arriver à cette fin importante. Tous les peuples nous sont connus; toutes les religions anciennes et nouvelles nous le sont aussi; et de même nous connoissons quel a été le ministère des prêtres dans tous les âges, et chez tous les peuples. Mais pour nous borner dans un sujet si vaste, et qui embrasseroit dans son étendue le corps entier de la religion, qu'il nous suffise de nous arrêter à ces seules preuves de sentiment que nous avons déjà indiquées, et qui seront mieux entendues de tous: que le sacerdoce catholique porte exclusivement les caractères d'une succession primordiale et divine; qu'il est, ce que le ministère du ciel doit être sur la terre, indépendant des temps, des lieux, des circonstances, le plus profond en témoignage, le plus puissant en œuvres saintes; qu'il est l'instituteur de l'humanité entière; et qu'enfin, bienfaisant par essence, il n'est donné aux sociétés que pour leur vertu et leur bonheur.

Nous disons que le ministère pastoral catholique porte exclusivement le caractère d'une succession

primordiale et divine. Et d'abord remarquez qu'à l'époque où le nouveau ministère s'établit dans le monde, l'ordre lévitique, qui avoit succédé au sacerdoce patriarcal, alloit cesser. Il avoit rempli les desseins de la Providence, et il ne pouvoit plus désormais prolonger sa durée, sans présenter au monde le scandale de deux ministères également approuvés de Dieu, et qui eussent pu rendre par la rivalité de leur concours la religion moins respectable; car, ainsi que la vraie religion est une, le vrai ministère doit être un. Or, la Providence ne nous a pas laissé long-temps dans le doute. Eh! qui refusera de donner son assentiment à ses oracles, si l'on vient à les comparer avec l'évènement? Les prophètes avoient dit: « Quand le pontife envoyé de Dieu sera arrivé, alors » cessera l'offrande et le sacrifice mosaïque, l'ordre » lévitique sera détruit; il n'y aura plus de souve- » rain pontife en Israël, et la foi primitive sera trans- » portée à un nouveau peuple de croyans, avec un » nouveau ministère sacerdotal, avec un sacrifice pur » et sans tache, qui sera offert au Seigneur dans » tous les lieux de la terre (1) ». Jésus-Christ est arrivé; il a été le pontife envoyé de Dieu; il a établi

(1) Deuter. 18, 15 et seq. Isaï, c. 22, v. 2. Daniel, c. 9, Osée, 3, 4, 5. Malach. c. 1, v. 1, 10, 11. Voy. les Proph. passim.

ce nouvel ordre de ministère et de sacrifice ; la foi des patriarches a été transportée aux diverses nations, et à l'époque marquée, le sacrifice a cessé en Israël ; il n'y a plus eu de souverain pontife en Juda, et l'ordre lévitique a été dissipé, et les généalogies anciennes ont été perdues, et, avec elles, le caractère sacerdotal des enfans de Lévi est devenu impossible à distinguer. Il n'y a donc plus eu ni de pontife, ni de sacerdoce, ni de sacrifice dans la loi ancienne.

Si dès lors la loi de Jésus-Christ n'avoit été entée sur la loi de Moïse, il seroit vrai de dire que le ministère sacerdotal n'auroit plus eu de continuité sur la terre, et que le sacrifice primitif auroit été interrompu.

C'est donc Jésus-Christ qui est le terme de la loi ancienne, et le principe de la loi nouvelle, qui unit les temps anciens et les temps nouveaux, qui donne la main aux deux ministères ; qui succède au souverain pontife d'Israël, dont le sacerdoce, loin d'être interrompu, se trouve ainsi continué et perfectionné dans son divin auteur ; et en cela, qui pourra s'empêcher d'admirer le gouvernement d'une Providence ineffable, dont toutes les voies sont constantes, invariables, et toujours unes ? Qui pourra s'empêcher de reconnoître dans la succession du ministère catholique, une des preuves les plus éclatantes en faveur de la priorité et de la perpétuité de la foi ? Voyez

Jésus-Christ apparoissant à ses disciples, entre Moïse et Elie, embrassant à la fois les deux testamens, et se rendant témoignage à lui-même, par cet admirable accord des deux ministères, dont l'un annonce le Sauveur des hommes qui doit venir éclairer les nations, et leur apporter l'Evangile de paix, et dont l'autre publie l'avénement de ce même Sauveur, et les prophéties accomplies. Ce ne sont point là des raisonnemens abstraits, et qui passent la portée de la multitude; ce ne sont point des argumens difficiles à saisir, ou des faits moins aisés à comprendre; c'est ce que tout le monde voit et entend. Il existe une succession dans le ministère pastoral catholique, qui n'existe dans aucun autre culte. Chaque souverain pontife y est appelé par son nom, depuis saint Pierre, premier vicaire de Jésus-Christ, jusqu'à Pie VII, qui occupe actuellement le saint siége, centre de l'unité catholique. De Jésus-Christ, chef de la loi nouvelle, nous remontons à Aaron, par un pontificat également connu. Aaron nous conduit aux patriarches; les patriarches à la tige commune du genre humain, à la création, à Dieu. Ainsi, la chaîne des vérités religieuses nous est transmise par un ministère toujours suivi, par une succession non interrompue de pontifes. Ainsi est tracée d'avance la ligne de démarcation entre le vrai sacerdoce et tous les ministères qui s'en écartent : ainsi l'on peut aisément distinguer

les églises dissidentes de l'église mère, en interrogeant leur ministère, et en leur demandant compte de leur généalogie sacrée. Pasteurs luthériens, pasteurs de Genève, d'où venez-vous ? De qui tenez-vous votre mission ? Qui vous a instruits de la morale de Jésus ? Qui a fait parvenir jusqu'à vous la foi primitive ? Qui vous a conservé la forme de sacrement que vous avez adoptée ? Dans quelle église avez-vous été d'abord enfantés à l'Evangile ? Et s'il est un temps voisin de nous, où vous étiez encore unis à nous par la même succession de ministres, où vous aviez une même église, une même doctrine, qui a pu vous autoriser à faire scission avec nous, à vous créer un nouvel ordre de pasteurs qui n'a plus rien de commun avec l'ordre ancien ? Qui a pu vous assurer votre confiance dans une foi que vous avez rendue variable, qui n'est plus pour vous, depuis Luther et Calvin, ce qu'elle étoit pour vos pères ? Vous avez rougi des abus qui dénaturoient à vos yeux l'ancienne église de Jésus-Christ ! Ces abus étoient de l'homme, et vous détruisez l'apostolat qui vient de Dieu ; vous détruisez cette hiérarchie pastorale, qui a fait si long-temps l'admiration des philosophes eux-mêmes, et qui seroit, en effet, la plus superbe conception de l'intelligence humaine, si elle n'avoit un Dieu pour auteur.

Rien de plus admirable, en effet, que l'économie du sacerdoce catholique ; rien de plus admirable que

le plan d'administration politico-sacrée, sur lequel est fondé l'empire de Jésus-Christ et la prédication de son Evangile dans toutes les nations (1). C'est l'univers entier qu'embrasse l'étendue de ses rapports. Le ministère pastoral s'y distribue l'exercice de ses fonctions en divers grades hiérarchiques, tous nécessaires à l'ordre, à l'harmonie de l'ensemble, mais tous également liés d'une manière indivisible à l'unité d'un même sacerdoce. Diacres, prêtres et pontifes, les emplois sont différens, et la plénitude de l'apostolat n'est pas égale pour tous; mais la fin du ministère est la même, et l'unité du sacerdoce n'est point divisée. Et voilà en quoi ce ministère surpasse toutes les institutions humaines. Nul ministre n'y exerce pour soi ou en son nom; tous y exercent pour Jésus-Christ et au nom de Jésus-Christ, le même sacerdoce, selon la mission qui leur a été confiée. Ainsi, l'égalité de l'homme est respectée dans

(1) L'empereur Julien ne trouvoit rien dans l'Histoire des peuples et dans les Annales de la philosophie qui méritât de lui être comparé. On sait quels furent ses vains et inutiles efforts pour introduire dans le paganisme une semblable hiérarchie. Ce prince apostat ignoroit, dans son aveugle désir, qu'un ordre de choses que la charité seule a établi, ne peut se maintenir que par elle. *Juli. Epist.* 46, 56, 63, *Misop.*

la hiérarchie ecclésiastique, l'égalité de l'homme et sa dignité ; ainsi, dans l'église, le moindre lévite est, en quelque sorte, pour la grandeur de sa vocation et la sublimité de ses rapports, au même rang que celui qui occupe les premières places ; ainsi, toutes les considérations de la vanité humaine s'évanouissent, pour un vrai ministre, devant le grand but de la société religieuse ; il ne connoît ni de premier, ni de dernier, selon les vains calculs de l'orgueil humain ; et s'il est appelé à présider les autres, ce n'est que pour être le serviteur de tous.

Joignez à cette unité de fonctions sacerdotales, l'unité du gouvernement ecclésiastique dans le partage du monde catholique, en diocèses et en paroisses, dont le point central est une seule église, dans la division de tant de diocèses, dont les différens pasteurs sont réunis à un même pasteur, leur égal pour l'apostolat, leur supérieur dans l'ordre hiérarchique, et l'évêque primat de toute la chrétienté. Quelle distribution heureuse pour atteindre, à l'instant, d'un bout de l'univers à l'autre, pour entretenir parmi les peuples une sainte correspondance, et pour assurer au ministère pastoral l'indépendance nécessaire à ses augustes fonctions !

Quel gouvernement, en effet, pourroit asservir à ses lois un ministère sacré, établi pour tous les gouvernemens ? Cela se peut, sans doute, à l'égard de

tout sacerdoce qui a rompu l'unité avec le culte catholique, et qui n'est ordonné que pour un seul Etat ou un seul pays du monde, ainsi que le sacerdoce anglican ou éthiopien. Qu'un tel sacerdoce soit attaqué dans l'enceinte de ses limites, nous en convenons, il ne peut se rallier ailleurs, ni se perpétuer ici-bas. Il faut donc qu'il succombe et qu'il périsse, si la puissance temporelle vient à lui retirer son appui ; ce qui est arrivé à une multitude d'églises dissidentes, qui voulurent, à diverses époques, élever autel contre autel. Elles ont successivement disparu, laissant après elles la seule église catholique, toujours stable et permanente sur la terre.

Lorsque nous parlons de l'indépendance du sacerdoce catholique, nous n'entendons pas qu'il doive renoncer à la protection du gouvernement temporel. Mais cette indépendance, nous la faisons consister dans le pouvoir qu'il a reçu du ciel, de se maintenir, jusqu'à la consommation des siècles, dans la même doctrine, dans la même foi, dans le même enseignement de vérité, de justice et de bonheur, caractère distinctif du culte catholique, dans tous les siècles de la tradition, et que l'on chercheroit inutilement ailleurs.

Voyez si ce ministère a jamais fléchi devant la cour des tyrans, devant les faisceaux et les licteurs des maîtres du monde ; si, dans le temps où il suffisoit d'un seul édit pour mettre en fuite tous les profes-

seurs de la sagesse humaine, il a jamais cessé d'instruire les peuples et les grands, et de faire entendre sa voix aux juges de la terre. Voyez, dans d'autres temps, si lorsqu'une trop accommodante philosophie a si souvent molli devant le despotisme ou la volonté des potentats du siècle; si lorsqu'un sacerdoce dissident, comme au temps de Luther et de Henri VIII, a foibli dans ses principes au gré des têtes couronnées; voyez, dis-je, si le vrai ministère n'a pas toujours conservé la même indépendance dans sa foi et dans ses mœurs; s'il n'a pas toujours été un ministère de liberté; s'il n'a pas pris un nouveau degré de force dans les persécutions; s'il n'est pas sorti constamment victorieux, depuis dix-huit siècles, de toutes les attaques de la superstition et de l'erreur, du fanatisme et de l'incrédulité.

Il peut donc se maintenir dans un Etat, malgré les puissances, ce ministère fondé par le Très-Haut: oui, il le peut, jusqu'aux catacombes, jusqu'au martyre, qui ne firent que hâter ses succès sous les Néron, les Dèce et les Maxence. Mais il peut aussi quitter tel gouvernement et passer dans tel autre, non pas à l'heure et au moment que les puissances de la terre le veulent ainsi, mais à l'heure et au moment où Dieu venant à réprouver les puissances de la terre, à cause de leurs crimes et des crimes des peuples, il permet qu'elles viennent à mé-

connoître les ineffables bienfaits du véritable apostolat, ou à les dédaigner.

Ainsi les hérésies anciennes ont séparé une partie de l'Asie et de l'Afrique; ainsi les hérésies modernes ont divisé le nord et l'Angleterre. Mais est-il perdu pour une partie de l'Asie? Il s'étend vers le nord de l'Europe; et la Suède, le Danemarck et la Prusse se convertissent à sa parole. Le même ministère est-il proscrit par Luther et Calvin dans une partie de l'Europe? Il passe les mers; et ses progrès rapides dans les deux Indes lui valent des couquêtes supérieures, aux pertes que les hérésies avoient pu lui occasionner. Tel est le ministère pastoral établi par Jésus-Christ, toujours un, toujours indivisible : il n'abandonne un pays que pour aller étendre ses bienfaits sur un autre pays; et si Rome elle-même venoit à lui manquer, partout où il trouveroit un successeur à Pie VII, il trouveroit une autre Rome, et la dignité centrale de l'église de Rome; car c'est de cette église qu'il est écrit, que *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (1).

Que peuvent donc contre nous les diverses objections des impies, qui, voulant réduire la vraie religion en un système purement humain, attribuent son origine, ses succès et ses pertes à l'ambition des princes

(1) S. Matth. c. 16, v. 16.

de la terre ? Les annales du monde s'élèvent hautement contre une pareille assertion. Ce n'est, ni sur la science des politiques, ni sur la mission donnée par les peuples, ni sur la recommandation des philosophes, ni sur le despotisme des souverains, que le ministère pastoral catholique a été fondé : il étoit déjà connu et propagé dans l'univers, quand les philosophes sont venus à lui ; et quand les Césars l'ont honoré, il avoit déjà répandu ses lumières jusqu'aux extrémités du monde.

Et remarquez qu'un des grands moyens que possède le ministère établi de Dieu, pour se conserver libre et indépendant de la politique du siècle, se trouve dans le sacrement même de l'ordre, par lequel ce ministère s'étend sur toutes les nations, et se perpétue dans tous les âges. C'est par ce sacrement que de nouveaux prêtres et de nouveaux pontifes reçoivent la mission du ciel, pour gouverner l'église de Jésus-Christ. C'est par ce sacrement, que toute la force des rois et des empires ne pourroit suppléer, que l'ordre de la mission ecclésiastique ne sauroit être au pouvoir des tyrans, et que nulle persécution, quelque cruelle et étendue qu'on la suppose, ne peut espérer de détruire sur la terre la semence des vrais pasteurs. Mais c'est ainsi encore que des missionnaires sont envoyés à des peuples qui ne connoissent point la foi ; et que, dans le commencement de l'église, les

les apôtres se créèrent des successeurs, des suppléans ou des vicaires, pour présider après eux, ou conjointement avec eux, les diverses églises, et pour propager au loin le même ministère et la même doctrine. Nous ignorons après cela comment les pasteurs de Genève expliquent leur mission apostolique, qu'ils reconnoissent ne tenir que du peuple; car si le vœu ou le concours du peuple est seul nécessaire pour la mission à l'apostolat, n'en résulte-t-il pas l'impossibilité évidente d'appeler à l'église de Jésus-Christ de nouveaux peuples? N'en résulte-t-il pas que, dans cet étrange système, où la mission doit venir du peuple, nul pasteur légitime ne peut aller prêcher l'Evangile à des infidèles, sans être dans la fâcheuse alternative, ou de se donner la mission à lui-même, ou de ne la tenir de personne, ce qui est également absurde. Mais qui ne sent que si une pareille vocation à l'apostolat avoit été nécessaire aux apôtres, l'univers entier seroit encore idolâtre? Ainsi, l'ordre de succession dans le ministère catholique doit être également regardé comme une des marques distinctives de son institution divine, et comme un caractère absolument essentiel à son indépendance et à sa durée, comme un moyen assuré de conserver, dans la suite des générations, le même enseignement et le même culte.

Mais après avoir vu quel est le ministère pastoral, considéré en lui-même, il est temps de voir ce qu'il est, considéré dans ses rapports avec la vertu et le bonheur de l'homme.

C'est un ministère plein de douceur et de bonté. Voyez à quels emblèmes touchans son divin instituteur veut qu'on le reconnoisse; voyez sous quels rapports consolans il fonde la mission de ses disciples; combien ces rapports divers sont accommodés aux différens intérêts de la vie; combien ils sont près de nous et de nos besoins, ils sont à la portée de notre esprit et de notre cœur; ils excitent davantage notre gratitude et notre amour, et ils sont dignes en tout du suprême pasteur des hommes. Ce seul nom de bon pasteur, que Jésus-Christ se donne à lui-même dans son ministère à l'égard des hommes, et qu'il laisse en héritage à ses apôtres; ce seul nom patriarcal, que d'idées, que de sentimens de tendresse et de bonté il réveille dans les âmes! Et par quelle suite de comparaisons admirables Jésus-Christ n'en relève-t-il pas les devoirs, les sollicitudes et la dignité! « Le fils de l'homme, dit-il, est venu pour sauver ce qui étoit perdu. Si un homme a cent brebis, et qu'une seule vienne à s'égarer, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller chercher celle qui s'est égarée? Et s'il arrive qu'il la retrouve, ne lui cause-t-elle pas plus de joie que les quatre-vingt-dix-

neuf qui ne s'étoient point égarées? Ainsi votre père, qui est dans les cieux, ne veut pas qu'un seul de ses enfans périsse (1) ». Quelle douceur, quelle prévenanee dans ce peu de paroles! Que l'Evangile est ravissant dans l'idée qu'il nous donne du vrai sacerdoce, et que le ministre de Jésus-Christ accumule sur lui de crimes et de châtimens, lorsqu'à un caractère si noble et si divin, il substitue d'autres sentimens et d'autres pensées! Mais il n'est done pas en lui-même un ministère inexorable, le ministère pastoral établi de Dieu; il n'est pas ee ministère dur et sans pitié, tel que les sophistes, ou trompés, ou trompeurs, ont voulu nous le représenter? Non, ceux qui l'ont ainsi considéré, ne se sont arrêtés qu'aux viees particuliers de quelques-uns de ses ministres. C'est l'homme qu'ils ont voulu peindre avec tous ses défauts; c'est l'homme que l'Evangile réprouve, que l'histoire de l'église flétrit, que tous les canons des conciles frappent de leurs anathèmes; mais le ministère de Jésus-Christ n'a rien qui lui ressemble. Ah! sans doute, si le viee des particuliers avoit pu lui nuire, il y a long-temps qu'il ne subsisteroit plus, ou qu'il ne se montreroit plus à nous que vicieux et dégradé. Mais heureusement ses caractères sont aussi indépendans de ses propres ministres, que des

(1) Matth. c. 18, v. 11 et 5.

puissances de la terre. Ils existent dans l'Evangile et dans les conciles; et l'Evangile et les conciles existent entre les mains de tous les hommes qui en garantissent l'authenticité. C'est dans ces livres d'institution divine, que nous devons constamment remonter pour connoître toute l'excellence du ministère pastoral.

C'est un ministère de miséricorde et de bienfaisance. Ecoutez Jésus-Christ dans la première instruction qu'il donne à ses apôtres; écoutez Jésus-Christ dans sa réponse aux disciples de Jean. Envoie-t-il ses apôtres pour annoncer la nouvelle morale qu'il est venu apporter sur la terre? Il ne veut pas qu'ils se présentent aux peuples, sans répandre sur eux des bienfaits (1). Répond-il aux disciples de Jean, qui lui demandoient s'il étoit le Messie, ou s'il falloit en attendre un autre? Allez raconter à celui qui vous envoie, leur dit-il, ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu. « Les aveugles voient, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres (2) ». Mais avez-vous compris ce dernier témoignage? il vaut lui seul toutes les preuves morales que nous pourrions apporter en faveur de la vraie reli-

(1) Matth. c. 10.

(2) *Ibid.* c. 11.

gion ; il relève plus lui seul le ministère pastoral, que tout ce que nous pourrions ajouter de nouveaux témoignages. Jésus-Christ l'emploie ici comme le grand caractère du Messie, du législateur des nations, comme l'explication unique de toutes les prophéties, comme l'accomplissement de toutes les promesses anciennes. « Allez dire à celui qui vous envoie, ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu..... L'Evangile est annoncé aux pauvres ». — Et si des prodiges inouis accompagnent ces paroles, remarquez que la nature de ces prodiges a un rapport direct avec le salut que Jésus-Christ est venu apporter au genre humain, et à la lumière dont son Evangile devoit éclairer les nations. Ce sont des sourds qu'il fait entendre, des aveugles qu'il fait voir, des morts qu'il ressuscite ; emblèmes trop frappans des divers états dans lesquels languissoit notre nature, pour qu'ils puissent être méconnus. Et tel est le caractère particulier de tous ces prodiges qui nous étonnent ; c'est toujours la miséricorde souveraine de Dieu qui se manifeste aux hommes ; qui, dans ces biens terrestres et matériels, a toujours quelque rapport, ou visible, ou secret, avec le bien des âmes. Ainsi, dans le miracle de la multiplication des pains, Jésus-Christ fait usage de toute sa puissance ; mais c'est pour nourrir tout un peuple avide de ses discours ; et par là il nous instruit assez que, sans le secours

des richesses, un bon ministre trouve, en tout temps, dans sa seule compassion pour les pauvres, des trésors de miséricorde inconnus aux enfans du siècle. Nous répéterons donc, après Jésus-Christ, que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent. C'est ici un prodige, mais un prodige de bonté, et dès lors il est croyable; et dès lors il manifeste le gouvernement de la Providence; il convient au chef du ministère pastoral; il caractérise l'ordre, la fin et les moyens de ce ministère, et son indépendance de tout secours humain.

Mais que sera-ce maintenant, si nous venons à considérer dans le sacerdoce de Jésus-Christ, ce caractère de charité qui l'élève si fort au-dessus de toutes les institutions humaines? Nous osons hardiment en défier les sages du siècle. Qu'ils nous disent si jamais la sagesse humaine s'est montrée à de pareils traits; si jamais elle eût pu enfanter dans son sein ce vaste plan, de renouveler l'univers par la charité. Qu'ils nous disent comment à peine le christianisme annoncé, il s'établit une correspondance nouvelle, qui n'est, ni l'appât d'un gain sordide, ni l'intérêt d'une gloire périssable, mais un sentiment profond d'humanité et de fraternité qui lie ensemble tous les hommes, et tous les hommes avec Dieu. Qu'ils nous disent quels étoient les mortels qui ont communiqué une semblable impulsion au monde? ou plutôt qu'ils

rendent hommage à l'institution du sacerdoce de Jésus-Christ, qui a opéré toutes ces merveilles sur la terre, et qui les reproduit encore au milieu de nous, malgré la perversité du siècle.

Oui, le ministère pastoral a encore, au milieu de nous, ses merveilles; et pour les multiplier, comme dans les premiers temps, il n'auroit besoin que de trouver des esprits dociles à ses instructions.

Vous demandez où sont ces merveilles? Je répondrai d'abord : dans les obligations même de l'apostolat, qui n'ont point changé depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. « O pasteurs! s'écrie Fénélon, loin de » vous tout cœur rétréci; élargissez, élargissez vos » entrailles, vous ne savez rien si vous ne savez que » commander, que reprendre, que corriger, que » montrer la lettre de la loi. Soyez pères, ce n'est » pas assez; soyez mères; souffrez de nouveau les » douleurs de l'enfantement, à chaque effort qu'il » faudra faire pour former Jésus-Christ dans un » cœur (1) ». Et voilà une première merveille qu'un tel sacerdoce nous soit parvenu à travers la corruption des différens âges, aussi pur qu'il l'étoit au jour de son institution.

Vous demandez où sont ses merveilles? Dans les travaux journaliers du ministère lui-même, dans ces

(1) Discours pour le sacre de l'évêque de Cologne.

travaux que le monde dédaigne, que le philosophe regarde comme si inférieurs à ses soins, qui n'attirent en effet ni gloire, ni considération humaine, et qui sont cependant les sources inépuisables de la vertu et de la félicité publique. Où sont ses merveilles? Dans ces humbles catéchismes, qui enseignent à l'enfant du pauvre ce que les sages du siècle ne lui enseigneront jamais, à aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme, et le prochain comme soi-même; dans ces touchantes instructions, où l'orateur sait abaisser son génie pour se mettre à la portée des ignorans, et sacrifier l'éclat de la parole pour gagner plus sûrement à la vertu les simples et les petits. Où sont les merveilles du ministère pastoral? Dans la visite des malheureux que l'univers abandonne, dans la consolation des pauvres honteux, toujours assurés de trouver un bon ami dans la personne d'un bon prêtre; et, s'il faut le dire en un seul mot, dans l'entier dévouement de l'homme et de toutes ses affections à Dieu et au prochain. Qu'un bon prêtre est donc respectable, et que son ministère est grand devant Dieu et devant les hommes! Un bon prêtre est le tendre père des pauvres, le consolateur assuré des malheureux; il n'existe pas pour lui-même, mais sans cesse placé entre le ciel et la terre, il prie pour le peuple; il est sans cesse occupé des besoins du peuple; il instruit les enfans

du peuple, il leur apprend à être soumis, à être justes, vertueux, sensibles et charitables. Un bon prêtre est un homme dont on est sûr pour le secret, pour la probité; un homme dont on a droit d'exiger la plus haute vertu. Il est l'homme de Dieu, l'homme du gouvernement, l'homme du peuple. Sa continuelle méditation est la vérité; sa continuelle étude, le bonheur du genre humain, et la charité universelle. Ainsi, un bon prêtre est l'image visible de la Providence sur la terre, et son agent immédiat auprès des hommes.

Tel est le caractère essentiel du ministère pastoral catholique : tel est le genre de dévouement auquel il appelle l'homme. S'il l'enlève aux premiers sentimens de la nature, c'est pour lui en communiquer de plus dignes de Dieu et des attributs suprêmes. Les sentimens les plus chers de la nature, quand ils attachent l'homme plus que les intérêts de Dieu ou de la société, deviennent une sorte d'égoïsme, dont peu de gens, dans le détail de la vie, savent se garantir. Il faut donc, il faut un véritable dévouement pour être élevé aux fonctions sublimes d'un ministère qui exige de ses prêtres des affections toutes divines. Comme Dieu, dans le gouvernement de sa providence, ne se borne point à un seul être, mais embrasse l'ensemble de tous les êtres, tel son ministre, dans le plus parfait de tous les cultes, seroit peu

digne de lui, s'il prétendoit exercer son ministere sans étendre également ses affections sur toute la société dont il est le pasteur.

En quoi donc mérite-t-il d'être regardé comme un célibat anti-social, ce célibat qui se dévoue à la société, ce célibat qui fait le plus grand bien de la société, qui donne à tous les orphelins un père, à tous les indigens un trésorier fidèle, à tous les pauvres honteux un ami secret par caractère et par vocation, ce célibat qui embellit la société et qui la perfectionne; car la société humaine étant composée de grands et de petits, de savans et d'ignorans, de forts et de foibles, et tout homme dans la société étant, premièrement, occupé de son intérêt personnel, n'est-ce pas une chose admirable, et qui doit mériter au culte catholique toute la reconnoissance du peuple, toute la protection des lois; n'est-ce pas, dis-je, une chose admirable, qu'au milieu de l'agitation de la vie et du choc de tant d'intérêts divers, lorsque chacun ne songe qu'à soi, et que les âmes même les plus élevées ne portent leurs regards que sur la prospérité extérieure de la patrie? N'est-ce pas une chose admirable, qu'il y ait dans son sein une portion d'hommes d'élite, uniquement occupés de l'intérêt d'autrui et du dessein sublime de régénérer les esprits et les cœurs; une portion d'hommes qui consacrent tous les instans de leur vie à multiplier

le bien qu'ils peuvent faire à leurs semblables?..... O vous! les héros de la législation humaine, anciens sages de l'antiquité, qui avez posé les premiers fondemens des sociétés, avec quel empressement n'auriez-vous pas fait entrer dans le plan de vos républiques, cette tribu sacerdotale de DÉVOUÉS, si un tel sacerdoce avoit existé parmi vous, ou s'il avoit été au pouvoir de votre sagesse de vous élever jusqu'à son idée? et l'on oseroit mettre en balance de nos jours, si l'on doit maintenir dans le gouvernement français le chef-d'œuvre de la religion et de la politique ensemble réunis, un ministère de dévouement, qu'il faudroit appeler des extrémités de la terre, pour associer à toutes les idées de régénération politique ces autres idées de régénération morale, de sacrifice, de dévouement et de grandes vertus, sans lesquelles toute réforme dans l'Etat devient impossible, et la liberté n'est elle-même qu'un vain fantôme, suivi bientôt de tous les vices odieux qui perdent les empires!

Qui voudroit donc ôter au ministère pastoral un des plus beaux caractères qui l'honorent, et des plus féconds pour le bonheur des peuples? Est-ce la politique? Celle des plus fameux législateurs de l'antiquité l'auroit accueilli. Est-ce la religion? Elle le consacre au milieu de nous par un culte de dix-huit siècles. Est-ce la raison? Elle est contente de ses nobles motifs. Est-ce enfin la nature? Mais celui-là

n'est-il pas à ses yeux plus qu'un père et qu'un époux qui porte également dans son cœur tous les pères, tous les époux, tous les enfans de son église ? Il faut donc conclure hautement qu'il mérite d'être conservé, défendu et protégé par tous les gouvernemens, ce célibat sacerdotal qui donne au peuple autant de dévoués, dont la vocation unique sur la terre est de travailler incessamment à la vertu et au bonheur publics.

Que nous opposera-t-on encore ? Les abus et les scandales des prêtres ! Hélas ! nous l'avouons, qu'un grand relâchement s'étoit introduit dans l'église. Nous l'avouons, que dans un siècle où la seule vertu du clergé peut lui acquérir des droits inaliénables à la persuasion ; où il faut au peuple un corps de ministres sacrés, qui le rappellent au bien par l'exemple, qui lui inspirent plus généralement la confiance et le respect par une conduite conforme à l'Evangile : nous l'avouons, dis-je, qu'il n'existoit que trop de ces ministres infidèles, qui, semblables aux enfans d'Héli, rendoient le sacerdoce méprisable par une conduite sans cesse opposée à leurs principes (1).

Mais pourquoi s'arrêter seulement aux scandales du sanctuaire, et détourner les yeux de ses vertus ? S'il

(1) *Peccatum grande nimis quia retrahebant homines à sacrificio Domini.* I Reg. c. 2, v. 17.

y a de mauvais prêtres, il y a aussi de bons prêtres, avec cette différence que les premiers sont comme la paille qui cache le froment. Ils se montrent d'abord à tous les regards ; vous les rencontrerez dans les promenades publiques, dans les cercles, dans les théâtres. Ce sont les seuls prêtres que le monde voit et fréquente. C'est d'après leur exemple, c'est d'après leur discours, qu'il conclut aisément d'une corruption particulière à une corruption générale, et le ministère sacré demeure avili dans l'opinion du monde. Soyons plus équitables, et nous trouverons que l'église gallicane, quoiqu'étrangement dégénérée de sa gloire, n'est pas néanmoins dépourvue de bons et fidèles ministres. Ah! l'on en compte encore qui, dépositaires du feu sacré de la doctrine et des mœurs, doivent les faire revivre avec un nouvel éclat, si la religion recouvre jamais le libre exercice de son culte. Oui, j'aime à le répéter, il est, il est encore des sages en Israël; vous en trouverez dans tous les ordres de la hiérarchie. Nulle église qui ne puisse vous citer l'exemple de quelque pasteur digne des premiers siècles. Qu'il me soit permis d'en attester ces hommes respectables, ces pasteurs selon l'esprit de Dieu, que nous avons vu pendant plus de dix années, les innocens objets de tant de persécutions et de fureur, dont on n'accuse les sentimens, les opinions et les principes, que parce qu'on les ignore, et qui, jusque

dans l'exil ou dans les fers, n'ont jamais formé d'autre vœu que celui du bonheur de leur patrie, pour laquelle ils s'estimeroient trop heureux de pouvoir sacrifier leurs biens, leur repos, leur vie même; qu'il me soit, dis-je, permis d'en attester ces ministres de la vérité, qui sont en même temps ceux de la vertu, et dont je n'ai fait que peindre l'existence et les œuvres, en décrivant les devoirs de l'apostolat. Pardonnez à mon âme de s'épancher un moment dans votre sein, et de vous appeler en témoignage de mes paroles, hommes vraiment prêtres; c'est avec vous que j'aime à méditer la régénération des mœurs du sanctuaire; et quand je suis tenté de désespérer du salut de l'église, c'est encore votre souvenir, inséparablement lié à celui de tous les bons prêtres et de tous les vrais fidèles, qui me rend le courage et l'espérance. Souvenir inestimable, il est pour moi le plus grand encouragement au bien. Dispersés dans les différentes églises, vous me rappelez cette échelle mystérieuse, dont parlent les saintes Ecritures. Vous êtes comme les anges consolateurs d'Israël, qui montoient et descendoient du ciel; vous annoncez hautement, que la terre ne cessera pas de communiquer avec Dieu, tant qu'il y aura une génération de justes sur la terre.

Mais remarquez que les bons prêtres vivent de vertu, et non d'ostentation; leur règne, comme ce-

lui de Jésus-Christ, n'est pas de ce monde. La simplicité de leurs mœurs, leur amour pour la solitude, leur goût pour les études saintes, leur dévouement entier aux devoirs de leur état, forment un contraste trop frappant avec la vie et le goût des autres hommes, pour que leur société puisse plaire, et leur conversation amuser. Comment seroient-ils donc connus du monde? Ils sont pour lui, comme s'ils n'étoient point. Il n'y a que les pauvres, il n'y a que les indigens, il n'y a que ceux qu'ils conduisent dans la voie de l'innocence et de la paix, qui rendent hommage à leur zèle, à leur sentiment, à leur charité; et cet hommage n'est, le plus souvent, connu que de Dieu. Ainsi, le monde continue à le penser et à le dire, qu'il n'y a que désordre et que corruption dans le clergé, et il continue à dire et à penser ce qui est contraire à toute justice; et il continue à confondre les vices particuliers de l'homme avec l'institution même du sacerdoce de Jésus-Christ, ce qui est contraire à toute vérité.

Qu'il est loin, en effet, de tous les vices de l'homme ce sacerdoce, qui, non-seulement proscrit les abus et les scandales de ses prêtres, mais qui proscrit encore jusqu'à leur inutilité, à leur nullité!

Les paroles de Jésus-Christ sont expresses. Il n'avoue point d'autre ministre que le pasteur laborieux et économe de ses œuvres, « *que le pasteur qui fera*

» *et qui enseignera* (1) » ; ce sont les termes de l'Evangile. Ainsi, l'édifice de la régénération pastorale porte tout entier sur la vertu de l'homme, et le dessein de son auteur ne fut jamais de créer un ordre de citoyens oisifs et inutiles par vocation. Ainsi l'Evangile est une institution commune au prêtre et au peuple, où il n'est question ni de livres sibyllins, ni de mystères d'Isis ou d'Eleusis, ni de secrets particuliers aux chefs, ni de la double doctrine de Pythagore ; tout y est apparent et à découvert, c'est la même morale pour tous ; mais le prêtre seul y est obligé à plus de vertus, comme étant la lumière du monde, le sel de la terre, qui doit être foulé aux pieds par les hommes, s'il perd de sa saveur (2).

Ainsi quand on s'élève contre les relâchemens que les hommes ont introduits dans le ministère pastoral, on a raison de solliciter des réformes utiles ; mais quand on affecte de confondre les abus avec le ministère même, on ment contre l'Evangile et contre la tradition de tous les siècles. Ah ! ne nous citez plus, pour avilir le vrai sacerdoce de Jésus-Christ,

---

(1) Matth. c. 5, v. 14.

(2) *Vos estis lux mundi.... Vos estis sal terræ, quod si sal evanuerit ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foràs, et conculcetur ab hominibus.* Matth. c. 5.

les

les crimes particuliers de tous ces ministres d'opprobre qui l'ont déshonoré par leurs vies ; ne nous citez plus leurs mœurs efféminées et corrompues, qui ont pu se communiquer et s'étendre sur un grand nombre de pasteurs à certains temps et à certaines époques, où l'église avoit joui d'une plus longue paix. Hélas ! pour que l'Evangile fût véritable, il falloit qu'à cet égard aussi les prophéties s'accomplissent, et que la foi des peuples fût souvent ébranlée par les désordres du sanctuaire, comme les désordres du sanctuaire devoient souvent s'accroître des prévarications des peuples. Mais au milieu des justices du Très-Haut, vous remarquerez toujours que la plus sévère justice est réservée pour les mauvais prêtres ; et si vous méditez attentivement l'Evangile, vous y verrez que la première fois qu'il y est parlé du châtiment inexorable que le Seigneur doit exercer sur les méchans, c'est à l'occasion des scandales des mauvais pasteurs qui rejaillissent sur les peuples, et qui leur rendent la loi de Dieu méconnoissable (1).

Vous ne trouverez donc point, dans le ministère pastoral catholique, cette connivence avec les abus

(1) Voyez Isaï. c. 13, in fine. Id. c. 56, v. 10 et 11. Ezech., c. 3, v. 26. Zachar., v. 10. Malac., c. 1 et 2, etc. Matth. c. 2, v. 41.

qui a toujours déshonoré le sacerdoce des nations. Les prêtres chez les Grecs, les Egyptiens et les anciens Romains, étoient les juges arbitraires de leur propre conduite, et pouvoient constamment régler leurs principes sur leurs mœurs; dans le culte catholique la loi juge le prêtre, et l'oblige à prononcer tous les jours lui-même son propre jugement, s'il prévarique. Ainsi, les siècles s'écoulent, et le même sacerdoce demeure; le relâchement s'introduit dans l'église; les vrais docteurs se taisent, les imposteurs élèvent la voix, les ténèbres se répandent sur une région, et puis sur une autre région, et le même sacerdoce demeure, pour appeler à grands cris la réforme, tonner sur les têtes coupables, rendre les principes imprescriptibles, et opérer tôt ou tard dans l'église le bien qu'il indique sans cesse.

SEPTIÈME DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la tradition primitive.

Veritas Domini manet in æternum.
Ps. 116, c. 1, v. 2.

Je demandois une tradition primitive qui m'apprît à connoître l'homme dans son origine et dans ses différens rapports avec son auteur; qui m'enseignât dans ses préceptes et dans ses conseils la perfection de la sagesse humaine; qui se fût maintenue toujours pure et invariable au milieu des continuelles mutations de cet Univers. Or, ces trois caractères de vérité également simples, et d'une évidence si frappante, que nul homme droit et sincère dans ses recherches ne sauroit s'y méprendre, ni refuser au culte qui les renferme, le consentement de sa raison et de sa conscience, je les trouve réunis dans la tradition catholique.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur toutes les traditions répandues sur la terre. Tel philosophe est aujourd'hui incrédule, qui ne s'est peut-être

jamais avisé d'approfondir la croyance générale du genre humain. Elle rapproche beaucoup plus qu'on ne le pense la foi des différens peuples ; elle est un nouveau témoignage en faveur de la foi catholique, sur lequel on ne sauroit trop insister.

Si nous venons à examiner les diverses traditions du monde, nous les verrons se réduire à trois principales : celle des Chrétiens, des Juifs, des Mahométans, et des Guèbres ou Parsis, qui est la même dans sa source ; celle des Chinois, disciples de Confucius ; et celle des Indiens, sectateurs de Brama. Je ne parle pas de la tradition de quelques idolâtres qui existent encore dans quelques parties des Indes orientales, de l'intérieur de l'Afrique, et des forêts américaines, mais dont les dogmes sacrés accusent à la fois leurs auteurs d'ignorance et d'imposture.

Ainsi donc, pour nous arrêter à ces trois diverses traditions, celle des Indiens n'est, comme nous l'avons remarqué ailleurs, qu'une tradition locale attachée irrévocablement au fleuve du Gange ; elle est mêlée d'histoires ridicules et sans rapport à leur sujet. Elle compte une multitude de siècles dont elle ignore les événemens ; elle joint à un absurde polythéisme, la déplorable doctrine de la métempsycose : elle suppose que le monde, et tout ce qu'il renferme d'êtres intelligens, finira par être anéanti, pour re-

commencer à exister de nouveau sous une forme nouvelle.

La tradition des Chinois, fondée par Confucius, ne passe pas les bornes de leur empire. La morale en est la même que celle de Socrate et de Platon; elle a, comme nous l'avons remarqué, le même défaut de sanction divine. Elle commence dans la Chine avec Confucius; et ses livres sacrés, en nous parlant d'une création, d'un état d'innocence et de déchéance du genre humain, nous en laissent ignorer les causes et les effets. J'aperçois des traces d'une foi primitive dans cette tradition, mieux marquées que chez les autres peuples; mais elles ne suffisent pas pour m'expliquer les vrais rapports primitifs entre Dieu et l'homme.

La tradition des Guèbres est évidemment imitée de celle des Juifs, comme plusieurs savans l'ont si bien prouvé dans leurs écrits; elle n'est plus suivie que par un petit nombre de disciples, reste malheureux des anciens Perses.

La tradition de Moïse, également respectée des Juifs, des Chrétiens, des Mahométans et des Guèbres, est donc, par excellence, la tradition de l'Univers, puisqu'elle sert de base à la croyance religieuse de l'Europe, de la majeure partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; qu'elle réunit la presque totalité des peuples, et que ceux qui n'y croient point

sont néanmoins d'accord avec elle pour le fond de leur doctrine, et lui rendent hommage; par la ressemblance, quoiqu'altérée, des principaux traits de leur histoire.

Cette première considération nous conduit à deux conséquences également utiles à la foi catholique : l'une, que nul peuple du monde n'a désespéré d'une tradition primitive, et ne s'est cru abandonné des cieux; la seconde, que la tradition juive ayant la presque totalité des suffrages, l'on ne peut aujourd'hui s'en écarter, sans offenser la croyance universelle, ni lui en préférer une autre de celles qui existent, sans passer d'une croyance plus éclairée à une autre qui l'est moins, et qui toutefois correspond à celle-là, pour le fond de ses dogmes et de sa morale.

Si nous comparons ensuite ces trois sortes de traditions, en ce qu'elles nous apprennent de l'histoire de la création et de nos premiers rapports avec Dieu, celle de Moïse nous donne seule un cours suivi d'instruction sur l'origine du genre humain, sur les premiers âges du monde, sur l'action continuelle de la Providence dans le gouvernement de cet Univers. La tradition des Chinois et celle des Indiens se contentent de nous parler de l'existence d'un Dieu créateur et conservateur, et de la chute de l'homme, d'un déluge universel. Celle de Moïse nous

apprend quel est ce Dieu qui a tout créé, cette Providence qui gouverne tout : elle nous dit en quoi consiste la chute de l'homme ; elle nous fait l'histoire de sa chute, elle y ajoute la promesse de sa régénération ; et en nous décrivant les ravages du déluge, elle a soin de nous en détailler les causes et les effets dans la dépravation des hommes et dans la justice outragée du Très-Haut.

Il y a donc cette différence entre cette tradition et les deux autres, que celles-ci ne remontent point jusqu'à l'origine du monde, et nous laissent absolument ignorer le secret de notre nature, et les vues de la Providence dans les époques les plus solennelles du genre humain. Ces traditions ne sont donc pas primitives ; elles ont une lacune de plusieurs siècles, que celle de Moïse remplit ; et si elles supposent les mêmes faits, elles en ignorent la cause.

Un autre défaut commun à ces deux traditions, c'est de se trouver isolées entre le passé, qui ne leur est point connu, et l'avenir, avec lequel elles ne conservent aucun rapport, lorsque dans la tradition juive, tous les événemens se suivent, se lient et s'enchaînent. Ainsi, l'on peut dire que cette dernière tradition est sans lacune, que son histoire est complète, depuis la naissance du monde jusqu'à Jésus-Christ ; hommage que lui rendent à la fois les

Juifs, les Chrétiens et les Mahométans. Les autres traditions, au contraire, nous présentent l'image d'un édifice plein de lacunes, qui pèche également par le comble et par la base.

Il s'agit maintenant de savoir où se trouve, depuis Jésus-Christ, la continuité de cette tradition, et lequel de ces trois peuples, qui en sont les possesseurs, Juifs, Chrétiens ou Mahométans, y est resté le plus fidèle.

Remarquez que depuis Jésus-Christ, il n'a plus rien été ajouté aux livres sacrés des Juifs; que, peu de temps après, leur culte public a été dissous; qu'ils n'ont plus eu, ni temples, ni autels, ni sacrifices, ni législation, ni gouvernement, ni police nationale; qu'ils ont été errans et vagabonds sur la terre.

Remarquez, en second lieu, que si, à l'époque de la destruction de Jérusalem, arrivée quarante ans après la résurrection de Jésus-Christ, il n'y avoit pas eu un autre culte créé sur celui de Moïse, et qui, dans les desseins de la Providence, devoit le remplacer, il y auroit eu un temps dans la durée du monde, comme nous l'avons dit ailleurs, où il n'y auroit plus eu de culte public avoué du ciel; un temps, par conséquent, où la vérité n'eût plus eu d'asile sur la terre.

Et qu'on ne prétende pas nous citer la loi de

Mahomet comme un culte de remplacement (1); cette loi n'est venue que six ou sept cents ans après, et

(1) Mahomet a tiré de la tradition juive et chrétienne ce qu'il a mis dans l'Alcoran de plus conforme à l'idée de Dieu et de la vertu.

Mahomet s'est mis en contradiction avec lui-même, en louant Jésus-Christ et son Evangile, et en élevant autel contre autel.

L'auteur de la *Certitude des preuves du mahométisme*, le baron de Cloost de Val-de-Grâce, depuis Anacharsis Cloost, connu sous le sobriquet d'*Orateur du genre humain*, Prussien de naissance, le même qui, lors de la fédération de 1790, parut à la barre de l'assemblée nationale avec la prétendue députation de tous les peuples de la terre, l'un des ennemis les plus acharnés de la religion, et qui a fini par être mis à mort avec Hébert et quelques autres factieux; ce baron de Cloost a voulu démontrer la vérité du mahométisme, pour accuser indirectement le christianisme de mensonge. Mais que résulte-t-il au fond de toutes ses preuves? Rien autre, sinon que le culte de Mahomet, qui n'est au fond qu'une hérésie de la religion juive et chrétienne, peut feindre les mêmes preuves de vérité que celles-ci, et en abuser pour séduire les simples et les grossiers. Nous ne prétendons pas le nier. Mais en est-il moins certain que le culte de Mahomet, sorti du fond de l'Arabie, s'est répandu au septième siècle, le glaive à la main, sur une partie de l'Asie et de l'Afrique, et a multiplié les persécutions et les épreuves contre les disciples de la vraie foi, lorsque la vraie foi n'a pas cessé de répandre,

pendant cet intervalle, que seroit devenue la vérité, si la religion chrétienne ne lui avoit consacré ses adorations et ses hommages.

Le christianisme est donc la religion établie de Dieu pour être substituée au culte judaïque, comme une loi beaucoup plus parfaite, qui appelle non plus un seul peuple, mais tous les peuples, à l'unité d'enseignement et de doctrine : de là le nom de CATHOLIQUE, qui la distingue de tous les autres cultes ; et ce nom, qui comprend l'universalité de ses préceptes, annonce suffisamment qu'elle vient du ciel, qu'elle descend du père commun des hommes, à qui le salut de toutes les nations est également cher.

Cette supériorité du catholicisme sur tous les autres cultes, doit être attentivement méditée. La religion juive, ainsi que nous l'avons observé, n'étoit qu'une religion locale, elle ne devoit pas toujours durer ; et, chose étrange ! lorsque sa tradition embrassoit les époques les plus célèbres de l'Univers, qu'elle annonçoit un rédempteur commun à tous les peuples, et que toutes ses espérances étoient CATHOLIQUES, elle concentroit néanmoins son culte parmi les enfans d'Israël ; elle n'admettoit que des Juifs dans le temple de Jérusalem, elle annonçoit

---

sur la terre ses lumières pacifiques, et ses instructions pleines de justice et de candeur ?

donc une loi plus parfaite ; et quand cette loi est venue instruire les hommes, celle des Juifs a cessé d'être conforme à elle-même, en lui refusant sa croyance. Dès lors ses oracles, ses rites sacrés, toutes les pages de son histoire, sont devenus inintelligibles à ses propres disciples ; et ses rabbins ou ses prêtres l'ont depuis remplie de tant de superstitions et de mensonges, qu'elle n'a plus rien eu de commun avec la religion de Moïse que le dépôt des mêmes livres saints, qui publient la réprobation de la loi ancienne et le triomphe de la loi nouvelle. Et certes, il étoit juste et raisonnable que la religion juive, dépositaire silencieuse de la tradition catholique, cédât sa place à l'Evangile, qui est venu manifester cette tradition à la face de l'Univers, et y appeler tous les peuples ; qui a continué l'histoire du genre humain, à l'époque où les livres sacrés des Juifs se sont tus ; qui a instruit ses disciples des derniers siècles du monde, comme Moïse les avoit instruits des premiers siècles de la création, et qui a complété la tradition religieuse des peuples, en ne nous laissant plus rien de nouveau à apprendre sur notre vocation ici-bas, sur la cause et la fin de tous les êtres.

Mais l'Evangile a vu naître dans son sein diverses sectes qui l'ont déchiré. Ces sectes ont expliqué la tradition de Jésus-Christ chacune à sa manière, et

elles ont fondé autant de cultes disparates, aussi contraires à l'unité de l'enseignement qu'à l'unité de la doctrine. Or, comment distinguer la vraie église de toutes celles qui s'en attribuent si faussement le nom ? En leur demandant, sans distinction d'orthodoxes ou de dissidentes, où est l'église CATHOLIQUE, toutes vous nommeront la même église apostolique et romaine, que Jésus-Christ a fondée avec son sacerdoce, et dont la tradition est si bien établie, qu'il est impossible de la démentir sans attaquer la durée de la foi elle-même, sans nier que la religion soit l'ouvrage d'un Dieu. « Par où en avons-» nous la connoissance ? Ne craignons pas de le ré-» péter : par une succession suivie de docteurs et » des disciples, par des écrits publiés d'âge en âge, » et conservés de main en main, par des traditions » qui ont passé des pères aux enfans, par des assem-» blées solennelles en chaque province et en chaque » ville, pour l'exercice de cette religion, et par les » bâtimens destinés à ces usages, dont quelques-» uns subsistent depuis mille ans : tout cela sans au-» cune interruption. Depuis que saint Pierre et saint » Paul ont fondé l'église romaine, il y a toujours » eu à Rome un pape, chef des chrétiens : nous en » savons toute la suite et tous les noms jusqu'à » Pie VII ; nous avons la suite des évêques de Jéru-» salem, d'Antioche, d'Alexandrie, de Constanti-

» nople. Pour venir chez nous, nous connoissons les » évêques de Lyon, depuis saint Pothin et saint Iré- » née; de Toulouse, depuis saint Saturnin; de » Tours, depuis saint Gatien; de Paris, depuis St. » Denis; et les églises même dont l'origine est plus » obscure, ont une succession connue depuis envi- » ron mille ans : c'est la preuve la plus sensible de » la vraie religion. Toute église qui remonte jusques » aux premiers siècles, montrant une suite de pas- » teurs toujours unis de communion avec les autres » églises, et principalement avec l'église romaine : » toute église qui a cet avantage, est catholique. » Au contraire, on connoît les sociétés des héréti- » ques, parce qu'en remontant, on trouve plus tôt » ou plus tard le temps précis auquel ils se sont sé- » parés de l'église où ils étoient nés. La doctrine » nouvelle ou particulière est fausse : la véritable » est celle qui a toujours été enseignée par toute » l'église (1) ».

Ainsi, le moyen de distinguer l'erreur de la vérité est simple pour le chrétien fidèle. Partout où il verra un temps, une époque ou une église, se séparera des autres églises, pour suivre une croyance à part, il reconnoîtra que la tradition primitive est

(1) Fleury, 1er. discours sur l'Histoire Ecclésiastique, pag. 4 et 5.

violée, et la tradition catholique sera toujours pour lui celle qui est immuable dans sa foi, et qui se perpétue, d'âge en âge, dans l'unité d'un même sacerdoce.

Ainsi, l'avantage de notre foi, c'est de reposer notre esprit et notre cœur sur une croyance dont la durée égale celle des siècles, et qui ne peut souffrir, ni tache, ni changement, ni variation : ainsi, le bonheur du catholique, c'est de pouvoir penser de la Divinité et de la vertu, comme le premier des hommes, et toute la suite des justes, en ont pensé ; c'est de ne pas cesser un moment de voir l'action de la Providence dans le gouvernement de cet Univers, dans la propagation de la vérité, ou dans son obscurcissement chez les peuples : c'est de reconnoître tous les jours la supériorité de sa croyance sur tous les vains systèmes des philosophes. « Que de » choses vaines dont je n'ai pas besoin » ! disoit un sage de la Grèce, à la vue du luxe et de la vanité de ses concitoyens; et il remercioit le Dieu suprême de lui avoir accordé une meilleure philosophie. Et moi je dirai, à la vue de tous les vains systèmes enfantés par les faux sages : « Que de choses vaines dont je n'ai pas besoin » ! et que d'obligations je dois au ciel de m'avoir exempté de tant de doutes, de scepticisme et de recherches pour me conduire droit à la connoissance de Dieu et de sa loi sainte,

à travers un si grand nombre de définitions de la vérité, qu'un moderne en a compté plus de trois cents parmi les philosophes des différens âges !

Les différens systèmes religieux qui n'ont pas la vérité pour eux, ont donné dans les mêmes écarts et dans les mêmes inconvéniens que la philosophie humaine. Tout sectaire qui s'est arrogé le droit de dogmatiser, n'a pu le refuser, sans être inconséquent, à un autre sectaire. De là cette multiplicité d'hérésies sorties d'une seule, dans les derniers siècles, et cette fureur d'innover, qui s'étoit emparée de tous les esprits, à la suite de Luther et de Calvin ; de là tout le scandale des hérésies ne peut retomber que sur leurs auteurs ; et l'unité catholique n'en paroît, à côté de la discordance de leurs principes, que plus brillante et mieux assurée (1).

---

(1) Il n'est aucun de ces sectaires qui n'ait voulu prouver contre le gouvernement d'une providence, que la foi a pu se corrompre dans l'Univers, et qu'il est arrivé un temps où la vraie religion a cessé d'honorer Dieu par un culte très-pur ; le prétexte de toutes les hérésies est le même. La vérité, disent leurs auteurs, a été altérée sur la terre, et il n'existe plus de religion digne du ciel. Voilà le principe sur lequel Luther, Calvin, Guillaume Penn ont établi chacun leur réforme, et leurs disciples n'ont point vu qu'en se séparant de l'église-mère, non-seulement ils renonçoient à l'unité de l'enseignement, mais à celle de la tradition ; et

Que l'on cesse de nous opposer les progrès de l'erreur dans les différens âges. C'est ici-bas la destiuée de la vérité, d'être dans une lutte continuelle avec le monde et ses faux sages. La tradition catholique nous la présente, dans tous les siècles, attaquée et triomphante de mille ennemis divers. Il ne faut pas perdre de vue cette existence de la vérité sur la terre, pour n'être point scandalisé des coups que lui porte, de nos jours, la multitude des impies, et pour lui demeurer fidèles au milieu de la défection générale. Suivez-la dès l'origine du monde; persécutée dans Abel, couronnée de gloire dans Hénoch, il ne lui reste plus, du temps de Noé, qu'une seule famille d'adorateurs et qu'un seul asile, celui d'un frêle vaisseau environné des décombres et des ruines des premières générations. Elle survit au déluge, elle se perpétue dans la famille d'Abraham; et lorsque Moïse vient la tirer de la servitude des Pharaons, on sait quels nouveaux périls l'atten-

---

qu'en rendant leur croyance variable, ils lui ôtoient tout droit d'autorité sur les esprits : ce qui a dû susciter des réformes sans fin, des sectes sans fin, des contradictions sans fin dans les nouvelles réformes. (*Voyez l'Histoire des Variations de Bossuet*). C'est à cet esprit innovateur qu'il faut remonter pour trouver l'origine du philosophisme de notre âge.

dent

dent dans l'apostasie du désert. Elle reçoit dans la terre de Chanaan les hommages des douze tribus ; mais ne croyez pas que ses dangers aient cessé avec les victoires des Israélites. Les Philistins au dehors, les impies au dedans, ne cessent d'attaquer son ministère ; les uns par la force des armes, les autres par la séduction de leurs principes. L'arche sainte où le livre de ses oracles est déposé, tombe au pouvoir de ses ennemis. L'incrédulité s'empare du cœur même de Salomon. Les tribus se divisent sous Jéroboam. L'idolâtrie devient dominante dans Israël. Des princes conquérans s'élèvent contre Juda. Jérusalem est détruite, son temple renversé, son peuple emmené captif ; et c'est alors que la vérité fait entendre sa voix sur les bords de l'Euphrate. Elle se montre à la cour de Babylone sur les lèvres de Daniel. Elle sort inviolable avec le prophète, de la fosse aux lions ; et c'est au milieu d'une fournaise ardente qu'elle entonne, par la bouche de trois jeunes Hébreux, le plus beau cantique qui existe, en l'honneur du Dieu de la nature. Elle vient effrayer l'impie Balthasar jusqu'au milieu des festins. L'Empire des Assyriens s'écroule ; son temple est rebâti. Attaqué de nouveau sous Antiochus, les Machabées relèvent de nouveau son empire ; mais bientôt son éclat immortel paroît s'affoiblir. Plusieurs sectes de faux sages propagent en Israël leurs systèmes d'incré-

dulité. La venue de Jésus-Christ approche, et jamais la vérité n'a été menacée d'un plus grand obscurcissement. Jésus-Christ arrive, et le massacre des innocens, commandé par l'affreuse politique d'Hérode, ôte aux Juifs foibles et pusillanimes l'espérance même d'un Messie. La tradition primitive leur paroît en défaut, lorsqu'elle va devenir, par la prédication de l'Evangile, la tradition de l'Univers.

Mais l'Evangile ne se propage pas sans résistance de la part du monde et de ses sages. La persécution des sophistes aide celle des bourreaux, et celle des bourreaux, la persécution des sophistes; et tandis que ceux-ci épuisent contre les chrétiens le sel de la raillerie et le fiel de la satire, ceux-là inventent des supplices inouis contre les confesseurs de la foi. Vains et inutiles efforts, la vérité demeure victorieuse du glaive et du sophisme. L'église triomphe des lycées et des académies, et la croix de Jésus remplace l'aigle romaine sur le Capitole.

Un nouvel ordre de persécution s'élève alors contre la vérité; le relâchement de ses ministres et les hérésies. A ces deux fléaux viennent se joindre les siècles d'ignorance; aux siècles d'ignorance succèdent les prétendues réformes du quinzième siècle; à ces fausses lumières, le philosophisme de notre âge, et tous les genres d'impiété dont nous avons été les témoins et les victimes.

Mais, quelque grands que soient ces maux, devons-nous désespérer de la religion ? N'est-il pas écrit : « La vérité du Seigneur demeure éternellement (1) ; ne faut-il pas qu'il y ait des hérésies pour que l'oracle de l'apôtre s'accomplisse, et que les élus de Dieu soient éprouvés (2) ? Ne faut-il pas encore que la foi voyage sur la terre, qu'elle passe d'un climat à un autre climat, selon la parole de Jésus-Christ, et que la vérité soit ôtée au peuple qui en abuse, pour être transportée à un autre peuple qui en connoisse tout le prix, et où elle puisse produire son fruit (3) ? Que peuvent donc contre elle tous les efforts de l'impiété ? Tout varie dans l'Univers, les lois, les arts, les sciences ; mais la vraie tradition demeure. Chaque âge a son opinion, chaque peuple son temps d'accroissement et de décadence. Les nations les plus florissantes meurent, à la fin, comme les hommes ; mais la vraie tradition est immuable. Thèbes, Memphis et Babylone ne sont plus. On ignore à la fois l'époque de leur fondation et celle de leur durée. Il en est ainsi de tous ces cadavres des villes qui jonchent le sol de l'Asie, du midi de l'Europe et des côtes orientales de l'Afri-

(1) Ps. 18.
(2) I Ep. S. Paul aux Corinth.
(3) S. Matth.

que. Ils nous rappellent la mémoire de vingt nations jadis célèbres, dont un souvenir confus est aujourd'hui tout ce qui reste. Ainsi, les usages et les coutumes des peuples, et leurs religions elles-mêmes, quand elles sont l'ouvrage de l'homme, s'altèrent avec les années, et finissent par tomber dans un éternel oubli. Rien, enfin, sur la terre ne sauroit se conserver dans le même état, au milieu de cette continuelle mutation des hommes et des choses, qui transportent la gloire et la philosophie d'une nation à une autre nation, des Egyptiens aux Grecs, des Grecs aux Romains, des Romains aux Barbares, des habitans de l'ancien monde à ceux du nouveau. La vraie tradition surnage seule au-dessus de l'abîme des siècles.

HUITIÈME DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la prospérité et la durée des empires.

Justitia elevat gentem. *Prov. c. 14, v. 34.*

C'est dans les principes même du culte catholique qu'il faut chercher ses vrais caractères sociaux, et non dans les excès qu'il condamne, dans les abus qu'il réprouve, dans les vices qu'il proscrit, et qu'on ne sauroit dès lors lui imputer sans injustice.

A entendre cependant plusieurs sophistes modernes, ce culte n'est propre qu'à diviser les hommes et à les rendre malheureux; il n'en est pas qui convienne moins à un bon gouvernement.

Mais ces reproches sont-ils fondés? Sont-ils seulement vraisemblables, lorsqu'il s'agit du premier culte qui a proclamé sur la terre le grand commandement de l'amour de Dieu et des hommes?

Nous pourrions citer en sa faveur tous nos discours précédens; mais en avons-nous besoin pour

démontrer son action et son influence directes sur la prospérité et la durée des empires?

Nos preuves sont fondées sur une suite de vérités, dont le sophiste lui-même ne sauroit nier les conséquences.

PREMIÈRE VÉRITÉ.

Plus un État peut multiplier les moyens d'union parmi les hommes, plus il resserre les liens sociaux.

Conséquence de cette première vérité.

Le culte le plus propre à resserrer ces liens parmi les hommes, sera le plus propre à servir les vues d'un bon gouvernement; de là le triomphe social du catholicisme.

Toujours un et invariable dans ses dogmes et dans sa morale, c'est par l'unité de la même foi qu'il conduit ses disciples à l'unité des mêmes sentimens et des mêmes pensées. En vain nous opposeroit-on l'existence des chrétiens dissidens. S'ils sont dissidens, ils ne sont plus dans l'unité; mais ils ne peuvent sortir de l'unité sans cesser d'être catholiques: ceux-ci reçoivent la même instruction chrétienne dans toute l'étendue de l'Univers; leurs principes sur la moralité des actions et la règle des devoirs sont les mêmes.

Régénérés dans les eaux d'un même baptême, ils vivent de la même vie spirituelle, et ne forment plus en Jésus-Christ qu'un seul esprit et un seul cœur ; et leur union est tellement au-dessus de toutes les pensées humaines, que toutes les expressions sentimentales de l'amitié, de l'amour, même profane, n'ont rien qui puisse nous en montrer le vrai caractère. Le catholique, selon l'expression de l'Ecriture, voit dans le disciple de la même foi *la chair de sa chair, l'os de ses os ;* et telle est leur identité d'existence en Jésus-Christ, que deux enfans jumeaux dans le sein de leur mère ne sont pas plus unis par le sang qui les vivifie, que les enfans d'une même foi ne le sont dans le sein de la même église par les mêmes sacremens qui les sanctifient.

De là toutes les vertus sociales du chrétien qui répandent un si doux charme sur tous les momens de l'existence ; de là les motifs surnaturels d'aimer le prochain comme nous-mêmes, de l'assister dans ses besoins, de le protéger dans sa foiblesse, de le défendre contre l'oppression, de le consoler dans son infortune, et, ce qui est la suprême perfection évangélique, de compatir à ses maux, de souffrir avec ceux qui souffrent, et d'être tellement unis aux affections de nos semblables, que leur joie devienne notre joie, et leur douleur notre douleur. Et ce sont ces hommes dont les sophistes ont dit que

leurs principes religieux les rendoient étrangers aux plus douces affections de la vie !

Maintenant à côté d'un culte si puissant dans ses moyens d'union religieuse et sociale, placez le culte d'une vaine philosophie qui constitue chaque citoyen le maître de se choisir à lui-même sa règle de mœurs ; laissez à chaque sophiste le champ de la morale libre ; autorisez chaque sectaire à dogmatiser à son gré ; traitez toutes les religions avec la même indifférence, et voyez quelle sera pour l'État la suite d'une telle politique ? La variété la plus déplorable d'opinion et de sentiment sur les principes de tout devoir. La foi ne tardera pas à être divisée ; la vérité ne sera plus qu'un problème, la vertu qu'un sujet de scepticisme. Quoi ! le moindre sophiste se donnant à lui-même la vocation d'instituteur du genre humain, trouvera, s'il est éloquent, des lecteurs et des dupes ; et chacun se faisant désormais une morale conforme à ses passions, il en résultera pour les citoyens une défiance mutuelle, conséquence nécessaire de la défiance des principes ; il se formera dans l'État des corporations de sectes, les seules redoutables à sa tranquillité ; point de département, de canton, de cité ou même de famille, dont la diversité de croyance n'altère les sentimens, ne divise les cœurs, ne relâche les liens les plus intimes : l'amitié ne pouvant exister parfaite entre

deux âmes désunies par leur foi. De là ces enfans qui sourient à la vue de la piété de leur vieux père, et ces frères impies, qui n'ont plus, désormais, entre eux d'autre ressemblance que l'identité de leurs vices et la nullité de leurs vertus.

Mais ne peut-on pas suppléer à l'enseignement religieux par l'enseignement politique, et au catéchisme catholique par le catéchisme social?

Non, sans doute, puisque l'enseignement politique, le catéchisme social, fussent-ils rédigés sur la même morale, manqueroient encore de cette sanction divine, sans laquelle nous avons vu que toute morale sera toujours variable au gré des passions, tout homme, selon qu'il sera mû par ses propres désirs, se croyant en droit de l'expliquer à sa manière. — Mais il existera des livres élémentaires, pour en fixer irrévocablement le sens. — Fort bien; mais si ces livres sont suivis ponctuellement par les esprits vulgaires, les esprits raisonneurs ne sauront-ils pas s'en affranchir? Et sous une pareille institution, sera-t-on jamais plus assuré de la doctrine des maîtres que de celle des disciples?

SECONDE VÉRITÉ.

La société humaine fut violée dans tous les temps par les passions, dont celle des conquêtes n'est pas la moins dangereuse.

Conséquence de cette vérité.

Le meilleur de tous les cultes est donc celui qui commande le plus sûrement aux passions, et qui se montre le plus éloigné de l'esprit de conquête.

La religion de Romulus, je l'avoue, n'étoit que trop capable de faire de son peuple un peuple de conquérans; mais si l'oracle qui promettoit au Jupiter du Capitole la conquête de l'Univers, éleva si haut le courage guerrier des Romains, ne devoit-il pas amener tôt ou tard leur décadence, les Romains, d'après cet oracle, ne pouvant cesser d'être conquérans sans cesser d'être croyans? Religion terrible pour le repos du reste du monde, mais terrible encore pour le repos de ses propres disciples.

La religion de Mahomet a été de même conquérante par principe, et elle a dû conduire de même les peuples à leur perte par leur agrandissement (1).

---

(1) La religion chrétienne n'ayant pour objet que de

Le catholicisme se montre bien plus sage dans ses principes, lorsqu'il nous apprend à désirer la paix

---

rendre les gouvernemens établis plus justes et plus heureux, s'accorde avec tous les gouvernemens, et n'en préfère aucun. La loi des musulmans établit au contraire (Code religieux, 73e. article de foi): « Que ses disciples doivent » être gouvernés par un iman qui ait le droit et l'autorité » de veiller à l'observation des préceptes de la loi, de faire » exécuter les peines légales, de percevoir les dîmes fisca- » les, de lever des armées, etc. ».

L'établissement d'un iman est un point de la foi musulmane, arrêté et statué par les premiers sectateurs du mahométisme. Ce point fondamental est autorisé par cette parole de leur prophète : *Celui qui meurt sans reconnoître l'autorité de l'iman, est censé mourir dans l'infidélité.* Le peuple musulman doit donc être gouverné par un iman; cet iman doit être seul et unique; son autorité doit être absolue, elle doit tout embrasser; tous doivent s'y soumettre et la respecter : nulle ville, nulle contrée ne peut en reconnoître aucun autre. (*Voyez le Tableau général de l'Empire Ottoman, tom. I, Code religieux, pag.* 258 *et suiv.*).

Cet iman doit être issu, suivant le 35e. article de foi, d'une race particulière d'Arabes, du sang des *Coureychs*, de tout temps considérés comme la plus noble des tribus arabes, dans laquelle Mahomet prit naissance. Il est vrai que la maison ottomane n'a pas l'avantage d'être de ce sang. Mais les juristes de l'empire concluent en sa faveur, d'une renonciation formelle du dernier des Kaliphes-Abassides en 1517, qui leur a acquis les mêmes droits; un autre ar-

comme le premier des biens, et que dans le sein même de la victoire, il en fait le premier objet de nos prières et de nos vœux.

Mais n'est-il pas à craindre que des principes si pacifiques ne finissent par amollir notre courage, et ne nous inspirent des sentimens lâches et pusillanimes? Non; parce que le catholicisme en détournant ses disciples de tout esprit de conquête, ne les détourne pas avec moins de soin de tout ce qui seroit capable d'énerver leurs mâles vertus.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs (1) de la vaillance des soldats chrétiens. Dès les premiers siècles de l'Évangile, ils avoient fait leurs preuves, et dès lors l'apologiste de la vraie religion pouvoit défier les chefs des légions romaines d'avoir des soldats plus courageux et plus fidèles. Un sophiste prétend que ce courage dura peu, et que les soldats chrétiens, braves seulement par émulation, perdirent toute leur valeur au moment où la croix eut chassé l'aigle; comme si l'armée de Bélisaire avoit été une armée de lâches! et, pour nous rapprocher

---

gument est celui qu'ils tirent de la puissance et de la fortune des armes qui ont établi la maison ottomane. (*Voyez le Tableau général de l'Empire Ottoman, au lieu cité*).

(1) De la Religion aux Français, Ire, part., art. 5.

de notre siècle, celle de Louis XIV une armée sans valeur !

Une pareille calomnie se détruit d'elle-même, et il n'est besoin, pour la réfuter, que d'ouvrir les annales de l'histoire.

Mais ce n'est pas seulement d'une vaine ambition, que la morale chrétienne voudroit guérir les gouvernemens ; elle les défendroit, si elle étoit mieux écoutée, de tous les vices capables de troubler l'harmonie sociale ou le repos des familles. Le polythéisme des Grecs et des Romains favorisoit également l'orgueil, la volupté, les haines héréditaires et nationales, passions funestes qui, de quelque beau nom qu'on les décore, ne cessent de précipiter les hommes à leur perte. Le polythéisme favorisoit l'orgueil en ne récompensant que les vertus d'éclat, en ne plaçant dans l'Olympe que les plus illustres des mortels, sans discernement des œuvres ; la volupté, en y poussant la jeunesse par l'instruction et l'exemple des Dieux ; les vengeances et les haines héréditaires, en leur élevant des autels, et en instituant des fêtes civiques pour en perpétuer le sentiment dans les âmes.

Qui doute cependant que, ces vices détruits ou seulement affoiblis dans les âmes, les gouvernemens ne soient mieux assurés, et le nombre des injustices plus rare sur la terre ? Concluez-en donc que le

culte catholique, qui ne cesse de combattre ces mêmes vices par les vertus opposées, préserve, autant qu'il est en son pouvoir, les sociétés humaines des passions qui les violent, et que s'il devenoit jamais la loi constante de tous les peuples, une paix inaltérable régneroit sur la terre.

TROISIÈME VÉRITÉ.

Plus les hommes sont retenus par la conscience, plus ils peuvent compter sur leur bonne foi réciproque.

Conséquence de cette vérité.

La religion la plus propre à retenir les hommes par la conscience, sera donc aussi la plus propre à les assurer de leur fidélité mutuelle. Nouveau sujet de triomphe pour le catholicisme; il ne cesse de placer l'homme sous la main de Dieu, de l'investir de sa présence, et de l'instruire dans les voies de la sagesse. Principes d'où dépend toute la moralité de nos actions, et sans lesquels l'idée même de la justice s'effaceroit bientôt des sociétés humaines, ou, plutôt, sans lesquels les sociétés humaines ne sauroient exister.

Les ennemis du catholicisme accusent, il est vrai, ses prêtres d'exercer, à la faveur de ces principes, un empire illimité sur les consciences dans le tribu-

nal de la confession. Mais si cet empire n'est que celui de la vertu, s'il est libre comme elle, qui peut l'appeler sans rougir un empire subversif des lois et des gouvernemens ? Depuis que la confession des péchés fait partie du culte public dans le monde chrétien, les États les plus ombrageux en regardèrent-ils jamais la pratique comme dangereuse à leur repos ? Tout au contraire, ceux même de ces États qui se sont séparés de l'unité catholique, en ont retenu la confession des péchés ; et les protestans, qui seuls n'en reconnoissent point l'obligation divine, s'efforcent néanmoins de l'accréditer, et d'en maintenir l'usage comme d'une utilité reconnue pour les mœurs (1).

---

(1) Il y a environ une vingtaine d'années qu'un catholique de Suisse, des environs de Fribourg, ayant trouvé une somme considérable d'argent, sur le chemin de Berne à Fribourg, la retint. Ayant été se confesser, son directeur l'engagea d'aller déposer dans les mains des magistrats de Berne, la somme qu'il avoit trouvée sur les terres de ce canton ; il le fit. Cette action causa une sensation considérable parmi les protestans ; et les magistrats ayant renouvelé, en 1758, les ordonnances pour le clergé du pays de Vaud, ils y recommandèrent la confession avec plus de soin qu'ils ne l'avoient encore jamais fait dans leurs anciens règlemens. (*Des causes du bonheur public, édit. de 1768, pag.* 250).

Cependant un de nos sophistes modernes s'indigne contre l'impénétrable secret de cette *fonction sacerdotale*, qu'il appelle *une cérémonie clandestine*. Mais n'est-ce pas le secret même de la confession qui attire les coupables, et devient pour eux le premier motif d'encouragement à la vertu? N'est-ce pas cet impénétrable secret qui ouvre leurs bouches à l'aveu de leurs fautes les plus honteuses, en même temps que leurs yeux aux larmes et leur cœur au repeutir? N'est-ce pas enfin à la faveur de cet impénétrable secret de la confession, que le criminel, se dérobant à tous les regards des hommes, et n'existant plus dans la nature entière qu'avec Dieu, sa conscience et son juge, contracte de nouveau l'engagement de satisfaire pour ses fautes et de réformer sa vie? Interrogez ces pasteurs vertueux, ces hommes apostoliques qui ont vieilli dans l'exercice du sacerdoce, et ils vous diront que la réparation des injures, la cessation des procès, des larcins, des usures, des monopoles, des haines, des adultères, et de tous les genres de crimes, en sont les fruits journaliers; et ils vous apprendront (ce que vous ignorez, sans doute, mais ce qui n'en est pas moins important pour la régénération et le bonheur des empires) que leur ministère, dans le tribunal de la confession, fut toujours incomparablement plus efficace et plus persuasif pour la réforme des mœurs et

la

la réparation des injustices, que les discours les plus éloquens, que les instructions les plus touchantes dans les chaires chrétiennes; témoignage confirmé par un des philosophes les moins suspects à l'opinion du jour. « Que de réparations, dit J. J. Rous-» seau, que de restitutions la confession ne fait-elle » pas faire chez les catholiques (1) » ?

Mais n'est-il pas à craindre que les prêtres n'abusent de cet *empire invisible* qu'ils exercent sur les consciences pour troubler et renverser les gouvernemens qui les protégent ou les tolèrent? Non, parce que leur enseignement dans le tribunal de la pénitence ne sauroit être différent de leur enseignement dans les chaires chrétiennes, et qu'il n'est pas de principes plus amis de toutes les constitutions sociales, que ceux du culte catholique. « Nous croyons, dit Fleury (2), que la religion s'accommode avec toutes les formes de gouvernemens; que l'on peut être chrétien à Venise et en Suisse, aussi-bien qu'en Espagne et en France, et que chacun doit demeurer fidèle et soumis aux lois de sa patrie ».

Voudroit-on même se former l'idée d'une république fondée toute entière sur l'égalité de nature? Que l'on jette les yeux sur celle du Paraguay, dont

(1) Emil., tom. III.

(2) 9e. Discours sur l'Histoire Ecclésiastique.

le monde n'avoit point encore vu de modèle, et qui fut fondée dans le centre de la plus féroce barbarie, sur un modèle plus parfait que ceux de Platon, de Thomas Morus, de l'auteur du Télémaque, par des hommes qui en cimentèrent les fondemens de leurs sueurs et de leur sang ; qui, armés du seul glaive de la parole, et l'Évangile en main, ont affronté la fureur des sauvages les plus intraitables, et que les armes des Espagnols n'avoient fait qu'irriter, les ont civilisés, et en ont fait des chrétiens qui, pendant un siècle et demi, ont fait l'admiration de tous ceux qui ont vu de près leur police et leurs mœurs (1).

Cependant des hommes ardens prêts à tout sacrifier à leur amour pour la liberté, n'ont plus vu dans le catholicisme que la religion qui consacre les rois ; et sous ce rapport, ils ont cru qu'il ne pouvoit s'allier avec des principes républicains : ils ont été plus loin. — Raisonnant du culte public en simples politiques humains, ils ont pensé que ce culte pouvoit varier au gré du législateur, qu'il devoit même varier avec les divers gouvernemens ; et que les hommes étant toujours enclins à se faire de la Divinité des idées conformes à leurs inclinations et

(1) Voyez l'Histoire du Paraguay, par Charlevoix, t. I, liv. I.

à leurs habitudes, le culte d'un seul Dieu convenoit aux monarchies, le culte de plusieurs aux républiques : raisonnement spécieux, mais qui ne peut surprendre que des hommes étrangers à toutes les connoissances de la religion et de l'histoire.

Et d'abord, loin que le polythéisme soit né avec les républiques, il est né tout au contraire avec les monarchies les plus absolues, avec le despotisme oriental. Les Caldéens et les Assyriens, le premier des peuples idolâtres, furent également asservis au pouvoir d'un seul, et tellement leurs esclaves, que Nabuchodonosor s'en faisoit adorer comme un Dieu, sans qu'aucun de ses sujets osât refuser de fléchir le genou devant sa statue.

Il est ensuite à remarquer que le polythéisme accueilli par les Grecs et les Romains, ne les empêcha pas, tout républicains qu'ils étoient, d'établir un gouvernement monarchique dans les cieux, soumettant toutes choses à la volonté du grand Jupiter, qui, d'un seul mouvement de ses sourcils, pouvoit ébranler les fondemens de la terre, comme dit Horace, et qui dans Homère menace tous les dieux de les enchaîner, avec l'Univers, au sommet de l'Olympe, où ils ne seront plus qu'un météore suspendu devant lui (1).

(1) L'aurore versoit sur la terre ses rayons d'or. Assis

C'est le poëte chéri des Grecs qui fait parler d'une manière si souveraine le père des dieux et des

---

au milieu de l'Olympe, environné d'éternelles clartés, le maître du tonnerre tenoit l'assemblée des immortels : il parle ; tous les dieux tremblent à sa voix.

« Ecoutez ce que ma sagesse m'inspire. Qu'aucun Dieu, qu'aucune déesse ne tente d'arrêter le cours de mes desseins. Que ma volonté soit la vôtre, et que soudain le destin l'exécute.

» S'il est un de vous qui ose aller porter aux Troyens et aux Grecs un secours que je réprouve, en proie à la douleur et couvert de honte, il remontera dans l'Olympe, où ce bras, loin du céleste séjour, le précipitera dans les abîmes du Tartare.

» Là sont des portes de fer enchaînées sur des voûtes d'airain, autant au-dessous de l'enfer que le ciel est au-dessus de la terre ; il apprendra enfin que tous les dieux doivent trembler devant moi.....

» En douteriez-vous encore ? Attachez à la céleste voûte la chaîne d'or qui embrasse le monde. Que tous les dieux, que toutes les déesses unissent leurs efforts ; jamais vous ne pourrez entraîner sur la terre, et votre maître, et votre roi.

» Moi, si j'étends les bras, j'enleverai, et la chaîne et les dieux, et la terre et les ondes ; j'attacherai la chaîne au sommet de l'Olympe, et l'Univers entier ne sera plus qu'un météore suspendu devant moi : tant mon pouvoir surpasse le pouvoir des mortels et des dieux »? *Iliad., chant* 8, *au commenc. trad. de Lebrun.*

hommes ; et c'est ainsi qu'en ont pensé tous les grands génies dont la Grèce, Rome et tout le genre humain ont droit de s'honorer. Car, soit que ces génies au-dessus du vulgaire connussent mieux les vices des gouvernemens sous lesquels ils vivoient, soit qu'ils ne s'arrêtassent qu'au sentiment moral qui rapporte tout à l'unité, quand il veut rapporter tout à la suprême perfection, les Socrate, les Platon, les Xénophon, admirent également l'idée d'un premier principe, auteur et régénérateur de tous les êtres, et dont la toute-puissance régit l'Univers. L'on voit même que Platon a puisé dans cette idée celle de son verbe. Jamais idée plus sublime n'éclaira l'imagination de l'homme, et j'oserois presque dire que Dieu, voulant préparer le genre humain à la connoissance de l'Évangile, par les lumières les plus pures de la raison, a permis au plus grand génie de l'antiquité d'entrevoir ici le secret de son essence immortelle. Mais comment Platon avoit-il pu parvenir à cette vue raisonnée d'un des mystères les plus impénétrables de la Divinité ? C'est, selon nous, qu'il ne vit plus dans les discussions les plus orageuses des assemblées populaires d'Athènes, que le résultat même des opinions qui formoit à la fin le décret auquel tous devoient obéir. Ce décret sorti de la bouche du magistrat, étoit aux yeux de ce grand philosophe la parole ou le verbe créateur

de la loi qui, terminant toutes les discussions ultérieures, faisoit fléchir toutes les volontés devant une volonté suprême. Or, il nous paroît croyable que ce grand homme, en rapportant aux idées morales et aux causes premières de cet Univers, ces idées philosophiques touchant la législation et le gouvernement de sa patrie, s'éleva jusqu'à l'idée d'un décret divin, d'une parole céleste, d'une loi éternelle, d'un verbe incréé sorti du sein du Très-Haut, et suprême ordonnateur de tous les êtres.

Nous livrons, au reste, ces conjectures à la réflexion de nos lecteurs, et nous nous contentons d'en conclure que le républicanisme le plus pur, tel que celui de ces illustres personnages, les ramenoit de l'idolâtrie à l'unité divine, toutes les fois qu'ils vouloient se former des idées claires et distinctes d'une règle de mœurs ou d'une providence dans le gouvernement de l'Univers.

Il est donc faux que le polythéisme, tel que nos sophistes l'entendent, soit essentiel aux républiques, puisque l'Olympe des républiques grecque et romaine étoit une véritable monarchie, et que d'ailleurs Rome ne fut jamais plus esclave qu'à l'époque où laissant tomber les anciennes lois en désuétude, elle ne mit plus de bornes à son idolâtrie. L'on ne peut pas dire non plus que le culte qui se borneroit aux divers objets de la nature, et qui seroit fondé,

par exemple, sur l'astronomie ou sur l'agriculture, fût plus favorable à la liberté des nations, puisque le culte des astres et le culte agricole furent d'abord en honneur chez les Egyptiens et les Caldéens, également gouvernés par les plus absolus des rois.

Ainsi le polythéisme ne convient pas plus aux républiques qu'aux monarchies : que dis-je ? n'est-il pas démontré par l'histoire des divers peuples, que ce culte se prêta, dans tous les temps, aux caprices de la tyrannie ; qu'il fut toujours au pouvoir des despotes de l'asservir à leurs passions, jusque-là que l'on vit son encens sacrilége brûler sur les autels des Néron et des Claude ?

Mais voyez plutôt à quel haut degré de liberté nous a conduit la religion de Robespierre, et dites-nous si pendant quatorze siècles de durée, la France nous présenta jamais une plus exécrable tyrannie que celle dont nous avons été les témoins, au milieu du polythéisme, sans contredit, le plus raisonné, le plus complet, le plus méthodique de tous les cultes imposteurs, dont les ténèbres se soient répandues sur la terre.

Remarquez néanmoins que si le tyran signala ses premières démarches par la proscription du culte catholique, c'est qu'il savoit bien que ce culte ne pouvoit être asservi, et il lui parut encore plus facile de le dissoudre que de l'incliner à ses lois de vengeance et

de sang ; et certes il ne se trompoit pas. En effet, pendant ces jours d'épouvantable mémoire, où la France n'étoit plus qu'un vaste cachot, qui ruisseloit du sang de ses premiers citoyens, le catholicisme a su disposer ses disciples à la mort, jamais à l'avilissement. Vous avez vu des vierges timides mourir en héroïnes, plutôt que de prononcer un seul mot contraire à leur foi ; vous avez vu des légions de prêtres aimer mieux périr par mille glaives, plutôt que de cesser d'être prêtres catholiques ; vous avez vu de simples fidèles redescendre dans les catacombes, plutôt que d'arborer l'étendard de l'apostasie et de la séduction, et se maintenir ainsi toujours libres au milieu de la servitude universelle.

Tel est l'esprit du culte catholique. Ah ! ne craignez point que ses prêtres se révoltent jamais contre les gouvernemens qui les protégent ou les tolèrent, eux qui ne peuvent, sans manquer à leur propre croyance, cesser d'être soumis aux gouvernemens qui les persécutent.

« Ce n'est point par foiblesse. Qui peut mourir » n'est jamais foible ; mais l'église sait jusqu'où il lui » est permis d'étendre sa résistance. *Vous n'avez pas* » *encore résisté jusqu'au sang*, disoit l'apôtre ; jus- » qu'au sang, c'est-à-dire, jusqu'à donner le sien, » et non répandre celui des autres. Quand on la veut » forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'E-

» vangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : » Que prétendez-vous ? *Nous ne pouvons pas,* et en » même temps d'ouvrir le sein où l'on veut frapper ; » de sorte que le même sang qui rend témoignage à » l'Evangile, le même sang le rend aussi à cette vé- » rité, que nul prétexte, ni nulle raison ne peuvent » autoriser les révoltes (1) ».

---

(1) Bossuet, sermon sur l'unité de l'église.

Ils étoient profondément convaincus de ces mêmes principes, les soldats de cette fameuse légion thébéienne qui, menacés de la peine de mort, s'ils ne sacrifioient au génie de leur empereur et ne renonçoient à leur culte, écrivoient à Maximilien Hercule : « Nous sommes vos soldats, mais » nous sommes aussi serviteurs de Dieu ; c'est ce que nous » avouons, et avec joie. Nous vous devons l'usage de nos » armes, et à Dieu la pureté de nos cœurs. Nous avons » reçu de vous la solde militaire, et de Dieu l'existence et » la vie. Nous devons donc vous suivre, mais non contre » celui qui est notre créateur et qui est aussi le vôtre, quand » même vous ne voudriez pas le connoître. Nous sommes » prêts à vous obéir, mais non pas quand vous nous com- » manderez des crimes. Que s'il faut nécessairement déso- » béir à Dieu ou aux hommes, nous n'avons garde d'hési- » ter ; nous obéirons à celui que nous craignons le plus. » Après tout, comment vous assurerez-vous de notre fidé- » lité, si nous ne la gardons pas à notre Dieu ? Le serment » que nous vous avons prêté est-il donc plus auguste et » plus sacré que celui que nous lui avons fait auparavant ?

Or, d'après ces principes invariables du culte catholique, ses ministres ne sauroient être rebelles à l'Etat sans devenir rebelles à l'église. Quoi donc ! ils ne seroient plus que des prévaricateurs, s'ils cessoient un moment de prêcher la subordination aux lois, le respect pour les autorités publiques, le maintien de l'ordre social ? Et si, d'autre part, ils pouvoient démentir dans le secret des consciences cette pacifique doctrine que leur sacerdoce leur fait un devoir d'annoncer hautement dans les chaires évangéliques, les catholiques les moins instruits s'apercevroient sans peine que ces prêtres sortent de leur

---

» Si vous cherchez à faire mourir des chrétiens, nous le » sommes tous, prêts à recevoir avec patience le coup de » la mort : nous le recevrons avec la même joie que nous » l'avons déjà reçu en la personne de nos frères ; car les » chrétiens savent souffrir et mourir, et non se révolter. Le » danger qui nous menace n'est pas pour nous une raison » de nous défendre. Quelque terrible que soit le courage, » quand on le réduit au désespoir, nous avons des armes, » et nous ne nous en servirons pas. Nous aimons beaucoup » mieux souffrir la mort que la donner, et sortir de ce » monde, que d'y rester souillés d'un crime. Employez » donc les tourmens, le fer et le feu ; nous sommes prêts » à tout souffrir, mais non pas à cesser d'être chrétiens ». Et la légion qui s'exprimoit ainsi, scella toute entière de son sang la vérité de ces paroles.

caractère, qu'ils franchissent les limites de leur mission, qu'ils parlent, non plus en anges de paix, mais en factieux et en perturbateurs publics. L'enseignement de l'église universelle, toujours conforme à celui de Jésus-Christ, serviroit seul à les confondre; et une pareille séduction est d'autant moins dangereuse, que de pareils ministres ne sauroient changer leur vocation céleste en celle de politiques humains, sans se mettre nécessairement en contradiction avec eux-mêmes, et avec l'église dont ils cesseroient d'être les organes (1).

QUATRIÈME VÉRITÉ.

Plus vous rendrez le magistrat respectable, plus vous donnerez de crédit aux lois.

Conséquence de cette vérité.

La religion qui revêt les chefs des peuples d'une sorte de magistrature divine; la religion qui nous fait une obligation sacrée de voir en eux les images du Très-Haut et ses premiers représentans sur la terre, cette religion n'est pas moins puissante pour com-

(1) Nouvelle apologie du clergé catholique de France. Paris, 1792, pag. 77.

mander le respect et la soumission aux lois émanées de l'autorité publique.

Craindroit-on les abus d'une pareille doctrine ? — Elle ne change rien au droit public qui régit les empires ; elle n'augmente ni ne diminue la puissance temporelle des gouvernemens ; elle les considère tels qu'ils sont établis par les lois, et elle n'ôte rien à leur responsabilité sociale ; car en même temps qu'elle dit aux puissances : Vous êtes les images de Dieu sur la terre, elle ajoute : Soyez donc bienfaisans, à son exemple ; soyez ses vrais représentans par votre justice, par votre bonté, par votre amour paternel envers les peuples. Vous êtes les images de Dieu, par conséquent vous êtes aussi ses mandataires ; vous lui devez un compte redoutable de vos moindres actions, et un jugement inflexible vous attend, dont vous ne sauriez vous garantir ni par des armées, ni par des trésors, ni par les vains détours de la politique humaine.

Et que l'on ne reproche pas à la religion chrétienne de réserver aux rois le privilége de représentation divine ; ce qu'elle dit aux rois, elle le dit également aux magistrats des républiques et à toutes les personnes constituées en dignité. Ainsi, cette religion accoutume les peuples à respecter les lois dans la personne de leur magistrat ; elle impose aux gouvernans le devoir d'une plus grande surveillance sur

eux-mêmes, et aux gouvernés celui d'une plus grande fidélité ; et voilà ce qu'il importe de ne pas méconnoître dans l'esprit du catholicisme. Ce n'est pas seulement les rois qu'il appelle les images de Dieu, mais toutes les personnes revêtues de quelque pouvoir dans la société, mais les pères de famille eux-mêmes dans leur gouvernement domestique, et tous les hommes en particulier, dans leurs rapports avec Dieu et avec leurs semblables.

Loin donc que ces principes soient un motif d'asservissement pour les peuples, ils sont évidemment nécessaires à la stabilité des Etats ; et jamais vous n'aurez d'Empire durable, si l'idée et le sentiment de la Divinité n'interviennent dans le respect des peuples envers les magistrats, et dans le respect des magistrats envers les peuples.

CINQUIÈME VÉRITÉ.

Si chaque citoyen remplissoit avec le même zèle les devoirs de sa condition; si tous les enfans étoient soumis, tous les époux fidèles, tous les magistrats intègres, tous les soldats prêts à mourir pour leurs lois et pour leur patrie, chaque citoyen concourroit, selon son pouvoir, à l'harmonie de l'Etat, et l'Etat seroit heureux, florissant et tranquille.

Conséquence de cette vérité.

Le catholicisme qui ne reconnoît, au nombre de ses vrais disciples, que de pareils citoyens, rendra donc nécessairement vertueux et heureux un Etat gouverné par ses lois, et d'autant plus vertueux et plus heureux, que ses lois y seront mieux observées.

Rousseau, toutefois, en conclut qu'une *société de parfaits chrétiens ne sauroit long-temps subsister.* Mais les raisonnemens même qu'il emploie pour nous le prouver, détruisent sa supposition. Il parle d'un Catilina ou d'un Cromwel, à qui il seroit très-aisé, au milieu de la sécurité et de la confiance inspirées par la vertu publique, d'ourdir des trames et des complots, de tramer des conjurations, et de s'ériger ensuite, par la force ouverte, en magistrature, en puissance absolue à qui tout le monde devroit obéir, etc.

J'arrête le philosophe à ces premiers mots, et je lui demande ce qu'il entend par *une société de parfaits chrétiens ?* Et si l'on peut appeler ainsi une société où il n'existe ni chefs intègres, ni tribunaux coactifs, ni surveillance réciproque, lorsque tous ces moyens sont de l'essence du christianisme ; une société où un génie atroce s'élève, où il trouve des partisans, où ses partisans en trouvent d'autres plus nombreux, et où la rébellion fait tous les progrès qu'elle pourroit faire dans les sociétés les plus corrompues ?

Nous ferons donc à Rousseau la même réponse que fait Montesquieu à Bayle. « Et pourquoi une » société de véritables chrétiens ne formeroit-elle pas » un Etat qui pût subsister ? Ce seroient des citoyens » infiniment éclairés sur leurs devoirs, qui auroient » un très-grand zèle pour les remplir ; ils sentiroient » très-bien les droits de la défense naturelle. Plus » ils croiroient devoir à la religion, plus ils pense- » roient devoir à la patrie. Les principes du chris- » tianisme bien gravés dans le cœur, seroient infi- » niment plus forts que ce faux honneur des monar- » chies, ces vertus humaines des R. P., et cette » crainte servile des Etats despotiques ».

« Il est étonnant que ce grand homme n'ait pas su » distinguer les ordres pour l'établissement du chris- » tianisme d'avec le christianisme même, et qu'on » puisse lui imputer d'avoir méconnu sa propre re-

» ligion. Or, lorsque le législateur, au lieu de don-
» ner des lois a donné des conseils, c'est qu'il a vu
» que ses conseils, s'ils étoient ordonnés comme des
» lois, seroient contraires à l'esprit de ces lois (1)....
» La religion chrétienne, qui ordonne aux hommes
» de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait
» les meilleures lois politiques et les meilleures lois
» civiles, parce qu'elles sont, après elle, le plus
» grand bien que les hommes puissent donner et re-
» cevoir (2) ».

C'est raisonner en mauvais logicien, que de vouloir conclure des vices particuliers à certains gouvernemens chrétiens, que le catholicisme est destructif de toute prospérité nationale. Il nous seroit aisé de prouver que les vices de ces gouvernemens viennent de toute autre cause que de la religion. J'en appelle à la France encore toute catholique. Dans l'art de la guerre, comme dans les autres arts, n'avons-nous pas égalé ou même surpassé les anciens peuples? N'avons-nous pas eu nos poëtes, nos orateurs et nos historiens, comparables, s'ils ne sont supérieurs à tout ce que la Grèce et Rome enfantèrent de plus grands génies? N'avons-nous pas eu nos Phidias et nos Appelles? Nos navigateurs n'ont-ils pas

(1) De l'Esprit des Lois, liv. XXIV, ch. 8.
(2) *Ibid.* ch. 1.

été

été plus loin dans leurs découvertes que ceux de Tyr et de Carthage ? Notre dialectique ne mérite-t-elle pas une juste préférence sur celle des anciens ? Et nos inventions, dans tous les genres, nous laissent-elles quelque chose à envier au reste du monde ?

Mais, ajoute-t-on, la morale chrétienne tend à détacher chaque citoyen des choses de la terre, par conséquent à l'arracher d'esprit et de cœur à sa famille, à son état, à sa patrie, pour le nourrir de pensées toutes célestes, et par là même toutes étrangères à la prospérité du gouvernement temporel.

Oui, les principes de l'Évangile tendent à nous détacher des biens périssables de la terre ; mais le détachement qu'ils nous prêchent est celui d'une raison sage autant qu'éclairée ; et si ses principes étoient plus généralement suivis, les hommes, pour être moins attachés à leur intérêt personnel, en seroient-ils moins bons parens, moins bons amis, moins bons citoyens ? Ils ne feroient plus le même cas du luxe ; mais n'est-ce pas le luxe qui perd les empires ? Ce seroit des hommes sans ambition. Ils auroient celle de faire triompher partout la vérité et la justice, et cette ambition en vaut bien une autre. Ils ne se donneroient plus la peine d'améliorer leur champ, ni de soigner leur commerce, ces objets n'étant que des minuties pour des êtres qui aspirent aux biens du ciel. — Objection vaine et ridicule : et depuis quand,

en effet, vit-on parmi nous les vrais chrétiens abandonner leurs devoirs temporels pour se rendre plus dignes des biens éternels? Depuis quand vit-on les pères de famille délaisser la culture de leurs champs ou le soin de leur commerce pour mieux soigner leurs âmes?

Dieu et la patrie : voilà le terme vers lequel l'Evangile dirige continuellement nos désirs et nos vœux ; ce n'est qu'en bien méritant de l'un et de l'autre que nous sommes assurés de bien mériter d'elle-même, et de conquérir ses récompenses immortelles. Tertullien en attestoit le sénat et le peuple romain, dès les premiers siècles du christianisme. Il n'est point d'état, point de vocation, leur disoit-il, qui ne vous offre, dans les chrétiens, le modèle de toutes les vertus chrétiennes et sociales. « Dans les camps, vous n'avez pas de meilleurs soldats ; dans vos villes des commerçans plus probes ; dans les campagnes des cultivateurs plus fidèles, et dans tous les états de meilleurs citoyens ». Et depuis plus de dix-sept siècles que Tertullien écrivoit l'apologie de sa foi, la religion chrétienne n'a pas changé de caractère ; nous osons encore attester hautement et publiquement la France, l'Europe, l'Univers, que nous ne reconnoissons point de vraie religion sans l'enseignement des mêmes vertus, et point de vrais chrétiens sans la pratique des mêmes devoirs.

C'est attester les mêmes témoins, que plus un Etat comptera de vrais catholiques dans son sein, plus sa prospérité comme sa durée seront certaines.

Or, comme la destinée de cette religion est de durer jusqu'à la fin des siècles, il est évident qu'un Empire contractera d'autant plus de sa durée qu'il se liera plus fortement à elle ; et que si l'union pouvoit être toujours parfaite, cet Empire dureroit aussi long-temps que l'Univers (1).

---

(1) Voyez dans la seconde partie de mon ouvrage *de la Religion aux Français*, la réponse à plusieurs objections qu'il est inutile de rappeler ici, et sur lesquelles nos sophistes modernes auroient moins insisté, s'ils avoient fait une étude plus approfondie de notre culte.

NEUVIÈME

ET DERNIER

DISCOURS.

Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la vraie philosophie et le vrai bonheur.

Beatus homo, quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum. *Ps.* 93.

Il est dans l'ordre de la Providence, que le plus saint de tous les cultes soit en même temps le plus conforme de tous aux principes de la vraie philosophie et du vrai bonheur.

De là, si vous désirez une philosophie fondée sur la raison uuiverselle, vous la trouverez dans le culte catholique, qui réunit, sans mélange d'erreur, tout ce que les divers peuples nous offrent de témoignages divins en faveur de la religion et de la vertu.

Si vous désirez une philosophie qui soit dans un parfait accord avec la nature de l'homme, qui appelle indistinctement au nombre de ses disciples les grands et les petits, les forts et les foibles, les sa-

vans et les ignorans, et qui soit à la portée de tous les esprits, vous la trouverez dans le culte catholique, qui ne fait acception de personne, et qui enseigne la crainte et l'amour de la Divinité aux plus simples enfans.

Si vous désirez une philosophie dont les leçons puissent être entendues des peuples et de leurs chefs, et qui serve de base immortelle à la morale des nations et à celle des particuliers, vous la trouverez dans le culte catholique, dont toutes les maximes semblent dictées par la conscience, et ont leur sanction dans le ciel; qui ne fait de tout le genre humain qu'un peuple de frères, et de tous les hommes que les membres d'un même corps (1).

---

(1) Ce qui faisoit dire au grand saint Augustin ces belles paroles, que l'on pourroit appeler le sommaire de tous nos discours :

« La règle de vie qui a été donnée à tous les chrétiens, et qui comprend la loi et les prophètes, est d'*aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, et de tout notre pouvoir, et notre prochain comme nous-mêmes* ». (Matth. 22-40.) C'est aussi ce que vous enseignez à vos enfans, sainte Eglise Catholique, véritable mère des chrétiens, et c'est sur ce fondement inébranlable des principes de la saine doctrine, dont vous êtes la dépositaire, que vous nous donnez ces deux importantes leçons. Vous nous ordonnez de rendre un culte tout pur

Si vous désirez une philosophie qui porte la lumière aux esprits et l'insinuation dans les cœurs, et

---

et tout gratuit à ce Dieu éternel, inaltérable, incorruptible, auquel seul l'homme doit être soumis, dans la possession duquel consiste la vie heureuse, et qui est tellement notre unique bien, qu'à moins de lui être unis, nous ne saurions être que malheureux. Et bien loin de nous obliger d'adorer ni de servir aucune créature, vous écartez de l'idée que vous nous donnez de la nature de Dieu tout ce qui pourroit avoir été fait, et qui seroit sujet au temps et au changement : et comme vous ne confondez point dans cette nature ineffable ce qu'il y a de distinct, c'est-à-dire, l'*éternité*, la *vérité* et la *paix*, vous ne séparez point aussi ce qu'une même majesté réunit. Mais après avoir établi cette obligation fondamentale, vous nous ordonnez aussi d'aimer le prochain, et vous savez si bien régler l'amour qu'on lui doit, que tout ce qui peut se désirer, pour guérir les hommes des diverses maladies que le péché peut causer à l'âme, se trouve chez vous dans sa dernière perfection.

» Vous savez former les hommes par des enseignemens et des exercices proportionnés aux forces et à l'âge de chacun, et encore plus par celui qui se mesure par les divers degrés de l'avancement de l'âme, que par celui dont les années sont la mesure ; les enfans, par des instructions et des pratiques simples et faciles ; les hommes faits, par des vérités plus élevées, et des exercices plus forts ; et les vieillards, par les lumières pures et tranquilles de la sagesse.

» Vous voulez que les femmes soient soumises à leurs

les pénètre d'une sainte reconnoissance envers la Divinité, vous la trouverez dans l'ensemble mystérieux

---

maris, par une obéissance fidèle et chaste, pour les aider dans la conduite de leur famille et de leurs affaires, et pour mettre des enfans au monde, et non pas pour contenter leur sensualité.

» Vous donnez aux maris l'autorité sur leurs femmes, non pour abuser de la foiblesse de leur sexe; mais pour les gouverner selon les règles d'un amour sincère.

» Vous assujettissez les enfans à ceux qui leur ont donné la naissance, et vous les tenez sous eux dans une espèce de servitude toute libre; comme l'empire que vous donnez aux pères et aux mères sur leurs enfans est un empire tout de tendresse et de douceur.

» Vous tenez les frères encore plus étroitement unis par les liens de la religion que par ceux du sang.

» Vous unissez par une bienveillance réciproque tous ceux qui se trouvent liés par quelque sorte de parenté ou d'alliance; et vous faites que l'union des cœurs subsiste en eux aussi-bien que celle de la nature.

» Vous apprenez aux serviteurs à s'attacher à leurs maîtres bien plus par l'amour de leur devoir que par la nécessité de leur état.

» Vous inspirez aux maîtres de la douceur pour leurs serviteurs, en leur remettant sans cesse devant les yeux, que Dieu est le commun maître des uns et des autres; et vous faites qu'ils sont bien plus portés à leur faire du bien et à les instruire avec douceur, qu'à les châtier avec dureté.

» Vous ne vous contentez pas d'unir les citoyens d'une

d'un culte dont tous les dogmes ajoutent à la religion du sentiment.

---

même ville ; vous unissez encore les différentes nations, et généralement tous les hommes, non-seulement par le lien de la société civile, mais en les faisant souvenir, qu'étant descendus d'un même père, ils sont tous frères les uns des autres.

» Vous apprenez aux chefs des peuples à gouverner selon la justice, et aux peuples à obéir à leurs chefs.

» Enfin, vous apprenez à tout le monde que l'on doit honorer, respecter, aimer, craindre, instruire, exhorter, consoler, reprendre, corriger et châtier; et qu'encore qu'on ne doive pas les mêmes choses à chacun, on doit la charité à tous les hommes, sans exception, et que l'on ne doit jamais faire nulle injustice à personne.

» C'est en se tenant attaché à vos mamelles, et en pratiquant ce que vous nous enseignez des devoirs de la charité envers le prochain, que l'homme prend de la force, et qu'il devient enfin capable de suivre Dieu et de l'atteindre; et c'est alors que cette majesté infinie, venant à se découvrir à lui, autant que l'état de cette vie le comporte, son cœur se trouve embrasé d'une charité si vive et si ardente, qu'elle consume tout ce qu'il y avoit encore en lui d'impur et de défectueux, et le porte à un point de perfection et de sainteté, qui fait bien voir que Dieu a parlé d'une manière digne de lui, quand il a dit, dans un endroit, *je suis un feu dévorant;* et ailleurs : *je suis venu mettre le feu à la terre* ». (Luc. 12-49.)

Ces deux paroles qui, ayant été prononcées par le même

Si vous désirez une philosophie dont les instituteurs n'aient d'autre vocation dans la société que celle de la bienfaisance, vous la trouverez dans le sacerdoce catholique, qui n'a point d'autre existence sociale qu'un continuel dévouement de l'intérêt particulier à l'intérêt général.

Si vous désirez enfin une philosophie aussi ancienne que le monde, et dont la morale soit indépendante de tous les changemens de l'opinion, de toutes les mutations des peuples et des empires, et se maintienne toujours invariable comme l'éternel qui ne change point, vous la trouverez encore dans le même culte qui nous offre constamment le vrai bonheur à côté de la vraie sagesse.

Voyez en effet quelle source de félicité douce et pure découle de ses dogmes et de sa morale.

Le vrai catholique est heureux dans la vérité de son culte, vérité la mieux démontrée qui soit dans

---

Dieu dans l'un et l'autre Testament, en marquent la conformité, nous font voir de quelle manière s'opère cette sanctification de l'homme, qui le fait enfin arriver à l'heureux terme que l'apôtre exprime par cette autre parole, qu'il a encore empruntée de l'ancien Testament : *Voilà la mort anéantie par une parfaite victoire : ô mort ! qu'est devenu ton aiguillon ? que sont devenus tous tes trophées ?* 1 Corint. 15-54-55. — Ozée, 11-14. (*St. Augustin, des mœurs de l'église, chap.* 30).

l'Univers, et hors de laquelle on peut dire hardiment : ici-bas rien de certain ; vérité qui réunit en elle, comme dans un foyer de lumières, toutes les traces d'une religion primitive dont on ne rencontre ailleurs que des rayons épars. Son sacerdoce, nous l'avons dit, remonte, par une succession non interrompue de pontifes, depuis Pie VII jusqu'à Jésus-Christ, depuis Jésus-Christ jusqu'à Aaron, et par Aaron jusqu'aux patriarches, jusqu'au premier homme. Son histoire embrasse le commencement et la fin, l'origine des siècles, leur durée et leur consommation. Elle donne à l'Univers une fin digne de Dieu et de l'homme. Elle m'assure que la même Providence qui m'a donné l'être, ne m'a point appelé du néant à la vie pour me replonger aussitôt dans le néant; qu'il est entre le ciel et la terre des rapports continuels de bienfaits et de reconnoissance, par conséquent une religion dépositaire de toutes les espérances du genre humain. Que je sois donc l'un de tes plus fidèles disciples, ô religion sainte, ouvrage de la sagesse du Très-Haut, qui t'es conservée d'âge en âge toujours pure dans tes dogmes, toujours une dans ton enseignement. Que je contemple à loisir les merveilles de ton Évangile ! Tu parles à ma conscience, et les philosophes et les sectaires ne parlent qu'à mon imagination ; tu touches mon cœur, et les philosophes et les sectaires n'avoient fait que l'agiter. Tu es la voie

du vrai bonheur. Je l'ai mieux compris encore depuis que les hommes de mon siècle ont voulu être heureux sans toi. Que mon âme te désire sans cesse, et qu'à la vue de tes saints autels je ne sois pas moins réjoui que le voyageur fatigué ne l'est à la vue d'un frais ombrage, au milieu des sables arides et brûlans du désert !

Le vrai catholique est heureux dans la simplicité de sa foi. Il ne me faut ni effort de génie, ni recherches savantes et laborieuses pour croire à la vérité des paroles évangéliques, à un Dieu père tout-puissant et créateur du ciel et de la terre, à un Dieu sauveur et régénérateur, à un jugement à venir de toute créature, à la communion des saints, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. Mon cœur est de moitié dans l'intelligence de ces dogmes, ils pénètrent naturellement dans mon âme; ils lui assurent la possession du souverain bien : et cependant ces dogmes, aujourd'hui si simples et si évidens aux yeux de ma raison, et dont la connoissance seule est pour moi le gage d'une haute destinée, je les aurois inutilement cherchés dans les livres des philosophes de toutes les nations et de tous les âges. Béni soit donc à jamais le culte qui les a mis à la portée des moindres enfans; béni soit le culte qui en a fait le sujet de ses cantiques au jour de ses solennités.

Le vrai catholique est heureux dans la sublimité de sa foi. J'ai long-temps étudié les systèmes des philosophes sur la création ; j'ai parcouru les différentes traditions des peuples sur l'origine et la durée du monde. J'ose en faire le défi à tous les cultes et à tous les philosophes. Il n'existe rien de plus sublime que le récit de la création, tel que nos livres saints nous l'ont conservé. *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, etc.* Ce sont là les premières paroles de la Bible. Continuez la lecture de la Genèse, vous assisterez non au débrouillement du chaos, tel que les anciens sophistes l'avoient imaginé ; non à la marche irrégulière des comètes balayant en fleuves de feu une portion du soleil pour en former des globes environnans ; non à la fécondation lente et successive d'une terre anti-adamique..... Vous assisterez au premier lever du soleil souriant à la nature, à l'ordre de son auteur. Vous verrez l'Eternel agir par sa seule pensée sur le néant, et le néant devenir fécond. Il dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut;* et du matin et du soir, il se forma le premier jour. Vous assisterez à l'organisation de cet Univers, à la séparation des eaux d'avec le continent, quand Dieu dit à la mer : *Là, viendra se briser l'orgueil de tes flots.* Vous verrez, à la voix de son auteur, la terre se couvrir de fleurs et de verdure, et les arbres mûrir leurs fruits pour un maître qui n'exis-

toit point encore ; car la terre ne nous offre point encore d'habitant qui puisse en contempler les merveilles et en rapporter la gloire à son auteur. Elle nous présente bien un dessein et une fin, mais où tout est soumis aux lois de la nature et des sens. Elle est ornée et décorée. Elle est comme dans l'attente de celui qui doit donner un prix à son existence, et sans lequel elle étaleroit en vain une si riche profusion de bienfaits. C'est alors que Dieu dit : *Créons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Et l'homme fut créé à l'image et à la ressemblance de son auteur.

Voilà le système de la création d'après la Providence elle-même (1). Soyez vrai, philosophe, et

(1) Oui, dit le mécréant ; mais à la suite de ce superbe récit, que vois-je ? La chute du genre humain, pour une désobéissance légère ! C'est ici, je l'avoue, le grand mystère de ma religion ; mais ce mystère n'est pas dans la légèreté de la faute, il est dans son inconcevable pardon. Ceux qui en ont osé faire un reproche à la Providence, songent-ils à l'ingratitude du premier homme, à son orgueil sans bornes, à son déicide insensé ? Dieu, après l'avoir introduit dans le sanctuaire de la création, ne lui demande d'autre expression de son culte, d'autre témoignage de son souverain domaine sur toute la nature, que l'abstinence d'un seul fruit : or, l'homme ne viole pas seulement cette unique réserve, ce qui eût été déjà le crime de la plus monstrueuse

dites-nous ce que sont devant le récit de Moïse les vains systèmes des hommes, le monde de verre de Buffon,

---

ingratitude ; mais il sort à peine des mains de son auteur, comblé de tous ses biens, qu'il ne craint pas de supposer en Dieu des motifs de crainte, de jalousie et de foiblesse. Il va plus loin ; et quand il porte une main téméraire sur le fruit de vie et de mort, il veut lui-même devenir Dieu ; il veut, ou partager la Divinité, ou détrôner le Dieu véritable. — *Et eritis sicut dii.* Mais si c'est là, d'après le texte même de l'Ecriture, le crime du premier homme, de quoi devrai-je le plus m'étonner, que le châtiment ait suivi de si près l'offense, ou que le fils de Dieu même ait voulu en être le réparateur en même temps que le vengeur? Nouveau mystère de justice et de miséricorde, qui ne me laisse plus d'autre moyen de témoigner mon admiration et mon extase, que de m'écrier avec saint Augustin : O heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur et une si grande place dans les conseils du Très-Haut !

Mais, ajoute-t-on, le mystère du péché originel ou du genre humain dégénéré pour le crime d'un seul, n'est-il pas contraire à tous les principes d'une raison éclairée ? Non, sans doute, si, dans son incompréhensibilité même, il est comme la clef du monde actuel, et s'il nous manifeste le secret impénétrable de notre nature. La raison de l'homme s'y perd, j'en conviens ; mais elle s'y retrouve. Quoi ! ne regarde-t-on pas tous les jours dans l'étude des sciences et des arts, comme un principe démontré, celui qui sert à expliquer tous les effets dont on recherche la cause ? Le vrai philosophe feroit-il plus de difficulté d'ad-

les atomes d'Epicure, le monde aquatique de tel autre naturaliste, dont l'absurde et pénible génération est plus inintelligible que tous les mystères (1).

Que si je passe de l'origine du monde au terme de sa durée, il m'est aisé de faire la même différenee entre la tradition eatholique et eelles des peuples et de leurs sages.

Et d'abord il n'est point, hors de eette tradition, de lumières eertaines sur le dernier jour de la terre. Les aneiens n'avoient à cet égard qu'une eroyance vague. Les Indiens et les Chinois modernes n'en ont qu'une idée très-confuse. Ce qu'en a dit Mahomet, sept cents ans après l'Évangile, en est visiblement tiré. Les philosophes n'ont guère parlé de la fin du monde que pour nous offrir l'affreuse perspective de la désorganisation de tous les êtres, pêle-mêle, eonfondus dans le même chaos. Ils nous eonduisent par

---

mettre la même règle de discernement dans la foi? et celui qui jureroit par les lois de Kepler en astronomie, par cela seul que ces lois nous expliquent tout dans les mouvemens des corps célestes, seroit-il conséquent, s'il refusoit la même croyance à un dogme qui explique tout dans l'existence du monde moral?

(1) J'omets la citation d'un très-grand nombre d'autres systèmes, tant anciens que modernes, sur la création, tous plus bizarres et plus ridicules les uns que les autres.

diverses voies au même abîme : l'un veut que le monde soit anéanti dans tous ses êtres, après une longue succession de siècles ; l'autre croit à sa durée éternelle, c'est-à-dire, à l'éternelle mutation des espèces. Celui-ci le fait finir par l'épouvantable choc d'une comète qui en disperse les débris dans l'espace. Celui-là est d'avis que la comète, en dérangeant le système de l'attraction, nous engloutira tôt ou tard dans le soleil, où tout périra par le feu. Cet autre soutient que tout périra par le froid, lorsque le soleil manquant de matière combustible, s'encroûtera dans les cieux, comme il assure que cela est déjà arrivé à plusieurs autres soleils. Il en est qui donnent pour terme à la durée du monde, l'époque où toutes les montagnes et les collines étant descendues dans le bassin de la mer, et la terre n'étant plus qu'une boule unie dans toutes ses parties, l'Océan la couvrira de ses eaux, et en noiera tous les habitans. Il en est qui sont dans l'opinion qu'ayant été formée par le concours fortuit des atomes, la terre se dissoudra à l'époque précise où les atomes prendront fortuitement une autre direction. Enfin, il n'est point d'opinion si absurde sur la durée et la fin de cet Univers, dont l'imagination décevante des sophistes n'ait fait usage pour éloigner les hommes de la vérité et de la justice.

Que la lumière de l'Évangile paroisse donc au milieu

lieu de toutes ces ténèbres de l'entendement humain, et qu'elle en éclaire l'affreuse perspective ! Que la foi catholique prononce ses oracles ; qu'elle annonce aux justes et aux injustes le jugement universel de toute créature, qui doit terminer la durée des siècles ! Quand la terre aura porté son fruit ; quand le nombre des gens de bien qu'elle doit restituer au ciel sera accompli : alors, à la voix du même Dieu qui a créé et réuni les élémens, les élémens se dissoudront, les étoiles pâliront, le soleil refusera sa lumière, les morts ressusciteront, le genre humain sera debout devant son juge, qui seul paroîtra grand en ce jour ; alors toutes les actions des hommes, et jusqu'à leurs pensées les plus secrètes, toutes leurs vertus et tous leurs vices seront publiés à la face de toutes les générations assemblées ; et comme il ne manquera plus rien au triomphe des bons, il ne manquera plus rien non plus à la confusion des méchans, et la gloire des uns comme la honte des autres, manifestées devant l'universalité des êtres, auront pour durée celle de l'éternité. Tel est le terme que la foi catholique assigne à la création, et que l'existence de Dieu me cautionne.

Le vrai chrétien est heureux dans la crainte et l'amour de son Dieu. Cette crainte n'a rien de servile ni de mercenaire ; c'est une crainte filiale. Je crains Dieu, parce que je crains d'offenser ce que

j'aime au-dessus de tout bien. Ainsi Tobie ne pouvant enrichir son fils que de l'exemple de ses vertus, lui répétoit souvent ces belles paroles : *Mon fils, nous menons, à la vérité, une vie pauvre, mais nous serons toujours assez riches tant que nous aurons en partage la crainte de Dieu et l'amour de ses commandemens* (1). Que cette crainte et cet amour soient

---

(1) Combien de parens ne s'abusent-ils pas eux-mêmes, en cherchant dans les divers systèmes des philosophes une institution meilleure que celle de Tobie, et des leçons plus propres que les simples leçons de nos catéchismes, à les rendre heureux de la vertu et du bonheur de leurs enfans? Oui, nous le dirons avec la confiance qu'inspire la vue même de la vérité; nous ne connoissons qu'un principe invariable pour former des hommes, des citoyens, des êtres intelligens et immortels; et ce principe si révéré des anciens, le seul qui soit convenable à tous les temps, à tous les lieux, à toutes les circonstances; ce principe qui peut seul suppléer à toutes les lacunes, à toutes les fautes inséparables de l'éducation, et que rien ne peut suppléer; ce principe enfin, le premier qu'ait dicté la nature, puisqu'il émane de son auteur, et qu'il n'a jamais changé dans la famille des justes; c'est LA CRAINTE ET L'AMOUR DE DIEU. Voilà la règle souveraine des mœurs, voilà le germe fécond de toutes les vertus, voilà l'égide le plus sûr contre tous les vices. LA CRAINTE ET L'AMOUR DE DIEU! plus vous les graverez profondément dans l'âme des enfans, plus vous les rendrez doux, aimables et soumis; plus vous leur

donc aussi mon partage. Dieu ! soyez sans cesse présent à mon esprit et à mon cœur ; soyez mon père et

---

donnerez d'empire sur leurs passions naissantes, plus vous leur communiquerez des habitudes dignes de l'homme, et vous leur inspirerez des intentions droites et pures. Cherchez dans les institutions publiques et particulières, dans les villes et les campagnes ; partout où vous trouverez un enfant aimant et craignant Dieu, vous trouverez un enfant de bénédiction et des parens heureux ; et tout au contraire, vous ne rencontrerez pas un seul enfant sans cette crainte et cet amour, que vous ne découvriez en lui le germe de tous les vices, la désobéissance, la présomption, les mœurs presque toujours flétries ou à la veille de l'être, des paroles sans réserve, une curiosité coupable, des mouvemens brusques et colères, et tout ce qui peut annoncer de loin au pilote attentif une traversée désastreuse, tous les signes alarmans de la tempête, tous les avant-coureurs du naufrage. Instituteurs publics et particuliers, pères et mères de famille ! nous en attestons votre propre expérience ; démentez notre discours, s'il n'est confirmé par les faits, si tout ce que nous disons n'est pas conforme à ce qui se passe sous vos yeux, s'il y a quelqu'exagération dans nos paroles, ou publiez-le hautement lorsqu'il y a tant d'incrédules qui affectent d'en douter ; publiez-le hautement : que la religion est à la portée de l'homme dès sa plus tendre enfance ; que ses leçons impriment sur sa jeunesse un caractère de modestie et de bonté qui fait son plus beau lustré ; publiez-le hautement, que les enfans sont capables d'entendre parler des choses de Dieu ; qu'ils en sont souvent

mon ami de tous les instans ; ami tendre, constant et fidèle : votre amitié diffère autant de celle des hommes, que les cieux sont élevés au-dessus de la terre; elle me peint la nature mille fois plus belle ; les paysages pittoresques mille fois plus enchanteurs : elle me rend les méditations solitaires mille fois plus aimables. J'unis à votre pensée tout ce qui me plaît et me ravit dans la création, et chaque objet me présente de nouveaux gages de votre amour et de nouvelles démonstrations de votre magnificence (1). Et ce que

---

plus capables que les hommes et les vieillards, parce qu'ils ont un cœur plus reconnoissant et plus sensible ; qu'ils savent tressaillir de joie aux merveilles de la religion comme à celles de la nature ; et que ce sophiste est un monstre dans la classe des êtres intelligens et raisonnables, qui a voulu leur laisser ignorer si long-temps qu'ils avoient un père dans le ciel, source première de leur être, et centre unique de tout bonheur.

(1) De tous les spectacles offerts à la curiosité journalière de l'homme, celui de la nature mérite le plus, sans doute, de fixer ses regards. Eh bien ! lorsque ce spectacle répété ne fait plus aucune impression sur une âme vulgaire, on n'offre rien de plus au sceptique que l'organisation ou la désorganisation des espèces..... que ne dit-il pas à une âme sensible et aimante qui ne le sépare pas de l'idée de son auteur ? Elle contemple avec plus de délices l'aspect varié de la terre et des cieux, qu'un homme, qui de la plus profonde misère se verroit tout à coup trans-

vous avez fait pour l'homme du temps, dans le jour où vous faites lever également votre soleil sur les bons et sur les méchans, m'annonce ce que vous ferez pour l'homme de l'immortalité, au grand jour de vos miséricordes, quand vous n'aurez plus que des vertus à récompenser et des justes à rendre heureux.

Le vrai chrétien est heureux dans l'amour de la

---

porté dans le palais et le jardin d'un monarque puissant et magnifique, où chaque jour de nouveaux bienfaits viendroient exciter sa reconnoissance et son étonnement.

L'homme religieux n'est donc point indifférent aux beautés de la nature, comme le pense un monde insensé. Nul mortel au contraire ne jouit comme lui du spectacle de la création, et n'éprouve une joie semblable à la sienne, à la vue d'un site agreste, d'une vallée pittoresque, d'une campagne solitaire..... O vous! dont le cœur a tressailli quelquefois dans l'absence d'un père, d'un époux, d'un fils ou d'un ami chéri, lorsqu'un arbre ou une fleur plantés ou arrosés de ses mains vous ont rappelé sa mémoire, concevez combien une âme éprise de l'amour divin doit éprouver de sentimens célestes; lorsque tout l'Univers lui rappelle le souvenir de celui qu'elle aime par-dessus tout; lorsqu'elle ne peut tourner ses regards vers les cieux, que les cieux ne lui racontent sa gloire; vers la terre, que la terre ne lui publie ses louanges; vers la mer, que la mer ne lui rappelle l'idée de son immensité; vers toute la nature, que toute la nature n'unisse sa voix à la sienne pour célébrer l'union de l'homme avec Dieu.

médiocrité. Si la raison des philosophes a fixé à cet égard les vœux de l'homme de bien, ces vœux fortifiés en moi des leçons, des exemples et de l'autorité du christianisme, sont devenus l'habitude journalière de mon âme. J'ai appris, dès long-temps, à ne rien désirer au delà. Ma prière est celle de l'Ecriture : « Seigneur ! ne me donnez ni les richesses, ni la pauvreté (elles sont deux écueils trop ordinaires à la vertu de l'homme) ; accordez-moi seulement le nécessaire ».

Mais si au lieu de la médiocrité, Dieu m'accorde l'abondance ; alors je serai heureux par l'abondance de mes bienfaits. L'aumône soulagera mon cœur, et je varierai mes plaisirs, en inventant chaque jour de nouveaux moyens d'être libéral envers les indigens.

Mais si au lieu de l'abondance, Dieu m'envoie la pauvreté ; alors je serai heureux par cette parole de Jésus-Christ : « Heureux les pauvres détachés de l'amour des richesses, ils posséderont le royaume du ciel ». Je serai heureux dans ma résignation à la Providence, je serai heureux de pouvoir dire avec Job : « Que la volonté de Dieu soit faite ». Et avec David : « Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié ». Une philosophie éclairée par la foi me rendra moins sensible la perte de mes biens. Je songerai à ce grand Soliman, qui, le jour de sa mort, fit écrire sur l'étendard de ses batailles, de-

venu son étendard funèbre, ces paroles d'éternelle mémoire : *Voilà tout ce que le vainqueur de l'Orient emporte de ses richesses et de ses trésors.* Je m'asseoirai avec Marius sur les ruines de Carthage, et appuyé sur le même tronçon de colonne, je me consolerai de mes maux, à la vue de ceux du genre humain. Non, ce n'est point la pauvreté elle-même qui est un mal (1), c'est le défaut d'instruction et de sagesse dans l'adversité qui en rend l'aiguillon insupportable. Mais pour celui qui a lu l'histoire, qui connoît les diverses révolutions des empires, et la perpétuelle instabilité des choses d'ici-bas, pourroit-il s'affliger, comme le vulgaire des hommes, qui ne voit jamais que son adversité particulière au milieu de l'adversité générale? Riches devenus pauvres, que peut avoir ce nouvel état qui vous humilie ou qui vous dégrade, si vous savez vous y respecter vous-mêmes et en conquérir les vertus? Songez, pour grande que soit votre

(1) Le solitaire Hilarion, après avoir donné tout son bien aux pauvres, s'étoit retiré dans les déserts de la Thébaïde, où il menoit une vie pauvre, laborieuse et innocente. Un officier, dont il avoit sauvé les jours, lui offrit avec simplicité dix livres d'or. Hilarion, lui présentant un pain d'orge : Ceux, lui dit-il, qui se contentent de cette nourriture, n'estiment pas plus l'or que la boue. (*Vie des Pères du désert, tom. I.*)

infortune, qu'il en est de plus grandes encore; qu'Abdalonyme (1) fut jardinier; Denys maître d'école (2); Bélisaire mendiant (3); que l'eunuque qui veille à la porte du sérail de Constantinople, est peut-être le dernier rejeton des empereurs de Byzance, et que le pauvre couvert de haillons qui demande la charité, à deux genoux, à la porte du Vatican, est peut-être le descendant de ces superbes triomphateurs qui montèrent jadis au Capitole sur le char de la victoire, traînant après eux les peuples et les rois captifs..... Ou si la vue des maux d'autrui ne fait qu'aigrir vos maux, loin de les soulager, et si tout le secours des raisonnemens humains ne peut rien pour adoucir l'excès de votre douleur, appelez la religion au secours de votre raison, joignez aux maximes de la sagesse humaine celles de la sagesse divine, et apprenez à son école à être heureux dans le sein du malheur même.

Quelle consolation, en effet, pour le vrai chrétien, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde,

---

(1) De la race des rois de Tyr, et placé sur le trône par Alexandre-le-Grand.

(2) Roi de Syracuse, et depuis maître d'école à Corinthe.

(3) Le plus fameux général qui ait vécu dans les siècles du Bas-Empire.

où l'on n'a parlé que des erreurs, des crimes ou des passions des hommes, où l'on n'a fait que répéter aujourd'hui les discours de la veille, sur les causes, les effets et les suites de la révolution, et que développer les mêmes espérances ou les mêmes craintes, quelle consolation, dis-je, pour le disciple de la foi d'ouvrir le livre des divines Écritures, et d'y trouver partout ce langage de l'Esprit-Saint : « C'est Dieu qui élève les nations et qui les abaisse ; » le triomphe des méchans est de courte durée ; tous » leurs efforts ne sauroient prévaloir contre la vé- » rité ; heureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils » seront consolés ; heureux sont ceux qui ont faim » et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés ; » et bienheureux ceux qui seront calomniés et per- » sécutés pour la cause de Jésus-Christ, parce qu'il » sera lui-même leur récompense dans le ciel ; ce » moment de tribulation ne doit être compté pour » rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il » nous prépare ; la rapidité des choses présentes ne » mérite pas même que l'on compte les années et les » siècles ; les royaumes de la terre et toute leur » gloire s'useront comme un vêtement, Dieu seul » demeurera toujours ; ainsi c'est à lui seul qu'il faut » s'attacher, si l'on veut rendre son bonheur indé- » pendant de tous les revers ».

« Je ne suis plus surpris après cela, s'écrie l'un de

» nos plus grands orateurs (1), si les premiers disci-
» ples de l'Évangile oublioient dans la consolation
» des Écritures, toute la fureur des persécutions, et
» si n'ayant pu se résoudre à perdre de vue, durant
» leur vie, ce livre divin, ils vouloient encore qu'a-
» près leur mort, le même tombeau qui les enfer-
» moit, l'enfermât aussi comme pour y servir de ga-
» rant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur
» avoit promise, et pour le présenter, ce semble, à
» Jésus-Christ, au jour de la révélation, comme le
» titre sacré qui leur donnoit droit aux biens célestes
» et aux promesses faites aux justes (2) ».

---

(1) Massillon, Ier. Sermon de l'Avent.

(2) Une pareille espérance est nécessaire au bonheur autant qu'à la vertu. Un sage de l'ancienne Rome, pour apprendre à distinguer la nature des vrais et des faux biens, transporte ses disciples en songe au sommet de l'Univers, d'où il ne leur fait apercevoir les plus superbes cités que comme un point imperceptible dans l'espace. Morale excellente pour instruire l'homme de la vanité de ses désirs, mais qui ne lui enseigne pas comment il faut désirer pour n'être pas trompé dans ses espérances. Et quelle espérance n'est trompeuse sur la terre? Est-il dans le monde aucun de nos vœux qui n'éprouve des obstacles, aucun de nos travaux dont nous ne puissions perdre le fruit au moment de la jouissance, et dont la jouissance n'ait ses amertumes et ses privations? La fortune a ses revers; l'opinion est incer-

Le vrai chrétien est heureux dans cette espérance. Le dogme de l'immortalité achève d'embellir pour lui le tableau du monde sentimental, et de l'élever à sa véritable destinée en donnant à toutes ses vertus un grand caractère, et à toutes ses affections une durée sans bornes.

Comment donc s'est-il trouvé des philosophes assez ennemis d'eux-mêmes et de leur propre bonheur pour oser douter de l'existence d'une vie à venir? Quoi! l'univers physique est conduit par des lois certaines et invariables; tout y manifeste une fin et un dessein dans les vues de son auteur, et l'on voudroit que l'univers moral qui lui est si supérieur par la pensée, eût été créé sans ensemble et sans rapport entre ses parties? Non, ce n'est point en vain que j'ai reçu du souverain être l'idée et le sentiment de la vertu, cette idée ne me vient point des sens; elle n'a aucun rapport avec les êtres physiques

---

taine, et la disgrâce d'autant plus terrible, que tout ce qu'on a fait pour le monde est perdu pour soi, lorsqu'il n'en est pas lui-même la récompense. Et qui ne s'écrieroit avec Salomon, à la vue de tant d'ambitions déçues, de tant de richesses évanouies, de tant de grandeurs éclipsées, de tant de puissances avortées et d'espérances confondues? vanité des vanités, tout n'est ici-bas que vanité, excepté l'espérance du juste, dont Dieu lui-même est la sauvegarde et la caution.

de la création : elle ne me vient point des objets matériels qui m'environnent, c'est une idée toute spirituelle, toute morale, qui n'a point son modèle dans la nature, qui suppose une autre vocation pour l'homme que celle d'ici-bas ! Il faut donc avoir recours à une autre fin qu'à celle de cet Univers, pour expliquer en nous le consentement que nous donnons à la sagesse, à la bonté, à la reconnoissance, et à toutes les qualités de l'esprit et du cœur que le chimiste ne sauroit dissoudre dans son creuset, et qui n'ont rien de commun avec cette organisation et cette désorganisation des êtres que des naturalistes modernes nous représentent comme le point d'appui sur lequel cet Univers tourne éternellement sur lui-même.

Ne nous suffit-il pas d'ailleurs de rentrer en nous-mêmes pour reconnoître en nous une nature impérissable et des traits divins qui ne sauroient être au pouvoir de la mort? D'où vient, en effet, que, doués d'une existence si courte, nous renfermons toutefois dans nos cœurs des désirs si vastes et si étendus? D'où vient qu'environnés de tant de besoins, en rapport continuel avec les objets matériels de la création, et souvent leurs esclaves, nous portons nos regards si haut, nous conservons dans nos âmes une ambition si démesurément grande, que tous les biens de ce monde ensemble réunis, ne sau-

roient la satisfaire? D'où vient que liés, garrottés par nos sens à un point de la terre et de la durée, et morts d'avance à la postérité, qui ne sauroit être pour nous lorsque nous ne serons plus pour elle, nous aspirons tous néanmoins à nous survivre dans la pensée des hommes, à immortaliser nos goûts, nos penchans, nos habitudes, notre gloire? D'où vient que nous ne savons ni aimer, ni haïr sans donner à l'objet de notre amour ou de notre haine ce caractère d'immortalité? Et que l'on ne dise pas que c'est là un sentiment factice qui doit son origine à la civilisation des peuples et à leur éducation. Il se retrouve jusque chez les hordes les plus barbares; et rien de plus commun dans les pays nouvellement découverts, ainsi que dans les premiers siècles du monde, que les monumens des victoires et des défaites, que les colonnes et les pyramides sépulcrales, que les montagnes ou les lieux consacrés par des événemens extraordinaires, et en général que les divers moyens inventés pour transmettre aux enfans la mémoire de leurs pères et le souvenir de leurs belles actions. Les peuples, avant leur civilisation, ne diffèrent point, à cet égard, des peuples les plus policés; et ce que je dis des hommes en général, je le dis de chaque homme en particulier. Alexandre, Charles XII, Louis XIV aspirent à la renommée par la grandeur des conquêtes; le modeste villageois y aspire à sa

manière, en plantant un vignoble ou un verger ; il n'est pas jusqu'au simple paysan, qui en gravant un chiffre sur la cime d'un rocher élevé, en plaçant un banc de pierre au sommet des montagnes, ne songe à l'avenir, et ne dise en lui-même : Je pose là un monument qui pourra me survivre.

Mais l'homme ne cherche pas seulement à se survivre à lui-même, il veut encore, comme nous l'avons dit, se survivre dans toutes les affections de son cœur. Une amitié vive et pure ne trouve plus dans les objets fragiles et périssables, des termes qui correspondent à ses penchans ; il lui faut recourir à des expressions qui décèlent jusque dans le matérialiste même, qu'elle est un don du ciel, et qu'elle seroit trop bornée, si elle n'étoit infinie dans sa durée.

Quelle objection valable peut-on reproduire contre la vérité de ces principes ? Aura-t-on recours à la croissance et au dépérissement successif des corps pour leur assimiler nos âmes ? Invoquera-t-on le témoignage physique de la nature pour détruire son témoignage moral ? Nous l'invoquerons aussi. Quoi donc ! rien ne meurt essentiellement dans la nature ? Les élémens de nos corps sont indestructibles ; ils peuvent se dissoudre, mais non s'anéantir ; ils peuvent se mêler aux élémens, mais non cesser d'être : et lorsque nos corps ne périssent point, nos âmes

périroient ! La matière insensible se survivroit à elle-même, et cette partie de notre être, qui sent, pense et agit, cesseroit de se survivre ! Ah ! Dieu n'est point ainsi contraire à lui-même, il agit avec plus de sagesse et de vérité ; il n'auroit point créé l'homme si grand, il ne lui auroit point donné des rapports supérieurs à tous les terrestres objets ; il ne se seroit point montré à son esprit, ni rendu sensible à son cœur, s'il n'avoit dû remplir à la fin toutes ses espérances : ajoutons que sa miséricorde et sa justice nous confirment également une vie à venir.

Il est un être tout-puissant et souverainement juste ; et l'homme innocent n'a souvent en partage que les maux de ce monde, lorsque tout semble y réussir au gré des méchans. Comment donc pourroit-il arriver que, sous le gouvernement d'une Providence équitable, la vertu malheureuse et le vice oppresseur, Robespierre et la plus innocente de ses victimes, fussent à la fin mêlés ensemble et confondus dans le même néant ? Ah ! sans doute, ce vœu blasphémateur est dans l'âme des pervers : que tout doit mourir avec l'homme. Mais depuis quand Dieu leur seroit-il devenu semblable (1) ? Il est, et il y a des injustices atroces qui restent impunies sur la terre, et des vertus célestes qui demeurent sans récom-

(1) *Existimasti iniquè quod est tui similis.* Ps. 49.

pense ! Que les méchans tremblent donc à la vue du jugement à venir qui se prépare, et que les justes soient remplis de confiance. DIEU EXISTE.

Que voudroient donc ici, grand Dieu ! les ennemis de votre justice ? Que vous vous laissassiez vaincre, pour ainsi dire, en bonté par les bons ; que la raison des hommes iniques et trompeurs, et leurs espérances, prévalussent dans les desseins de votre Providence sur celles des justes ; que le mensonge qui est partout ailleurs le mensonge, devînt à votre seul jugement la vérité, et que la vérité y devînt le mensonge. Quoi ! l'homme juste vous chercheroit, et il vous chercheroit en vain ! il soupireroit après vous comme un cerf altéré après une source d'eau vive, et il auroit soif éternellement de votre miséricorde sans pouvoir être désaltéré ! il vous aimeroit enfin au-dessus de toute la création ; il vous rapporteroit toutes ses œuvres, toutes ses pensées, toute son existence ; il seroit ici-bas votre plus parfaite image ; son esprit vous méditeroit sans cesse, et le dernier soupir de son cœur l'éleveroit encore vers vous ! Et vous, le tout-puissant et le souverainement bon ; vous qui pouvez tout, à qui rien ne résiste, ni dans la nature, ni hors la nature ; vous qui avez donné la vie à tous les êtres, à qui il ne coûte pas plus de conserver que de créer, vous vous laisseriez vaincre en amour et en bonté par votre créature ; vous ne couronneriez

couronneriez pas tant de désirs immortels par un bonheur immortel ! Non, grand Dieu ! vous ne refuserez pas au juste de puiser à la source de l'immortalité ; vous n'arrêterez point pour lui seul le cours de cette félicité sans bornes qui découle sans cesse de vos perfections infinies, et vous ne lui refuserez pas le bonheur, puisque vous ne lui avez pas refusé la vertu ; vous compléterez en lui votre image et votre ressemblance, vous le créerez de nouveau en un homme immortel. Cette seconde création est digne de vous ; elle donne un but moral à cet Univers.

Certes, Dieu n'avoit pas besoin de faire sortir à sa parole cet Univers du néant, pour être infiniment heureux ; et tant de pompe et de magnificence qui le décorent, ne devoient rien ajouter à sa gloire. Pourquoi donc a-t-il créé le monde et tout ce que le monde renferme ? Sans doute pour une fin digne de lui ; car Dieu ne fait rien qu'avec ordre et mesure. Mais où seroit une pareille fin dans la création, si toute la nature étoit muette et stupide devant son auteur ; si le soleil ne se levoit que pour éclairer des terres et des mers, des montagnes et des vallées, des êtres brutes et matériels ; si les jours ne succédoient aux jours et les siècles aux siècles, que pour produire la même organisation et la même désorganisation des espèces, le même cours et le même dé-

cours des astres, les mêmes phénomènes, les mêmes périodes et les mêmes révolutions ? L'éternel architecte pourroit-il se complaire dans la stérile uniformité d'un pareil ouvrage, dont le mécanisme, semblable à un rouage de montre, ne lui offriroit plus que l'inutile répétition des mêmes mouvemens ?

Tel seroit toutefois l'Univers, si l'homme en étoit ôté, ou si, dans son existence bornée, il n'avoit d'autres rapports avec son auteur que ceux du monde présent. Le dogme de l'immortalité de l'âme explique tout. Il nous manifeste les vues sublimes du créateur dans l'origine et la durée du temps. Ce n'est plus en vain que les siècles succèdent aux siècles ; la terre, selon l'expression des prophètes, est comme dans l'enfantement des siècles immortels ; elle est comme une vaste lice ouverte à la vertu, où tous courent, mais où un petit nombre remporte le prix. Oh ! qui me donnera d'être de ce petit nombre ! C'est ici où mon cœur se retrouve, où mon âme est satisfaite, où tous mes vœux sur l'existence de la société des justes sont remplis. Qu'ils sont heureux les parens, les amis qui s'aiment les uns les autres comme membres de cette société ! Quel accroissement ils donnent à l'union de leur cœur ! quelle étendue à leur amour, quelle durée sans bornes à leurs jouissances ! O vous qui vous aimez ainsi, qu'avez-vous à craindre des hommes ou des choses ? Rien ne peut

désormais vous séparer, ni la distance des lieux, ni celle des temps, ni les verrous des prisons, ni les efforts réunis d'un peuple soulevé, dont les cris homicides appellent le carnage et la destruction. Mais la mort! Eh bien, la mort! Qu'a-t-elle donc de si pénible pour les gens de bieu? Elle resserre leur union, loin de la détruire; elle lui donne tout son développement, loin de la renfermer dans un sépulcre; ce qui faisoit dire à S. Jean : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur!* Oui, heureux, lors même qu'ils succombent ici-bas sous les coups de l'oppression ou sous la hache des tyrans. La mort n'est pour eux qu'un moment de terreur suivie d'une éternité de délices. Ils quittent, à la vérité, un jour plutôt les parens, les amis d'élite qu'ils avoient sur la terre; mais ils les quittent avec l'espérance de les revoir pour ne plus les perdre; ils les quittent avec l'espérance de se trouver toujours au milieu d'eux par l'esprit et le cœur, de s'intéresser plus efficacement à leurs besoins, et de les prévenir même par leurs prières et leurs vœux; ils les quittent enfin, mais ils ne quittent pas la société des justes, dont ils font partie; ils arrivent avant eux au terme du bonheur, après lequel tous les justes de la terre soupirent. Ils vont joindre la société triomphante des saints qui réside essentiellement dans le ciel; ils vont trouver de nouveaux frères et de nouveaux amis qui ne fe-

ront qu'accroître et épurer leur amour pour leurs frères d'ici-bas ; ils vont se réunir au corps et au chef dont ils sont les membres ; et combien le moment de l'entrevue doit être ravissant ?

Mais si la mort la plus affreuse à la nature n'a rien qui puisse surmonter le courage du vrai chrétien, croit-on que sa foi lui fournira moins de ressources pour attendre dans un lit la fin de ses jours ?

On accuse les derniers sacremens de l'église d'ajouter aux angoisses de la maladie par les terreurs de la vie à venir. Et tout au contraire, la bénédiction, la douceur et la paix sont tellement inséparables de son culte, que le ministre de Jésus-Christ n'est envoyé comme un ange tutélaire auprès du malade que pour confirmer son âme dans l'amour du bien, et rouvrir son cœur aux consolations divines. C'est pour remplir une mission si belle qu'il s'annonce d'abord comme ministre pacificateur. « Que la paix soit dans cette maison ». Ce sont ses premières paroles. Les rites sacramentaux sont dictés par le même esprit d'une charité sainte : tout y relève la dignité de l'homme et du chrétien ; tout y porte l'empreinte de la suprême bonté ; tout y dévoile d'une manière symbolique la haute destinée qui nous attend, si nous mourons dans le Seigneur. C'est d'après ces rapports immortels que l'on doit considérer chaque partie de ces rites, si l'on veut en connoître la sublimité ; telle,

par exemple, la cérémonie de l'huile sainte, dont le ministre du sacrement répète plusieurs onctions sur le malade.

Cette cérémonie, non-seulement n'a rien de lugubre ni de déchirant, mais elle nous offre dans un sens mystérieux et caché l'emblème le plus touchant de l'immortalité bienheureuse.

Rappelons-nous que la vie est une lutte continuelle, un perpétuel combat de passions et d'intérêts divers; que trop souvent dans cette lice de la vertu, nous perdons courage, et nous oublions que la paix et le repos ne sont qu'au terme de la carrière. Rappelons-nous encore que les anciens athlètes se préparoient au combat par de fréquentes onctions; que la lice étant ouverte aux combattans, ils revenoient souvent à la charge, après une première chute, en versant de nouveau de l'huile sur leurs membres fatigués, et ils durent plus d'une fois la victoire à leur persévérance.

Voici donc l'explication de nos rites sacrés dans l'onction des malades. L'église les regarde comme des athlètes abattus, mais non pas vaincus, qui ont pu faire des chutes, mais qui peuvent se relever, soit en recouvrant leurs forces naturelles ou leurs forces morales, soit enfin en étant investis, par la grâce du sacrement, de la vertu même de Jésus-Christ, qui peut seule leur assurer le triomphe. Telle

est la profession de foi de l'église catholique : son disciple malade ou mourant, est à ses yeux l'athlète de l'immortalité ; et si elle consacre son corps par diverses onctions, que veut-elle faire par ces signes mystérieux ? Donner une grande instruction au malade, s'il revient à la vie, ou lui inspirer une haute confiance en la miséricorde divine, s'il est arrivé au terme de sa carrière (1).

---

(1) Dans les prières qui suivent les onctions saintes, après avoir demandé à Dieu d'accorder au malade toutes les grâces de ses sacremens, le prêtre conjure l'Eternel de jeter des regards favorables sur son serviteur infirme ; de réchauffer au feu de sa charité divine son âme qu'il a créée ; de lui faire connoître le prix de ses souffrances et leurs avantages pour la réforme de l'homme chrétien ; de le confirmer dans ses bons désirs, et de le rendre à la santé de l'âme et à celle du corps, etc.

Telles sont les cérémonies de l'église dans le sacrement de l'extrême-onction, où, loin de voir ces formes lugubres et déchirantes dont parlent les hommes irréligieux et impies, je ne vois, au contraire, qu'un secours et un appui divin pour la vertu, et un moyen salutaire de renouvellement et de componction pour le coupable qui se repent, et qui veut revenir à Dieu de tout son cœur et de toute son âme, dans ce moment suprême et décisif de sa destinée.

A ce mot de repentir, objectera-t-on que le culte catholique n'en inspire le sentiment aux malades et aux mourans qu'avec celui de la peur ? Ce dernier sentiment, s'il n'étoit

C'est alors que le chrétien, changé en un nouvel homme, éprouve combien le Seigneur est bon à ceux qui l'aiment; combien il est consolant dans ses maux d'avoir le ciel pour ami, de pouvoir appeler Dieu son père, de confondre ses pleurs avec ceux de Jésus-Christ et de ses saints, d'unir son sacrifice à leur sacrifice, et son espérance à leurs espérances.

Mais la vraie religion, non contente de nous élever à une telle hauteur de doctrine, et de nous rapprocher ainsi malades ou mourans de notre fin suprême; la vraie religion désire plus encore pour l'homme que l'homme n'eût osé désirer: elle veut le conduire à une union plus intime avec son auteur; elle veut communiquer une nouvelle existence à ses membres languissans, en les pénétrant d'une substance toute divine; elle veut que l'homme reçoive le gage de son immortalité et de son union éternelle avec Dieu, de Dieu même; et c'est dans le

---

que le produit de l'examen de la vie à l'approche du compte que l'on doit en rendre à son auteur, seroit fondé sur la conscience même de l'homme, et ne seroit point un mal, puisqu'il opéreroit un si grand bien. Mais s'il est vrai que le culte catholique inspire à ses disciples une crainte salutaire des jugemens éternels, il mêle cette crainte de tant d'amour, que cette dernière affection ne tarde pas à être la seule dominante dans les âmes bien disposées.

sacrement de l'Eucharistie qu'elle trouve l'accomplissement de tous ses désirs : ce sacrement dans l'administration des malades, s'appelle *Viatique*, c'est-à-dire, *pain ou nourriture du voyage ;* par où l'église entend le passage de la vie présente à la vie future. Ce viatique céleste achève de fortifier le courage du chrétien, d'ennoblir ses espérances, de déifier en quelque sorte ses dernières pensées et ses derniers sentimens sur la terre. Ce qui doit obliger le philosophe lui-même qui n'auroit pas le bonheur de croire à une foi si touchante, d'avouer que si l'homme est immortel de sa nature, s'il est responsable de ses actions à un tribunal à venir, s'il est capable d'être uni à la félicité de Dieu même, c'est ainsi qu'il doit être préparé à la mort, c'est ainsi qu'il doit mourir.

Parlerons-nous après cela de la sépulture chrétienne, de la sainteté de nos rites funèbres, des sentimens immortels qu'ils réveillent dans nos âmes, du profond respect qu'ils nous inspirent pour la cendre des morts, et que l'on voudroit inutilement suppléer par des motifs tirés de la seule philosophie ? Que peuvent ces derniers motifs, s'ils ne sont fondés sur le dogme de la résurrection des corps ? S'il n'est plus rien de commun entre celui que je pleure et sa cendre insensible, pourquoi me faire un devoir de l'honorer ? Si ce corps dépouillé de son âme ne ren-

ferme plus qu'un néant qui ne doit plus revenir à l'être, quelle dérision de vouloir m'obliger à lui rendre les derniers honneurs ? L'insecte qui revêt une seconde enveloppe, se met-il en peine de recueillir les débris de la première ?

Nous convenons que tous les peuples eurent leurs rites funèbres ; mais c'est la religion qui leur en dicta le devoir : et l'on veut aujourd'hui nous l'inspirer sans religion ! L'on veut nous persuader que Dieu n'a que faire de nos hommages, et qu'un corps mort ne peut s'en passer ! C'est trop abuser du sophisme ; c'est trop se jouer de la crédulité humaine. Certes, quel que soit le penchant du peuple à la superstition, celle-ci lui paroîtra trop grossière pour en être le jouet et la victime. O combien la religion chrétienne satisfait autrement à tous les vœux d'une bonne nature ! Elle nous prêche aussi la piété envers les morts ! Mais que ses motifs sont puissans pour nous en commander le devoir ! Ce corps inanimé doit ressusciter un jour, pour ne plus mourir. Les cieux confient pour un temps à la terre ses parties élémentaires, lorsque son âme, déjà jugée d'après ses œuvres, est peut-être retenue dans le lieu des expiations, loin de la félicité des saints. Mais nos vœux unis à ceux de Jésus-Christ, ont le pouvoir d'accélérer pour elle le moment du suprême bonheur. Ainsi l'a permis la miséricorde ineffable de-

Dieu : que les vœux de la piété filiale ne fussent point inutiles à un père, ceux de la piété conjugale à un époux, ceux d'un ami à un ami, ceux enfin d'un chrétien à un chrétien.... Ainsi la communication des services et des bienfaits existe encore pour nous au delà du tombeau. Voilà les sentimens qui nous conduisent à la sépulture de nos proches. Les devoirs que nous rendons à leurs dépouilles mortelles, nous les rendons à leur existence immortelle. L'encens que nous brûlons en l'honneur de leur corps, se rapporte au corps entier des élus, dont ils sont devenus les membres par leur baptême, et dont Jésus-Christ est le chef.

Tels sont toutefois les motifs divins que l'on voudroit maintenant proscrire ; tels sont les dogmes et la morale, les cérémonies et les rites d'un culte que les sophistes du jour ne rougissent point d'appeler une superstition, et que le héros de ces sophistes osoit appeler l'INFAME, lorsque plein de cette fureur insensée qu'il a transmise à ses disciples, et dont nos livres prophétiques ont fait le principal caractère de l'impie, il avoit fini par adopter, comme formule d'usage dans sa correspondance secrète, le vœu d'en détruire de fond en comble les prêtres et les autels : ÉCRASEZ L'INFAME (1).

(1) C'est en effet ainsi que Voltaire terminoit la plupart

Laissons à nos lecteurs à juger eux-mêmes d'une telle infamie, et soyons moins étonnés que des hommes pétris de sang et de boue, se soient déclarés depuis les plus cruels ennemis de la foi, lorsqu'ils n'ont plus vu dans la religion de Jésus-Christ qu'un miroir trop fidèle où se peignoit toute la laideur de leur âme (1). Que ceux-là s'unissent à leur impiété qui leur ressemblent par leurs œuvres !

Pour nous, terminons tous nos discours par ces belles paroles d'un grand orateur : « Il y a un Dieu ; ce Dieu, il faut l'honorer par un culte très-pur et très-saint. Je ne puis m'égarer en embrassant celui-ci, où je découvre un fonds de sagesse et de sainteté qui est au-dessus de l'homme, qui ne peut venir que du ciel, et que je chercherois vainement ailleurs ». Oui, mon Dieu ! dans un tel choix, je ne crains point l'erreur ; c'est ici votre ouvrage, ou il n'est nulle part ; c'est ici la vérité, puisque c'est ici la vertu, la perfection même de la vertu, la voie qui conduit à vous par la pratique de tout bien.

---

de ses lettres aux d'Alembert, aux Diderot, et à tous les autres initiés de la secte.

(1) Le culte de Dieu est en exécration au pécheur. *Eccli. c.* 1, *v.* 32.

Fin du Culte catholique en particulier.

TABLE

DES

MATIERES.

DU CULTE PUBLIC EN GÉNÉRAL.

PREMIÈRE PARTIE.

DE la nécessité du Culte public en général. — Introduction et premier Discours. *Du culte public, considéré dans ses rapports avec la croyance générale des peuples.* . . . . . Page 1
Second Discours. *Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la nature de l'homme.* . . . 8
Troisième Discours. *Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la morale des nations.* 22
Quatrième Discours. *Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la morale du citoyen.* . . . 51
Cinquième Discours. *Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la religion du sentiment.* . . 70
Sixième Discours. *Du Culte public, considéré dans ses rapports avec l'existence religieuse, morale et politique de ses ministres.* 91

Septième Discours. *Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la tradition primitive.* Page 110
Huitième Discours. *Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la prospérité et la durée des empires.* 119
Neuvième Discours. *Du Culte public, considéré dans ses rapports avec la vraie philosophie et le vrai bonheur.* 137

SECONDE PARTIE.

De l'excellence du Culte catholique. — Introduction. 155

DU CULTE CATHOLIQUE EN PARTICULIER.

Premier Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la croyance générale des peuples.* 157
Second Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la nature de l'homme.* . . . 186
Troisième Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la morale des nations.* 210
Quatrième Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la morale du citoyen.* . 242
Cinquième Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la religion du sentiment.* 273

Sixième Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec l'existence religieuse, morale et politique de ses ministres.* . . Page 298

Septième Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la tradition primitive.* 339

Huitième Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la prospérité et la durée des empires.* 357

Neuvième et dernier Discours. *Du Culte catholique, considéré dans ses rapports avec la vraie philosophie et le vrai bonheur.* 388

Fin de la Table.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Ouvrages du même Auteur, qui se trouvent chez le même Libraire.

1. De la Religion aux Français, Discours où l'on établit, dans la première Partie, les principaux caractères que doit avoir la Religion pour remplir les vues d'un bon gouvernement, et où l'on prouve, dans la seconde Partie, que ces divers caractères sont ceux de la Religion catholique, avec cette épigraphe : *Haud scio an pietate adversùs Deos sublatâ fides etiam et societas humani generis et una excellentissima virtus justitia tollatur. Cicer. de Nat. Deor. l. II.* Quatrième édition, 168 pag. in-8°. fig. Prix, 1 fr. 50 cent., et franc de port, 2 fr.

2. Des Consolations, ou Recueil choisi de tout ce que la Raison et la Religion peuvent offrir de consolations aux malheureux, 15 vol. in-18, avec gravures; 18 fr., et franc de port, 25 fr.

On a dit de cet Ouvrage, qu'il pourroit servir de manuel à tous les hommes, puisqu'ils sont également sujets à toutes sortes de maux, et qu'il n'est aucun genre d'adversité pour lequel ce recueil ne leur offre des paroles, et souvent un traité particulier de consolation.

On a extrait de cet Ouvrage, et on vend à part les Consolations des divines Écritures, 3 vol.; 3 fr., et franc de port, 4 fr. : du Suicide, 2 vol. in-18; 2 fr., et franc de port, 2 fr. 50 cent.

3. Des Services que les Femmes peuvent rendre à la Religion, ou Vie des Dames Françaises les plus

illustres en ce genre dans le dix-septième siècle, 1 vol. in-12; 1 fr. 80 cent., et franc de port, 2 fr. 50 cent. — On peut s'adresser aussi, pour cet Ouvrage, à madame veuve Nyon, rue du Jardinet, n°. 2.

4. Mémoires pour servir à l'Histoire de la Religion et de la Philosophie à la fin du dix-huitième siècle. — Les deux premiers Volumes sous presse.

5. L'Adorateur en esprit et en vérité, ou les Exercices de la Vie chrétienne, réglés selon l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise, 1 vol. in-18, fig.; 1 fr. 80 c.

Le même, papier fin d'Angoulême, 3 fr.

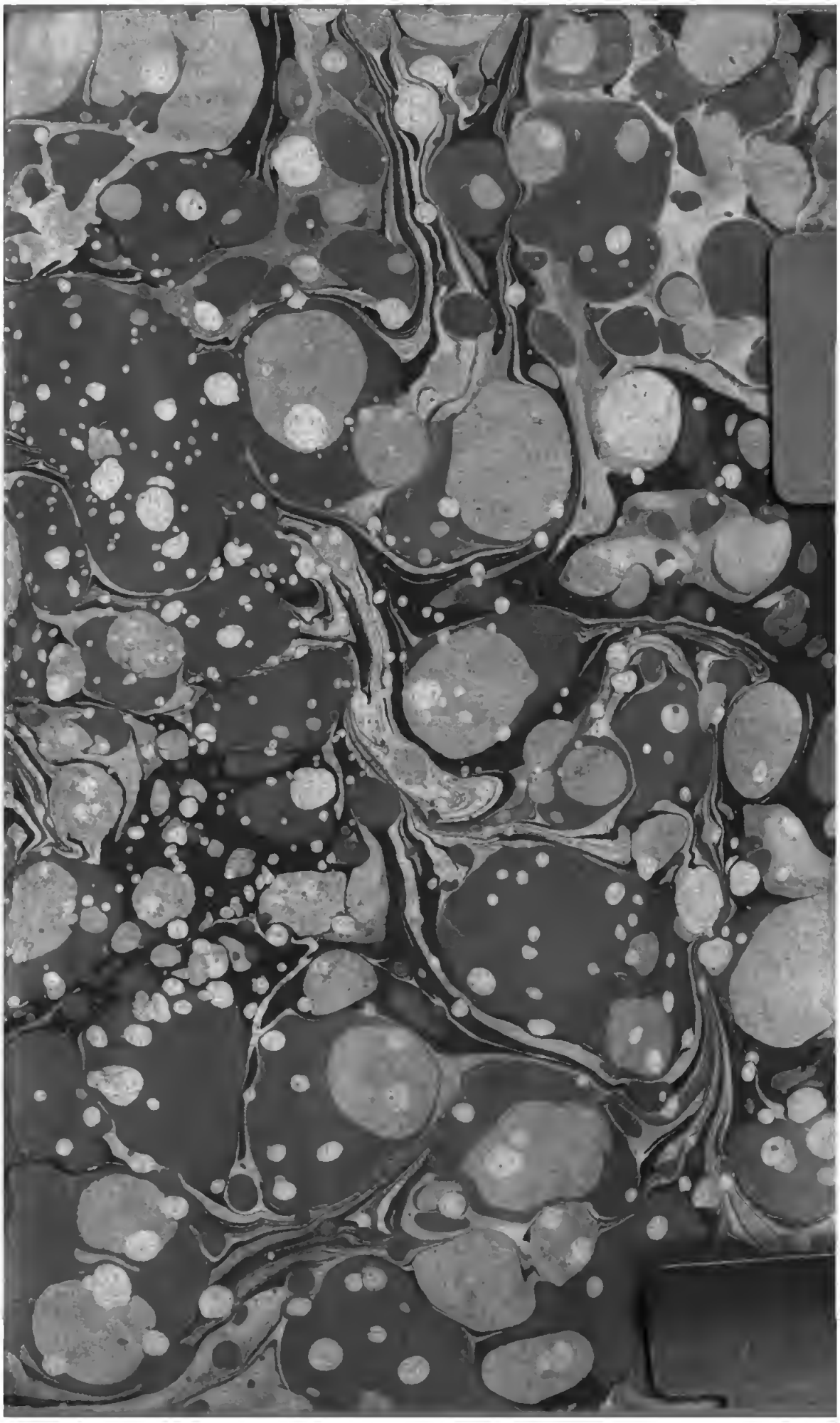
Le même, papier vélin, fig. avant la lettre, 5 fr.

6. Les Méditations sur les Souffrances et la Croix de notre seigneur Jésus-Christ, 1 vol. in-18; 1 fr.

7. Le même Auteur a publié les éditions suivantes : Œuvres choisies de Fénélon, 6 vol. in-12, avec plusieurs gravures et le portrait de Fénélon; 15 fr., et franc de port, 21 fr.

Les Œuvres spirituelles de Fénélon, 4 vol. in-12; 10 fr., et franc de port, 14 fr.

On vend séparément les Lettres sur la Religion et la Métaphysique, par Fénélon, suivies de ses Entretiens avec Ramsai, et de ses Lettres sur l'autorité de l'Eglise, 1 vol.; 2 fr., et franc de port, 3 fr.

8. De la vraie Sagesse, pour servir de suite à l'Imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, traduit des Opuscules du même Auteur, et rédigés selon un nouvel ordre de Livres et de Chapitres, 1 vol. petit in-12; 1 fr. 75 cent. — On peut s'adresser, pour le même Ouvrage, à madame Nyon.

Österreichische Nationalbibliothek
+Z176360401